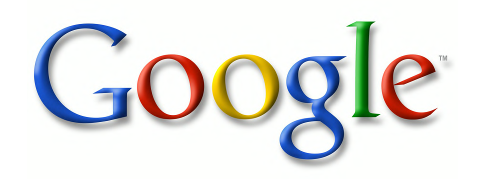
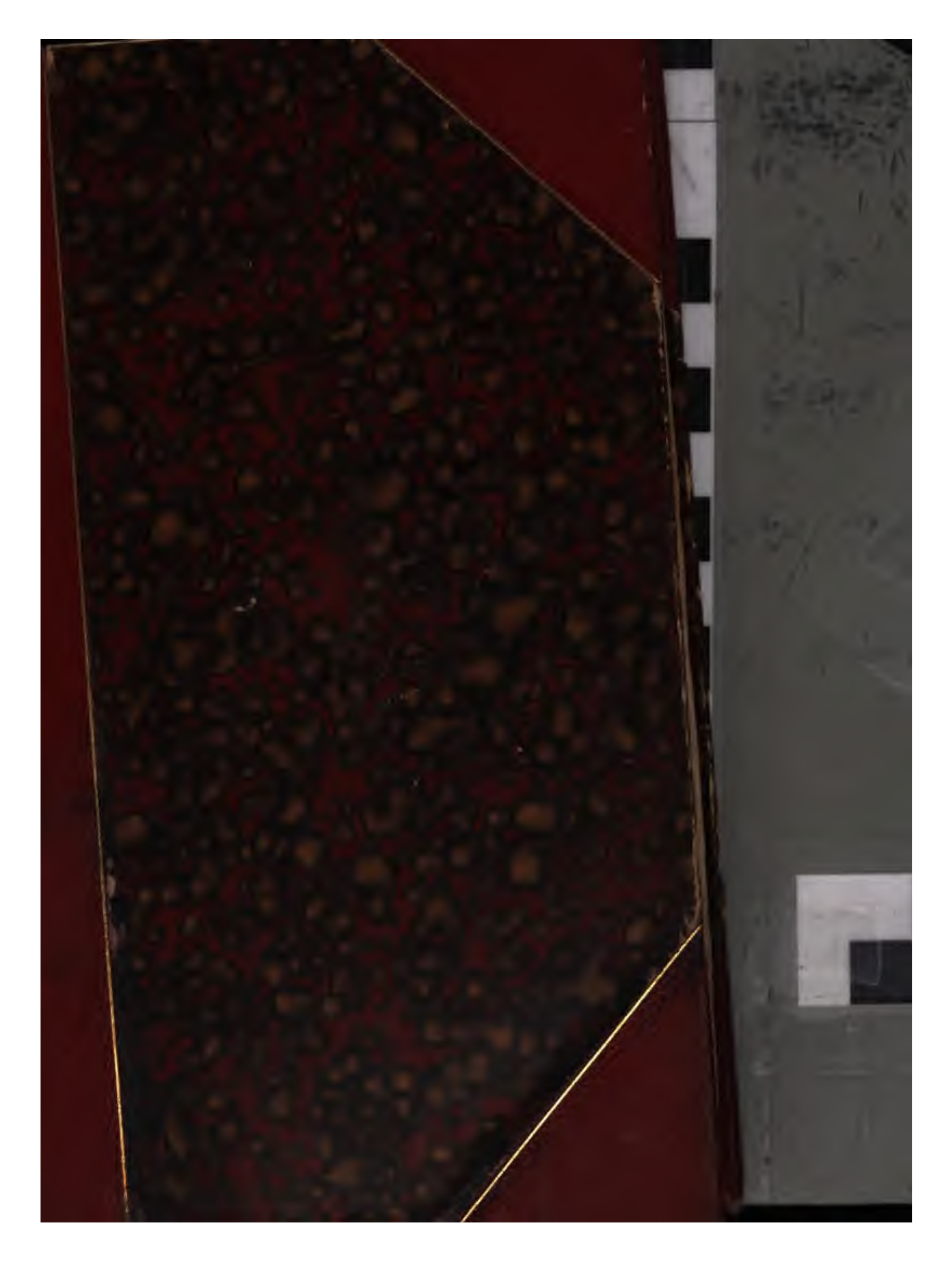
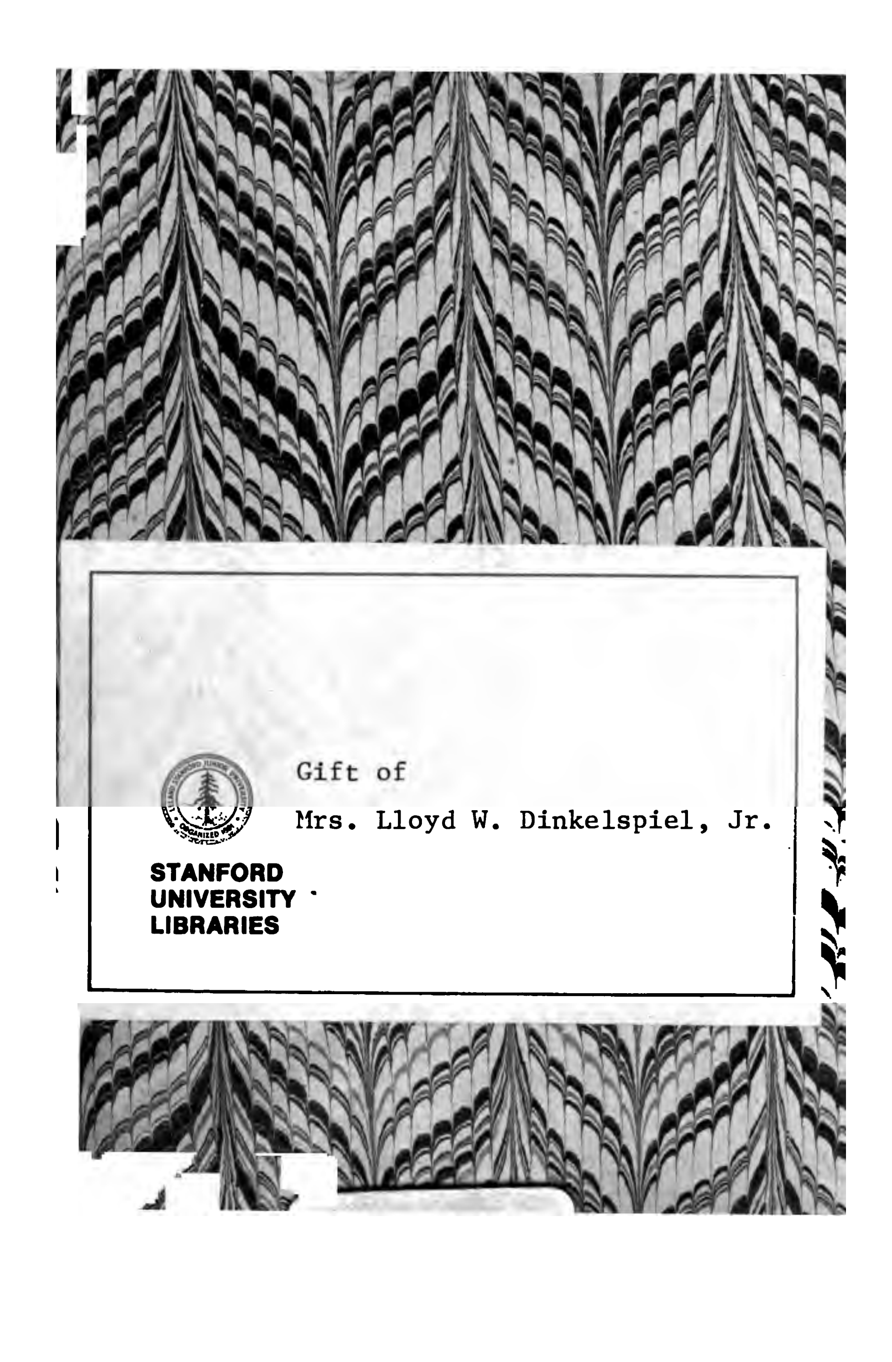
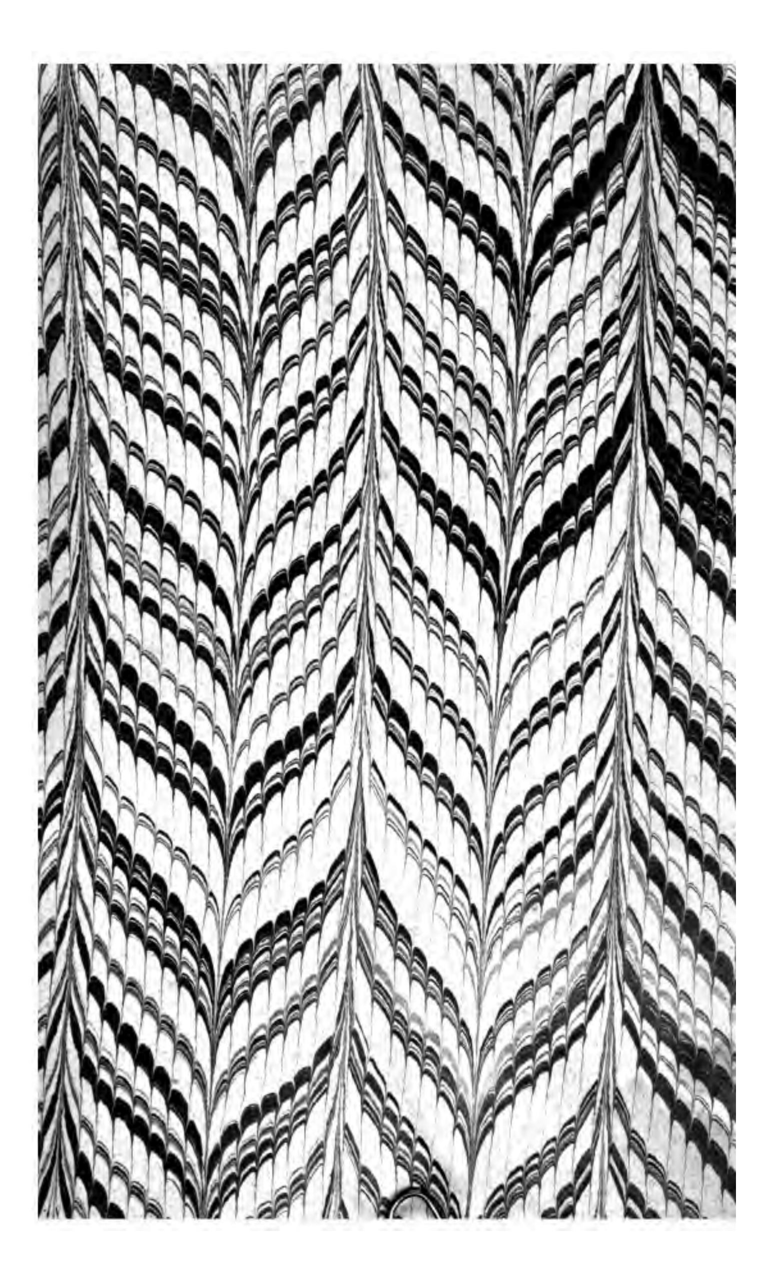
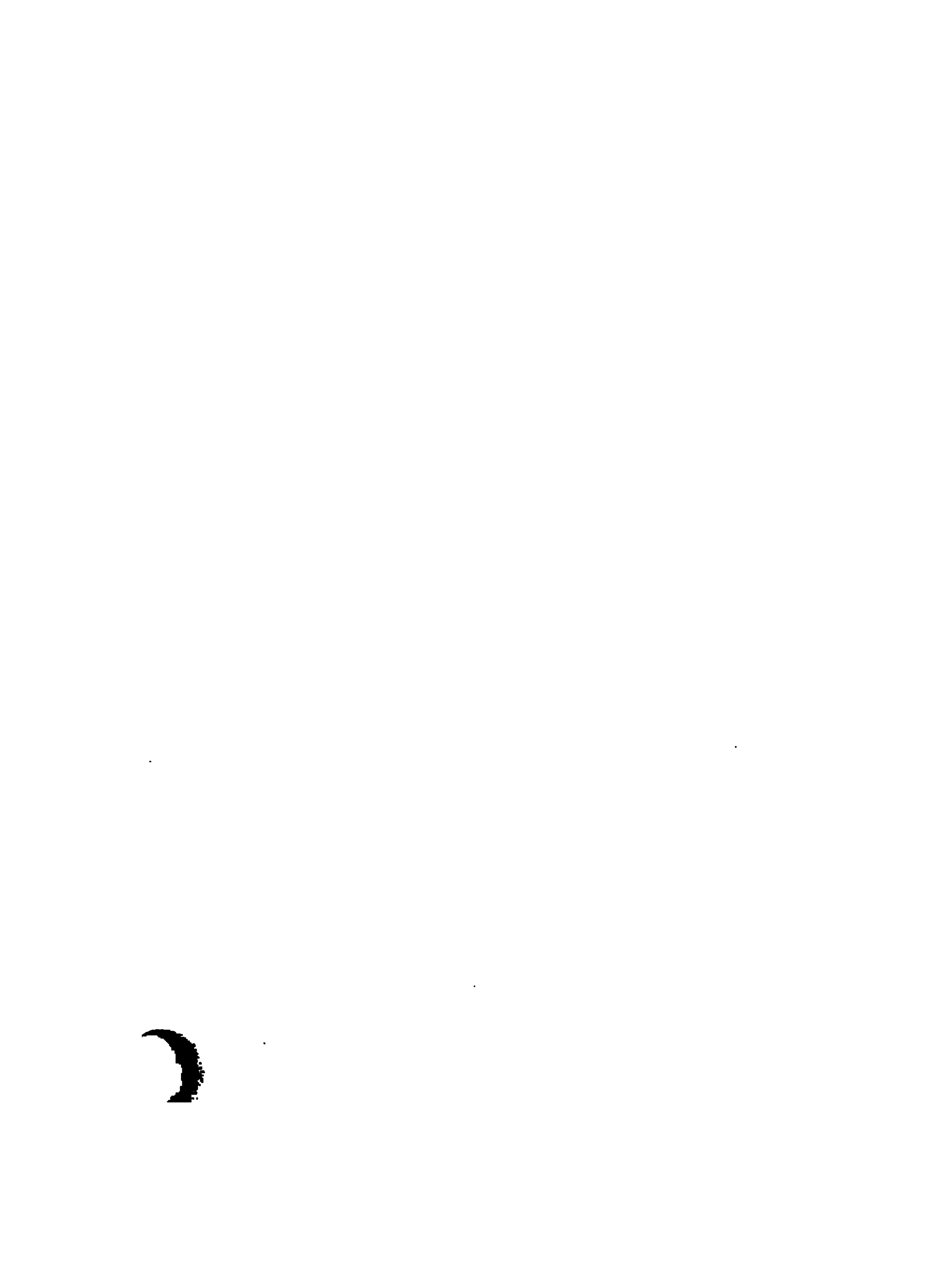





Gift of
Mrs. Lloyd W. Dinkelspiel, Jr.
STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES





LETTRES

DE

MARIE DE RABUTIN-CHANTAL

MARQUISE DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS

TOME II

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LETTRES

DE

MARIE DE RABUTIN-CHANTAL

MARQUISE DE SÉVIGNÉ

A SA FILLE ET A SES AMIS

ÉDITION REVUE ET PUBLIÉE

par

M. U. SILVESTRE DE SACY

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

TOME DEUXIÈME



PARIS

J. TECHENER, LIBRAIRE

RUE DE L'ARBRE-SEC, 52

PRÈS LA COLONNADE DU LOUVRE

M DCCC LXI



LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ.



172. — DE MADAME DE SEVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 1er juillet 1671.

VOILA donc le mois de juin passé; j'en suis tout étonnée, je ne pensois pas qu'il dût jamais finir. Ne vous souvient-il pas d'un certain mois de septembre que vous trouviez qui ne prenoit point le chemin de faire jamais place au mois d'octobre? Celui-ci prenoit le même train; mais je vois bien maintenant que tout finit: m'en voilà persuadée.

C'est une aimable demeure que Fouesnel; nous y fûmes hier, mon fils et moi, dans une calèche à six chevaux; il n'y a rien de plus joli,

il semble qu'on vole. Nous fîmes des chansons que nous vous envoyons; le cas que nous faisons de votre prose ne nous empêche point de vous faire part de nos vers. Madame de La Fayette est bien contente de la lettre que vous lui avez écrite. Voilà qui est fait, ma fille, votre frère nous va quitter. Nous allons nous jeter, La Mousse et moi, dans de bonnes lectures. Le Tasse nous amuse fort, et toutes les bagatelles du monde nous ont divertis jusqu'ici, à cause de mon fils qui en est le roi. Je m'en vais faire de grandes promenades *toute seule tête à tête*, comme disoit Tonquedec[1]. Croyez-vous que je pense à vous? J'ai aussi *mon petit ami*, que j'aime tendrement : la plus aimable chose du monde est un portrait bien fait; quoi que vous puissiez dire, celui-là ne vous fait point de tort[2]. Vos lettres de Grignan m'ont nourrie et consolée de mes chagrins passés; j'en attends toujours avec impatience : mais, de bonne foi, j'en écris souvent d'une longueur trop excessive, je veux que celle-ci soit raisonnable. Il n'est pas juste de juger de vous par moi : cette mesure est téméraire; vous avez moins de loisir que moi.

Voilà mademoiselle Du Plessis qui entre;

1. René de Quengo, seigneur de Tonquedec, gentilhomme breton, lié d'amitié avec le marquis de Sévigné.
2. Le portrait de sa fille.

elle me plante ce baiser que vous connoissez, et me presse de lui montrer l'endroit de vos lettres où vous parlez d'elle. Mon fils a eu l'insolence de lui dire devant moi que vous vous souveniez d'elle fort agréablement, et me dit ensuite : Montrez-lui l'endroit, madame, afin qu'elle n'en doute pas : me voilà rouge comme vous quand vous pensez aux péchés des autres : je suis contrainte de mentir mille fois, et de dire que j'ai brûlé votre lettre. Voilà les malices de ce guidon[1]. En récompense, je l'assurai l'autre jour que si vous répondiez au-dessus de *la reine d'Aragon*, vous ne mettriez pas *à Guidon le Sauvage*. J'ai reçu une lettre de Guitaut, fort douce et fort honnête; il me mande qu'il a trouvé en moi, depuis quelque temps, mille bonnes choses à quoi il n'avoit pas pensé; et moi, de peur de lui répondre sottement que je *crains bien de détruire son opinion*, je lui dis que j'espère qu'il m'aimera encore davantage quand il me connoîtra mieux ; je réponds toutes les extravagances qui se présentent à moi, plutôt que ces selles à tous chevaux dont nous avons tant ri ici. Je suis persuadée que vous vous aiderez fort bien de madame de Simiane : il faut ôter l'air et le ton de compagnie le plus tôt que l'on peut, et faire entrer les

1. M. de Sévigné étoit guidon des gendarmes Dauphin.

gens dans nos plaisirs et dans nos fantaisies; sans cela il faut mourir, et c'est mourir d'une vilaine épée. Je l'ai juré, ma fille, je vais finir; je me fais une extrême violence pour vous quitter; notre commerce fait l'unique plaisir de ma vie; je suis persuadée que vous le croyez. Je vous embrasse, ma chère petite, et je baise vos belles joues.



173. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5 juillet 1671.

C'EST bien une marque de votre amitié, ma chère enfant, que d'aimer toutes les bagatelles que je vous mande d'ici. Vous prenez fort bien l'intérêt de mademoiselle de *Croqueoison;* en récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher. Je n'ose les lire, de peur de les avoir lues : et si je n'avois la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferois durer plus longtemps; mais, d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrois bien savoir comme je ferois si votre écriture étoit comme celle de d'Hacqueville; la force de l'amitié me la déchiffreroit-elle ?

En vérité, je ne le crois quasi pas : on conte pourtant des histoires là-dessus; mais enfin j'aime fort d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son écriture : je ne vois goutte dans ce qu'il me mande; il me semble qu'il me parle dans un pot cassé ; je tiraille, je devine, je dis un mot pour un autre, et puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret; je ne voudrois pas qu'il sût les peines qu'il me donne : il croit que son écriture est moulée. Mais, vous qui parlez, mandez-moi comment vous vous en accommodez. Mon fils partit hier, très-fâché de nous quitter : il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble, que je ne tâche de lui inspirer ou de lui confirmer. Il entre avec douceur et approbation dans tout ce qu'on lui dit; mais vous connoissez la foiblesse humaine. Ainsi je mets tout entre les mains de la Providence, et me réserve seulement la consolation de n'avoir rien à me reprocher sur son sujet. Comme il a de l'esprit et qu'il est divertissant, il est impossible que son absence ne nous donne de l'ennui. Nous allons commencer un traité de morale de M. Nicole; si j'étois à Paris, je vous enverrois ce livre. Vous l'aimeriez fort. Nous continuons le Tasse avec plaisir, et je n'ose vous dire que je suis revenue à *Cléopâtre*, et que, par le bon-

heur que j'ai de n'avoir point de mémoire, cette lecture me divertit encore : cela est épouvantable ; mais vous savez que je ne m'accommode guère bien de toutes les pruderies qui ne me sont pas naturelles ; et comme celle de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entièrement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte de mon fils qui m'a mise en train. Il nous a lu aussi des chapitres de Rabelais à mourir de rire ; en récompense, il a pris beaucoup de plaisir à causer avec moi ; et si je l'en crois, il n'oubliera rien de tous mes discours. Je le connois bien, et souvent, au travers de ses petites paroles, je vois ses petits sentiments ; s'il peut avoir congé cet automne, il reviendra ici. Je suis fort empêchée pour les États : mon premier dessein étoit de les fuir, et de ne point faire de dépense ; mais vous saurez que pendant que M. de Chaulnes va faire le tour de sa province, madame sa femme vient l'attendre à Vitré, où elle sera dans douze jours, et plus de quinze avant M. de Chaulnes ; et, tout franchement, elle m'a fait prier de l'attendre, et de ne point partir qu'elle ne m'ait vue. Voilà ce qu'on ne peut éviter, à moins que de se résoudre à renoncer à eux pour jamais. Il est vrai que, pour n'être point accablée ici, je puis m'en aller à Vitré ; mais je ne suis point contente de passer un mois dans un

tel tracas; quand je suis hors de Paris, je ne veux que la campagne. Je vous jure que je ne suis encore résolue à rien. Mandez-moi votre avis, et ce que vous faites de *Cateau;* si elle est mariée, ne seroit-ce point une nourrice? Il est à craindre cependant qu'avec les beaux desseins qu'elle a eus[1], son sang ne soit bien échauffé. Je vous conseille, ma fille, de bien rafraîchir le vôtre, en prenant de bons bouillons comme l'année passée.

Je vous ai parlé de la Launay; elle étoit bariolée comme la chandelle des Rois, et nous trouvâmes qu'elle ressembloit au second tome d'un méchant roman, ou au roman de *la Rose* tout d'un coup[2]. Mademoiselle Du Plessis est toujours à un pas de moi : quand je lis les douceurs que vous dites pour elle, j'en rougis comme du feu. L'autre jour, la *Biglesse* joua *Tartufe* au naturel : après avoir demandé à table *Beuve et Moutonne* à La Mousse, elle tomba dans le malheur de mentir sur je ne sais quoi; en même temps, je la relevai et lui dis

1. Voyez la lettre 171.

2. C'est-à-dire *tout entier*, par opposition à *second tome;* les deux mots latins *ex toto*, pris dans le même sens, et les deux mots françois *du tout* mis pour *entièrement*, *tout entier*, se rencontrent souvent dans les écrivains latins et françois du quinzième au dix-septième siècle.

qu'elle étoit menteuse ; elle me répond en baissant les yeux : « Ah ! oui, madame, je suis la plus grande menteuse du monde ; je vous remercie de m'en avertir. » Nous éclatâmes tous, car c'étoit du ton de Tartufe : *Oui, mon frère, je suis un misérable, un vase d'iniquité*, etc. Elle veut aussi se mêler quelquefois d'être sentencieuse et de faire la personne de bon sens ; cela lui sied encore plus mal que son naturel. Vous voilà bien instruite des Rochers. Je voudrois pouvoir vous décrire les pleurs et les cris, et le langage breton de *Jaquine* et de la *Turquesine*, en voyant monter votre frère à cheval ; c'est une scène ; pour moi, j'eusse pleuré :

. . . . Mais les voyant ainsi,
Je me suis mise à rire, et tout le monde aussi.

Je crois que les nouvelles de Paris ne vous divertissent pas ; il n'y en a point : ce qu'on me mande me fait mourir d'ennui. Il y a un mois qu'on me répète que la cour sera le dixième du mois à Saint-Germain : on est réduit à me conter des sorcelleries pour m'amuser, et à m'apprendre qu'une fille ayant laissé son paquet dans une chaise, depuis le Marais jusqu'au faubourg, les porteurs pensoient que ce fût un petit chien. Pour moi, j'aime encore mieux lire *Cléopâtre* et les grands coups d'épée de

l'invincible Artaban. Quand cet hiver j'aurai le cœur content sur votre couche, je tâcherai de mieux vous divertir qu'on ne me divertit ici; Dieu sait aussi quelle comparaison j'en fais avec mes lettres de Provence.

A M. DE GRIGNAN.

Approchez, mon gendre : vous voulez donc me renvoyer ma fille par le coche; vous en êtes mal content, vous êtes fâché; vous êtes au désespoir qu'elle admire votre château; vous la trouvez trop familière de prendre la liberté d'y demeurer, d'y commander; comme vous haïssez ce qui est haïssable, vous ne sauriez la souffrir. J'entre fort bien dans tous vos déplaisirs : vous ne pouviez les adresser à personne qui les comprît mieux que moi; mais savez-vous bien qu'après m'avoir dit toutes ces choses, vous me faites trembler de vous entendre dire que vous me souhaitez si fort à Grignan, et sur le même ton; je suis inconsolable, car je n'ai rien de plus cher dans l'avenir que l'espérance de vous aller voir; et quoi que je dise, je suis persuadée que vous en serez fort aise, et que vous m'aimez. Il est impossible que cela soit autrement; je vous aime trop pour que les petits esprits[1] ne se communiquent pas de

1. Allusion au système, alors très à la mode, de Descartes, expliquant, par le cours des esprits animaux et

moi à vous, et de vous à moi. Je vous recommande la santé de ma fille : soyez-y appliqué, soyez-en le maître ; ne faites pas comme au pont d'Avignon. Sur cela seul gardez votre autorité ; pour tout le reste, laissez-la faire, elle est plus habile que vous : elle m'écrit des choses admirables de ses bonnes intentions pour vos affaires. Ah ! que je vous plains de ne plus recevoir de ses lettres! vous étiez bien plus heureux il y a un an. Plût à Dieu que vous eussiez cette joie, et que j'eusse encore le chagrin de la voir et de l'embrasser ! Adieu, mon très-cher comte ; quoique vous soyez l'homme du monde le plus aimé, je ne crois pas qu'aucune de vos belles-mères[1] vous ait jamais autant aimé que moi.

par leur plus ou moins grande raréfaction, suivant la chaleur du cœur, toutes les passions et leurs effets, soit internes, soit externes.

1. Madame de Sévigné étoit la troisième. Voyez la lettre 75 et la note, p. 183.





174. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 8 juillet 1671.

J'ai bien envie de savoir comment vous vous portez de votre saignée : il me semble que, par respect, on n'a pas fait l'ouverture assez grande ; votre sang est venu goutte à goutte, et par conséquent il n'en est ni rafraîchi ni purifié, et vous n'en êtes point soulagée. Peut-être que tout cela est faux, et je le souhaite ; mais il faudroit avoir moins de bile que je n'en ai pour rêver toujours agréablement. Quoi qu'il en soit, je vous assure que votre santé m'est fort chère, et si vous êtes trop accablée d'écritures, je vous exhorte à m'écrire moins : puis-je vous donner une plus grande marque de l'intérêt que je prends à cette santé? Madame de La Troche m'a mandé, depuis deux jours, que si les belles intentions de *Cateau* pendant sa grossesse ne lui ont point trop altéré l'esprit et le corps, c'est une bonne nourrice. J'ai trouvé plaisant que cette pensée me soit venue en même temps; je vous l'avois déjà mandé. Notre chapelle s'élève à vue d'œil ; cela occupe l'abbé, et me di-

vertit un peu : mais mon parc est sans âme, c'est-à-dire sans ouvriers, à cause des foins qu'il faut faire. La mort de M. de Montlouet[1] ne vous fait-elle pas grand pitié, et sa femme aussi? Encore est-ce quelque chose que cette nouvelle : un homme qui tombe de cheval, qui crève sur la place. On peut lire cet endroit d'une lettre; mais jusqu'ici je ne prenois pas la peine de lire ce qu'on me mandoit. Voilà la différence : on ne se soucie point des affaires publiques, et on ne se réveille que pour les grands événements; et des personnes qu'on aime, les moindres circonstances sont chères et touchent le cœur. Madame de La Fayette me mande qu'elle se trouve obligée de vous écrire en mon absence, et qu'elle le fera de temps en temps : cela me paroît honnête; mais puisque vous lui faites réponse, je ne lui dois guère de reconnoissance. Voilà une chose fine, l'entendez-vous bien? Il me semble, ma fille, que je vous fais grand tort de douter de votre intelligence sur ce qui est un peu enveloppé; je pense que c'est à moi que je parle.

J'ai senti ici le bout de l'an de MADAME[2], et je me suis souvenue de l'étonnement où vous

1. Il étoit tombé de cheval en lisant une lettre de sa maîtresse.

2. Henriette-Anne d'Angleterre. Voyez la lettre 96, p. 229.

étiez, et comme votre esprit en étoit hors de sa place. Je me souviens aussi de quelle étrange façon vous passâtes tout l'été prisonnière dans votre chambre, et comme le chaud vous faisoit disparoître et nourrissoit tous vos *dragons*. Je ne sais ce que me font toutes ces pensées, elles me font du bien et du mal : je pense tout, parce que sans cesse je suis occupée de vous; je passe bien plus d'heures à Grignan qu'aux Rochers. J'espère que vous ne vous contraignez point pour ceux que vous voyez souvent : il faut les tourner à sa fantaisie, sans cela on mourroit.

J'ai fait comprendre à la petite Plessis que le bel air de la cour, c'est la liberté; si bien que quand elle passe des jours ici, je prends une heure pour lire en italien avec La Mousse; elle est charmée de cette familiarité, et dès là elle se croit de la cour elle-même. Auriez-vous été assez cruelle pour laisser Germanicus[1] au milieu de ses conquêtes et dans les marais d'Allemagne, sans lui donner la main pour l'en tirer? Ne voulez-vous pas le conduire au moins jusqu'au festin où il fut empoisonné par Pison et par sa femme? Je le trouve trop sage et trop politique, il craint trop Tibère : je vois des héros qui ne sont pas si prudents, et dont les

1. Madame de Grignan avoit entrepris de lire Tacite.

grands succès font approuver la témérité. Mon fils, comme je vous ai dit, m'a laissée dans le milieu de *Cléopâtre*, et je l'achève; cela est d'une folie dont je vous demande le secret. J'achève tous les livres et vous les commencez; cela s'ajusteroit fort bien si nous étions ensemble, et fourniroit même beaucoup à notre conversation. Ah! ma fille, c'est dommage que nous n'y *sommes* quelquefois au moins, par quelque espèce de magie, en attendant le printemps qui vient.

Je suis ici avec mes trois prêtres, qui font admirablement chacun leur personnage, hormis la messe; c'est la seule chose dont je manque en leur compagnie. Je me promène extrêmement; il fait beau et chaud; on n'en a nulle incommodité dans cette maison : quand le soleil entre dans ma chambre, j'en sors et m'en vais dans le bois, où je trouve un frais admirable. Mandez-moi comme vous êtes dans votre château.

Vous savez comme Brancas m'aime; il y a trois mois que je n'ai appris de ses nouvelles : cela n'est pas vraisemblable; mais lui, il n'est pas vraisemblable aussi[1].

1. Sans doute à cause de ses incroyables distractions.





175. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12 juillet 1671.

JE n'ai reçu qu'une lettre de vous, ma chère fille ; j'en suis un peu fâchée ; j'étois dans l'habitude d'en avoir deux : il est dangereux de s'accoutumer à des soins tendres et précieux comme les vôtres ; il n'est pas facile après cela de s'en passer. Si vous avez vos beaux-frères ce mois de septembre, ce vous sera une très-bonne compagnie. Le Coadjuteur[1] a été un peu malade, mais il est entièrement guéri. Sa paresse est une chose incroyable, et son tort est d'autant plus grand qu'il écrit très-bien quand il s'en veut mêler. Il vous aime toujours, et ira vous voir après la mi-août ; il ne le peut qu'en ce temps-là. Il jure, mais je crois qu'il ment, qu'il n'a aucune branche où se reposer, et que cela l'empêche d'écrire et lui fait mal aux yeux. Voilà tout ce que je sais de *seigneur Corbeau :* mais admirez la bizarrerie de mon savoir ; en vous apprenant toutes ces choses, j'ignore

1. Le coadjuteur d'Arles. Voyez la lettre 124 et la note.

comme je suis avec lui : si par hasard vous en savez quelque chose, vous m'obligerez fort de me le mander. Je songe mille fois le jour au temps où je vous voyois à toute heure. Hélas ! ma fille, c'est bien moi qui dis cette chanson que vous me rappelez : *Hélas ! quand reviendra-t-il ce temps, bergère ?* Je le regrette tous les jours de ma vie, et j'en souhaiterois un pareil au prix de mon sang. Ce n'est pas que j'aie sur le cœur de n'avoir pas senti le plaisir d'être avec vous ; je vous jure et vous proteste que je ne vous ai jamais regardée avec indifférence, ni avec la langueur que donne quelquefois l'habitude : mes yeux ni mon cœur ne se sont jamais accoutumés à cette vue, et jamais je ne vous ai regardée sans joie et sans tendresse ; s'il y a eu quelques moments où elle n'ait pas paru, c'est alors que je la sentois plus vivement. Ce n'est donc point cela que je puis me reprocher ; mais je regrette de ne vous avoir pas assez vue, et d'avoir eu, dans certains moments, de cruelles politiques qui m'ont ôté ce plaisir. Ce seroit une belle chose si je remplissois mes lettres de ce qui me remplit le cœur. Ah ! comme vous dites, il faut glisser sur bien des pensées, et ne pas faire semblant de les voir ; je crois que vous en faites de même. Je m'arrête donc à vous conjurer, si je vous suis un peu chère, d'avoir un soin extrême de votre

santé : amusez-vous, ne rêvez point creux, ne faites point de bile, conduisez votre grossesse à bon port; et après cela, si M. de Grignan vous aime, et qu'il n'ait pas entrepris de vous tuer, je sais bien ce qu'il fera, ou plutôt ce qu'il ne fera pas.

Avez-vous la cruauté de ne point achever Tacite? Laisserez-vous Germanicus au milieu de ses conquêtes? Si vous lui faites ce tour, mandez-moi l'endroit où vous en êtes demeurée, et je l'achèverai : c'est tout ce que je puis faire pour votre service. Nous achevons le Tasse avec plaisir; nous y trouvons des beautés qu'on ne voit point quand on n'a qu'une demi-science. Nous avons commencé la *Morale*[1]; c'est de la même étoffe que Pascal.

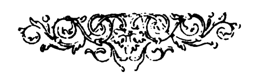
A propos de Pascal, je suis en fantaisie d'admirer l'honnêteté de ces messieurs les postillons, qui sont incessamment sur les chemins pour porter et reporter nos lettres; enfin, il n'y a jour dans la semaine où ils n'en portent quelqu'une à vous et à moi; il y en a toujours et à toutes les heures par la campagne. Les honnêtes gens! qu'ils sont obligeants, et que c'est une belle invention que la poste, et un bel effet de la Providence que la cupidité! J'ai quelquefois envie de leur écrire pour leur té-

1. Les *Essais de Morale* de Nicole.

moigner ma reconnoissance, et je crois que je l'aurois déjà fait, sans que je me souviens de ce chapitre de Pascal, et qu'ils ont peut-être envie de me remercier de ce que j'écris, comme j'ai envie de les remercier de ce qu'ils portent mes lettres : voilà une belle digression.

Je reviens donc à nos lectures : c'est sans préjudice de *Cléopâtre*, que j'ai gagé d'achever; vous savez comme je soutiens les gageures. Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir à quel point je suis blessée des méchants styles; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits; de grandes périodes de romans, de méchants mots, je sens tout cela. J'écrivis l'autre jour à mon fils une lettre de ce style, qui étoit fort plaisante. Je trouve donc que celui de La Calprenède est détestable, et cependant je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu : la beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements et le succès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs desseins; et si je n'avois M. de La Rochefoucauld et M. d'Hacqueville

pour me consoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foiblesse. Vous m'apparoissez pour me faire honte; mais je me dis de mauvaises raisons, et je continue. J'aurai bien de l'honneur au soin que vous me donnez de vous conserver l'amitié de l'abbé. Il vous aime chèrement : nous parlons très-souvent de vous, de vos affaires et de vos grandeurs; il voudroit bien ne pas mourir avant que d'avoir été en Provence, et de vous avoir rendu quelque service. On me mande que la pauvre madame de Montlouet est sur le point de perdre l'esprit : elle a extravagué jusqu'à présent sans jeter une larme; elle a une grosse fièvre et commence à pleurer; elle dit qu'elle veut être damnée, puisque son mari doit l'être assurément. Nous continuons notre chapelle. Il fait chaud; les soirées et les matinées sont très-belles dans ces bois et devant cette porte; mon appartement est frais; j'ai bien peur que vous ne vous accommodiez pas si bien de vos chaleurs de Provence. Je suis toujours tout à vous, ma très-chère et très-aimable : une amitié à M. de Grignan. Ne vous adore-t-il pas toujours?





176. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 15 juillet 1671.

Si je vous écrivois toutes mes rêveries sur votre sujet, je vous écrirois toujours les plus grandes lettres du monde; mais cela n'est pas bien aisé : ainsi je me contente de ce qui se peut écrire, et je rêve tout ce qui se peut rêver; j'en ai le temps et le lieu. La Mousse a une petite fluxion sur les dents, et l'abbé a une petite fluxion sur le genou, qui me laissent le champ libre dans mon mail, pour y faire tout ce qu'il me plaît. Il me plaît de m'y promener le soir jusqu'à huit heures; mon fils n'y est plus : cela fait un silence, une tranquillité et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. Je ne vous dis point, ma fille, à qui je pense, ni avec quelle tendresse; quand on devine, il n'est pas besoin de parler. Si vous n'étiez point grosse, et que l'*hippogryphe* fût encore au monde, ce seroit une chose galante, et à ne jamais oublier, que d'avoir la hardiesse de monter dessus pour me venir voir quelquefois. Ce ne seroit pas une affaire : il parcouroit

la terre en deux jours. Vous pourriez même quelquefois venir dîner ici, et retourner souper avec M. de Grignan, ou souper ici à cause de la promenade, où je serois bien aise de vous avoir; et le lendemain vous arriveriez assez tôt pour être à la messe dans votre tribune.

Mon fils est à Paris; il y sera peu: la cour est de retour, il ne faut pas qu'il se montre. C'est une perte qui me paroît bien considérable que celle de M. le duc d'Anjou[1]. Madame de Villars[2] m'écrit assez souvent, et me parle toujours de vous : elle est tendre et sait bien aimer; cela me donne de l'amitié pour elle. Elle me prie de vous dire mille douceurs de sa part; sa lettre est pleine d'estime et de tendresse pour vous; répondez-y par une petite demi-feuille que je lui puisse envoyer. La petite Saint-Géran m'écrit des pieds de mouche que je ne saurois lire; je lui réponds des rudesses et des injures, qui la divertissent; cette méchante plaisanterie n'est point encore usée; quand elle le sera, je ne dirai plus rien, car je m'ennuierois fort d'un autre style avec elle.

Nous lisons toujours le Tasse avec plaisir; je

1. Philippe, second fils de Louis XIV, mort le 10 juillet 1671, âgé de trois ans.

2. Sœur du maréchal de Bellefonds, et mère de celui qui sauva la France à Denain.

suis assurée que vous le souffririez, si vous étiez en tiers : il y a une grande différence entre lire un livre toute seule, ou avec des gens qui relèvent les beaux endroits et qui réveillent l'attention. Cette *morale* de Nicole est admirable, et *Cléopâtre* va son train, mais sans empressement, et aux heures perdues : c'est ordinairement sur cette lecture que je m'endors. Le caractère m'en plaît beaucoup plus que le style ; pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle âme. Vous savez aussi que je ne hais pas les grands coups d'épée, tellement que voilà qui est bien, pourvu que l'on m'en garde le secret.

Mademoiselle Du Plessis nous honore souvent de sa présence ; elle disoit hier à table qu'en basse Bretagne on faisoit une chère admirable, et qu'aux noces de sa belle-sœur on avoit mangé pour un jour douze cents pièces de rôti : nous demeurâmes tous comme des gens de pierre. Je pris courage, et lui dis : « Mademoiselle, pensez-y bien ; n'est-ce point douze pièces de rôti que vous voulez dire ? on se trompe quelquefois. — Non, madame, c'est douze cents pièces ou onze cents ; je ne veux pas vous assurer si c'est onze ou douze, de peur de mentir ; mais enfin je sais bien que c'est l'un ou l'autre ; » et le répéta vingt fois, et n'en

voulut jamais rabattre un seul poulet. Nous trouvâmes qu'il falloit qu'ils fussent pour le moins trois cents piqueurs pour piquer menu, et que le lieu fût un grand pré, où l'on eût fait dresser des tentes; et que s'ils n'eussent été que cinquante, il falloit qu'ils eussent commencé un mois auparavant. Ce propos de table étoit bon, vous en auriez été contente. N'avez-vous point quelque exagéreuse comme celle-là?

Au reste, ma fille, cette montre que vous m'avez donnée, qui alloit toujours trop tôt ou trop tard d'une heure ou deux, est devenue si parfaitement juste, qu'elle ne quitte pas d'un moment notre pendule; j'en suis ravie, et vous en remercie sur nouveaux frais; en un mot, je suis tout à vous. L'abbé me dit qu'il vous adore, et qu'il veut vous rendre quelque service: il ne voit pas bien en quelle occasion; mais enfin il vous aime autant qu'il m'aime.





177. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 19 juillet 1671.

Je ne vois point, ma bonne, que vous ayez reçu mes lettres du 17 et du 21 juin; je vous écris toujours deux fois la semaine ; ce m'est une joie et une consolation; je reçois le vendredi deux de vos lettres, qui me soutiennent le cœur toute la semaine.

Je vous trouve bien en famille de tous côtés, et je vous vois très-bien faire les honneurs de votre maison; je vous assure que cette manière est plus noble et plus aimable qu'une froide insensibilité, qui sied très-mal quand on est chez soi. Vous en êtes bien éloignée, ma fille, et l'on ne peut rien ajouter à ce que vous faites: je vous souhaite seulement des matériaux; car, pour de la bonne volonté, vous en avez de reste.

Vous aurez sans doute trouvé plaisant que je vous aie tant parlé du Coadjuteur, dans le temps qu'il est avec vous; je n'avois pas bien vu sa goutte en vous écrivant. Ah! *seigneur Corbeau*, si vous n'aviez demandé, pour toute nécessité, qu'*un poco di pane*, *un poco di vino*, vous n'en

seriez point où vous en êtes: il faut souffrir la goutte quand on l'a méritée; mon pauvre seigneur, j'en suis fâchée, mais c'est bien employé.

Je trouve, ma chère bonne, qu'il s'en faut beaucoup que vous soyez en solitude; je me réjouis de tous ceux qui peuvent vous divertir. Vous aurez bientôt madame de Rochebonne[1]. Mandez-moi toujours ce que vous aurez. Le Coadjuteur est bon à garder longtemps: l'offre que vous lui faites d'achever de bâtir votre château est une chose qu'il acceptera sans doute; que feroit-il de son argent? Cela ne paroîtra pas sur son épargne.

Ce que vous dites de cette maxime que j'ai faite sans y penser, est très-bien et très-juste. Je veux croire, pour ma consolation, que si je l'avois écrite moins vite, et que je l'eusse tournée avec quelque loisir, j'aurois dit comme vous; en un mot, vous avez raison, et je ne donnerai jamais rien au public, que je ne vous consulte auparavant.

Vous avez écrit une lettre à La Mousse, dont je vous dois remercier pour le moins autant que lui; elle est toute pleine d'amitié pour moi. D'Hacqueville est bien plaisant de

1. Thérèse de Grignan, sœur du comte de Grignan, mariée au comte de Rochebonne.

vous avoir envoyé la mienne; enfin Brancas m'a écrit une lettre si excessivement tendre, qu'elle récompense tout son oubli passé: il me parle de son cœur à toutes les lignes; si je lui faisois réponse sur le même ton, ce seroit une *portugaise*[1].

Il ne faut louer personne avant sa mort: c'est bien dit; nous en avons tous les jours des exemples; mais, après tout, mon ami le public ne se trompe guère: il loue quand on fait bien; et comme il a bon nez, il n'est pas longtemps la dupe, et blâme quand on fait mal. De même, quand on va du mal au bien, il en demeure d'accord: il ne répond point de l'avenir; il parle de ce qu'il voit. La comtesse de Gramont[2] et d'autres ont senti les effets de son inconstance; mais ce n'est pas lui qui change le premier. Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui; ce ne sera point par vous qu'il commencera à faire de grandes injustices.

Notre abbé a pour vous une tendresse qui me le fait adorer; il vous trouve d'une solidité qui le charme, et qui le fait brûler d'impatience de vous pouvoir soulager et vous être bon à

1. Allusion aux lettres de la *Religieuse ou Chanoinesse portugaise*.

2. Élisabeth Hamilton, femme du comte de Gramont, et sœur du comte Hamilton, auteur des *Mémoires de Gramont*.

quelque chose; il a quasi autant d'envie que moi d'aller en Provence. Nous sommes occupés de notre chapelle; elle sera achevée à la Toussaint. Je me trouve bien de la parfaite solitude où nous sommes. Ce parc est bien plus beau que vous ne l'avez vu, et l'ombre de mes petits arbres est une beauté qui n'étoit pas bien représentée par les bâtons de ce temps-là. Je crains le bruit qu'on va faire en ce pays. On dit que madame de Chaulnes[1] arrive aujourd'hui; je l'irai voir demain : je ne puis pas m'en dispenser, mais j'aimerois bien mieux être dans la *Capucine*[2], ou à lire le Tasse; j'y suis d'une habileté qui vous surprendroit et qui me surprend moi-même.

Vous me dites trop de bien de mes lettres, ma bonne; je compte sûrement sur toutes vos tendresses. Il y a longtemps que je dis que vous êtes *vraie;* cette louange me plaît; elle est nouvelle et distinguée de toutes les autres; mais, quelquefois aussi, elle pourroit faire du mal. Je sens au milieu de mon cœur tout le bien que cette opinion me fait présentement. Ah! qu'il y a peu de personnes *vraies!* Rêvez un peu sur

1. Élisabeth Le Féron, veuve du marquis de Saint-Mégrin, et remariée à Charles d'Ailly, duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne.

2. Nom d'une petite chaumière construite au centre du parc des Rochers.

ce mot; vous l'aimerez. Je lui trouve, de la façon que je l'entends, une force au delà de sa signification ordinaire.

La divine Plessis est justement et à point toute *fausse;* je lui fais trop d'honneur de daigner seulement en dire du mal. Elle joue toutes sortes de choses : elle joue la dévote, la capable, la peureuse, la petite poitrine, la meilleure fille du monde; mais surtout elle me contrefait, de sorte qu'elle me fait toujours le même plaisir que si je me voyois dans un miroir qui me fît ridicule, ou que je parlasse à un écho qui me répondît des sottises. J'admire où je prends celles que je vous écris. Adieu, ma très-aimable; vous qui voyez tout, ne voyez-vous point comme je suis belle les dimanches, et comme je suis négligée les jours ouvriers? Mandez-moi si vous avez toujours le courage de vous habiller. Mon Dieu! qu'on est heureux de vous voir en Provence! et quelle joie sensible quand je vous embrasserai! car enfin ce jour viendra. En attendant, j'en passerai de bien cruels vers le temps de vos couches.

Il a vaqué chez MONSIEUR une charge de vingt mille écus; MONSIEUR l'a donnée à l'*Ange*[1], au grand déplaisir de toute sa maison.

1. Madame de Grancei, maîtresse du chevalier de Lorraine, favori de MONSIEUR, frère du roi.

Madame du Broutai[1], après deux ans de mariage avec Fromentau, l'a enfin déclaré son mari, et elle est logée chez lui. C'est un bon parti que Fromentau !

Vous ai-je dit qu'il y avoit deux demoiselles à Vitré, dont l'une s'appelle mademoiselle de *Croqueoison*, et l'autre de *Kerborgne*? J'appelle la Plessis mademoiselle de *Kerlouche* : ces noms me réjouissent.

Je suis tout à vous, ma bonne, et si vous m'aimez, ayez soin de votre santé.



178. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 22 juillet 1671, jour de la Madeleine, où il fut tué, il y a quelques années, un père que j'avois.

Je vous écris, ma fille, avec plaisir, quoique je n'aie rien à vous mander. Madame de Chaulnes arriva dimanche, mais savez-vous comment? A beau pied, sans lance, entre onze heures et minuit. On pensoit à Vitré que ce fût des

1. Fille très-riche, mais fort laide, du comte de La Vauguyon. Fromentau, homme sans naissance, prit, en l'épousant, la qualité de comte de La Vauguyon et devint chevalier du Saint-Esprit.

bohèmes. Elle ne voulut aucune cérémonie à son entrée ; elle fut servie à souhait, car on ne la regarda pas, et ceux qui la virent comme elle étoit, la prirent pour ce que je viens de vous dire, et pensèrent tirer sur elle. Elle venoit de Nantes par la Guerche : son carrosse et son chariot étoient demeurés entre deux rochers à demi-lieue de Vitré, parce que le contenu étoit plus grand que le contenant. Ainsi il fallut travailler dans le roc, et cet ouvrage ne fut fait qu'à la pointe du jour, que tout arriva à Vitré. Je fus la voir lundi, et vous croyez bien qu'elle fut très-aise de me voir. La *Murinette*[1] beauté est avec elle. Elles sont seules à Vitré, en attendant l'arrivée de M. de Chaulnes, qui fait le tour de la Bretagne, et les États, qui s'assembleront dans dix jours. Vous pouvez vous imaginer ce que je suis dans une pareille solitude. Madame de Chaulnes ne sait que devenir et n'a recours qu'à moi ; vous ne doutez pas que je ne l'emporte hautement sur mademoiselle de *Kerborgne ;* je crois qu'elle viendra ici après dîner. Toutes mes allées sont propres, et mon parc est en beauté ; je la prierai de demeurer ici deux ou trois jours à s'y promener en liberté : comme je lui fais valoir

1. Anne-Marie Du Pui de Murinais, depuis marquise de Kerman.

d'être demeurée ici pour elle, je veux m'en acquitter d'une manière à n'être pas oubliée, et pourtant sans que je fasse d'autre bonne chère que celle qui se trouvera dans le pays. Ah! mon Dieu, en voilà beaucoup sur ce sujet. Il faut pourtant que je vous fasse encore mille compliments de sa part, et que je vous dise qu'on ne peut estimer plus une personne qu'elle ne vous estime; elle est instruite par d'Hacqueville de ce que vous valez. Mais vous, ma très-belle, où en êtes-vous de vos Grignans? Le pauvre Coadjuteur a-t-il toujours la goutte, et l'innocence est-elle toujours persécutée?

Cette madame Quintin[1], que nous disions qui vous ressembloit pour vous faire enrager, est comme paralytique : elle ne se soutient pas. Demandez-lui pourquoi : elle a vingt ans. Elle est passée ce matin devant cette porte, et a demandé à boire un petit coup de vin; on lui en a porté, elle a bu sa *chopine*, et puis s'en est allée au Pertre consulter une espèce de médecin qu'on estime en ce pays. Que dites-vous de cette manière bretonne, familière et galante? Elle sortoit de Vitré, elle ne pouvoit pas avoir soif; de sorte que j'ai compris que tout cela étoit un air, pour me faire savoir qu'elle

1. Suzanne de Montgommery, femme du comte de Quintin, Henri Goyon de la Moussaie.

a un équipage de *Jean de Paris*. Ma chère enfant, ne sortirai-je point des nouvelles [illegible] Bretagne? Quel chien de commerce avez-[illegible] là avec une femme de Vitré? La cour s'en va, dit-on, à Fontainebleau; le voyage de Rochefort et de Chambord est rompu. On croit qu'en dérangeant les desseins qu'on avoit pour l'automne, on dérangera aussi la fièvre de M. le Dauphin, qui le prend dans cette saison à Saint-Germain : pour cette année, elle y sera attrapée; elle ne l'y trouvera pas. Vous savez qu'on a donné à monsieur de Condom[1] l'abbaye de Rebais, qu'avoit l'abbé de Foix : *le pauvre homme!* On prend ici le deuil de M. le duc d'Anjou : si je demeure aux États, cela m'embarrassera. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle; ce sera notre plus forte raison, car, pour le bruit et le tracas de Vitré, il me sera bien moins agréable que mes bois, ma tranquillité et mes lectures. Quand je quitte Paris et mes amies, ce n'est pas pour paroître aux États : mon pauvre mérite, tout médiocre qu'il est, n'est pas encore réduit à se sauver en province, comme les mauvais comédiens. Ma fille, je vous embrasse avec une tendresse infinie; la tendresse que j'ai pour vous occupe mon âme

1. Jacques-Bénigne Bossuet, précepteur de M. le Dauphin, depuis évêque de Meaux.

tout entière; elle va loin et embrasse bien des choses quand elle est au point de la perfection. Je souhaite votre santé plus que la mienne; conservez-vous, ne tombez point. Assurez M. de Grignan de mon amitié, et recevez les protestations de notre abbé.



179. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES.

Aux Rochers, le 22 juillet 1671.

Ce mot sur la semaine est par-dessus le marché de vous écrire seulement tous les quinze jours, et pour vous donner avis, mon cher cousin, que vous aurez bientôt l'honneur de voir *Picard*[1]; et comme il est frère du laquais de madame de Coulanges, je suis bien aise de vous rendre compte de mon procédé. Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y attend le duc, son mari, dans dix ou douze jours, avec les États de Bretagne : vous croyez que j'extravague; elle attend donc son mari avec tous les États, et en attendant, elle est à Vitré toute seule, mourant d'ennui. Vous ne comprenez pas que cela puisse jamais revenir

1. Laquais de madame de Sévigné.

à Picard : elle meurt donc d'ennui ; je suis sa seule consolation, et vous croyez bien que je l'emporte d'une grande hauteur sur mesdemoiselles de Kerbone et de Kerqueoison. Voici un grand circuit, mais pourtant nous arriverons au but. Comme je suis donc sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre net et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez. Vous ne comprenez pas encore où cela peut aller. Voici une autre petite proposition incidente : vous savez qu'on fait les foins ; je n'avois pas d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie, que les poëtes ont célébrée, prendre tous ceux qui travailloient, pour venir nettoyer ici : vous n'y voyez encore goutte ; et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde : c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaiement ; le seul Picard me vint dire qu'il n'iroit pas, qu'il n'étoit pas entré à mon service pour cela, que ce n'étoit pas son métier, et qu'il aimoit mieux s'en aller à Paris. Ma foi ! la colère m'a monté à la tête ; je songeai que c'étoit la centième sottise qu'il m'avoit faite ; qu'il n'avoit ni cœur ni affection ; en un mot, la mesure étoit

comble. Je l'ai pris au mot, et, quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Voilà l'histoire en peu de mots; pour moi, j'aime les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte point ni à droite ni à gauche; où l'on ne reprend point les choses de si loin; enfin, je crois que c'est ici, sans vanité, le modèle des narrations agréables.



180. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 26 juillet 1671.

Je veux vous apprendre qu'hier, comme j'étois toute seule dans ma chambre avec un livre précieusement à la main, je vois ouvrir ma porte par une grande femme de très-bonne mine; cette femme s'étouffoit de rire, et cachoit

derrière elle un homme qui rioit encore plus fort qu'elle : cet homme étoit suivi d'une femme fort bien faite, qui rioit aussi; moi, je me mis à rire sans les reconnoître et sans savoir ce qui les faisoit rire. Quoique j'attendisse aujourd'hui madame de Chaulnes, qui doit passer deux jours ici, j'avois beau la regarder, je ne pouvois comprendre que ce fût elle; c'étoit elle pourtant, qui m'amenoit Pomenars, qui, en arrivant à Vitré, lui avoit mis dans la tête de me venir surprendre. La *Murinette* beauté étoit de la partie, et la gaieté de Pomenars étoit si extrême, qu'il auroit réjoui la tristesse même : ils jouèrent d'abord au volant : madame de Chaulnes y joue comme vous; et puis une légère collation, et puis nos belles promenades, et partout il a été question de vous. J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de toutes ses affaires, et que vous m'aviez mandé que pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne seriez point en inquiétude; mais que tant de nouvelles injustices qu'on lui faisoit vous donnoit beaucoup de chagrin pour lui. Nous avons fort poussé cette plaisanterie; et puis cette grande allée nous a fait souvenir de la chute que vous y fîtes un jour; la pensée m'en a fait devenir rouge comme du feu. On a parlé longtemps là-dessus, et puis du dialogue bohême, et puis enfin de mademoiselle du

Plessis, et des sottises qu'elle disoit, et qu'un jour vous en ayant dit une, et son vilain visage se trouvant auprès du vôtre, vous n'aviez pas marchandé, et lui aviez donné un soufflet pour la faire reculer; et que moi, pour adoucir les affaires, j'avois dit : « Mais voyez comme ces petites filles se jouent rudement ; » et que j'avois dit à sa mère : « Madame, ces jeunes créatures étoient si folles ce matin, qu'elles se battoient ; » c'étoït la plus plaisante chose du monde ; et qu'avec ce tour j'avois ravi madame du Plessis de voir nos petites filles se réjouir ainsi. Cette *camaraderie* de vous et de mademoiselle du Plessis, dont je ne faisois qu'une même chose pour faire avaler le soufflet, les a fait rire à mourir. La *Murinette* vous approuve fort, et jure que la première fois qu'elle viendra lui parler dans le nez, comme elle fait toujours, elle vous imitera, et lui donnera sur sa vilaine joue. Je les attends tous présentement. Pomenars tiendra bien sa place; mademoiselle du Plessis viendra aussi; ils me montreront une lettre de Paris faite à plaisir, où l'on mandera cinq ou six soufflets donnés entre femmes, afin d'autoriser ceux qu'on veut lui donner aux États, et même de les lui faire souhaiter pour être à la mode. Enfin, je n'ai jamais vu un homme si fou que Pomenars : sa gaieté augmente en même temps que ses affaires crimi-

nelles ; s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. Je suis chargée de mille compliments pour vous ; nous vous avons célébrée à tout moment. Madame de Chaulnes dit qu'elle vous souhaiteroit une madame de Sévigné en Provence, comme celle qu'elle a trouvée en Bretagne ; c'est cela qui rend son gouvernement beau, car quelle autre chose pourroit-ce être ? Quand son mari sera venu, je la remettrai entre ses mains, et ne m'embarrasserai plus de son divertissement ; mais vous, ma chère fille, que je vous plains avec votre tante d'Harcourt[1] ! quelle contrainte ! quel embarras ! quel ennui ! Voilà qui me feroit plus de mal mille fois qu'à personne, et vous seule au monde seriez capable de me faire avaler ce poison. Oui, mon enfant, je vous le jure ; et si j'étois à Grignan, j'écumerois votre chambre pour vous faire plaisir, comme j'ai fait mille fois : après cette marque d'amitié, ne m'en demandez plus, car je hais l'ennui plus que la mort, et j'aimerois fort à rire avec vous, Vardes et le *seigneur Corbeau*. Défaites-vous de cette trompette du jugement : il y a vingt ans qu'elle me déplaît, et que je lui dois une visite.

1. La comtesse d'Harcourt, née Ornano, tante du comte de Grignan, habitoit Pont Saint-Esprit, et se trouvoit ainsi peu éloignée du château de Grignan, où elle alloit fréquemment rendre visite.

Je trouve votre vie fort réglée et fort bonne. Notre abbé vous aime avec une tendresse et une estime qu'il n'est pas aisé de dire en peu de mots ; il attend avec impatience le plan de Grignan et la conversation de M. d'Arles ; mais, sur toutes choses, il vous souhaiteroit bien cent mille écus, soit pour faire achever votre château, soit pour tout ce qu'il vous plairoit. Toutes les heures ne sont pas comme celles qu'on passe avec Pomenars, et même on s'ennuieroit bientôt de lui : les réflexions qu'on fait sont bien contraires à la joie. Je vous ai mandé que je croyois que je ne bougerois d'ici ou de Vitré. Notre abbé ne peut quitter sa chapelle : le désert du Buron[1], ou l'ennui de Nantes avec madame de Molac, ne conviennent point à son humeur agissante. Je serai souvent ici, et madame de Chaulnes, pour m'ôter les visites, dira toujours qu'elle m'attend. Pour mon labyrinthe, il est net, il a des tapis verts, et les palissades sont à hauteur d'appui ; c'est un aimable lieu ; mais, hélas ! ma chère enfant, il n'y a guère d'apparence que je vous y voie jamais :

Di memoria nudrirsi, più che di speme[2].

1. Terre de M. de Sévigné, à quelques lieues de Nantes.

2. « Se nourrir de souvenirs plus que d'espérance. »

C'est bien ma vraie devise. Nos sentences ont été trouvées jolies. Ne comprenez-vous pas bien qu'il n'y a jour, ni heure, ni moment que je ne pense à vous, que je n'en parle quand je puis, et qu'il n'y a rien qui ne m'en fasse souvenir? Nous sommes sur la fin du Tasse, *e Goffredo a spiegato il gran vessillo della croce sopra 'l muro*[1]. Nous avons lu ce poëme avec plaisir. La Mousse est bien content de moi, et de vous encore plus, quand il songe à l'honneur que vous faites à sa philosophie. Je crois que vous n'auriez pas eu moins d'esprit quand vous auriez eu la plus sotte mère du monde ; mais enfin tout ensemble n'a pas mal fait. Nous avons envie de lire Guichardin, car nous ne voulons point quitter l'italien ; la *Murinette* le parle comme le françois. J'ai reçu une lettre de notre cardinal[2], qui me dit encore pis que pendre du gros abbé[3] qui est avec lui. Adieu, ma très-aimable ; je ne daigne pas vous dire que je vous aime, vous le savez, et je ne trouve point de paroles qui puissent vous faire comprendre comme mon cœur est pour vous. J'achèverai demain cette lettre, et

1. « Et Godefroi a arboré le grand étendard de la croix sur la muraille. »

2. De Retz.

3. Pierre-Camus de Pont-Carré. Voyez la lettre 156, et les notes correspondantes.

vous manderai à quoi se divertit ma compagnie.

Ma compagnie est couchée, parce qu'il est minuit. Nous avons fait ce soir de grandes promenades, et après souper nous avons coupé les cheveux à la petite du Cernet, et lui avons mis le premier appareil, que nous lèverons demain. La *Murinette* beauté est habile comme La Vienne[1]. Pomenars ne fait que de sortir de ma chambre; nous avons parlé assez sérieusement de ses affaires, qui ne sont jamais de moins que de sa tête. Le comte de Créance[2] veut à toute force qu'il ait le cou coupé, Pomenars ne veut pas: voilà le procès. Madame de Chaulnes me disoit tantôt que l'abbé Testu, après avoir été quelque temps à Richelieu, enfin, sans autre façon, s'étoit établi chez madame de Fontevrauld, où il est depuis deux mois; ils le virent, en passant, il y a un mois; le prétexte, c'est qu'il y a de la petite vérole à Richelieu: si cette conduite ne lui est fort bonne, elle lui sera fort mauvaise. Je ne savois pas que M. de Condom eût rendu son évêché; madame de Chaulnes m'a assuré que cela étoit fait[3]. La petite

1. Sur La Vienne, voyez la lettre 142 et la note.

2. Père de mademoiselle de Bouillé, enlevée par le marquis de Pomenars.

3. Chargé, en 1670, de l'éducation du Dauphin, Bossuet se démit de son évêché de Condom, « ne pouvant,

personne a envoyé des chansons à sa sœur; nous ne les trouvons pas trop bonnes. Je suis fort aise que vous ayez approuvé les miennes: on ne peut pas les élever plus haut que de les mettre sur le ton *des dragons.* Il me semble que j'aurois dû l'entendre d'ici; cela fait voir qu'il y a bieu loin d'ici à Grignan. Hélas! que cette pensée m'afflige, et que je m'ennuie d'être si longtemps sans vous voir! Adieu, ma chère fille; je vais me coucher tristement, et vous embrasse de tout mon cœur.

Ma petite est aimable, et sa nourrice est au point de la perfection: mon habileté est une espèce de miracle, et me fait comprendre en amitié la merveille de ce maréchal qui devint excellent peintre par amour.

disoit-il, garder une épouse avec laquelle il ne pouvoit plus vivre. »





181. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 29 juillet 1671.

Il sera le mois de juillet tant qu'il plaira à Dieu; je crois que le mois d'août sera encore plus long, puisque ce sera le temps des États: car, n'en déplaise à la bonne compagnie, c'est toujours une sujétion pour moi de les aller trouver à Vitré, ou de craindre qu'ils ne viennent ici; c'est un *embarras*, comme dit madame de La Fayette. Mon esprit n'est pas monté présentement sur ce ton-là; mais il faut avaler et passer ce temps comme les autres. Madame de Chaulnes fut ravie d'être deux jours ici: ce qui lui paroissoit le plus charmant étoit mon absence; c'étoit aussi le régal que je lui avois promis; elle se promenoit toute seule dès sept heures du matin dans ces bois. L'après-dînée, il y eut devant cette porte un bal de paysans qui nous réjouit extrêmement. Il y avoit un homme et une femme qu'on auroit empêchés de danser dans une république bien réglée; c'étoient des postures à pâmer de rire: Pomenars crioit, n'ayant plus la force de parler. Je ne finirois point, au reste, sur son chapitre; il

ne fait aucun pas qui ne puisse être le dernier, et on ne le quitte point qu'on ne puisse lui dire un dernier adieu. Tout disparut lundi matin, et je demeurai contente.

Vous aurez M. de Vardes quand vous recevrez cette lettre; faites-lui bien mes baisemains, s'il m'aime autant qu'à Aix: mandez-moi si sa patience n'est point usée, s'il doit sa constance à la philosophie ou à l'habitude; enfin parlez-moi de lui. J'ai reçu une lettre du marquis de Charost[1], toute pleine d'amitiés: il me parle de madame de Brissac, et me mande qu'il vous a écrit. Je vous prie, cruauté à part, de lui faire réponse: vous savez qu'il n'est bon qu'à ménager, et point du tout à mépriser; il est vieux comme son père, et ne comprendroit point l'honneur qu'on lui feroit en lui refusant une réponse. On me mande que le comte d'Ayen[2] épouse mademoiselle de Bournonville; *matame te Lutres en est enrazée.*

Vous me dites, dans votre lettre, qu'il faudra songer au moyen de vous envoyer votre fille; je vous prie de n'en point charger d'autre que moi, qui vous la mènerai assurément, si la nourrice le veut bien; toute autre

1. Le marquis de Charost étoit gendre de Fouquet, et par conséquent ami de madame de Sévigné. Voyez la lettre 43 et la note, p. 89.

2. Anne-Jules de Noailles, comte d'Ayen

voiture me donneroit beaucoup de chagrin. Je regarde comme un amusement tendre et agréable de la voir cet hiver au coin de mon feu : je vous conjure, ma fille, de me laisser prendre ce petit plaisir; j'aurai d'ailleurs de si vives inquiétudes pour vous, qu'il est juste que, dans les jours où j'aurai quelque repos, je trouve cette espèce de consolation. Voilà donc qui est fait; nous parlerons de son voyage quand je serai sur le point de faire le mien. Je viens d'en faire un dans mon petit *galimatias*, c'est-à-dire mon labyrinthe, où votre aimable idée m'a tenu fidèle compagnie: je vous avoue que c'est un de mes plaisirs de me promener toute seule; on trouve quelques labyrinthes de pensées dont on a peine à sortir; mais enfin on a du moins la liberté de penser à ce que l'on veut. Adieu, ma chère petite. Ah! qu'il m'ennuie de ne vous point voir!





182. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 2 août 1671.

Vous avez donc, ma bonne, chez vous, présentement, toute la foire de Beaucaire : n'avez-vous point encore mis les équipages au nombre des merveilles que vous faites en Provence? Nos pères avoient bon esprit de nourrir tous les trains! c'est une belle mode dont à présent tout le monde s'est tiré. Elle est bien pire que les portes basses et les grandes cheminées. Il vous faut du courage comme à la guerre, et un Jacquier[1] qui prenne en parti le pain de munition. Ma lettre vous trouvera, comme Dulcinée, dans l'agitation du mouvement de cette compagnie: gardez-la, je dis ma lettre, et puis vous la lirez à loisir. Vous me priez, ma bonne, de me promener dans votre cœur; vous me dites mille douceurs aimables sur cela: je vous dirai donc que je fais quelquefois cette promenade; je la trouve belle et très-agréable pour moi. Mais, à la pareille, ma bonne, je

1. Munitionnaire des armées.

vous conjure civilement de venir vous promener chez moi; allez partout, et voyez bien s'il y a quelqu'un qui se promène à côté de vous, et si vous n'y êtes pas plus respectée que dans votre gouvernement. Si cela vous donne quelque joie, vous devez être contente; mais, mon Dieu, cela ne fait point le bonheur de la vie: il y a de certaines *grossièretés solides* dont on ne peut se passer.

Que dites-vous des nouvelles de cette semaine? Nous ne demandons que plaie et bosse; mais, en vérité, je trouve que cette fois il y en a trop. La mort de M. du Mans[1] m'a assommée; je n'y avois jamais pensé, non plus que lui; et, de la manière dont je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir: cependant le voilà mort d'une petite fièvre, sans avoir eu le temps de songer ni au ciel ni à la terre. Il a passé ce temps-là à s'étonner; il est mort subitement de la fièvre tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez : mais il

1. Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, commandeur des ordres du roi, mort le 27 juillet 1671. Il n'avoit pas le talent de la prédication. Un jour qu'il voulut prêcher, il demeura court. S'étant fait peindre quelque temps après, la marquise de Sablé, veuve du surintendant Servien, s'écria en voyant son portrait : « Mon Dieu, qu'il lui ressemble! on diroit qu'il prêche. » (*Menagiana*.)

en faudroit profiter. Et ce pauvre Lenet[1] qui est mort aussi; j'en suis fâchée. Ah! que j'aurois été contente si la nouvelle de madame de L...[2] étoit venue toute seule! C'est bien employé; sa sorte de malhonnêteté étoit une infamie si scandaleuse, qu'il y a longtemps que je l'avois chassée du nombre des mères: tous les jeunes gens de la cour ont pris part à sa disgrâce. Elle ne verra point sa fille; on lui a ôté tous ses gens : voilà tous les amants bien écartés.

Vous avez présentement le grand chevalier, embrassez-le pour moi, et le Coadjuteur aussi; mais dites à ce dernier que je le prie de ne me point écrire: qu'il garde sa main droite pour jouer au brelan. Ce n'est pas que je n'aime ses lettres, mais j'aime encore mieux son amitié : je connois son humeur; il est impossible qu'il écrive sans qu'il en coûte à ceux à qui il écrit, et je trouve que c'est acheter trop cher une lettre quand c'est au prix d'une partie de sa tendresse. Nous conclurons incessamment que s'il écrivoit deux fois la semaine à quelqu'un, il le haïroit bientôt à la mort. Adieu, ma chère enfant.

1. Pierre Lenet, l'un des auteurs de la lettre 3 (en vers), p. 4.

2. Cette initiale désigne madame de Lionne, dont le mari étoit ministre secrétaire d'État. L'*Histoire amoureuse des Gaules* parle de cette femme qui fut reléguée à Angers par un ordre du roi. Voyez la lettre 187. Sa fille, la marquise de Cœuvres, n'a pas laissé une meilleure réputation.



183. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 5 août 1671.

Je suis bien aise que M. de Coulanges vous ait mandé les nouvelles. Vous apprendrez encore la mort de M. de Guise, dont je suis accablée quand je pense à la douleur de mademoiselle de Guise. Vous jugez bien, ma fille, que ce ne peut être que par la force de mon imagination que cette mort m'inquiète; car, du reste, rien ne troublera moins le repos de ma vie. Vous savez comme je crains les reproches qu'on se peut faire à soi-même. Mademoiselle de Guise n'a rien à se reprocher que la mort de son neveu; elle n'a jamais voulu qu'il ait été saigné; la quantité du sang a causé le transport au cerveau : voilà une petite circonstance bien agréable. Je trouve que dès qu'on tombe malade à Paris, on tombe mort; je n'ai jamais vu une telle mortalité. Je vous conjure, ma chère bonne, de vous bien conserver; et s'il y avoit quelques enfants à Grignan qui eussent la petite vérole, envoyez-les à Montélimart : votre santé est le but de tous mes désirs.

Vous aurez maintenant des nouvelles de nos

États pour votre peine d'être Bretonne. M. de Chaulnes arriva dimanche au soir, au bruit de tout ce qui peut en faire à Vitré ; le lundi matin il m'écrivit une lettre; j'y fis réponse par aller dîner avec lui. On mange à deux tables dans le même lieu ; il y a quatorze couverts à chaque table; Monsieur en tient une, et Madame l'autre. La bonne chère est excessive, on remporte les plats de rôti tout entiers; et pour les pyramides de fruits, il faut faire hausser les portes. Nos pères ne prévoyoient pas ces sortes de machines, puisque même ils ne comprenoient pas qu'il fallût qu'une porte fût plus haute qu'eux. Une pyramide veut entrer, une de ces pyramides qui font qu'on est obligé de s'écrire d'un bout de la table à l'autre; mais bien loin que cela blesse ici, on est souvent fort aise, au contraire, de ne plus voir ce qu'elles cachent : cette pyramide donc, avec vingt ou trente porcelaines, fut si parfaitement renversée à la porte, que le bruit qu'elle causa fit taire les violons, les hautbois et les trompettes. Après le dîner, MM. de Lomaria[1] et Coëtlogon dansèrent avec deux Bretonnes des passepieds merveilleux, et des menuets, d'un air que les courtisans n'ont pas à beaucoup près : ils y font des pas de Bohémiens et de Bas-Bretons

1. Louis-François Duparc, marquis de Lomaria, qui fut lieutenant général des armées du roi.

avec une délicatesse et une justesse qui charment. Je pensois toujours à vous, et j'avois un souvenir si tendre de votre danse et de ce que je vous avois vue danser, que ce plaisir me devint une douleur. On parla fort de vous. Je suis assurée que vous auriez été ravie de voir danser Lomaria : les violons et les passe-pieds de la cour font mal au cœur au prix de ceux-là; c'est quelque chose d'extraordinaire que cette quantité de pas différents et cette cadence courte et juste; je n'ai point vu d'homme danser comme Lomaria cette sorte de danse. Après ce petit bal, on vit entrer tous ceux qui arrivoient en foule pour ouvrir les États. Le lendemain, M. le premier président, MM. les procureur et avocats généraux du parlement, huit évêques, MM. de Molac, La Coste et Coëtlogon le père, M. Boucherat[1], qui vient de Paris, cinquante Bas-Bretons dorés jusqu'aux yeux, cent communautés. Le soir devoient venir madame de Rohan d'un côté, et son fils de l'autre, et M. de Lavardin, dont je suis étonnée. Je ne vis point ces derniers, car je voulus venir coucher ici, après avoir été à la tour de Sévigné voir M. d'Harouïs et MM. de Fourché et Chesières, qui arrivoient. M. d'Harouïs

1. Louis Boucherat, alors commissaire du roi aux États de Bretagne, devint, en 1685, chancelier de France.

vous écrira; il est comblé de vos honnêtetés: il a reçu deux de vos lettres à Nantes, dont je vous suis encore plus obligée que lui. Sa maison va être le Louvre des États: c'est un jeu, une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde. Je n'avois jamais vu les États, c'est une assez belle chose. Je ne crois pas qu'il y ait une province rassemblée qui ait un aussi grand air que celle-ci; elle doit être bien pleine, du moins, car il n'y en a pas un seul à la guerre ni à la cour; il n'y a que le petit guidon, qui peut-être y reviendra un jour comme les autres. J'irai tantôt voir madame de Rohan; il viendroit bien du monde ici, si je n'allois à Vitré: c'étoit une grande joie de me voir aux États, où je ne fus de ma vie; je n'ai pas voulu en voir l'ouverture, c'étoit trop matin. Les États ne doivent pas être longs; il n'y a qu'à demander ce que veut le roi; on ne dit pas un mot: voilà qui est fait. Pour le gouverneur, il trouve, je ne sais pas comment, plus de quarante mille écus qui lui reviennent. Une infinité de présents, des pensions, des réparations de chemins et de villes, quinze ou vingt grandes tables, un jeu continuel, des bals éternels, des comédies trois fois la semaine, une grande *braverie*[1]: voilà les

1. Ce mot, synonyme de *luxe*, *faste*, *pompe*, exprimoit

États. J'oublie trois ou quatre cents pipes de vin qu'on y boit; mais, si je ne comptois pas ce petit article, les autres ne l'oublient pas, et c'est le premier. Voilà ce qui s'appelle des contes à dormir debout; mais cela vient au bout de ma plume, quand on est en Bretagne et qu'on n'a pas autre chose à dire. J'ai mille compliments à vous faire de M. et de madame de Chaulnes. J'attends le vendredi où je reçois vos lettres avec une impatience digne de l'extrême amitié que j'ai pour vous.



184. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 9 août 1671.

Vous n'êtes point sincère quand vous me louez tant aux dépens de ce que vous valez. Il me siéroit mal de faire votre panégyrique à vous-même, et vous ne voulez jamais que je dise du mal de moi. Je ne veux donc faire ni l'un ni l'autre; mais enfin, ma fille, si vous avez à vous plaindre de moi, ce n'est point de ne voir pas en

surtout la magnificence des habits. Aujourd'hui encore, dans les campagnes, le mot *brave* s'emploie pour *richement paré*.

vous de bonnes qualités et le fonds de toutes les vertus. Vous pouvez remercier Dieu de tout ce qu'il vous a donné; car, pour moi, je n'ai point assez de mérite pour en donner libéralement. Quoi qu'il en soit, vous mettez très à propos vos réflexions en usage. Ce que vous dites au sujet des inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la plus juste matière d'un livre comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : hé! qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire? Je n'en connois point. Vous avez un fonds de raison et de courage que j'honore; pour moi, je n'en ai pas tant, surtout quand mon cœur prend le soin de m'affliger. Mes paroles sont assez bonnes : je les range comme ceux qui disent bien; mais la tendresse de mes sentiments me tue. Par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être séparée de vous : je les ai imaginées comme je les sens; j'ai compris que rien ne me rempliroit votre place; que votre souvenir me seroit toujours sensible au cœur; que je m'ennuierois de votre absence; que je serois en peine de votre santé; que jour et nuit je serois occupée de vous. Je sens tout cela comme je l'avois prévu. Il y a

plusieurs endroits sur lesquels je n'ai pas la force d'appuyer : toute ma pensée glisse sur cela, comme vous dites si bien ; et je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi, d'*avoir la robe suivant le froid;* je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuse, et le temps passe toujours; et ce fait particulier n'empêche pas la règle générale, qui est toujours vraie, et qui le sera toujours. Nous craignons quasi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos pensées et de nos inclinations. Je prie Dieu qu'il vous conserve votre bon esprit. Vous me voulez aimer, et pour vous et pour votre enfant : eh! ma chère fille, n'entreprenez point tant de choses. Quand vous pourriez atteindre à m'aimer autant que je vous aime, ce qui n'est pas une chose possible, ni même dans l'ordre de Dieu, il faudroit toujours que ma petite fût par-dessus le marché; c'est le trop-plein de la tendresse que j'ai pour vous.

J'allai dîner mercredi chez M. de Chaulnes, qui fait tenir les États deux fois le jour, de peur qu'on ne vienne me voir. Je n'ose vous dire les honneurs qu'on me fait dans ces États; cela est ridicule. Cependant je n'y ai point encore couché, et je ne puis quitter mes bois ni mes promenades, quelque prière que l'on m'en fasse. Il y a quatre jours que je suis ici; il fait

un si beau temps, que je ne puis me renfermer dans une petite ville.

Mais, ma fille, qui vous accouchera, si vous accouchez à Grignan? Le secours viendra-t-il de loin? N'oubliez pas du moins comme vous accouchâtes en dernier lieu, et n'oubliez pas ce qui vous arriva la première fois, ni le besoin que vous eûtes d'un homme habile et hardi. Vous êtes quelquefois en peine comment vous pourriez faire pour me témoigner votre amitié : voilà justement l'occasion où je vous en demande une preuve; voilà sur quoi je vous devrai du reste, si vous voulez bien, pour l'amour de moi, avoir beaucoup de soin de vous. Ah, mon enfant! qu'il vous sera toujours aisé de vous acquitter avec moi! Des trésors et tous les biens du monde me pourroient-ils donner autant de joie que votre amitié? Comme aussi, tournez la médaille, l'enfer n'est pas pis que le contraire.

Votre lettre à madame de Villars est très-bonne; il faudroit être sourde pour ne pas vous entendre. Elle ne paroît pourtant pas d'un style aussi aisé que d'autres que j'ai vues de vous; mais madame de Villars en sera très-contente, et personne n'écrit mieux que vous. Quand le Coadjuteur n'aura plus mal au pied, je le conjure de vouloir bien faire réponse à M. d'Agen sur cette religieuse, qui met tout son diocèse

sens dessus dessous : je prendrai cette lettre pour être à moi, et lui ferai crédit de trois mois. Je ne puis m'imaginer ses allures, comme celles de M. de La Rochefoucauld ; elles sont bien différentes de celles que l'on a, quand on travaille à les mériter : ceci n'est-il point un peu *labyrinthe?* L'entendez-vous? Cela s'appelle des choses fines.

Mais qu'est-ce que vous me dites d'avoir mal à la hanche? Votre petit garçon seroit-il devenu fille? Ne vous en mettez pas en peine, je vous aiderai à l'exposer sur le Rhône, dans un petit panier de jonc[1], et puis elle abordera dans quelque royaume, où sa beauté sera le sujet d'un roman : me voilà comme Don Quichotte. Il y a d'horribles endroits dans *Cléopâtre*, mais il y en a de beaux, et la droite vertu est bien dans son trône. Nous avons achevé le Tasse avec plaisir et déplaisir, nous ne savons plus où nous attacher ; il faudra attendre que les États soient partis pour entreprendre quelque chose. Étoit-ce à vous que je mandois l'autre jour qu'il sembloit que tous les pavés de Vitré fussent métamorphosés en gentilshommes? Je n'ai jamais vu tant de monde ; je n'imagine point que les États de Languedoc

1. Allusion à Moïse, qui, âgé de trois mois, fut mis par sa mère dans un petit panier de jonc, et exposé sur le Nil.

puissent être plus beaux. Mais vous, ma fille, donnez-moi des nouvelles de ce qui se passe autour de vous. Ne sentez-vous point un peu la pesanteur de votre charge? J'en suis accablée. N'espérez-vous pas toujours la même grâce de votre assemblée? Comment êtes-vous avec le *Marseille?* (M. de Forbin-Janson.) Eh, mon Dieu, que je suis bien de Provence, et que ce pays-là est bien devenu le mien! Ah! ma bonne, falloit-il que ma vie fût rangée et marquée si loin de la vôtre?

A M. DE GRIGNAN.

Il n'y avoit que vous, mon cher Comte, qui puissiez me résoudre à donner ma fille à un Provençal; mais, dans la vérité, cela est ainsi, j'en prends à témoin Caderousse et Mérinville[1]; car si j'avois trouvé autant de facilité et de disposition dans le cœur de ma fille pour ce dernier que j'en ai trouvé pour vous, et que je n'eusse pas été la reine des incidents, par la peur que j'avois de conclure, c'en étoit fait. Ne doutez jamais de ma véritable amitié, et d'une estime très-distinguée; un moment de réflexion vous fera voir que je dis vrai. Je ne suis point surprise que ma fille ne vous parle point de

1. Ces deux Provençaux, hommes distingués, avoient inutilement demandé la main de mademoiselle de Sévigné.

moi, elle m'en faisoit autant de vous l'année passée : croyez donc, sans qu'elle vous le dise, que je ne vous oublie jamais. La voilà qui gronde, et qui dit que vous prenez ce prétexte pour excuser votre paresse : je laisse entre vous ce débat, et je vous assure que quoique vous soyez l'homme du monde le plus heureux à être aimé, vous ne l'avez jamais été ni ne le pouvez être de personne plus sincèrement que de moi. Je vous souhaite tous les jours dans mon mail; mais vous êtes glorieux : je vois bien que vous voulez que je vous aille voir la première. Vous êtes bien heureux que je ne sois pas une vieille maman, et que je sois ravie d'employer le reste de ma santé à faire ce voyage. Notre abbé en a plus d'envie que moi, c'est quelque chose. Adieu, mon cher Grignan, aimez-moi toujours bien, donnez-moi de votre vue, je vous donnerai de mes bois.

A MADAME DE GRIGNAN.

Ma chère enfant, je reviens à vous pour vous dire que M. d'Andilly m'a envoyé le recueil qu'il a fait des lettres de M. de Saint-Cyran; c'est une des plus belles choses du monde : ce sont proprement des maximes et des sentences chrétiennes, mais si bien tournées qu'on les retient par cœur, comme celles de M. de La Rochefoucauld. Quand ce livre se débitera,

priez madame de La Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un exemplaire pour vous à M. d'Andilly ; il vous sera très-obligé de cette confiance : si vous faites réflexion qu'il n'a jamais eu un sou d'aucun de ses livres, vous verrez bien que c'est l'obliger que d'en vouloir un de sa main[1]. Je défie M. Nicole de mieux dire que ce que vous avez écrit sur le changement de nos passions ; il n'y a pas un mot de plus ou de moins que ce qu'il faut.



185. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, mercredi 12 août 1671.

ENFIN, ma chère fille, me voilà en pleins États ; sans cela les États seroient en pleins Rochers. Dimanche dernier, aussitôt que j'eus cacheté mes lettres, je vis entrer quatre carrosses à six chevaux dans ma cour, avec cinquante gardes à cheval, plusieurs chevaux de main et plusieurs pages à cheval. C'étoient M. de Chaulnes, M. de Rohan, M. de Lavardin, MM. de

1. Du Verger de Haurane, abbé de Saint-Cyran, compagnon d'études et ami de Jansénius, évêque d'Ypres. Il fut le fondateur du Jansénisme en France.

Coëtlogon, de Lomaria, les barons de Guais, les évêques de Rennes, de Saint-Malo, les MM. d'Argouges, et huit ou dix que je ne connois point; j'oublie M. d'Harouïs, qui ne vaut pas la peine d'être nommé. Je reçois tout cela : on dit et on répondit beaucoup de choses. Enfin, après une promenade dont ils furent fort contents, une collation très-bonne et très-galante sortit d'un des bouts du mail, et surtout du vin de Bourgogne, qui passa comme de l'eau de Forges; on fut persuadé que cela s'étoit fait avec un coup de baguette. M. de Chaulnes me pria instamment d'aller à Vitré. J'y vins donc lundi au soir; madame de Chaulnes me donna à souper, avec la comédie de *Tartufe*, point trop mal jouée, et un bal où le passe-pied et le menuet pensèrent me faire pleurer : cela me fait souvenir de vous si vivement que je n'y puis résister; il faut promptement que je me dissipe. On me parle de vous très-souvent, et je ne cherche point longtemps mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps de jupe. Hier, je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné : je fus encore à la comédie; c'étoit *Andromaque*, qui me fit pleurer plus de six larmes : c'est assez pour une troupe de campagne. Le soir on soupa, et puis le bal. Je voudrois que vous

eussiez vu l'air de M. de Lomaria, et ‹
quelle manière il ôte et remet son chapeau
quelle légèreté ! quelle justesse ! Il peut défi
tous les courtisans, et les confondre, sur n
parole : il a soixante mille livres de rente,
sort de l'Académie ; il ressemble à tout ce qu
y a de plus joli, et voudroit bien vous épouse
Au reste, ne croyez pas que votre santé ı
soit point bue ici ; cette obligation n'est p
grande, mais telle qu'elle est, vous l'avez to
les jours à toute la Bretagne : on commen‹
par moi, et puis madame de Grignan vie
tout naturellement. M. de Chaulnes vous fa
mille compliments. Les civilités qu'on me fa
sont si ridicules, et les femmes de ce pays
sottes, qu'elles laissent croire qu'il n'y a qu
moi dans la ville, quoiqu'elle soit toute plein
Il y a, de notre connoissance, Tonquedec,
comte des Chapelles, Pomenars, l'abbé ‹
Montigni, qui est évêque de Saint-Paul-d‹
Léon, et mille autres ; mais ceux-là me parle
de vous, et nous rions un peu de notre pr‹
chain. Il est plaisant ici le prochain, partici
lièrement quand on a dîné ; je n'ai jamais ı
tant de bonne chère. Madame de Coëtqu‹
est ici avec la fièvre ; Chesières se porte mieux
on a député des États pour lui faire un com
pliment. Nous sommes polis pour le moins a
tant que le poli Lavardin : on l'adore ici ; c'e

un gros mérite qui ressemble au vin de Grave. Mon abbé bâtit, et ne veut pas venir s'établir à Vitré; il y vient dîner : pour moi, j'y serai encore jusqu'à lundi; et puis j'irai passer huit jours dans ma pauvre solitude, après quoi je reviendrai dire adieu; car la fin du mois verra la fin de tout ceci. Notre présent est déjà fait, il y a plus de huit jours : on a demandé trois millions; nous avons offert sans chicaner deux millions cinq cent mille livres, et voilà qui est fait. Du reste, M. le gouverneur aura cinquante mille écus, M. de Lavardin quatre-vingt mille francs, le reste des officiers à proportion; le tout pour deux ans. Il faut croire qu'il passe autant de vin dans le corps de nos Bretons, que d'eau sous les ponts, puisque c'est là-dessus qu'on prend l'infinité d'argent qui se donne à tous les États.

Vous voilà bien instruite, Dieu merci, de votre bon pays; mais je n'ai point de vos lettres, et par conséquent point de réponse à vous faire; ainsi je vous parle tout naturellement de ce que je vois, et de ce que j'entends. Pomenars est divin; il n'y a point d'homme à qui je souhaite plus volontiers deux têtes; jamais la sienne n'ira jusqu'au bout. Pour moi, ma fille, je voudrois déjà être au bout de la semaine, afin de quitter généreusement tous les honneurs de ce monde, et de jouir de moi-

même aux Rochers. Adieu, ma très-chère; j'attends toujours vos lettres avec impatience; votre santé est un point qui me touche de bien près : je crois que vous en êtes persuadée, et que, sans donner dans *la justice de croire*, je puis finir ma lettre et dormir en repos sur ce que vous pensez de mon amitié pour vous. Ne direz-vous point à M. de Grignan que je l'embrasse de tout mon cœur?



186. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, dimanche 16 août.

Quoi! ma chère fille, vous avez pensé brûler, et vous voulez que je ne m'en effraye pas! Vous voulez accoucher à Grignan, et vous voulez encore que je ne m'en inquiète pas! Priez-moi en même temps de ne vous aimer guère; mais soyez assurée que pendant que vous me serez ce que vous êtes à mon cœur, c'est-à-dire pendant que je vivrai, je ne puis jamais voir tranquillement tous les maux qui vous peuvent arriver. Je prie Deville de faire tous les soirs une ronde pour éviter les accidents du feu. Si le hasard n'avoit fait lever M. de Grignan plus

matin que le jour, voyez un peu où vous en étiez, et ce que vous deveniez avec votre château. Je crois que vous n'avez pas oublié de remercier Dieu : pour moi, j'y ai trop d'intérêt pour ne l'avoir pas fait.

Avez-vous écrit, ou du moins fait faire un compliment à madame et à M. de Lavardin[1] ? Je serois bien ici en main pour le leur faire tout à mon aise ; mais cela n'auroit pas l'air assez vraisemblable. Il fait ici l'amoureux d'une *petite madame ;* j'ai trouvé que c'est une contenance dont il a besoin comme d'un éventail. Je voudrois bien que vous eussiez un fils comme madame de Simiane ; d'où est la sage-femme qui l'a accouchée ? Parlez-moi souvent de ce qui touche votre personne. J'ai dit à madame de Chaulnes les compliments que vous lui faites ; elle les a reçus d'une manière, et vous en rend de si bons, que je suis persuadée qu'elle voudroit, au prix des Molac et des Lavardin[2], que vous fussiez sa lieutenante générale : il n'y a que ces charges de belles ; les lieutenants de roi ne sont pas dignes de porter votre robe. Je suis encore ici ; M. et madame de Chaulnes font de leur mieux pour m'y retenir : ce sont sans cesse des distinctions,

1. Sur la mort de leur oncle, M. de Beaumanoir, évêque du Mans. Voyez la lettre 182 et la note, p. 47.

2. Lieutenants généraux de la province de Bretagne.

peut-être peu sensibles pour nous ; mais qui me font admirer la bonté des dames de ce pays-ci ; je ne m'en accommoderois pas comme elles, avec toute ma civilité et ma douceur. Vous croyez bien aussi que sans cela je ne demeurerois pas à Vitré, où je n'ai que faire. Les comédiens nous ont amusés, les passe-pieds nous ont divertis, la promenade nous a tenu lieu des Rochers. Nous fîmes hier de grandes dévotions, et demain je m'en vais aux Rochers, où je serai ravie de ne plus voir de festins, et d'être un peu à moi : je meurs de faim au milieu de toutes ces viandes, et je proposois l'autre jour à Pomenars d'envoyer accommoder un gigot de mouton à la tour de Sévigné pour minuit, en revenant de chez madame de Chaulnes : enfin, soit besoin ou dégoût, je meurs d'envie d'être dans mon mail ; j'y serai huit ou dix jours. Notre abbé, La Mousse et *Marphise* ont grand besoin de ma présence ; ces deux premiers viennent pourtant dîner ici quelquefois. Il y est très-souvent question de madame la gouvernante de Provence ; c'est ainsi que M. de Chaulnes vous nomme en commençant votre santé. On contoit, hier au soir à table, qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portoit une grosse pierre sous son petit manteau ; on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre ; il dit que c'étoit un échantillon d'une maison qu'il

vouloit vendre. Cela me fit rire; je jurai que je vous le manderois : si vous croyiez, ma fille, que cette invention fût bonne pour vendre votre terre, vous pourriez vous en servir. Que dites-vous du mariage de MONSIEUR? Ce sont des traits de la Palatine; c'est sa nièce[1] et celle de la princesse de Tarente. Vous comprenez bien la joie qu'aura MONSIEUR d'avoir à se marier en cérémonie : quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entende point le françois! On dit qu'elle est belle; du reste, elle n'est pas plus riche que mademoiselle de G....[2]. On dit que quand le mariage fut déclaré, les *anges* disparurent pour huit jours, ne pouvant soutenir les premiers jours de cette nouvelle. Hélas! si cette MADAME pouvoit nous bien représenter celle que nous avons perdue[3]!

Madame de La Fayette m'a mandé qu'elle alloit vous écrire, mais que la migraine l'en empêche; elle est fort à plaindre d'être si sujette à ce mal : je ne sais s'il ne vaudroit pas

1. Philippe (MONSIEUR, duc d'Orléans), frère du roi, épousa, en secondes noces, la princesse Élisabeth-Charlotte de Bavière, comtesse palatine du Rhin, nièce d'Anne de Gonzague, princesse palatine, et de la princesse de Tarente, dont il a été parlé dans les lettres 105 t. I, p. 248 et 164.

2. Madame de Grancey.

3. Henriette d'Angleterre, première femme de MONSIEUR. Voyez la lettre 96 et la note I, p. 229.

mieux n'avoir pas autant d'esprit que [illegible] que d'en avoir les incommodités. La date de votre lettre est admirable : voilà qui est donc bien, je n'ai que vingt ans; puisqu'il est ainsi, vous n'avez pas sujet de craindre pour ma santé; n'en soyez point en peine, songez seulement à la vôtre. Cette émotion que la crainte du feu vous a donnée me déplaît beaucoup : ce fut en suite d'une émotion qu'arriva votre accouchement de Livry : tâchez donc, ma chère enfant, d'éviter autant que vous pourrez tout ce qui peut vous émouvoir. J'aime déjà ce chamarier de Rochebonne[1]; c'est une *bonne roche* que celle dont vous me dépeignez son âme : c'est à M. de Grignan que j'adresse cette *gentillesse*, comme à celui qui m'y saura bien répondre. Je suis bien aise d'avoir encore une maison assurée à Lyon, outre celle de l'intendant.

Autant qu'un voyage en ce monde peut être sûr, celui de Provence l'est pour l'année qui vient. Ma chère enfant, gouvernez-vous bien entre ci et là; c'est mon unique soin et la chose du monde dont je vous serai le plus sensiblement obligée ; c'est là que vous pouvez

1. Charles de Châteauneuf, chanoine-comte et chamarier de l'église de Saint-Jean de Lyon, le même sans doute que celui qui figure au contrat de mariage de M. de Grignan, sous le nom de « l'abbé de Rochebonne, comte de Lyon. »

me témoigner solidement l'amitié que vous avez pour moi. Il me semble que vous voyez bien des Provençaux à Grignan : si vous saviez aussi la quantité de Bretons que l'on voit tous les jours ici, cela n'est pas imaginable. Vous me ravissez quand vous me dites que vous aimez le Coadjuteur, et qu'il vous aime : j'ai cette union dans la tête ; il me semble qu'elle est entièrement nécessaire à votre bonheur ; conservez-la, et prenez de ses conseils pour vos affaires. Notre abbé vous adore toujours ; la petite Mousse a une dent de moins, et ma petite enfant une dent de plus : ainsi va le monde. Je bénis *Flachère* de vous avoir sauvée du feu, et je vous embrasse mille fois plus tendrement que je ne puis vous dire. Adieu, ma très-chère et très-aimable. Chesières est guéri au bruit du trictrac de chez M. d'Harouïs.



187. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 19 août 1671.

Vous me dites fort plaisamment l'état où vous met mon papier parfumé : ceux qui vous voient lire mes lettres croient que je vous apprends que je suis morte, et ne se figurent point que ce soit

une moindre nouvelle. Il s'en faut peu que je ne me corrige de la manière que vous l'avez imaginé; j'irai toujours dans les excès pour ce qui vous sera bon, et qui dépendra de moi. J'avois déja pensé que mon papier pourroit vous faire mal, mais ce n'étoit qu'au mois de novembre que j'avois résolu d'en changer; je commence dès aujourd'hui, et vous n'avez plus à vous défendre que de la puanteur.

Vous avez une assez bonne quantité de Grignans; Dieu vous délivre de la tante[1]; elle m'incommode d'ici. Les manches du chevalier font un bel effet à table: quoiqu'elles entraînent tout, je doute qu'elles m'entraînent aussi: quelque foiblesse que j'aie pour les modes, j'ai une grande aversion pour cette saleté. Il y auroit de quoi en faire une belle provision à Vitré; je n'ai jamais vu une si grande chère; nulle table à la cour ne peut être comparée à la moindre des douze ou quinze qui y sont: aussi est-ce pour nourrir trois cents personnes qui n'ont que cette ressource pour manger. Je partis lundi de cette bonne ville, après avoir fait vos compliments à madame de Chaulnes et à mademoiselle de Murinais, qui a quelque chose dans l'esprit et dans l'humeur qui vous seroit

1. Anne d'Ornano, comtesse d'Harcourt. Voyez la lettre 180 et la note p. 38.

très-agréable; on ne peut jamais ni mieux les recevoir ni mieux les rendre. Toute la Bretagne étoit ivre ce jour-là ; nous avions dîné à part. Quarante gentilshommes avoient dîné en bas, et avoient bu chacun quarante santés : celle du roi avoit été la première, et tous les verres cassés après l'avoir bue; le prétexte étoit une joie et une reconnoissance extrême de cent mille écus que le roi a donnés à la province sur le présent qu'on lui a fait, voulant récompenser, par cet effet de sa libéralité, la bonne grâce qu'on a eue à lui obéir. Ce n'est donc plus que deux millions deux cent mille livres, au lieu de cinq cents. Le roi a écrit de sa propre main des bontés infinies pour sa bonne province de Bretagne: le gouverneur a lu la lettre aux États, et la copie en a été enregistrée : il s'est élevé jusqu'au ciel un cri de *vive le roi*, et tout de suite on s'est mis à boire, mais boire, Dieu sait. M. de Chaulnes n'a pas oublié la gouvernante de Provence, et un Breton ayant voulu vous nommer, et sachant mal votre nom, s'est levé, et a dit tout haut : C'est donc à la santé de madame de *Carignan :* cette sottise a fait rire MM. de Chaulnes et d'Harouïs jusqu'aux larmes. Les Bretons ont continué, croyant bien dire, et vous ne serez d'ici à plus de huit jours que madame de *Carignan;* quelques-uns disent la comtesse de *Carignan:* voilà en quel état j'ai laissé les choses.

J'ai fait voir à Pomenars ce que vous dites de lui; il en est ravi, il veut vous écrire; et en attendant je vous assure qu'il est si hardi et si effronté, que tous les jours du monde il fait quitter la place au premier président, dont il est ennemi, aussi bien que du procureur général. Madame de Coëtquen[1] venoit de recevoir la nouvelle de la mort de sa petite-fille; elle s'étoit évanouie; elle en est très-affligée, et dit que jamais elle n'en aura une si jolie. Mais son mari est inconsolable. Il revient de Paris, après s'être accommodé avec Le Bordage; c'étoit la plus grande affaire du monde; il a donné tous ses ressentiments à M. de Turenne[2]. Vous ne vous en souciez guère; mais cela se trouve au bout de ma plume. Il y avoit dimanche un bal qui fut joli: nous y vîmes une Basse-Brete qu'on nous avoit assuré qui levoit la paille: ma foi, elle étoit ridicule et faisoit des hauts-le-corps qui nous faisoient éclater de rire. Mais il y avoit d'autres danseuses et des danseurs qui nous ravissoient. Si vous me de-

1. Marguerite de Rohan-Chabot, femme du marquis de Coëtquen, dont il a été parlé dans la lettre 166.

2. Turenne, qui cherchoit à plaire à madame de Coëtquen, lui avoit révélé le secret du voyage de madame Henriette d'Angleterre; mais madame de Coëtquen l'ayant à son tour confié au chevalier de Lorraine, son ami, Monsieur en fut instruit, malgré la défense du roi. *Indè iræ.*

mandez comment je me trouve des Rochers après tout ce bruit, je vous dirai que j'y suis transportée de joie; j'y serai pour le moins huit jours, quelque façon qu'on me fasse pour me faire retourner: j'ai un besoin de repos qui ne se peut dire; j'ai besoin de dormir, j'ai besoin de manger, car je meurs de faim à ces festins; j'ai besoin de me rafraîchir, j'ai besoin de me taire. Tout le monde m'attaquoit, et mon poumon est usé. Enfin, ma chère enfant, j'ai retrouvé mon abbé, ma Mousse, ma chienne, mon mail, Pilois, mes maçons; tout cela m'est uniquement bon, en l'état où je suis: quand je commencerai à m'ennuyer, je m'en retournerai. Il y a des gens qui ont de l'esprit dans cette immensité de Bretons, et il y en a qui sont dignes de me parler de vous.

J'ai été blessée, comme vous, de l'*enflure de cœur*[1] : ce mot d'*enflure* me déplaît; et pour le reste, ne vous avois-je pas dit que c'étoit de la même étoffe que Pascal? Mais cette étoffe est si belle qu'elle me plaît toujours: jamais le cœur humain n'a été mieux anatomisé que par ces messieurs-là. Si vous continuez à nous en mander votre avis, La Mousse vous répondra mieux que moi, car je n'en ai lu encore que vingt feuillets. Je suis au désespoir de mes paquets perdus:

1. Expression de Nicole dans ses *Essais de Morale*.

ces chères, ces aimables lettres dont je suis entourée, que je relis mille fois, que je regarde, que j'approuve, n'est-ce pas un grand déplaisir pour moi de savoir que vous m'en écriviez deux toutes les semaines, et de n'en avoir reçu qu'une plus de quatre semaines de suite! Si c'étoit pour vous soulager, je l'approuverois, et même je vous le conseillerois; mais vous les avez écrites, et je ne les ai pas. Si vous aviez la mémoire de vos dates, vous verriez bien les lettres qui vous manquent. Vous l'aviez pour ce fripon de Grignan; faut-il que je l'embrasse après cette préférence? Parlez-moi de madame de Rochebonne, et faites des amitiés à mon cher Coadjuteur et au bel air du chevalier. Je défends à ce dernier de monter à cheval devant vous[1]. On me mande que *mes petites entrailles*[2] se portent bien; elles vont être habillées. Cela est joli de *petites entrailles* avec une robe! Si madame de Simiane vouloit savoir des nouvelles de son premier sénéchal, vous pourriez lui dire qu'il planta là cette maîtresse qu'il avoit; qu'après elle, il a épousé la femme d'un

1. Allusion à la fausse couche que madame de Grignan avoit faite à Livry, le 4 novembre 1669, en voyant le chevalier de Grignan, son beau-frère, monter un cheval fougueux.

2. Nom que madame de Sévigné donnoit à sa petite-fille Marie-Blanche de Grignan, qu'elle avoit laissée avec sa nourrice à Paris.

homme qui enfin la lui laissa; et que présentement il l'a laissée pour une autre toute mariée aussi, qu'il a enlevée de vive force. C'est l'une des plus belles choses du monde; mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'il a un cadet qui en a fait autant en basse Bretagne : on lui a envoyé des gardes pour l'amener; il y a des gens dont l'étoile fait rire.

M. d'Harouïs est aussi étonné que vous de l'aventure de madame de Lionne[1]. Votre raisonnement est bon; mais, quoique le mari fût accoutumé à sa propre disgrâce, il ne l'étoit pas à celle de son gendre, et c'est ce qui l'a fait éclater; car vous savez bien l'humeur complaisante, et même *serviable* de la mère. Vous avez fait des merveilles d'écrire à madame de Lavardin; je le souhaitois, vous avez prévenu mes désirs. Voilà tout présentement le laquais de l'abbé, qui, se jouant comme un jeune chien avec l'aimable *Jacquine*, l'a jetée par terre, et lui a rompu le bras et démis le poignet; les cris qu'elle fait sont épouvantables, c'est comme si une furie s'étoit rompu le bras en enfer. On envoie querir cet homme qui vint pour Saint-Aubin. J'admire comme les accidents viennent et vous ne voulez pas que j'aie peur de verser. C'est cela que je crains; car si quelqu'un m'as-

1. Voyez la lettre 182 et la note p. 48.

suroit que je ne me ferois point de mal, je ne haïrois pas à rouler quelquefois cinq ou six tours dans un carrosse : cette nouveauté me divertiroit ; mais, après ce que je viens de voir, un bras rompu me fera toujours peur. Adieu, ma très-belle ; vous savez comme je suis à vous, et que l'amour maternel y a moins de part que l'inclination.



188. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 23 août.

Vous étiez donc avec votre présidente de Charmes quand vous m'avez écrit! Son mari étoit intime ami de M. Fouquet, dis-je bien? Enfin, ma fille, vous n'êtes point seule, et M. de Grignan avoit raison de vous faire quitter votre cabinet pour entretenir votre compagnie. Ce qu'il auroit pu retrancher, c'est sa barbe de capucin ; il est vrai qu'elle ne lui fait point de tort, puisqu'à Livry, avec *sa touffe ébouriffée*[1], vous ne pensiez pas qu'*Adonis* fût plus beau. Je redis quelquefois ces quatre vers avec admiration. Je

1. Hémistiche d'un bout rimé rempli par madame de Grignan.

suis surprise comme le souvenir de certains temps fait de l'impression sur l'esprit, soit en bien, soit en mal; je me représente cette automne-là délicieuse, et puis j'en regarde la fin avec une horreur qui me fait suer les grosses gouttes[1]; et cependant il faut remercier Dieu du bonheur qui vous tira d'affaire. Les réflexions que vous faites sur la mort de M. de Guise sont admirables; elles m'ont bien creusé les yeux dans mon mail, car c'est là où je rêve à plaisir. Le pauvre La Mousse a eu mal aux dents; de sorte que depuis longtemps je me promène toute seule jusqu'à la nuit, et Dieu sait à quoi je ne pense point. Ne craignez point pour moi l'ennui que me peut donner la solitude; hors les maux qui viennent de mon cœur, contre lesquels je n'ai point de force, je ne suis à plaindre sur rien : mon humeur est heureuse, elle s'accommode et s'amuse de tout; et je me trouve mieux d'être ici toute seule que du fracas de Vitré. Il y a huit jours que je suis ici, dans une paix qui m'a guérie d'un rhume épouvantable; j'ai bu de l'eau, je n'ai point parlé, je n'ai point soupé; et quoique je n'en aie point raccourci mes promenades, je me suis guérie. Madame de Chaulnes, ma-

1. Toujours par allusion à la fausse couche de Livry. Voyez la lettre 187, t. II, p. 75, et la note correspondante.

demoiselle de Murinais, madame Fourché, et une fille de Nantes fort bien faite, vinrent ici jeudi : madame de Chaulnes entra en me disant qu'elle ne pouvoit être plus longtemps sans me voir, que toute la Bretagne lui pesoit sur les épaules, et qu'enfin elle se mouroit. Là-dessus elle se jette sur mon lit, on se met autour d'elle, et en un moment la voilà endormie de pure fatigue : nous causons toujours ; elle se réveille enfin, trouvant plaisante et adorant l'aimable liberté des Rochers. Nous allâmes nous promener, nous nous assîmes dans le fond de ces bois ; pendant que les autres jouoient au mail, je lui faisois conter Rome et par quelle aventure elle avoit épousé M. de Chaulnes, car je cherche toujours à ne me point ennuyer. Pendant que nous en étions là, voilà une pluie traîtresse comme une fois à Livry, qui, sans se faire craindre, se met d'abord à nous noyer, mais noyer à faire couler l'eau de partout sur nos habits : les feuilles furent percées dans un moment, et nos habits percés dans un autre moment. Nous voilà toutes à courir ; on crie, on tombe, on glisse ; enfin on arrive, on fait grand feu : on change de chemise, de jupe : je fournis à tout ; on se fait essuyer ses souliers ; on pâme de rire. Voilà comme fut traitée la gouvernante de Bretagne dans son propre gouvernement ; après cela on

fit une jolie collation, et puis cette pauvre femme s'en retourna, plus fâchée sans doute du rôle ennuyeux qu'elle alloit reprendre, que de l'affront qu'elle avoit reçu ici. Elle me fit promettre de vous mander cette aventure, et d'aller demain lui aider à soutenir le reste des États, qui finiront dans huit jours. Je lui promis l'un et l'autre; je m'acquitte aujourd'hui de l'un, et demain je m'acquitterai de l'autre, ne trouvant pas que je puisse me dispenser de cette complaisance.

Madame de La Fayette vous aura mandé comme M. de La Rochefoucauld a fait duc le prince (de Marsillac) son fils, et de quelle façon le roi a donné une nouvelle pension : enfin la manière vaut mieux que la chose, n'est-il pas vrai? Nous avons quelquefois ri de ce discours commun à tous les courtisans. Vous avez présentement le prince Adhémar[1]; dites-lui que j'ai reçu sa dernière lettre, et embrassez-le pour moi. Vous avez, à mon compte, cinq ou six Grignans; c'est un bonheur, comme vous dites, qu'ils soient tous aimables et d'une bonne société; sans cela ils feroient l'ennui de votre vie, au lieu qu'ils en font la douceur et le plaisir. On me mande qu'il y a de la rou-

1. Le chevalier de Grignan dont il est question dans la lettre 116, t. I, p. 279.

geole à Sully, et que ma tante va prendre *mes petites entrailles* pour les amener chez elle : cela fâchera bien la nourrice, mais que faire? C'est une nécessité. C'en sera une bien dure que de demeurer en Provence pour les gages, quand vous verrez partir d'auprès de vous madame de Senneterre pour Paris : je voudrois bien, ma chère enfant, que vous eussiez assez d'amitié pour moi pour ne me pas faire le même tour quand j'irai vous voir l'année qui vient. Je voudrois qu'entre ci et là vous fissiez l'impossible pour vos affaires ; c'est ce qui fait que j'y pense, et que je m'en tourmente tant. Il faut donc que je vous ramène chez moi, qui est chez vous.

M. de Chesières est ici ; il a trouvé mes arbres crûs ; il en est fort étonné, après les avoir vus *pas plus grands que cela*, comme disoit M. de Montbazon de ses enfants. Je suis fort aise que la maladie du pauvre Grignan ait été si courte ; je l'embrasse et lui souhaite toutes sortes de biens et de bonheurs, aussi bien qu'à sa chère moitié, que j'aime plus que moi-même ; je le sens du moins mille fois davantage. Notre abbé est à vous ; La Mousse attend cette lettre que vous composerez.





189. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, mercredi 26 août 1671, dans le cabinet de madame DE CHAULNES.

On me prie d'abord de vous faire mille amitiés pleines de tendresse et d'estime. Après un si heureux commencement, vous devriez espérer une lettre agréable ; mais je doute fort que cela puisse être, car vous saurez, ma chère fille, que je ne sais rien. Si je vous entretenois de mes pensées, je vous parlerois de vous ; et vous êtes trop près du sujet pour que cela pût vous divertir. Je vins ici dimanche au soir assez tard : M. de Chaulnes fit la plaisanterie de m'envoyer querir par ses gardes, m'écrivant que j'étois nécessaire pour le service du roi, et que madame de Chaulnes m'attendoit à souper. J'y vins, j'y fus reçue en perfection, et je trouvai beaucoup de monde d'augmentation ; tant pis ! Lundi, M. d'Harouïs donna un dîner à M. et à madame de Chaulnes, à tous les magistrats et commissaires ; j'y étois, l'abbé y vint : le prétexte étoit de voir les réparations que je demande qu'on fasse à la tour de Sé-

vigné[1]; on n'y regarda point. Ce fut le plus beau repas que j'aie vu depuis que je suis au monde; mais écoutez le malheur. Comme nous montions en carrosse pour y aller, voilà une foiblesse qui prend à M. de Chaulnes, avec le frisson, en un mot, la fièvre; madame de Chaulnes, tout affligée, s'enferme avec lui, et mademoiselle de Murinais et moi nous tenons leur place. M. d'Harouïs fut tout mortifié; tout fut triste, on ne songea qu'à ce contre-temps. Le soir, la fièvre le quitta, mais je crois qu'il l'a présentement, et c'est la tierce. Voilà comme les maux viennent; conservez-vous : si vous étiez dans un autre état, je vous dirois de marcher; mais je ne le dis pas. Je suis persuadée que la plupart des maux viennent d'avoir le cul sur la selle. Pomenars vous fait dix mille compliments; il conte qu'une femme, l'autre jour à Rennes, ayant ouï parler des *médianoches*[2], dit à quatre heures du soir qu'elle venoit de faire *médianoche* chez la première présidente : cela est bien d'une sotte bête qui veut être à la mode. Voilà tout ce que je vous écrirai d'ici; peut-être que tantôt je dirai encore quelque chose en fermant mon paquet. Quoi

1. Voyez la lettre 166 et la note.

2. Mot espagnol, qui signifie un repas en gras, fait à minuit, pour marquer le passage d'un jour maigre à un jour gras.

qu'il en soit, ma très-aimable, vous savez bien que je suis tout à vous, mais dans la vérité, et nullement par manière de parler.

Je veux vous parler d'un bal qu'il y eut hier au soir : hormis les grands bals que nous avons vus, on ne peut en faire un plus joli. Plusieurs beautés de basse Bretagne y brilloient, et mademoiselle de Lanion surtout, qui est une très-belle fille, et qui danse très-bien. Elle a un amant, qu'elle va épouser : il étoit derrière elle; mais M. de Rohan, qui la trouve belle, dès l'année passée, s'est pendu à son oreille d'une si étrange façon, et elle s'est fichée dans ses cheveux, pour lui répondre, d'une si extraordinaire manière, que l'amant a quitté la place : la demoiselle ne s'en est pas émue. Sa mère lui faisoit des yeux : point de nouvelles; enfin elle a donné dans la seigneurie à bride abattue : cela nous a fort réjouis. Mais sera-t-il possible, ma fille, que M. de Grignan ne me donne jamais le plaisir de vous voir danser un moment? Quoi ! je ne reverrai jamais cette danse et cette grâce parfaite qui m'alloit droit au cœur? J'en vois ici des morceaux séparés, mais je voudrois bien revoir le tout ensemble. Je meurs quelquefois d'envie de pleurer au bal, et quelquefois j'en passe mon envie, sans que personne s'en aperçoive; certains airs, certaines danses font cet effet très-ordinairement. Mon petit Lomaria

a toujours un air charmant : il fut un peu hier au soir tout auprès de la cadence ; je ne sais s'il n'étoit point ivre ; cela se dit ici sans qu'on s'en offense. Adieu, ma très-chère enfant.



190. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 30 août 1671.

Vraiment, ma fille, il n'en faut pas douter, je perds toutes les semaines une de vos lettres, ou du moins très-souvent : vous seriez dix jours sans m'écrire, quand je n'en reçois qu'une ! Je suis assurée que cela n'est pas, et que, par exemple, j'en ai perdu une très-bonne cet ordinaire, et n'ai reçu que celle que vous m'écriviez dans l'accablement de vos Provençaux. Je suis triste de ce malentendu, et vous verriez aisément ce désordre si vous écriviez vos dates. Un chagrin que cela me donne encore, c'est que je commence toutes mes lettres par ce sot chapitre ; c'est un beau début et bien agréable !

Parlons un peu de votre sang, que vous dites qui n'est point échauffé : j'en suis bien aise pour une raison, et j'en suis fâchée pour une autre, c'est qu'il y a moins de remède ; et

comme c'est l'air, et qu'il faudroit faire changer de place aux brouillards, et mettre au-dessus de votre tête ce qui est au-dessous de vos pieds[1], je ne vois pas trop bien quel remède je pourrois apporter à ce malheur; j'en sais un pourtant, dont j'espère que vous vous servirez quand j'irai en Provence. C'est un grand déplaisir que votre beau teint ne puisse pas soutenir l'air de Provence; autrefois, dans ma jeunesse, l'air de Nantes, un peu mêlé de celui de la mer, me perdoit tout le mien; mais, ma chère enfant, c'est un bon air que celui de l'Ile-de-France. L'air de Vitré tue tout le monde; le serein du parc est une chose que je ne soutiens pas, moi qui soutenois, sans trembler, tout celui de Livry. M. de Chaulnes se porte bien mieux; ils partiront tous avant qu'il soit six jours : la compagnie est belle et bonne; mais c'est avec une grande joie qu'on se sépare. Je revins ici vendredi voir un peu mon abbé, ma Mousse et mes bois. Aujourd'hui j'attends monsieur de Rennes et trois autres évêques à dîner; je leur donnerai une pièce de bœuf salé. Après le dîner, madame de Chaulnes me vient reprendre pour me ramener à Vitré dire adieu à la seigneurie. M. Boucherat, M. le

1. Allusion au château de Grignan, situé dans un lieu très-élevé.

premier président et la voiture complète des magistrats doivent venir aussi : comme ils m'emmèneront, et que je n'aurai plus le temps de fermer mes lettres, je les vais cacheter dès ce matin. Le contrat de notre province avec le roi fut signé vendredi; mais auparavant on donna deux mille louis d'or à madame de Chaulnes, et beaucoup d'autres présents : ce n'est pas que nous soyons riches; mais c'est que nous avons du courage, c'est que nous sommes honnêtes, et qu'entre midi et une heure, nous ne savons pas refuser nos amis; c'est l'heure du berger : les vapeurs de vos fleurs d'oranges ne font pas de si bons effets. J'ignore comment vous vous portez; mais votre santé est bue tous les jours par plus de cent gentilshommes qui ne vous ont jamais vue, et qui ne vous verront jamais; ceux qui vous ont vue ne sont pas ceux qui célèbrent le mieux votre santé. Lavardin et Des Chapelles ont rempli des bouts rimés que je leur ai donnés; ils sont jolis, je vous les enverrai. Vous serez bien aise aussi de savoir que, l'autre jour, M. de *Bruquenvert* dansa très-bien le passe-pied avec mademoiselle *Kerikinili :* voilà de ces choses que vous ne devez pas ignorer. Ne m'attaquez pas sur les noms, j'y suis forte présentement. Les grandeurs de province sont ici dans leur lustre ; de sorte que l'autre jour la beauté de

la charge de M. de Grignan fut admirée et enviée. Être seul est une chose qui charme fort M. de Molac, qui est accablé par M. de Lavardin; M. de Lavardin par M. de Chaulnes, et les lieutenants de roi par les lieutenants généraux. On vouloit aussi, dans l'humeur de faire des présents, proposer aux États de donner dix mille écus à M. et à madame de Grignan. M. de Chaulnes soutenoit qu'ils écouteroient la proposition; d'autres, qu'ils feroient le présent; enfin, nous en demeurâmes à l'envie d'en faire courir le bruit sourdement, faire murmurer quelques Bas-Bretons, et puis les radoucir à table, et leur faire promettre de le proposer. Mais que dites-vous de M. de Coulanges, qui s'en va vous voir? Le joli homme! qu'il est heureux! Je crois, ma fille, que vous serez fort aise de le voir *tourner* dans votre château; sa gaieté vous en donnera, il vous dira comme votre fille est jolie. Tout ce que je désire, et qui est bien assez pour moi, c'est que vous vous portiez bien, et que pour l'amour de moi vous ayez de l'application à votre santé et à votre conservation.

Je trouve votre esprit dans une philosophie et dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-dessus des brouillards et des grossières vapeurs que le château de Grignan. C'est tout de bon que les nuages sont sous vos

pieds; vous êtes élevée dans la moyenne région, et vous ne m'empêcherez pas de croire que ces beaux noms, que vous dites que vous donnez à des qualités naturelles, sont un effet de votre raison et de la force de votre esprit. Dieu vous le conserve si droit, il ne vous sera pas inutile; mais il faut un peu agir, afin que votre philosophie ne se tourne pas en paresse, et que vous puissiez être en état de revoir un pays où les nues seront au-dessus de vous. Il me semble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impossibilité ; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il est nécessaire pour votre repos, et non pas assez pour vous ôter l'action et le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes; vous savez comme je les hais. Vos statues d'hommes sur des piédestaux sont bien ennuyeuses : vous me ferez aimer l'amusement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux; mais où sont donc ces esprits si vifs, si brillants, ces têtes si près du bonnet, et ces imaginations échauffées par un si beau soleil? Au moins vous devriez avoir des fous, et dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui vous pourroit divertir. Je ne comprends pas bien votre Provence ni vos Provençaux : ah! que je comprends bien mieux mes Bretons! Si je vous disois tous ceux qui vous font des compliments, il faudroit un

volume : M. et madame de Chaulnes, M. de Lavardin, le comte Des Chapelles, Tonquedec, l'abbé de Montigni, évêque de Léon, d'Harouïs, Fourché, Chesières, etc., sans compter mon abbé, qui n'a point reçu votre dernière lettre, et notre Mousse, qui attend celle que vous composez. Pour moi, ma fille, sans en faire à deux fois, je vous conjure d'embrasser tous vos aimables Grignans. J'ai vu des manches comme celles du chevalier; ah! qu'elles sont belles dans le potage et sur des salades! Adieu, ma très-belle et très-infiniment chère; je ne vous dis rien de mon amitié, c'est que je ne vous aime pas.



191. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, mercredi 2 septembre 1671.

Voici une lettre qui m'est venue droit de Paris, sans passer par les mains de Dubois[1], et de plus, je l'ai reçue, selon votre date, cinq jours après qu'elle a été écrite; de sorte que toute cette

1. Commis de la poste, qui prenoit soin des lettres adressées à madame de Sévigné, pour les lui faire parvenir plus promptement.

lettre est miraculeuse : il n'est pas besoin de tant de merveilles pour me rendre vos lettres bien chères. Votre souvenir est au-dessus des distractions ; c'est lui qui les fait aux autres. Nos États ont beau crier, danser, boire, votre idée se sait toujours faire place. Il y a ici de grandes fronderies, mais cela s'apaise en vingt-quatre heures, et j'espère que dans trois jours tout sera fini ; je le souhaite beaucoup. Je n'ose plus aller aux Rochers ; on en a trouvé le chemin : il y avoit dimanche cinq carrosses à six chevaux. Je meurs d'envie d'être retournée dans ma solitude ; on l'a trouvée belle ; Combourg[1] n'est pas si beau. Il ne faut pas que vous croyiez que nos maisons de Bretagne soient comme Grignan ; il s'en faut beaucoup. Pour M. de Lomaria, sans tourner autour du pot, il a tout l'air de Termes : sa danse, sa révérence, mettre et ôter son chapeau, sa taille, sa tête ; voyez si ce petit *vilain*-là n'est pas assez joli. La *Murinette* beauté le voudroit bien épouser, mais il n'est pas de même pour elle. Le comte Des Chapelles est ravi de ce que vous avez mis de lui dans ma lettre. Nous parlons sans cesse de vous, lui et Pomenars ; ce dernier vous mande que sa hardiesse

1. Ancien château flanqué de grosses tours, situé en Bretagne, sur la route de Dol à Rennes.

est encore augmentée, qu'il ne peut jamais être pendu, puisqu'il ne l'a point été. L'abbé vient quelquefois dîner ici avec La Mousse, qui n'est nullement embarrassé de tout ceci : je l'ai si bien fait valoir partout, et chez madame de Chaulnes, et chez M. Boucherat, et chez l'évêque de Léon, qu'il y est comme chez moi. Il parle des petites parties[1] avec cet évêque, qui est cartésien à brûler, mais dans le même feu, il soutient aussi que les bêtes pensent[2] : voilà mon homme ; il est très-savant là-dessus ; il a été aussi loin qu'on peut aller dans cette philosophie, et M. le Prince en est demeuré à son avis. Leurs disputes me réjouissent fort. On me mande que notre petite est fort jolie ; elle me divertira bien cet hiver chez moi. Adieu, ma très-chère, je vous embrasse ; mais quelle extrême joie quand j'entendrai le son de votre voix ! J'espère que ce jour arrivera comme tant d'autres qu'on ne souhaite point.

1. Même chose que les *petits esprits* dont il est question dans la lettre 173, t. II, p. 10.

2. On sait que Descartes prétendoit que les bêtes ne sont que des machines.





192. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, dimanche 6 septembre 1671.

Eh, ma fille ! que vous veut donc ce feu qui tourne autour de vous, et qui vous fait des frayeurs à toute heure ? Pour vous dire le vrai, je doute que cela ne vous fasse point de mal ; souvenez-vous de ce que vous fit une fois la peur de voir le chevalier à cheval[1]. Je voudrois que du moins cela vous servît à faire redoubler le soin de tous vos gens pour empêcher que le malheur du feu n'arrive chez vous ; j'exhorte Deville, par l'affection qu'il a pour vous, à faire sa ronde plus exactement que jamais. Au reste, vous croyez qu'un rhume n'est rien en l'état où vous êtes ; je vous avertis que c'est beaucoup, et que peut-être vous n'en guérirez qu'en accouchant. Je vous recommande aussi la sagesse dans votre septième. On porte quelquefois les filles heureusement, et les garçons ont des fantaisies de venir plus tôt, et en prennent le chemin au sept : faites réflexion sur ce dis-

1. Nouvelle allusion à la scène du cheval, et à la fausse couche de Livry.

cours; je défie madame Du Pui-du-Fou de mieux dire. Après cette leçon de *matrone*, je vous ferai mille compliments de la part de Chesières. Vous vous êtes souvenue très à propos du vers de M. de Grignan; vous aurez vu, par une de mes lettres, que je suis bien loin d'oublier ce temps-là. Vous avez une tribu de Grignans; mais ils sont tous si aimables qu'on doit se réjouir avec vous de cette bonne compagnie. Je suis étonnée d'apprendre que vous avez M. de Chate[1] : il est vrai que j'ai été trois jours avec lui à Savigni; il me paroissoit fort honnête homme, je lui trouvois une ressemblance en détrempe qui ne le brouilloit pas avec moi. S'il vous conte ce qui m'arriva à Savigni, il vous dira que j'eus le derrière fort écorché d'avoir couru un cerf avec madame de Sully, qui est présentement madame de Verneuil. Vous croyez ne me rien dire en m'assurant que vous aimez ceux qui vous parlent de moi; c'est une marque d'amitié tellement naturelle, que je veux vous en remercier tout à l'heure, et vous embrasser de tout mon cœur. Il y a encore des marques d'aversion

1. Il s'agit de ce chevalier Clermont de Chate, qui menoit une double intrigue avec la princesse de Conti et mademoiselle Choin. Des lettres écrites par lui de l'armée, et interceptées, firent connoître au roi que la préférée n'étoit point la princesse.

qui font bien mourir : je suis trop habile sur ce chapitre; mais il faut avouer aussi que je ne l'ai pas appris sans mettre beaucoup au jeu. Que dites-vous de Marsillac, qui est duc? J'approuve fort ce qu'a fait son père; c'étoit le seul moyen de le faire jouir de cette dignité sans une extrême douleur : c'eût été un honneur bien empoisonné que de l'avoir en perdant un tel père. Il me semble aussi que le nom de M. de La Rochefoucauld, joint à son mérite, est une dignité fort au-dessus de celle qu'il a donnée. La Marans vouloit aller l'autre jour à Livry avec madame de La Fayette; on la renvoya sans autre forme de procès. Elle contoit qu'elle avoit eu tout le jour M. le Prince chez elle, et on ne fit pas semblant de l'écouter. Oh! ma fille, cela est bon, et fait bien enrager les folles qui se vantent. En fermant ma lettre, je vous parlerai des États, et de mon heureux retour aux Rochers.

Il n'est si bonne compagnie qui ne se sépare, dit M. de Chaulnes aux Bretons, en les renvoyant chez eux. Les États finirent à minuit; j'y fus avec madame de Chaulnes et d'autres femmes; c'est une très-belle, très-grande et très-magnifique assemblée. M. de Chaulnes a parlé à *tutti quanti* avec beaucoup de dignité, et en termes fort convenables à ce qu'il avoit à dire. Après dîner, chacun s'en va de son

côté. Je serai ravie de retrouver mes Rochers. J'ai fait plaisir à plusieurs personnes : j'ai fait un député, un pensionnaire : j'ai parlé pour des misérables, et de *Caron pas un mot*[1], c'est-à-dire rien pour moi, car je ne sais point demander sans raison. Voici ce que je fis l'autre jour : vous savez comme je suis sujette à me tromper; je vis avant dîner, chez M. de Chaulnes, un homme au bout de la chambre, que je crus être le maître d'hôtel ; j'allai à lui, et lui dis : « Mon pauvre monsieur, faites-nous dîner, il est une heure, je meurs de faim. » Cet homme me regarde, et me dit : « Madame, je voudrois être assez heureux pour vous donner à dîner chez moi ; je me nomme Pécaudière, ma maison n'est qu'à deux lieues de Landernau. » Mon enfant, c'étoit un gentilhomme de basse Bretagne : ce que je devins n'est pas une chose qu'on puisse redire ; je ris encore en vous l'écrivant. Voilà une pièce que M. de Chaulnes vous envoie; je la crois de Pellisson, d'autres disent de Despréaux[2]. Man-

1. Allusion à ce passage de Lucien, dans le dialogue qui a pour titre : *Caron* ou *le Contemplateur* : « Dieux ! qu'est-ce des pauvres mortels ! Rois, lingots, sacrifices, combats, *et de Caron pas un mot !* » C'est-à-dire : *et personne ne se prépare à la mort !* Madame de Sévigné, en s'appliquant ce mot, en change le sens.

2. Cette pièce, ou plutôt cette plaisanterie, imitée du Boccalini, est de Boileau : c'est un arrêt burlesque en

dez-m'en votre avis; pour moi, je vous avoue que je la trouve parfaite; lisez-la avec attention, et voyez combien il y a d'esprit. J'ai mille compliments à vous faire de tout le monde. On a donné cent mille écus de gratifications, deux mille pistoles à M. de Lavardin, autant à M. de Molac, à M. Boucherat, au premier président, au lieutenant de roi, etc., deux mille écus au comte Des Chapelles, autant au petit Coëtlogon; enfin des magnificences. Voilà une province!

Madame de La Fayette est à Livry, d'où elle m'écrit des gaillardises, malgré tous ses maux; M. de La Rochefoucauld m'écrit aussi; ils me disent qu'ils me souhaitent : mais c'est moi qui souhaite bien de vous y revoir; cette espérance me soutient la vie. Au reste, j'ai supputé : vous aurez achevé dans cinquante ans de traduire le Pétrarque, à un sonnet par mois; cet ouvrage est digne de vous : ce ne sera pas un impromptu. Adieu, ma chère enfant, songez quelquefois à moi avec vos Grignans; je m'en vais aux Rochers, si contente d'être hors d'ici, que je suis honteuse d'être si aise en votre absence. Quand je relis mes lettres, je suis toujours tentée de les brû-

faveur de la doctrine d'Aristote. Il en sera reparlé dans la lettre 196, t. II, p. 109.

ler, en voyant les bagatelles que je mande ; mais dites, ne vous fatiguent-elles point? car je pourrois fort bien les retrancher, sans vous aimer moins pour cela.



193. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9 septembre 1671.

Enfin me voilà toute reposée, toute tranquille, toute contente dans ma solitude ; j'ai eu tantôt encore un petit reste des États. M. de Lavardin est demeuré à Vitré pour faire son entrée à Rennes ; il est présentement le gouverneur, depuis le départ de M. de Chaulnes, et il n'est plus suffoqué par sa présence, de sorte que les trompettes, les gardes, tout est étalé. Il est venu me voir en cet équipage, avec vingt gentilshommes de cortége; le tout ensemble faisoit un véritable escadron. Dans ce nombre étoient des Lomaria, des Coëtlogon, des abbés de Feuquières et plusieurs qui ne s'estiment pas moins que les autres. On s'est promené, on a mangé légèrement, et le comte Des Chapelles, que j'ai amené de Vitré, m'a aidé à faire les honneurs. Le voilà encore qui a bien la mine de vous dire lui-même combien nous

parlons de vous, et combien toutes choses nous en font souvenir. Nous sentons plus que jamais que la mémoire est dans le cœur; car quand elle ne nous vient pas de cet endroit, nous n'en avons pas plus que des lièvres. Nous avons trouvé un petit bois où, entre plusieurs belles choses que vous avez écrites, nous avons vu : *Dieux! que j'aime la tigrerie!* C'est le métier des beaux esprits : nous vous prions de nous mander si cette vertu n'est point un peu endormie en vous, par le peu d'occupation que vous lui donnez; nous ne voyons pas bien sur qui vous pourriez l'exercer, et cela fait espérer que vous en perdrez l'habitude.

DE MONSIEUR DES CHAPELLES.

Il seroit difficile, madame la comtesse, que cette vertu eût moins d'occupation où vous êtes, que quand vous écrivîtes cette belle sentence. Il me souvient, hélas, que j'étois jaune et mourant, et que vous étiez belle et de bon goût, et qu'ainsi vous n'aviez nulle occasion de vous entretenir dans cet exercice. Il vaut bien mieux que je vous parle d'une autre devise que j'ai retrouvée auprès de celle-là, et qui est écrite du même temps : *Meglio morir in presenza, che viver in assenza*[1]. Celle-ci me plaît

1. « Mieux vaut mourir près de l'objet qu'on aime, que vivre loin de lui. »

encore à tel point que je la rendrai véritable, et que je ne sortirai pas deux fois en ma vie des Rochers sans en mourir de regret : peut-être que mourir pour mourir, c'eût été mieux fait de mourir dès la première fois ; car, toute belle et charmante que vous êtes, personne n'est encore mort en votre honneur ; et si j'avois eu cet esprit-là, c'étoit de quoi nous illustrer tous deux. Mais, comme vous savez, ce qui ne se fait pas une fois se fait une autre ; et je trouve même, pourvu qu'on ôte à notre marquise la part qu'elle y prétend, qu'il sera encore plus extraordinaire de mourir dans cette dernière occasion. En sorte qu'on pourra dire que la mémoire est dans le cœur, ou que le cœur est dans la mémoire ; choisissez. Mais je crains bien que vous ne sentiez guère ni l'un ni l'autre pour moi, puisque vous ne prenez pas la peine de me faire réponse ; j'en suis plus affligé qu'offensé, car je me faisois un grand plaisir de revoir une écriture pour laquelle je conserve un goût infini, quoiqu'elle n'ait jamais servi à me marquer la moindre apparence d'amitié. Mais des reproches à une *tigresse*, c'est des marguerites devant des pourceaux. Au reste, M. de Lavardin vient d'honorer les Rochers de sa présence, accompagné de beaucoup de noblesse : il a été reçu avec toute la politesse imaginable, et une collation très-propre

et très-galante qu'on a fait trouver dans le bois; après quoi nous l'avons vu partir, entouré de quantité de gardes : ainsi finit l'histoire, et la lettre en même temps, si vous l'avez agréable; aussi bien ne puis-je sortir de l'humeur triste et sérieuse où me jette le souvenir de vous avoir vue dans ce même lieu.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je lui ôte la plume, car il ne finiroit jamais : il s'est tellement attendri par la pensée de vous avoir vue ici, que M. de Lavardin nous en a trouvés l'un et l'autre tout tristes, et même cela nous donnoit un air coupable : il sembloit que la compagnie nous embarrassât; et il étoit vrai; nous avions affaire en Provence quand ils sont arrivés; ou, pour mieux dire, nous avions affaire ici, car c'étoit en se souvenant de vous y avoir vue, qu'on se plaignoit de ne plus vous y voir. Pour moi, je ne m'accoutume point qu'on m'ait ôté ma fille, qu'on me l'ait enlevée et emmenée si loin; et je crois que je succomberois à tout moment à cette pensée, sans l'estime et sans l'amitié que j'ai pour M. de Grignan et pour tous les Grignans, et j'ajoute, sans la persuasion où je suis de la tendresse qu'ils ont pour vous.



194. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 13 septembre 1671.

La peur que vous avez eue, ma fille, et qui vous oblige à garder le lit, m'en fait bien plus qu'à vous; je suis persuadée que rien ne vous est si contraire que ces sortes d'émotions : ce fut l'unique sujet du malheur qui vous arriva à Livry; et si c'étoit encore le même chevalier sur le même cheval, il ne mourroit que de ma main. Vous deviez bien me mander ce qui vous avoit effrayée; songez qu'il faut que je sois huit jours sans savoir ce qu'aura produit votre sagesse. Notre Coadjuteur m'a écrit des merveilles, mais je ne suis pas d'assez bonne humeur pour lui faire réponse; la main droite est plus embarrassée par le chagrin de l'esprit, que par la goutte de la main gauche. Quoiqu'il m'explique fort nettement la relation qu'il y a de l'une à l'autre, j'ai été tentée, au bout de son raisonnement, de dire comme le *Médecin malgré lui*, après un discours à peu près de la même force, *et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette*. Des comédiens de cam-

pagne ont joué parfaitement bien cette pièce à Vitré; on en pensa pâmer de rire. Ce que vous dites de la *Murinette* est extrêmement vrai; son humeur est aimable, quoiqu'elle ait quelque chose de brusque et de sec; mais cela est ajusté avec de si bons sentiments, qu'il est impossible que cela déplaise. Je m'en vais envoyer à Nantes vos deux lettres à d'Harouïs et au comte Des Chapelles : ce dernier ne respiroit que cette réponse; pour d'Harouïs, vous saurez qu'il s'embarquoit aux États à payer cent mille francs plus qu'il n'avoit de fonds, et trouvoit que cela ne valoit pas la peine de le dire : un de ses amis s'en aperçut. Il est vrai que ce ne fut qu'un cri de toute la Bretagne, jusqu'à ce qu'on lui eût fait justice : il est adoré partout, et c'est avec raison. Un beau matin, nos États donnèrent des gratifications pour cent mille écus; un Bas-Breton me dit qu'il avoit pensé que les États alloient mourir, de les voir ainsi faire leur testament, et donner leur bien à tout le monde : plût à Dieu qu'à proportion on fût aussi libéral dans votre Provence! J'aime nos Bretons; ils sentent un peu le vin, mais votre fleur d'orange ne cache pas de si bons cœurs. J'en excepte les Grignans, un, deux, trois, quatre, cinq, six, que j'aime, que j'estime, et que j'honore tous au prorata de leurs dignités. Vous avez des fruits que je

dévore déjà par avance ; j'en mangerai l'année qui vient, si je ne meurs entre ci et là. Quelle joie, ma fille ! et que j'aime le temps, quelque mal qu'il puisse me faire d'ailleurs, quand je songe au bien qu'il m'apporte tous les jours. Conservez votre santé, votre beauté, votre amitié, afin que rien ne manque à ma joie. Que dites-vous de celle de M. d'Andilly, de voir M. de Pomponne ministre et secrétaire d'État[1]? En vérité, il faut louer le roi d'un si beau choix : il étoit en Suède, le roi pense à lui, et lui donne cette charge de M. de Lionne, avec toutes les facilités nécessaires pour faire qu'il la puisse payer. Quelles merveilles ne fera-t-il point dans cette place, et quelle joie ses amis n'en doivent-ils point avoir? Vous savez la part que j'y dois prendre ; c'est sur un choix comme celui-là que je ferois fort bien une ode à la louange de Sa Majesté. Un petit mot de réjouissance au père et au fils ne seroit-il point de bonne grâce à vous, qui êtes si aimée de toute la famille? Mais il faut vous bien porter, et que cette peur ne vous ait rien gâté. Il me semble que vous êtes dans votre septième ; cela me fait trembler, et d'autant plus que c'est un

1. M. de Pomponne, ambassadeur en Suède, venoit d'être fait ministre et secrétaire d'État des affaires étrangères.

garçon. Vous me le promettez du moins ; n'allez pas, par votre négligence, le laisser devenir fille. Je vous avoue que j'ouvrirai vos lettres de vendredi avec une grande impatience et une grande émotion ; mais elles ne sont pas d'importance mes émotions, et un verre d'eau en fait le remède. Vous prenez goût à Nicole; je ne sais où je prendrai un autre livre de morale pour vous soutenir le cœur ; je vous renverrai à nos anciens amis. On dit que monsieur de Condom en a fait un[1], où il assure que pourvu que l'on croie les mystères, c'est assez, et improuve fort toutes les chicanes sur le saint sacrement, qui ne font que des hérésies ; j'entends dire qu'il n'y a rien de plus beau : voilà votre fait.

La Mousse prépare déjà sa réponse à cette belle pièce que vous composez. Je crois que vous vous moquez quand vous me parlez de mes libéralités présentes, c'est pour me faire honte : ah ! ma fille, quelle poussière au prix de ce que je voudrois faire. Je me réjouis de M. de Pomponne, quand je songe que je pourrai peut-être vous servir par lui ; mais vous n'avez besoin que de M. de Grignan et de vous.

1. *Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, un des plus beaux ouvrages de Bossuet. Madame de Sévigné, qui n'avoit pas encore lu ce livre, n'en donne pas ici une idée exacte.

Enfin nous ne pouvions pas souhaiter à cette place un homme qui fût plus de nos amis. M. de Coulanges, qui va vous voir, vous dira de quelle grâce le roi a fait cette action.



195. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 16 septembre 1671.

Je suis méchante aujourd'hui, ma fille; je suis comme quand vous disiez : *Vous êtes méchante.* Je suis triste, je n'ai point de vos nouvelles; *la grande amitié n'est jamais tranquille.* Maxime. Il pleut, nous sommes seuls; en un mot, je vous souhaite plus de joie que je n'en ai aujourd'hui. Ce qui embarrasse fort mon abbé, La Mousse et mes gens, c'est qu'il n'y a point de remède à mon chagrin : je voudrois qu'il fût vendredi pour avoir une de vos lettres, et il n'est que mercredi. Voilà sur quoi on ne sait que me faire; toute leur habileté est à bout; et si, par l'excès de leur amitié, ils m'assuroient, pour me faire plaisir, qu'il est vendredi, ce seroit encore pis; car si je n'avois point de vos lettres ce jour-là, il n'y auroit pas un brin de raison avec moi; de sorte que je

suis contrainte d'avoir patience, quoique la patience soit une vertu, comme vous savez, qui n'est guère à mon usage. Enfin je serai satisfaite avant qu'il soit trois jours. J'ai une extrême envie de savoir comment vous vous portez de cette frayeur; c'est mon aversion que les frayeurs, car, quoique je ne sois point grosse, elles me le font devenir, c'est-à-dire elles me mettent dans un état qui renverse entièrement ma santé. Mon inquiétude présente ne va point jusque-là; je suis persuadée que la sagesse que vous avez eue de garder le lit vous aura entièrement remise. Ne venez point me dire que vous ne me manderez plus rien de votre santé, vous me mettriez au désespoir; et n'ayant plus de confiance à ce que vous diriez, je serois toujours comme je suis présentement. Il faut avouer que nous sommes à une belle distance l'une de l'autre, et que si l'on avoit quelque chose sur le cœur dont on attendît du soulagement, on auroit un beau loisir pour se pendre.

Je voulus hier prendre une petite dose de *morale*, je m'en trouvai assez bien; mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaisante et fort ingénieuse; c'est de l'auteur[1]

1. L'abbé Montfaucon de Villars, auteur du *Comte de Gabalis*. Sa critique de Bérénice venoit de paroître.

des *Sylphides*, des *Gnomes* et des *Salamandres*. Il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, et même qui sont d'un homme qui ne sait pas le monde : cela fait quelque peine; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut pas s'en offenser. Je regarde tout le reste, et le tour qu'il donne à sa critique; je vous assure que cela est très-joli. Comme je crus que cette bagatelle vous auroit divertie, je vous souhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, sauf à vous en retourner dans votre beau château, quand vous auriez achevé cette lecture. Je vous avoue pourtant que j'aurois quelque peine à vous laisser partir sitôt; c'est une chose bien dure pour moi que de vous dire adieu : je sais ce que m'a coûté le dernier. Il seroit bien de l'humeur où je suis d'en parler; mais je n'y pense encore qu'en tremblant : ainsi vous êtes à couvert de ce chapitre. J'espère que cette lettre vous trouvera gaie; si cela est, je vous prie de la brûler tout à l'heure; ce seroit une chose bien extraordinaire qu'elle fût agréable avec le chien d'esprit que je me sens. Le Coadjuteur est bien heureux que je ne lui fasse pas réponse aujourd'hui.

J'ai envie de vous faire vingt-cinq ou trente questions pour finir dignement cet ouvrage.

Avez-vous des muscats? vous ne me parlez que des figues; avez-vous bien chaud? vous ne m'en dites rien; avez-vous de ces aimables bêtes que nous avions à Paris? avez-vous eu longtemps votre tante d'Harcourt? Vous jugez bien qu'après avoir perdu tant de vos lettres, je suis dans une assez grande ignorance, et que j'ai perdu la suite de votre discours. Ah! que je voudrois bien battre quelqu'un! et que je serois obligée à quelque Breton qui me viendroit faire une sotte proposition qui me mît en colère! Vous me disiez l'autre jour que vous étiez bien aise que je fusse dans ma solitude, et que j'y penserois à vous; c'est bien rencontré : c'est que je n'y pense pas assez dans tous les autres lieux. Adieu, ma fille, voici le bel endroit de ma lettre; je finis, parce que je trouve que ceci s'extravague un peu; encore a-t-on son honneur à garder.





196. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 20 septembre 1671.

Ce n'est pas sans raison, ma chère fille, que vous fûtes troublée du mal du pauvre chevalier de Buous : il est étrange : c'est un garçon qui me plaisoit dès Paris; je n'ai pas de peine à croire tout le bien que vous m'en dites. Ce qui est plus extraordinaire, c'est cette crainte de la mort : c'est un beau sujet de faire des réflexions, que l'état où vous le dépeignez. Il est certain qu'en ce temps-là nous aurons de la foi de reste : elle fera tous nos désespoirs et tous nos troubles; et ce temps que nous prodiguons, et que nous voulons qui coule présentement, nous manquera; et nous donnerions toutes choses pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'insensibilité. Voilà de quoi je m'entretiens quelquefois dans ce mail que vous connoissez. La morale chrétienne est excellente à tous les maux; mais je la veux chrétienne, elle est trop creuse et trop inutile autrement. Ma Mousse me trouve quelquefois assez raisonnable là-dessus; et puis un souffle, un rayon de soleil emporte toutes les réflexions

du soir. Nous parlons quelquefois de l'opinion d'Origène et de la nôtre : vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de supplices dans la tête, à moins que d'un ordre du roi et de la sainte Écriture, la soumission n'arrive au secours.

Je suis fort aise que vous ayez trouvé cette requête[1] jolie ; sans être aussi habile que vous, je l'ai entendue *per discrezione :* elle m'a paru admirable. La Mousse est fort glorieux d'avoir fait en vous une si merveilleuse écolière[2].

Je vous plains de quitter Grignan, vous êtes en bonne compagnie ; c'est une belle maison, une belle vue, un bel air : vous allez dans une petite ville étouffée[3], où peut-être il y aura des maladies et du mauvais air ; et ce pauvre Coulanges, qui ne vous trouvera point ; il me fait pitié. Enfin sa destinée n'est pas de vous voir à Grignan ; peut-être le mènerez-vous à vos États : mais c'est une grande différence, et vous devez bien sentir le désagrément de ce voyage, dans l'état où vous êtes et dans la saison où nous sommes. Vous y verrez l'effet des protestations de monsieur de Marseille ; je les trouve bien sophistiquées, et avec de grandes restrictions.

1. Allusion à l'arrêt burlesque de Boileau, dont il a été parlé dans la lettre 192, t. II, p. 96.

2. L'abbé La Mousse étoit partisan de Descartes.

3. Lambesc, petite ville de Provence, où se tenoit l'assemblée des États.

Les assurances que je lui donne de mon amitié sont à peu près dans le même style : il vous assure de son service, sous condition; et moi je l'assure de mon amitié, sous condition aussi, et lui disant que je ne doute point du tout que vous n'ayez toujours de nouveaux sujets de lui être obligée.

M. de Lavardin vint tout droit de Rennes ici jeudi au soir, et me conta les magnificences de la réception qu'on lui a faite. Il prêta le serment au parlement, et fit une très-agréable harangue. Je le remenai le lendemain à Vitré, pour reprendre son équipage et gagner Paris.

L'évêque de Léon a été à la dernière extrémité à Vitré, avec un transport au cerveau qui le rendoit bien pareil à *Marphise*[1]; il est hors d'affaire. Je serai ici jusqu'à la fin de novembre, et puis j'irai embrasser et mener chez moi mes *petites entrailles;* et au printemps, si Dieu me prête vie, je verrai la Provence. Notre abbé le souhaite pour vous aller voir avec moi, et vous ramener; il y aura bien longtemps que vous serez en Provence. Il est vrai qu'il ne faudroit s'attacher à rien, et qu'à tout moment on se trouve le cœur arraché dans les grandes et petites choses; mais le moyen? Il faut donc tou-

1. Marphise étoit le nom de la petite chienne de madame de Sévigné.

jours avoir cette *morale* dans les mains, comme du vinaigre au nez, de peur de s'évanouir. Je vous avoue, ma fille, que mon cœur me fait bien souffrir, j'ai bien meilleur marché de mon esprit et de mon humeur. Je suis très-contente de votre amitié. Ne croyez pas au moins que je sois trop délicate et trop difficile, ma tendresse me pourroit rendre telle, mais je ne l'ai jamais écoutée, et quand elle n'est point raisonnable, je la gourmande. Mais croyez-moi de bonne foi, et dans le temps que je vous aime le plus, et que je crois que vous m'aimez, croyez que les choses qui m'ont touchée auroient touché qui que ce soit au monde. Je vous dis tout cela pour vous ôter de l'esprit qu'il y ait aucune peine à vivre avec moi, ni qu'il faille des observations fatigantes. Non, ma bonne, il faut faire comme vous faites, et comme vous avez su si bien faire quand vous avez voulu, cette capacité qui est en vous rendroit le contraire plus douloureux. Mais où vais-je? Comptez au moins que vous ne perdez aucune de vos tendresses pour moi : je vois et je sens tout, et j'ai toute l'application qui est inséparable de la grande amitié.

Je vous trouve admirable de faire des portraits de moi dont la beauté vous étonne vous-même : savez-vous bien que vous vous jouez à me trouver médiocre, de la dernière mé-

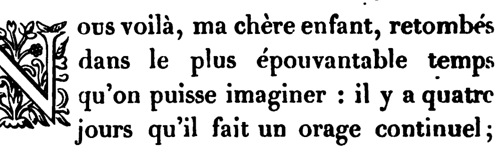
diocrité, quand vous me comparerez à votre idée pleine d'exagération. Voici qui ressemble un peu *à détruire par sa présence;* mais cela est vrai, il faut que cela passe. J'ai ri de ce *Carpentras*[1], que vous enfermez pendant que vous avez affaire, en l'assurant qu'il veut faire la *siesta*. Vos dames sont bien dépeintes avec leurs habits d'oripeau : mais quels chiens de visages ! je ne les ai jamais vus nulle part. Que le vôtre, que je vois avec ce petit habit uni, est agréable et beau, et que je voudrois bien le voir et le baiser de tout mon cœur ! Au nom de Dieu, mon enfant, conservez-vous, évitez les occasions d'être effrayée. Je n'approuve guère d'avoir voyagé dans votre septième : je prie Dieu qu'il guérisse ce pauvre chevalier (de Buous); j'embrasse les vauriens. Vous ne pouviez pas me donner une plus petite idée de la place que j'ai dans le cœur de M. de Grignan, qu'en me disant que c'est le reste de ce que vous n'y occupez pas : je sais ce que c'est que de tels restes; il faut être bien aisée à contenter pour en être satisfaite. Savez-vous que le roi a reçu M. d'Andilly comme nous aurions pu faire? Vivons, et laissons M. de Pomponne s'établir dans une si belle place.

1. Gaspard de Vintimille, évêque de Carpentras.



197. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 23 septembre 1671.



Nous voilà, ma chère enfant, retombés dans le plus épouvantable temps qu'on puisse imaginer : il y a quatre jours qu'il fait un orage continuel; toutes nos allées sont noyées, on ne s'y promène plus. Nos maçons, nos charpentiers gardent la chambre; enfin j'en hais ce pays, et je souhaite votre soleil à tout moment; peut-être que vous souhaitez ma pluie; nous faisons bien toutes deux.

Nous avons à Vitré ce pauvre petit abbé de Montigni, évêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays beaucoup plus beau que celui-ci. Enfin, après avoir été ballotté cinq ou six fois de la mort à la vie, les redoublements de la fièvre ont décidé en faveur de la mort : il ne s'en soucie guère, car son cerveau est embarrassé; mais son frère l'avocat général[1] s'en soucie beaucoup, et pleure très-souvent avec moi; car je vais le voir, et suis son unique consolation : c'est dans

1. Au parlement de Rennes.

ces occasions qu'il faut faire des merveilles. Du reste, je suis dans ma chambre à lire, sans oser mettre le nez dehors. Mon cœur est content, parce que je crois que vous vous portez bien; cela me fait supporter les tempêtes, car ce sont des tempêtes continuelles. Sans le repos que me donne mon cœur, je ne souffrirois pas impunément l'affront que me fait le mois de septembre; c'est une trahison, dans la saison où nous sommes, au milieu de vingt ouvriers : je ferois un beau bruit : *Quos ego*[1] !

Je poursuis cette *Morale* de Nicole, que je trouve délicieuse; elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout; et la conformité à la volonté de Dieu me pourroit suffire, si je ne voulois un remède spécifique. Enfin, je trouve ce livre admirable; personne n'a écrit comme ces messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments, que, quoique ce soit en mal, on en est charmé. J'ai même pardonné l'*enflure* du cœur en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont

1. *Quos ego*.... Vous que je...! Ce sont les mots que Virgile (*Énéide*, liv. I, v. 134) met dans la bouche de Neptune, irrité de ce que les vents avaient osé troubler son empire.

proprement du vent : cherchez un autre mot; j'achèverai cette lecture avec plaisir. Nous lisons aussi l'histoire de France depuis le roi Jean; je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'histoire romaine, où je n'ai ni parents ni amis; encore trouve-t-on ici des noms de connoissance. Enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons pas; vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne suis point désagréable à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilly vous enverra, et que vous trouverez admirable. Voilà, mon enfant, tout ce que vous peut dire une vraie solitaire.

On me mande que madame de Verneuil est très-malade. Le roi causa une heure avec le bon homme d'Andilly aussi plaisamment, aussi bonnement, aussi agréablement qu'il est possible : il étoit aise de faire voir son esprit à ce bon vieillard, et d'attirer sa juste admiration; il témoigna qu'il étoit plein du plaisir d'avoir choisi M. de Pomponne, qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit soin de ses affaires, sachant qu'il n'étoit pas riche. Il dit au bon homme qu'il y avoit de la vanité à lui d'avoir mis dans sa préface de Josèphe qu'il avoit quatre-vingts ans, que c'étoit un péché; enfin on rioit, on avoit de l'esprit. Le roi ajouta qu'il

ne falloit pas croire qu'il le laissât en repos dans son désert, qu'il l'enverroit querir, qu'il vouloit le voir, comme un homme illustre par toutes sortes de raisons. Comme le bon homme l'assuroit de sa fidélité, le roi dit qu'il n'en doutoit point, et que quand on servoit bien Dieu, on servoit bien son roi. Enfin ce furent des merveilles; il eut soin de l'envoyer dîner, et de le faire promener dans une calèche : il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilly, il est transporté, et dit de moment en moment, sentant qu'il en a besoin : Il faut s'humilier. Vous pouvez penser la joie que cela me causa, et la part que j'y prends. Je voudrois bien que mes lettres vous donnassent autant de plaisir que les vôtres m'en donnent. Ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur.





198. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 27 septembre 1671.

Je le veux, ma chère fille, ne parlons plus de la perte de nos lettres, cela m'ennuie de toute façon. Je n'ai pas trop de peine à m'en taire présentement, car, Dieu merci, je les reçois depuis un mois comme je le puis souhaiter, et vous pouvez m'écrire un peu plus franchement qu'à celui qui les avoit prises, et que vous croyez toujours entretenir quand vous m'écrivez; cependant vous voulez fort bien qu'il sache que vous m'aimez, vous ne lui celez rien là-dessus, et vous en parlez, ce me semble, sans crainte d'être entendue. Ce que vous me dites sur ce sujet me remplit le cœur. Je vous avoue que je vous crois, et que cette confiance fait l'unique douceur de ma vie et le but de tous mes désirs : elle est accompagnée de plusieurs amertumes, mais enfin ce sont des suites nécessaires; et quand on ne souffre que par la tendresse, on trouve de la patience. Je finis toujours ce chapitre le plus tôt que je puis; je ne le finirois point, si je n'avois un soin extrême de finir.

Je suis ravie que vous ayez une belle-sœur aimable, et qui vous puisse servir de compagnie et de consolation; c'est une chose que je vous souhaite à tout moment, et personne n'a plus besoin que vous d'une société agréable; sans cela, vous vous creusez l'esprit d'une si étrange manière, que vous vous détruisez vous-même. Vous ne vous amusez point à des bagatelles; vous rêvez noir, si vous n'avez de la conversation. On ne peut être plus contente que je le suis de l'approbation que vous donnez à cette aimable belle-sœur; je compte que c'est madame de Rochebonne qui a de l'air du Coadjuteur, et son esprit, et son humeur, et sa plaisanterie. Si vous voulez lui faire mes compliments par avance, vous me ferez beaucoup de plaisir.

Voilà M. de Pomponne en état d'être envié. Vous me parlez sur cela bien agréablement. Je m'en vais en écrire au bon homme; je vous ai dit tout ce que je savois là-dessus : il m'a écrit deux fois depuis sa faveur, et moi aussi deux fois; il n'a rien de plus sensible que mon amitié, à ce qu'il me mande, et de voir que mes approbations ont vingt ans d'avance sur toutes celles qu'on va donner à son fils, et vingt ans dont il y a eu des années difficiles à soutenir. Enfin voici un changement extraordinaire; c'est un plaisir que d'être spectateur.

En voici encore un du comte de Guiche qui revient; mais je fais la charge de d'Hacqueville, qui est depuis vingt jours au chevet du maréchal (de Gramont), malade, et qui sans doute vous aura mandé toutes choses, et la visite que le roi lui fit il y a cinq ou six jours. Je crois que Vardes ne sera pas longtemps à recevoir la même grâce que le comte de Guiche; il me semble que leurs malheurs figurent ensemble[1]; c'est à vous à nous mander ce qu'on en espère en votre pays. Voilà une lettre que j'écris à votre évêque; lisez-la, vous verrez mieux que moi si elle est à propos ou non; d'ici je ne la crois pas mal, mais ce n'est pas d'ici qu'il en faut juger. Vous savez que je n'ai qu'un trait de plume, ainsi mes lettres sont fort négligées; mais c'est mon style, et peut-être qu'il fera autant d'effet qu'un autre plus ajusté. Si j'étois à portée d'en recevoir votre avis, vous savez combien je l'estime, et combien de fois il m'a réformée; mais nous sommes

1. Leur disgrâce, en effet, avoit eu pour tous deux et la même cause et la même date : tous deux avoient trahi la confiance du roi en révélant à la reine de France, dans une lettre supposée du roi d'Espagne, son père, le commerce de Louis XIV avec madame de La Vallière. C'étoit M. de Guiche qui avoit écrit cette lettre, mais le marquis de Vardes avoit conduit l'intrigue. Contrairement à l'espoir de madame de Sévigné, l'exil de Vardes ne finit qu'en 1682. Voyez, du reste, la note I, p. 218.

aux deux bouts de la France, en sorte qu'il n'y a qu'une chose à faire, qui est de juger si ma lettre convient ou non, et sur cela, de la donner ou de la brûler. Ce n'est pas sans chagrin qu'on sollicite une si petite chose, mais il faut se vaincre dans les sentiments qu'on auroit fort naturellement là-dessus; j'ai de plus à vous dire que j'ai vu faire ici des pas pour moins, et que tout ce qui vient tous les ans est excellent, et qu'enfin chacun a ses raisons.

Pour vos dates, ma chère enfant, je suis de votre avis; c'est une légèreté que de changer tous les jours : quand on se trouve bien du 26 ou du 16, par exemple, pourquoi changer? C'est même une chose désobligeante pour ceux qui vous l'ont dit. Un homme d'honneur, un honnête homme vous dit une chose bonnement et comme elle est, et vous ne le croyez qu'un jour; le lendemain, qu'un autre vous dise autrement, vous le croyez; vous êtes toujours pour le dernier qui parle : c'est le moyen de faire autant d'ennemis qu'il y a de jours en l'an. Ne prenez point cette conduite : tenez-vous au 26 ou au 16, quand vous vous en trouverez bien; ne suivez point mon exemple, ni celui du monde corrompu, qui suit le temps et change comme lui. Soyez constante, et croyez qu'au lieu de vouloir vous soumettre à mon calendrier, c'est moi qui approuve le vôtre.

Je fais juge M. le Coadjuteur ou madame de Rochebonne, si je ne dis pas bien. J'ai grande envie de savoir si vous aurez vu ce pauvre Coulanges ; cela est bien cruel qu'il ait pris la peine de faire tant de chemin pour vous voir un moment ; et peut-être point du tout. Le pauvre Léon a toujours été à l'agonie depuis que je vous ai mandé qu'il se mouroit ; il y est plus que jamais, et il saura bientôt mieux que vous si la matière raisonne. C'est un dommage extrême que la perte de ce petit évêque ; c'étoit, comme disent nos amis, un esprit *lumineux*[1] sur la philosophie. Le vôtre l'est aussi : vos lettres sont ma vie ; je ne vous dis pas la moitié ni le quart de l'amitié que j'ai pour vous.



199. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 30 septembre 1671.

JE crois qu'à présent l'opinion *léonique* est la plus assurée : il voit de quoi il est question, et si la matière raisonne ou ne raisonne pas, et quelle sorte de petite intelligence Dieu a donnée aux

1. Expression nouvelle alors, et qu'on devoit aux écrivains de Port-Royal.

bêtes, et tout le reste. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel, *o che spero!* Il mourut lundi matin : je fus à Vitré, je le vis, et je voudrois ne l'avoir point vu. Son frère l'avocat général me parut inconsolable; je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes bois : il me dit qu'il étoit trop affligé pour chercher cette consolation. Ce pauvre petit évêque avoit trente-cinq ans, il étoit établi; il avoit un des plus beaux esprits du monde pour les sciences, c'est ce qui l'a tué : comme Pascal, il s'est épuisé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail, mais c'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là; et puis il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde, et que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous.

Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève; surtout je suis charmée du troisième traité, *des moyens de conserver la paix avec les hommes*[1] : lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve, et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin. Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait; il nous découvre ce que nous

1. « Ce traité, dit Voltaire, est un chef-d'œuvre, auquel on ne trouve rien d'égal en ce genre dans l'antiquité. » (*Siècle de Louis XIV.*)

sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la sincérité d'avouer; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces messieurs-là. Sans la consolation de la lecture, nous mourrions d'ennui présentement; il pleut sans cesse : il ne vous en faut pas dire davantage pour vous représenter notre tristesse. Mais vous, qui avez un soleil que j'envie, je vous plains d'avoir quitté votre Grignan; il y fait beau, vous y étiez en liberté avec une bonne compagnie, et, au milieu de l'automne, vous le quittez pour vous enfermer dans une petite ville; cela me blesse l'imagination. M. de Grignan ne pouvoit-il point différer son assemblée? n'en est-il point le maître? Et ce pauvre M. de Coulanges, qu'est-il devenu? Notre solitude nous fait la tête si creuse, que nous nous faisons des affaires de tout; je lis et relis vos lettres avec un plaisir et une tendresse que je souhaite que vous puissiez imaginer, car je ne vous le saurois dire; il y en a une dans vos dernières que j'ai le bonheur de croire, et qui soutient ma vie; les réponses font de l'occupation, mais il y a toujours du temps de reste. Notre abbé est trop glorieux de toutes les douceurs que vous lui mandez; je suis contente de lui sur votre sujet.



Pour La Mousse, il fait des catéchismes les fêtes et les dimanches : il veut aller en paradis;

je lui dis que c'est par curiosité, et afin d'être assuré une bonne fois si le soleil est un amas de poussière qui se meut avec violence, ou si c'est un globe de feu. L'autre jour il interrogeoit des petits enfants; et, après plusieurs questions, ils confondirent le tout ensemble, de sorte que, venant à leur demander qui étoit la Vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre que c'étoit le créateur du ciel et de la terre. Il ne fut point ébranlé par les petits enfants; mais voyant que des hommes, des femmes et même des vieillards disoient la même chose, il en fut persuadé, il se rendit à l'opinion commune. Enfin il ne savoit plus où il en étoit, et si je ne fusse arrivée là-dessus, il ne s'en fût jamais tiré. Cette nouvelle opinion eût bien fait un autre désordre que le mouvement des petites parties. Adieu, ma très-chère enfant vous voyez bien que ce qui s'appelle se chatouiller pour se faire rire, c'est justement ce que nous faisons. Je vous embrasse très-tendrement, et vous prie de me laisser penser à vous et vous aimer de tout mon cœur.





200. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 4 octobre 1671.

Vous voilà donc à votre assemblée : je vous ai mandé combien je trouvois mauvais que M. de Grignan l'eût mise en ce temps, pour vous ôter tout l'agrément de votre séjour de campagne, et tout le plaisir de votre bonne compagnie. Vous avez perdu aussi le pauvre Coulanges, qui m'écrit de Lyon tous ses déplaisirs, et ne songe plus qu'à s'en retourner à Paris, c'est-à-dire à Autry[1], d'où il ne seroit pas sorti sans l'espérance de vous voir : toute sa consolation, c'est de parler de vous avec ce chamarier de Rochebonne, qui ne peut se taire de vos perfections. Si je n'avois point trouvé ridicule de vous envoyer toutes mes lettres, je vous aurois envoyé celle-là avec celle du comte Des Chapelles ; mais voilà sa réponse, qui suffira, avec deux autres lettres que je veux que vous ayez, celle de M. Le Camus et celle de M. d'Harouïs. Je pense que, pour vous donner le temps de lire

1. Terre près de Gien appartenant à la sœur de M. de Coulanges, madame la comtesse de Sansay.

tout ce que je vous envoie, la civilité m'obligeroit à finir ici ma lettre; mais je veux savoir auparavant si vous n'avez point ri de la rêverie naturelle que je fis à Vitré, en priant ce gentilhomme de Basse-Bretagne de nous faire vitement dîner. Je crus que cela vous feroit souvenir de cet homme à la Merci[1], que je voulois qui raccommodât mes manches, et qui étoit le clerc d'un secrétaire du roi. Mais ce que vous me dites du soleil et de la lune, de M. de Chaulnes et de M. de Lavardin, est très-bien dit, et pour vous, vous êtes toujours sur l'horizon. Cela est vrai, ma fille, vous ne vous reposez jamais, vous êtes toujours dans le mouvement, et je tremble quand je pense à votre état et à votre courage, qui, assurément, passe de beaucoup vos forces. Je conclus comme vous, que, quand vous voudrez vous reposer, il ne sera plus temps, et qu'il n'y aura aucune ressource à vos fatigues passées. Cette pensée m'occupe et m'afflige beaucoup, car enfin ce ne sont plus ici les premiers pas, ce sont les derniers; ce sont des brèches sur d'autres brèches, et des abîmes sur des abîmes. Nous en parlons souvent, notre abbé et moi, quoique peu instruits; mais à vue de pays on juge

1. C'est-à-dire à l'église des Pères de la Merci, qui étoit rue du Chaume à Paris.

bien où tout ceci peut aller : cet endroit est bien digne de votre attention, car il n'y va pas d'une chute médiocre. On va bien loin, dit-on, quand on est las; mais quand on a les jambes rompues, on ne va plus du tout[1]. Je crois que vous êtes assez habile pour appuyer sur ces considérations, et pour en parler avec notre Coadjuteur, qui a tout ce qui est nécessaire pour vous bien conseiller, car il a un grand sens, un bon esprit, un courage digne du nom qu'il porte : il faut tout cela pour décider dans une occasion comme celle-ci. Notre abbé s'estime bien heureux que vous comptiez son avis pour quelque chose; il ne souhaite la vie et la santé que pour vous aller donner ses conseils, et prendre le jeton dont vous savez qu'il s'aide parfaitement bien. Voici, ma chère enfant, une lettre qui n'est pas délicieuse; mais encore faut-il parler quelquefois des choses importantes qui tiennent au cœur : vous savez d'ailleurs, et je vous l'ai dit en chanson, qu'on *ne rit pas toujours*. Non assurément, il s'en faut de beaucoup; cependant soyez en garde pour ne pas faire de la bile noire : songez uniquement à votre santé,

1. Les dépenses énormes qu'entraînoit pour M. de Grignan sa résidence continuelle dans son gouvernement étoient au-dessus de ses forces.

si vous aimez la mienne, et croyez qu'aussitôt que je serai délogée à Pâques, je ne penserai plus qu'à vous aller voir et à vous donner toutes les facilités possibles pour revenir avec moi, dans un degré moins élevé, mais plus commode. Que dit Adhémar du retour du comte de Guiche? Adieu, mon enfant, je suis à vous. J'embrasse M. le lieutenant général qui n'est plus chasseur.



201. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ À MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 7 octobre 1671.

Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je lise de beaux livres. Celui dont il s'agit présentement, c'est cette *Morale* de Nicole; il y a un traité sur les moyens d'entretenir la paix entre les hommes, qui me ravit; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention. Je crois que tout le monde s'y trouve; pour moi, je suis persuadée qu'il a été fait à mon intention; j'espère aussi d'en profiter; j'y

ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : Je suis trop vieux pour me corriger; je pardonnerois plutôt aux jeunes gens de dire : Je suis trop jeune. La jeunesse est si aimable qu'il faudroit l'adorer, si l'âme et l'esprit étoient aussi parfaits que le corps; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner, par les bonnes qualités, ce qu'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et, par cette raison, je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets.

Je vous crois à Lambesc, mais je ne vous vois pas bien d'ici; il y a des ombres dans mon imagination qui vous couvrent à ma vue. Je m'étois fait le château de Grignan, je voyois votre appartement, je me promenois sur votre terrasse, j'allois à la messe dans votre belle église; mais je ne sais plus où j'en suis : j'attends avec impatience des nouvelles de ce lieu-là et des manières de l'évêque. Il y avoit dans mon dernier paquet une lettre qui me donnoit beaucoup d'espérance. Quoique vous ayez été deux ordinaires sans m'écrire, j'espère un peu vendredi d'avoir une lettre de vous, et si je

n'en ai point, vous avez été si prévoyante, que je ne serai point en peine : il y a des soins, comme, par exemple, celui-là, qui marquent tant de bonté, de tendresse et d'amitié, qu'on est charmé. *Amen*, ma très-chère et très-aimable; je ne veux point vous écrire davantage aujourd'hui, quoique mon loisir soit grand : je n'ai que des riens à vous mander, c'est abuser d'une lieutenante générale qui tient les États dans une ville, et qui n'est pas sans affaires; cela est bon quand vous êtes dans votre palais d'Apollidon. Notre abbé, notre Mousse sont toujours tout à vous; et pour moi, ma fille, ai-je besoin de vous dire ce que je vous suis et ce que vous m'êtes ?

Le comte de Guiche est à la cour tout seul de son air et de sa manière, un héros de roman, qui ne ressemble point au reste des hommes : voilà ce qu'on me mande.





202. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 11 octobre 1671.

Vous avez été fâchée de quitter Grignan, vous avez eu raison; j'en ai été quasi aussi triste que vous, et j'ai senti votre éloignement de vingt lieues, comme je sentirois un changement de climat. Rien ne me console que la sûreté où vous serez à Aix pour votre santé; vous accoucherez au bout de l'an tout juste. J'emploie tous mes jours à songer à ceux de l'année dernière que je passois avec vous. Il est vrai qu'on ne peut pas avoir moins perdu de temps que vous avez fait; mais si, après cette couche-ci, M. de Grignan ne vous donne quelque repos, comme on fait à une bonne terre, bien loin d'être persuadée de son amitié, je croirai qu'il veut se défaire de vous; et le moyen de résister à ces continuelles fatigues? Il n'y a ni jeunesse, ni santé qui n'en soient détruites. Enfin je lui demande pour vous cette marque de sa tendresse et de sa complaisance : je ne veux point vous trouver grosse; je veux que vous veniez vous promener avec moi dans ces prés que vous me promettez, et que nous

mangions de ce divin muscat, sans crainte de la colique. Nous ne pensons qu'à notre voyage; et si uotre abbé peut vous être bon à quelque chose, il sera au comble de ses désirs : vous nous souhaitez, il n'en faut pas tant pour nous faire voler vers vous. Nous quitterons les Rochers à la fin du mois qui vient; il me semble que ce sont les premiers pas, et j'en sens de la joie : j'en aurai beaucoup si vous arrivez à Aix en bonne santé.

Je ne trouve pas bien prudent d'avoir fait ce voyage de Lambesc au milieu de votre sept. Mais quelle folie de s'appeler *M. et madame de Grignan, et le chevalier de Grignan*[1], et venir vous faire la révérence! Qu'est-ce que ces Grignans-là? Pourquoi n'êtes-vous pas uniques en votre espèce? Celle de vos scorpions me fait grand'peur : vous savez bien au moins que leur piqûre est mortelle; je suis persuadée que, puisque vous avez des bâtiments pour vous garantir du chaud, vous n'êtes point aussi sans de l'huile de scorpion, pour vous servir de contre-poison. Je ne connoissois la Provence que par les grenadiers, les orangers et les jasmins : voilà comme on nous la dépeint. Pour nous, ce sont des châtaignes qui font

1. *Ces Grignans-là* étoient d'une ancienne maison établie à Salon, dans la viguerie d'Aix.

notre ornement; j'en avois l'autre jour trois ou quatre paniers autour de moi; j'en fis bouillir, j'en fis rôtir, j'en mis dans ma poche : on en sert dans les plats, on marche dessus; c'est la Bretagne dans son triomphe.

M. d'Usez est à son abbaye près d'Angers : il m'a envoyé un exprès; il dit qu'il me viendra voir, mais je n'en crois rien; il dit que vous êtes adorable, et adorée de tous les Grignans, je le crois : vous l'êtes ici au moins autant, sans offenser personne. Mon oncle est comme je le souhaite sur votre sujet; Dieu nous le conserve! La Mousse approuve fort que vous laissiez reposer votre lettre; on ne juge jamais bien d'abord de ces sortes d'ouvrages; il vous conseille même de la faire voir à quelqu'un de vos amis : ils en jugent mieux que nous-mêmes; en attendant il est tout à vous.

Que dirai-je à nos Grignans? Vous êtes bien méchante de leur faire voir toutes mes folies : pour vous, qui les connoissez, il n'est pas possible de vous les cacher; mais eux, avec qui j'ai mon honneur à garder.... Adieu, ma chère enfant, je vous recommande ma vie; vous savez ce que vous avez à faire pour la conserver.





203. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 14 octobre 1671.

Je m'en vais vous mander un petit secret; n'en parlez pas, je vous prie, si personne ne vous l'a mandé. Vous saurez que notre pauvre d'Hacqueville a tant fait et s'est si fort tourmenté autour de ses amis, qu'il en est tombé malade; on prend même plaisir à dire que c'est de la petite vérole, et qu'il a vu tous les jours M. de Chevreuse, qui l'a; je ne le crois point, mais voici ce qui est. On lui a écrit une lettre d'une main inconnue, par laquelle on lui demande une heure du lendemain, pour une consultation qui doit se faire chez le cardinal de Retz. On marque ensuite toutes les heures du jour, comme il a accoutumé de les employer; on le prie de venir voir donner un remède à cinq heures à M. le maréchal de Gramont et d'aller querir dans son carrosse M. Brayer pour le petit de Monaco; on l'avertit d'envoyer savoir des nouvelles de tous les malades dont on lui fait la liste; on le conjure de ne pas

manquer de se trouver le soir chez mademoiselle de Clisson, qui a de grands maux de mère; on parle du commerce de Provence et de tous les pays de l'Europe, et l'on finit par : *Dormez*, *dormez*, *vous ne sauriez mieux faire*. Enfin, il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente sa fièvre. Ne me citez jamais, sur la vie; on vous le mandera peut-être d'ailleurs.

Je sais que M. de Coulanges a eu le courage de vous aller chercher à Lambesc. Ma fille, que je l'aime d'avoir pris cette peine! qu'il a bien fait! qu'il est aimable! que je l'embrasserai de bon cœur! et que vous méritez bien qu'on en fasse davantage pour vous! Mais tout le monde n'est pas digne de le comprendre, et c'est un mérite que d'être entré, comme il a fait, dans cette vérité. Aussi vous lui avez écrit des merveilles, et je vous en loue et vous en remercie, car vous savez comme je l'aime. Adhémar sera trop aise de revenir avec lui.

L'abbé Testu est retourné en Touraine, n'ayant pu durer à Paris; et pour varier un peu la phrase, il a mené à ce second voyage toute la *case* de Richelieu. Si vous pouviez croire que ce fût pour vous que Paris lui fût insupportable, vous seriez bien glo-

rieuse; mais vous seriez seule de votre sentiment.

Il y a de la division dans la maison de Gramont entre les deux frères[1]; notre ami d'Hacqueville est fort mêlé là dedans. Louvigny n'a pas assez d'argent pour acheter la charge[2]; je ne sais si l'on vous mande ce détail.

J'étois hier dans une petite allée à main gauche du mail, très-obscure; je la trouvai belle : je fis écrire sur un arbre : *E di mezzo l'orrore, esce il diletto*[3].

Si M. de Coulanges est encore avec vous, embrassez-le pour moi, en l'assurant que je suis fort contente de lui. Et ces pauvres Grignans n'auroient-ils rien? Et vous, ma chère petite, quoi! pas un mot d'amitié?

1. Le comte de Guiche et le comte de Louvigny, depuis duc de Gramont.

2. De colonel des gardes françoises.

3. Et du milieu de l'horreur naît le charme.





204. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 18 octobre 1671.

L'ENVIE que vous avez d'envoyer ma première lettre à quelqu'un., afin qu'elle ne soit pas perdue, m'a fait rire, et souvenir d'une Bretonne qui vouloit avoir un *factum* qui m'avoit fait gagner un procès, comme un sûr moyen de gagner le sien.

Vous voilà donc à Lambesc, ma fille; mais vous êtes grosse jusqu'au menton. La mode de Provence me fait peur. Quoi! ce n'est donc rien que de ne faire qu'un enfant? Une fille n'oseroit s'en plaindre, et les femmes en font ordinairement deux ou trois. Je n'aime point cette grosseur excessive; tout au moins cela vous donne de cruelles incommodités.

A M. DE GRIGNAN.

Écoutez, Monsieur le Comte, c'est à vous que je parle : vous n'aurez que des rudesses de moi pour toutes vos douceurs. Vous vous plaisez dans vos œuvres : au lieu d'avoir pitié de ma fille, vous ne faites qu'en rire; il paroît

bien que vous ne savez ce que c'est que d'accoucher. Mais écoutez, voici une nouvelle que j'ai à vous dire : c'est que si après ce garçon-ci, vous ne lui donnez quelque repos, je croirai que vous ne l'aimez point, et que vous ne m'aimez point aussi ; je n'irai point en Provence : vos hirondelles auront beau m'appeler, point de nouvelles ; et de plus, j'oubliois ceci : c'est que je vous ôterai votre femme. Pensez-vous que je vous l'aie donnée pour la tuer, pour détruire sa santé, sa beauté, sa jeunesse ? Il n'y a point de raillerie : je vous demanderai cette grâce à genoux en temps et lieu : en attendant, admirez ma confiance de vous faire une menace de ne point aller en Provence. Vous voyez par là que vous ne perdez ni votre amitié ni vos paroles. Nous sommes persuadés, notre abbé et moi, que vous serez fort aise de nous voir. Nous vous mènerons La Mousse, qui vous rend grâce de votre souvenir ; et pourvu que je ne trouve point une femme grosse, et toujours grosse, et encore grosse, vous verrez si nous ne sommes pas des gens de parole. En attendant, ayez-en un soin extrême, et prenez garde qu'elle n'accouche à Lambesc. Adieu, mon cher Comte.

Je reviens à vous, ma belle, et vous dis donc que je vous plains fort : songez à ne point

accoucher à Lambesc. Quand vous aurez passé le huitième, il n'y a plus d'heure. Vous avez présentement M. de Coulanges : qu'il est heureux de vous voir ! qu'il a bien fait d'avoir pris courage, et vous de l'avoir pressé ! Embrassez-le pour moi, et tous vos Grignans, car on ne sauroit s'empêcher de les aimer. Ma tante[1] me mande que votre enfant pince tout comme vous ; elle est méchante ; je meurs d'envie de la voir. Hélas ! j'aurois grand besoin de cet homme noir pour me faire prendre un chemin dans l'air : celui de terre devient si épouvantable que je crains quelquefois que nous ne soyons assiégés ici par les eaux. Il est vrai qu'après vous avoir vue partir pour la Provence, au milieu des abîmes, il faut croire qu'il n'y a rien d'impossible.

Je reviens à votre histoire. Je m'étois moquée de celle de La Mousse ; mais je ne me moque pas de celle-ci : vous me l'avez très-bien contée, et si bien que j'en frissonnois en la lisant ; le cœur m'en battoit : en vérité, c'est la plus étrange chose du monde. Cet *Auger* enfin, c'est un garçon que j'ai vu, à qui je parlerai, et qui conte cela tout naïvement : je crois que rien ne peut être plus positif ; c'est un sylphe

1. La marquise de La Trousse, Henriette de Coulanges, veuve de François Le Hardy.

assurément. Après la promesse que vous faites, je ne doute pas qu'il n'y ait presse à qui vous apportera ici : la récompense est digne d'être bien disputée, et si je ne vous vois arriver, je croirai que cela vient de la guerre que cette préférence aura émue entre eux. Cette guerre sera bien fondée, et si les sylphes pouvoient périr, ils ne pourroient le faire dans une plus belle occasion. Enfin, ma fille, je vous remercie mille fois de m'avoir si bien conté cette histoire d'original; c'est la première de cette nature dont je voudrois répondre.

Je trouve plaisants les miracles de votre solitaire; mais s'il les croit, j'en doute fort, et M. de Grignan a grande raison de l'aller prêcher de temps en temps : sa vanité pourroit bien le conduire du milieu de son désert dans le milieu de l'enfer. Ce seroit un beau chemin; il n'eût pas été besoin de prendre tant de peine : s'il ne va que là, on y va fort bien de partout. Je craindrai fort pour son salut, jusqu'à ce que vous m'en assuriez. Je vous crois, et je sais que vous êtes tout comme il faut pour n'être persuadée qu'à bonnes enseignes. Dieu est tout-puissant, qui est-ce qui en doute? Mais nous ne méritons guère qu'il nous montre sa puissance.

Je suis fort aise que M. de Grignan ait bien harangué, cela est agréable pour soi : on ne

se soucie pas des autres. M. de Chaulnes parla bien aussi, un peu pesamment; mais cela n'étoit pas mal à un gouverneur. Pour M. de Lavardin, il a la langue fort bien pendue. J'ai mandé à Corbinelli qu'assurément son paquet avoit été perdu avec tant d'autres lettres que je regrette tous les jours. Adieu, ma chère enfant; je vous aime si passionnément que j'en cache une partie, de peur de vous accabler. Je vous remercie de vos soins, de votre amitié, de vos lettres; ma vie tient à toutes ces choses-là.



205. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 21 octobre 1671

QUE votre ventre me pèse, ma chère petite! Songez que vous n'êtes pas seule à étouffer, et que le grand intérêt que je prends à votre santé me feroit devenir habile, si j'étois auprès de vous. Les avis que je donne à la Deville feroient croire à madame Moreau[1] que j'aurois eu des enfants.

1. Cette dame Moreau avoit gardé madame de Grignan pendant sa couche, comme nous l'apprend la lettre 210.

En vérité, j'en ai beaucoup appris depuis trois ans. J'avoue que d'abord l'honnêteté et la *préciosité* d'un long veuvage m'avoient laissée dans une profonde ignorance; mais je deviens *matrone* à vue d'œil.

Vous avez présentement M. de Coulanges : il vous aura bien réjoui le cœur; mais quand vous recevrez cette lettre, vous ne l'aurez plus. Je l'aimerai toute ma vie du courage qu'il a eu de vous aller trouver jusqu'à Lambesc. J'ai fort envie de savoir des nouvelles de ce pays-là. Je suis accablée de celles de Paris; surtout la répétition du mariage de MONSIEUR me fait sécher sur pied. Je suis en butte à tout le monde, et tel qui ne m'a point écrit se réveille pour mon malheur afin de me l'apprendre. Je viens d'écrire à l'abbé (Le Camus) de Pontcarré : « Que je le conjure de ne m'en plus rompre la tête, ni de la Palatine qui va querir la Princesse[1], ni du maréchal du Plessis qui va l'épouser à Metz, ni de MONSIEUR qui va consommer à Châlons, ni du roi qui va les voir à Villers-Cotterets; qu'en un mot, je n'en veux plus entendre parler qu'ils n'aient couché et recouché ensemble; que je voudrois être à Paris pour n'entendre plus parler de nouvelles; que du moins si je pouvois me

1. Voyez la lettre 186 et la note t. II, p. 67.

venger sur les Bretons de la cruauté de mes amis, je prendrois patience; mais qu'ils sont six mois à tourner sans ennui sur une nouvelle de la cour, et à la regarder de tous les côtés; que pour moi, j'ai encore un petit reste de bel air qui me rend *précieuse*, et qui fait que je me lasse aisément. » En effet, je me détourne des lettres où je crois qu'on me va parler encore de nouvelles, et je me jette avidement sur les lettres d'affaires. Je lus hier avec un plaisir extrême une lettre du bonhomme Lamaison[1], que j'étois bien assurée qui ne me diroit pas un mot de ce mariage, mais qui salue toujours fort humblement madame la Comtesse, comme si elle étoit encore à mes côtés. Hélas! il ne me faudroit guère prier pour me faire pleurer présentement : un tour de mail sur le soir en feroit l'office.

A propos, il y a des loups dans mon bois; j'ai deux ou trois gardes qui me suivent les soirs, le fusil sur l'épaule; *Beaulieu* est le capitaine. Nous avons honoré depuis deux jours le clair de la lune de notre présence, entre onze heures et minuit. Avant-hier nous vîmes d'abord un homme noir; je songeai à celui d'*Auger*, et je me préparois déjà à refuser sa jarretière. Il s'approcha, et nous trouvâmes que c'étoit

1. Régisseur de la terre de Bourbilly.

M. de La Mousse. Un peu plus loin nous vîmes un corps blanc tout étendu; nous approchâmes de celui-là, c'étoit un arbre que j'avois fait abattre la semaine passée. Voilà des aventures bien extraordinaires; je crains que vous n'en soyez effrayée en l'état où vous êtes; buvez un verre d'eau, ma fille. Si nous avions des sylphes à notre commandement, nous pourrions vous conter quelque histoire digne de vous divertir; mais il n'appartient qu'à vous de voir une telle diablerie, sans pouvoir en douter. Quand ce ne seroit que pour parler à *Auger*, il faut que j'aille en Provence : cette histoire m'a bien occupée et bien divertie; j'en ai envoyé la copie à ma tante, croyant que vous n'auriez pas eu le courage de l'écrire deux fois si bien et si exactement. Dieu sait quel goût je trouve à ces sortes de choses en comparaison des *Renaudot*[1], qui égayent leur plume à mes dépens. Adieu, ma chère belle, je vous vois, et je pense à vous sans cesse. Mille amitiés aux Grignans, à proportion de ce que vous croyez qu'ils m'aiment : cette règle est bonne, je m'en fie à vous.

1. C'est-à-dire des faiseurs de gazettes, dont l'invention est due à Renaudot.



206. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 25 octobre 1671.

Me revoilà dans mes lamentations de Jérémie; je n'ai reçu qu'un paquet cette semaine, et je dois croire l'autre perdu : vous n'avez point été sept jours sans m'écrire; il y a cela entre vos lettres. Ma fille, c'est un démon qui les dérobe, et qui s'en joue; c'est le sylphe d'*Auger :* quoi qu'il en soit, j'en suis inconsolable. Voilà une lettre pour votre évêque; vous avez très-bien fait d'ouvrir la sienne; elle est toute farcie de tendresse. Je le prends par ses paroles, et je compte là-dessus plus qu'il ne voudroit. C'est très-bien fait : pourquoi s'embarque-t-il dans de si extrêmes protestations? Je crois que ma réponse n'est point mal : la fin est bien méchante et bien commune. J'ai quasi donné dans la *justice de croire;* mais voilà justement où je ne m'en soucie pas. Si vous n'avez point jeté mes dernières lettres, mandez-moi s'il n'y en a pas une du 30 septembre[1]. Eh bien! c'est justement celle où vous me disiez de l'avoir reçue,

1. C'est la lettre 199, t. II, p. 122.

que le diable a emportée : j'en reviens toujours là, parce que j'en suis désespérée.

On me mande que le roi a donné un régiment au chevalier de Grignan : je crois que c'est *Adhémar ;* si c'est quelque chose de bon, j'en suis ravie. Mais que dirons-nous de Coulanges ? N'est-ce point le plus joli homme du monde ? J'ai lu sa lettre, tout comme vous l'avez imaginé, c'est-à-dire en pâmant de rire : toute sa lettre est excellente, et ses chapitres. Mon Dieu ! que j'ai envie de le voir, de l'embrasser, de parler de vous avec lui ! Il est ravi de tout ce que vous faites, et en vérité il a raison : on ne peut assez vous admirer ; je ne saurois faire les honneurs de vous, j'en suis touchée comme les autres, et j'en demeure d'accord avec mes bons amis, sans faire comme la présidente Jeannin : vous souvient-il de ce petit conte ? Enfin, ma fille, que vous manque-t-il ? vous le renviez sur M. de Pomponne. Au milieu de mon rire, je me suis senti des serrements de cœur qui ne paroissoient point y devoir tenir une place, et que je trouvois fort bien le moyen d'y mettre ; tous chemins vont à Rome, c'est-à-dire tout me va droit au cœur. M. de Coulanges écrit tout cela bien plaisamment, et nous en avons ri, comme vous l'avez prévu, et assurément aux mêmes endroits. J'examinerai bien cet hiver, avec lui,

tous les chapitres, et surtout celui de la coiffure; il me paroît assez comme celui d'Aristote dans son chapitre des chapeaux. Mais le chocolat, qu'en dirons-nous? N'avez-vous point peur de vous brûler le sang? Tous ces effets si miraculeux ne nous cacheront-ils point quelque embrasement? Dans l'état où vous êtes, ma chère enfant, rassurez-moi, car je crains ces mêmes effets. J'ai aimé le chocolat, comme vous savez; il me semble qu'il m'a brûlée, et depuis j'en ai bien entendu dire du mal; mais vous dépeignez et vous dites si bien les merveilles qu'il fait en vous, que je ne sais plus qu'en penser. Cet endroit de la lettre de Coulanges est très-plaisant, mais en tout je vous assure qu'elle est plaisante.

Adieu, ma très-chère et très-aimable; je prendrai grand plaisir à lire le chapitre de la tendresse que vous avez pour moi; je vous promets de demeurer fixée dans l'opinion que j'en ai; mais, pour plus grande sûreté, soyez fixée aussi à m'en donner des marques, comme vous faites. Vous savez avec quelle passion je vous aime, et quelle inclination j'ai eue toute ma vie pour vous : tout ce qui peut m'avoir rendue haïssable venoit de ce fonds : il est en vous de me rendre la vie heureuse ou malheureuse. J'embrasse le Comte.

La marquise de Coëtlogon prit tant de

chocolat, étant grosse, l'année passée, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme un diable, qui mourut. Il est vrai que les lettres de notre petit ami[1] ne sont nullement agréables, il y a trop de paroles; il fait bien d'être honnête homme d'ailleurs. Je fais réponse à M. de Coulanges; ma tante ne le croit plus auprès de vous.



207. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 28 octobre 1671.

LES scorpions, ma fille! il me semble que c'étoit là un vrai chapitre pour le livre de M. de Coulanges. Celui de l'étonnement de vos entrailles sur la glace et sur le chocolat est une matière que je veux traiter à fond avec lui, mais plutôt avec vous, et vous demander de bonne foi si vos en-

1. Ce petit ami ne peut être que La Mousse, car M. de Sévigné n'étoit plus aux Rochers (voyez la lettre 176), et ce n'étoit que son fils et La Mousse que madame de Sévigné qualifioit de *nos petits amis*. C'est ainsi que dans la lettre 171 elle dit : « J'ai souvent des conversations sur ce sujet avec *un de nos petits amis*. » Madame de Sévigné ne désigne jamais d'Hacqueville par le nom de *petit ami*.

trailles n'en sont point offensées, et si elles ne vous font point de bonnes coliques, pour vous apprendre à leur donner de telles *antipéristases*[1] : voilà un grand mot. J'ai voulu me raccommoder avec le chocolat; j'en pris avant-hier pour digérer mon dîner, afin de bien souper, et j'en pris hier pour me nourrir, afin de jeûner jusqu'au soir : il m'a fait tous les effets que je voulois. Voilà de quoi je le trouve plaisant, c'est qu'il agit selon l'intention. Je ne sais pas ce que vous avez fait ce matin; pour moi, je me suis mise dans la rosée jusqu'à mi-jambes pour prendre des alignements; je fais des allées de retour tout autour de mon parc, qui seront d'une grande beauté; si mon fils aime les bois et les promenades, il bénira bien ma mémoire. Mais, à propos de mère, on accuse celle du marquis de S......[2] de l'avoir fait assassiner : il a été criblé de cinq ou six coups de fusil; on croit qu'il en mourra. Voilà une belle scène pour notre petite amie. Je mande

1. Ce mot vient du grec et il signifie, en langage philosophique, l'action de deux qualités contraires, dont l'une donne de la vigueur et de l'activité à l'autre.

2. Le secret de cette initiale est révélé par ces lignes de Moréri : « Henri de Senneterre (Saint-Nectaire), marquis de Châteauneuf, vicomte de Lestranges, fut blessé à Privas, le 13 octobre 1671, *à l'occasion d'un grand différend qu'il avoit avec sa mère*, et mourut de ses blessures le 25 du même mois. »

à mon fils que j'approuve le procédé de cette mère, que voilà comme il faut corriger les enfants, et que je veux faire amitié avec elle. Je crois qu'il est à Paris, votre petit frère; il aime mieux m'y attendre que de revenir ici; il fait bien. Mais que dites-vous de mon mari, l'abbé d'Effiat? Je suis bien malheureuse en maris : il épouse une jeune nymphe de quinze ans[1], fille de M. et de madame de La Bazinière, façonnière et coquette en perfection; le mariage se fait en Touraine. Il a quitté quarante mille livres de rente de bénéfices pour . . . Dieu veuille qu'il soit content; tout le monde en doute, et trouve qu'il auroit bien mieux fait de s'en tenir à moi.

M. d'Harouïs m'écrit ceci : « Mandez à madame de CARIGNAN[2] que je l'adore. Elle est à ses petits États : ce ne sont pas des gens comme nous, qui donnons des cent mille écus; mais au moins qu'ils lui donnent autant qu'à madame de Chaulnes pour sa bienvenue. » Il aura beau souhaiter, et moi aussi,

1. Cette jeune nymphe, nommée Marie-Anne Bertrand de La Bazinière, n'épousa point, comme le bruit en couroit alors, l'abbé d'Effiat, que madame de Sévigné appelle en riant son mari; elle épousa, plus tard, le comte de Nancré. Voyez la lettre suivante.

2. Allusion à la méprise de ce gentilhomme breton, dont il est parlé dans la lettre 187.

vos esprits sont secs, et leur cœur s'en ressent; le soleil boit toute leur humidité, et c'est ce qui fait la bonté et la tendresse. Ma fille, je vous embrasse mille fois; je suis toujours dans la douleur d'avoir perdu un de vos paquets la semaine passée : la Provence est devenue mon vrai pays; c'est de là que viennent tous mes biens et tous mes maux. J'attends toujours les vendredis avec impatience, c'est le jour de vos lettres. Saint-Pavin[1] fit autrefois une épigramme sur les vendredis, qui étoient les jours qu'il me voyoit chez l'abbé; il parloit aux dieux, et finissoit :

Multipliez les vendredis,
Je vous quitte de tout le reste.

A l'applicazione, signora. M. d'Angers[2]

1. Ce poëte passoit pour être athée. Il paroît qu'il se convertit, sur la fin de sa vie. Voici l'épigramme dont parle madame de Sévigné :

Seigneur, que vos bontés sont grandes
De nous écouter de si haut!
On vous fait diverses demandes,
Seul vous savez ce qu'il nous faut.
Je suis honteux de mes foiblesses,
Pour les honneurs, pour les richesses :
Je vous importunai jadis;
J'y renonce, je le proteste :
Multipliez les vendredis,
Je vous quitte de tout le reste.

2. Henri Arnould, évêque d'Angers.

m'écrit des merveilles de vous; il a fort vu M. d'Uzès, qui ne peut se taire de vos perfections : vous lui êtes très-obligée de son amitié; il en est plein, et la répand avec mille louanges qui vous font admirer. Mon abbé vous aime très-parfaitement, La Mousse vous honore, et moi je vous quitte : ah! marâtre! Un mot aux chers Grignans.



208. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 1er novembre 1671.

Si cette première lettre de Coulanges que j'ai perdue étoit comme les trois autres, il en faut pleurer; car, tout de bon, on ne peut écrire plus agréablement : vous faites un dialogue entre vous autres, qui vaut tout ce qu'on peut dire; chacun y dit son mot très-plaisamment. Pour vous, ma fille, je vous reconnois bien à consentir que Coulanges s'en aille demain, plutôt qu'à demeurer avec vous toute sa vie; cette éternité vous fait peur, comme à moi d'aller en litière avec quelqu'un. Je ne veux point vous dire la seule personne du monde avec qui j'y voudrois aller. Je suis fort aise de connaître *Jacquemart*

et *Marguerite*[1]; il me semble que je suis avec vous tous, et il me semble que je vous vois et M. de Coulanges. Il faut avouer que vous êtes une honnête femme de vous ajuster comme vous faites en Provence avec votre mari, et d'avoir passé neuf mois avec nous à Paris comme une vraie demoiselle de Lorraine : vous souvient-il de ce manteau noir dont vous nous honoriez tous les jours? J'espère que je renouvellerai tous vos ajustements quand j'arriverai à Grignan; mais point de grossesse, mon cher Grignan, je vous en conjure tendrement; ayez pitié de votre aimable femme, laissez-la reposer comme une bonne terre. Si vous me le promettez, je vous aimerai de tout mon cœur. Je comprends, ma fille, la crainte que vous avez de perdre votre premier président[2]. Votre imagination va vite, car il n'est point en danger. Voilà les tours que me fait la mienne à tout moment; il me semble toujours que tout ce que j'aime, tout ce qui m'est bon, va m'échapper, et cela donne de telles tristesses à mon cœur, que si elles étoient continuelles comme

1. Noms des deux figures qui frappent les heures à l'horloge du beffroi de Lambesc, où se trouvoit alors madame de Grignan, pendant la tenue des États de Provence.

2. M. de Forbin d'Oppède; il mourut en effet le 14 novembre suivant.

elles sont vives, je n'y pourrois pas résister. Sur cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre et à la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirable là-dessus? J'en suis charmée, je n'ai rien vu de pareil. Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde; je suis moins capable que personne de la comprendre. Mais, quoique dans l'exécution on se trouve foible, c'est pourtant un plaisir que de méditer avec lui, et de faire réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse que nous recevons d'une telle fumée; et à force de trouver ses raisonnements vrais, il ne seroit pas impossible qu'on s'en servît dans certaines occasions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi que nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des foiblesses de notre cœur. M. d'Andilly est aussi content que nous de ce beau livre.

M. de Coulanges vous a gagné votre argent; mais vous avez bien ri en récompense : rien ne peut égaler ce qu'il a écrit à sa femme. Je ne crois pas que je le quitte cet hiver, tant je serai ravie de parler de vous avec un homme qui vous a vue et admirée de si près. Pour Adhémar, puisqu'il est méchant, je le chasserai; il est vrai qu'il a un régiment, et qu'il entrera par

force. On me mande que ce régiment est une distinction agréable; mais n'est-ce point aussi une ruine ? Ce que je trouve de bon, c'est que le roi se soit souvenu du chevalier de Grignan, en absence; plût à Dieu qu'il se souvînt aussi de son aîné, puisqu'il va bien jusqu'en Suède chercher de fidèles serviteurs! On dit que M. de Pomponne fait sa charge comme s'il n'avoit jamais fait autre chose; personne ne s'y est trompé.

J'aime le Coadjuteur de m'aimer encore. Adhémar, chevalier, approchez-vous, que je vous embrasse; je suis attachée à ces Grignans. Il s'en faut bien que le livre de M. Nicole fasse en moi d'aussi beaux effets qu'en M. de Grignan; j'ai des liens de tous côtés, mais surtout j'en ai un qui est dans la moelle de mes os. Et que fera là-dessus M. Nicole? Mon Dieu, que je sais bien l'admirer! mais que je suis loin de cette bienheureuse indifférence qu'il nous veut inspirer! Adieu, ma très-chère petite; ne me plaignez-vous point de ce que je vais souffrir, présentement que vous êtes dans votre neuvième ? Monsieur le Comte, j'ai bien de la peine à vous pardonner d'avoir mis encore ma fille en cet état, et je suis bien aise que vous remarquiez quand je ne fais point mention de vous dans mes lettres : voilà justement ce que je voulois. Conser-

vez-vous, ma fille, si vous m'aimez. Je sens de la tristesse de voir tous vos visages de Paris vous quitter l'un après l'autre; il est vrai que vous avez votre mari, qui est aussi un visage de Paris. Ma fille, il ne faut point se laisser oublier dans ce pays-là, il faut que je vous ramène; je vous en ferai demeurer d'accord.

Le mariage de l'abbé d'Effiat[1] n'est point fait, comme on me l'avoit mandé; il demande du temps pour y penser, et je crois cette affaire rompue.

1. Il est facile de comprendre que l'abbé d'Effiat n'étoit point dans les ordres, puisque dans cette lettre, ainsi que dans la précédente, il est question de son mariage; mais on l'appeloit *l'abbé*, parce qu'il possédoit l'abbaye Saint-Germain de Toulouse et celle de Trois-Fontaines. Il étoit fils du maréchal d'Effiat.





209. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4 novembre 1671.

AH, ma fille, il y a aujourd'hui deux ans qu'il se passa une étrange scène à Livry[1], et que mon cœur fut dans une terrible presse; mais il faut passer légèrement sur de tels souvenirs. Il y a de certaines pensées qui égratignent la tête. Parlons un peu de M. Nicole, il y a longtemps que nous n'en avons rien dit. Je trouve votre réflexion fort bonne et fort juste sur l'indifférence qu'il veut que nous ayons pour l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grâce, et que la philosophie seule ne suffit pas. Il nous met à si haut prix la paix et l'union avec le prochain, et nous conseille de l'acquérir aux dépens de tant de choses, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente sur ce que le monde pense de nous. Devinez ce que je fais : je recommence ce traité; je voudrois bien en faire un bouillon et l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil et

1. Nouvelle allusion à la scène du cheval, et à la fausse couche de madame de Grignan.

de l'amour-propre, qui se trouvent dans toutes les disputes, et que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, est une chose qui me ravit. Enfin, ce traité est fait pour bien du monde; mais je crois qu'on n'a eu principalement que moi en vue. Il dit que l'éloquence et la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux pensées; cette expression m'a paru belle et nouvelle; ce mot d'*éclat* est bien placé : ne le trouvez-vous pas? Il faut que nous relisions ce livre à Grignan : si j'étois votre garde pendant votre couche, ce seroit notre fait; mais que puis-je vous faire de si loin? Je fais dire tous les jours la messe pour vous; voilà mon emploi, et d'avoir bien des inquiétudes qui ne vous serviront de rien, mais qu'il est impossible de n'avoir pas. Cependant j'ai dix ou douze ouvriers en l'air, qui élèvent la charpente de ma chapelle, qui courent sur les solives, qui ne tiennent à rien, qui sont à tout moment sur le point de se rompre le cou, qui me font mal au dos à force de leur aider d'en bas. On songe à ce bel effet de la Providence, que fait la cupidité, et l'on remercie Dieu qu'il y ait des hommes qui, pour douze sous, veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. « Oh! trop heureux ceux qui plantent des choux! quand ils ont un pied à terre, l'autre n'en est pas loin. » Je tiens ceci d'un



bon auteur[1]. Nous avons aussi des planteurs qui font des allées nouvelles, et dont je tiens moi-même les arbres, quand il ne pleut pas à verse; mais le temps nous désole, et fait qu'on souhaiteroit un sylphe pour nous porter à Paris. Madame de La Fayette me mande que puisque vous me contez sérieusement l'histoire d'*Auger*, elle est persuadée que rien n'est plus vrai, et que vous ne vous moquez point de moi. Elle croyoit d'abord que ce fût une folie de Coulanges, et cela se pouvoit très-bien penser; si vous lui en écrivez, que ce soit sur ce ton.

M. de Louvigny, comme vous voyez, n'a pas eu la force d'acheter la charge[2] de son père. Voilà M. de La Feuillade[3] bien établi; je ne croyois pas qu'il dût si bien rentrer dans le chemin de la fortune. Ma tante a eu une bouffée de fièvre qui m'a fait peur. Votre petite fille a mal aux dents et pince comme vous, cela est plaisant. Que vous dirai-je de plus? Songez que je suis dans un désert; jamais je n'ai vu moins de monde que cette année. La Troche, que j'attendois, est malade. Nous sommes donc

1. Rabelais, dans *Panurge*.

2. La charge de colonel des gardes françoises, qu'avoit occupée le maréchal de Gramont.

3. Cette charge fut dévolue à François d'Aubusson, duc de La Feuillade, dont il a été question dans la lettre 24.

seuls; nous lisons beaucoup, et l'on trouve le soir et le lendemain comme ailleurs. Adieu, ma chère enfant; je suis à vous sans aucune exagération, ni fin de lettre, *hasta la muerte* (jusqu'à la mort) inclusivement; j'embrasse M. de Claudiopolis[1], et le colonel Adhémar et le beau chevalier. Pour M. de Grignan, il a son fait à part.



210. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 11 novembre 1671.

PLUT à Dieu, ma fille, que de penser continuellement à vous avec toutes les tendresses et les inquiétudes possibles vous pût être bon à quelque chose! Il me semble que l'état où je suis ne devroit point vous être entièrement inutile; cependant il ne vous sert de rien : et de quoi pourroit-il vous servir à deux cents lieues de vous? Je crois que l'on songe à tout où vous êtes, qu'on a toutes les prévoyances, qu'on a pris le bon parti, entre aller à Aix ou retourner à Grignan, qu'on a fait venir de bonne heure

1. M. le coadjuteur d'Arles, sacré évêque de Claudiopolis, le 11 décembre 1667.

une sage-femme pour vous y accoutumer un peu, et vous épargner au moins ce qu'on peut vous épargner, je veux dire le chagrin et l'impatience que donne un visage entièrement inconnu. Pour une garde, il faut que vos femmes vous secourent en cette occasion; elles se souviennent de tout le manége de Madame Moreau; et vous, ma fille, vous aurez soin de garder le silence, et vous ne croirez pas faire, comme à Paris, un fort-bon marché d'acheter le plaisir de parler par un grand accès de fièvre. Que vous dirai-je enfin, et que vous puis-je dire, que des choses à peu près de cet agrément? J'ai la tête pleine de tout ceci : je vous en parle, cela est naturel; si cela vous ennuie, cela est naturel aussi : je ne suis point blessée de toutes les choses qui sont à leur place. Il faudroit donc ne point vous écrire jusqu'à ce que je susse que vous êtes accouchée, et ce seroit une étrange chose; il vaut mieux, ma fille, que vous accoutumiez votre esprit à souffrir les pensées justes et naturelles dont on est rempli dans certaines occasions. Peut-être que vous serez accouchée quand vous recevrez cette lettre; mais qu'importe, pourvu qu'elle vous trouve en bonne santé? J'attends vendredi avec de grandes impatiences; voilà comme je suis à toujours pousser le temps avec l'épaule, et c'est ce que je n'aimois point à faire, et que je n'avois fait

de ma vie, trouvant toujours que le temps marche assez, sans qu'on le hâte d'aller. Madame de La Fayette me mande qu'elle va vous écrire; je crois qu'elle n'aura pas manqué de vous apprendre que la Marans entra l'autre jour chez la reine à la comédie espagnole, tout effarée, ayant perdu la tramontane dès le premier pas; elle prit la place de Madame Dufresnoi[1]; on se moqua d'elle, comme d'une folle très-mal-apprise.

L'autre jour, Pomenars passa par ici; il venoit de Laval, où il trouva une grande assemblée de peuple; il demanda ce que c'étoit. C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le comte de Créance; *cet homme-là, sire, c'étoit lui-même*[2]. Il approcha, il trouva que le peintre l'avoit mal habillé, il s'en plaignit; il alla souper et coucher chez le juge qui l'avoit condamné; le lendemain, il vint ici se pâmant de rire; il en partit cependant dès le grand matin, le jour d'après.

Pour des devises, hélas! ma fille, ma pauvre tête n'est guère en état de songer, ni d'imagi-

1. Femme du premier commis de Louvois, ministre de la guerre. Louvois, dont elle passoit pour être la maîtresse, lui avoit procuré une charge chez la reine.

2. Allusion à l'épître de Marot, intitulée : *Au roi pour avoir été dérobé*.

ner : cependant, comme il y a douze heures au jour, et plus de cinquante à la nuit, j'ai trouvé dans ma mémoire *une fusée poussée fort haut*, avec ces mots : *Che peri, pur che s'innalzi*. Plût à Dieu que je l'eusse inventée ! je la trouve toute faite pour Adhémar : *Qu'elle périsse, pourvu qu'elle s'élève*. Je crains de l'avoir vue dans ces quadrilles ; je ne m'en souviens pourtant pas précisément ; mais je la trouve si jolie, que je ne crois point qu'elle vienne de moi[1]. Je me souviens bien d'avoir vu dans un livre, au sujet d'un amant qui avoit été assez hardi pour se déclarer, *une fusée en l'air*, avec ces mots : *Dà l'ardore l'ardire*[2] : elle est belle, mais ce n'est pas cela. Je ne sais même si celle que je voudrois avoir faite est dans la justesse des devises, je n'ai aucune lumière là-dessus ; mais en gros elle m'a plu ; et si elle étoit bonne, et qu'elle se trouvât dans les quadrilles, ou dans un cachet, ce ne seroit pas un grand mal.

1. Cette devise étoit celle du comte d'Illiers ; mais nous croyons que Madame de Sévigné, qui ne la cite ici que de mémoire, l'a un peu altérée. Nous la préférons telle qu'elle est rapportée par le P. Bouhours, dans son *Entretien sur les devises*. Les deux premiers mots, *Che peri*, donnés par Madame de Sévigné, ne nous semblent pas d'un italien bien pur, et nous aimons mieux, avec le P. Bouhours : *Poco duri, pur che m'innalzi*. Que je dure peu, pourvu que je m'élève. Cette devise entouroit une fusée volante.

2. L'ardeur donne la hardiesse.

Il est difficile d'en faire de toutes nouvelles. Vous m'avez entendue mille fois ravauder sur ce demi-vers du Tasse que je voulois employer à toute force, *l'alte non temo :* j'ai tant fait que le comte Des Chapelles a fait faire un cachet avec un aigle qui approche du soleil, *l'alte non temo*[1] : il est joli. Ma pauvre enfant, peut-être que tout cela ne vaut rien, et je ne m'en soucierai guère, pourvu que vous vous portiez bien.



211. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 15 novembre 1671.

QUAND je vous ai demandé si vous n'aviez point jeté mes dernières lettres, c'étoit un air; car de bonne foi, quoiqu'elles ne méritent pas tout l'honneur que vous leur faites, je crois qu'après avoir gardé celles que je vous écrivois quand vous faisiez des poupées, vous garderez encore celles-ci : mais il n'y a plus de cassettes capables de les contenir : hélas ! il faudra des coffres.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus plai-

1. *Je ne crains pas les choses élevées*, ou bien : *Je ne crains pas de m'élever.*

sant que ce que vous dites du nom d'*Adhémar*. Enfin, la seule rature de ses lettres, c'est à la signature. Je suis bien empêchée pour le nom du régiment; je vous en ai mandé mon avis. Vous savez comme je suis pour *Adhémar*, et que je voudrois le maintenir au péril de ma vie[1]; mais je crains que nous ne soyons pas les plus forts. Pour la devise, elle est jolie :

Che peri, pur che m'innalzi.

Voilà le vrai discours d'un petit glorieux, d'un petit ambitieux, d'un petit téméraire, d'un petit impétueux, d'un petit maréchal de France. J'ai bien envie d'en savoir votre avis, et où je l'ai pêchée, car je ne crois pas l'avoir faite. Pour M. de Grignan, ah! je le crois; je suis assurée qu'il aime mieux une grive que vous; et sur ce pied-là[2], j'aime mieux un hibou que lui : qu'il s'examine, je l'aime comme il vous aime à proportion; je sais bien toujours qu'il y a une chose qui m'en fera juger. Mais, mon enfant, n'admirez-vous point les erreurs et les contre-temps que fait l'éloignement? Je

1. Il y avoit, dans la cavalerie, quelques régiments que l'on nommoit *régiments de gentilshommes* : ils portoient le nom de leurs colonels. Le régiment dont il s'agit ici en étoit un, et il s'appela *Grignan*, jusqu'à la mort du marquis, arrivée en 1704.

2. Et si cela est, éd. de 1734.

suis en peine de vous quand vous êtes en bonne santé; et quand vous serez malade, une de vos lettres me redonnera de la joie; mais cette joie ne peut être longue, car enfin il faut accoucher, et c'est cela qui vient dans le milieu du cœur et qui me trouble avec raison, jusqu'à ce que j'apprenne votre heureux accouchement. Vous êtes donc résolue d'accoucher à Lambesc? Avez-vous votre chirurgien? La petite Deville me mande que vous le connoissez, c'est beaucoup; je crains qu'il ne soit jeune, puisqu'il vous saigne, et les jeunes gens n'ont guère d'expérience. Enfin, je ne sais ce que je dis: mais ayez soin de vous par-dessus toutes choses. Le passé doit[1] vous avoir rendue sage; pour moi, je suis d'une capacité qui me surprend.

Vous ai-je dit que je faisois planter la plus jolie[2] place du monde? Je me plante moi-même au milieu de la place, où personne ne me tient compagnie, parce qu'on meurt de froid. La Mousse fait vingt tours pour s'échauffer : l'abbé va et vient pour nos affaires; et moi, je suis là fichée avec ma casaque, à penser à la Provence, car cette pensée ne me quitte jamais. Je voudrois bien apprendre ici les nouvelles de votre accouchement : la fatigue des chemins et ma violente inquiétude ne me paroissent pas deux

1. Vos expériences doivent, éd. de 1734.
2. Belle, *idem.*

choses qu'on puisse supporter à la fois. Mandez-moi de bonne foi quel nom prendra Adhémar, je le trouve empêché : M. de Grignan défend *Grignan*, et a raison ; Rouville[1] défend l'autre ; il faudra se réduire *au petit glorieux*[2]. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je crois que vous m'aimez, et le croirai tant que vous voudrez ; comment pourrois-je vivre sans le croire ?

Vous voulez savoir si nous avons encore des feuilles vertes ; oui, beaucoup : elles sont mêlées d'aurore et de feuille morte ; cela fait une étoffe admirable.

Voilà deux bonnes veuves, Madame de Senneterre et Madame de Leuville : l'une est plus riche que l'autre, mais l'autre est plus jolie que l'une. Vous ne me dites rien de votre assemblée ; elle dure plus que nos États. Parlez-moi[3] de votre santé, et pour ce que vous appelez des

1. François, comte de Rouville, homme que de nos jours on appelleroit un original, étoit alors en possession du droit de dire hautement la vérité, et de se faire écouter sans conteste.

2. Adhémar, le plus jeune de tous les Grignan, n'avoit point, comme ses frères, cette morgue de famille qui faisoit dire à M. de Guillerages que tous les Grignan étoient des glorieux. « Quant à celui-là, disoit-il, pour ne pas se rétracter, il n'est que *glorieuset*. » Ce singulier diminutif explique le surnom de *petit glorieux* qui resta au chevalier Adhémar.

3. Parlez-moi au moins de, éd. de 1734.

fadaises, je ne trouve que cela de bon : hélas ! si vous les haïssiez, vous n'auriez qu'à brûler mes lettres sans les lire. Notre abbé vous embrasse paternellement; il vous conjure de faire, pendant que vous y serez, tous les enfants que vous voudrez faire, et de n'en point garder pour quand nous arriverons. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je vous recommande ma vie.



212. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 18 novembre 1671.

Ah, mon Dieu! ma chère enfant, en quel état vous trouvera cette lettre! Il sera le 28 du mois; vous serez accouchée, je l'espère, et très-heureusement : j'ai besoin de me dire souvent ces paroles pour me soutenir le cœur, qui est quelquefois tellement pressé que je ne sais qu'en faire; mais il est bien naturel d'être comme je suis dans une occasion comme celle-ci. J'attends mes vendredis, et je supplie ceux qui se sont divertis à prendre vos lettres de finir ce jeu jusqu'à ce que vous soyez accouchée. On en veut aussi aux miennes; j'en suis au désespoir, car vous savez qu'encore que je ne fasse pas

grand cas de mes lettres, je veux pourtant toujours que ceux à qui je les écris les reçoivent : ce n'est jamais pour d'autres, ni pour être perdues, que je les écris. J'ai donc regret à tout ce que vous ne recevez pas. Quelle vision d'en vouloir à mes lettres! il me semble que nous sommes à un degré de parenté qui ne donne point de curiosité : voilà qui est insupportable, n'en parlons plus. D'Hacqueville me mande qu'il avoit laissé Madame de Montausier à l'agonie, et je la crois morte : s'il faut écrire à M. de Montausier et à Madame de Crussol[1], me voilà plus empêchée que quand Adhémar écrivit au roi et aux ministres. Je ne saurois plus écrire depuis que mes lettres ne vont point à vous; me voilà demeurée tout court. Je songe quelquefois que, pendant que je me creuse la tête, on tire peut-être le canon, on est aise, on se réjouit pour votre accouchement; cela peut être, mais je ne le sais pas encore, et on languit en attendant. Il gèle à pierre fendre : je suis tout le jour à trotter dans ces bois; il feroit très-beau s'en aller, et quand nous partirons la pluie nous accablera. Voilà de belles réflexions; quand on n'a pas autre chose à dire, il vaut tout autant finir.

1. Fille de Madame de Montausier.



213. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 22 novembre 1671.

MADAME de Louvigny[1] est accouchée d'un fils ; vous voyez bien, ma chère enfant, que vous en aurez un aussi : vous vous y attendez d'une telle sorte, que, comme vous dites, *la signora qui mit au monde une fille*[2] ne fut pas plus attrapée que vous le seriez, si ce malheur vous arrivoit. Je fais prier Dieu sans cesse pour cet heureux moment, d'où dépend ma vie plus que la vôtre. Je ne crois pas que je puisse me résoudre à quitter ce lieu avant que d'en savoir des nouvelles : cette sorte d'inquiétude ne peut se porter sur des chemins, où je ne recevrois point de lettres ; c'est donc vous, ma fille, qui m'arrêtez. Je suis très-affligée de l'état où vous me représentez votre premier président[3] : c'est une perte considérable pour vous ; il faut que votre malheur soit bien fort pour tuer un homme de cet âge, et si bien fait, et d'une si belle phy-

1. Marie-Charlotte de Castelnau, femme du comte Louvigny, depuis duc de Gramont.
2. Allusion au conte de l'*Ermite* de La Fontaine.
3. Henri de Forbin d'Oppède.

sionomie. Si Dieu vous le rend, ce sera un miracle : je n'eusse jamais cru prendre un si grand intérêt à un premier président de Provence; mais la Provence est mon pays depuis que vous y êtes.

Enfin, voilà Madame de Richelieu à la place de Madame de Montausier[1]; quelle joie pour bien des gens! quel chagrin pour d'autres! Voilà le monde. Vous êtes fort aimée dans cette maison : pour moi, je prends peu d'intérêt à tout cela, et ne conserve mes amis de la cour que dans la vue de vous être quelquefois bonne en votre absence. J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne, toute pleine d'une vraie et sincère amitié; il est bien content du roi son maître : il ne trompera personne dans la bonne opinion qu'on a de lui.

Je ne doute nullement de l'histoire d'*Auger*, et n'en ai jamais douté : c'est une vision de Madame de La Fayette, fondée sur la folie de M. de Coulanges; présentement, elle la croit comme moi. L'hiver est ici dans toute son horreur; je suis dans les jardins, ou au coin de mon feu; on ne peut s'amuser à rien : quand on est loin de ses tisons, il faut courir. Je passerai encore deux vendredis aux Rochers, où j'espère que j'apprendrai votre heureux ac-

1. C'étoit la dame d'honneur de la reine.

couchement. M. de Grignan est obligé d'avoir soin de moi, comme j'ai eu soin de lui en pareille occasion[1].



214 — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 25 novembre 1671.

J'AI appris par mes lettres de Paris la mort de votre premier président; je ne puis vous dire combien j'en suis affligée : il étoit fort honnête homme et fort aimable de sa personne ; mais ce qui me le rendoit très-considérable, c'est l'amitié qui étoit entre vous; c'est de penser à ce que vous étoit une si bonne liaison ; et quand je me suis bien creusée sur ce sujet, je me retourne, et je trouve dans mon cœur l'inquiétude de votre santé, et la pensée de votre accouchement. Je ne sais comment je n'ai pas eu l'esprit de vous conseiller ce que vous avez fait, moi qui craignois également de vous voir affronter la petite vérole à Aix, ou retourner sur vos pas à Grignan : il n'y avoit qu'à ne bouger d'où vous êtes; vous avez pris le bon parti. Je crois que vous aurez été saignée ; je crois que vous aurez

1. Voyez la lettre 101.

été prévoyante; je crois enfin et j'espère que tout ira bien. Madame de Louvigny vous a donné un très-bon exemple; mais, dans l'attente de cette nouvelle, on souffre beaucoup; je voudrois bien la recevoir ici. J'attends vendredi de vos lettres avec mon impatience ordinaire; je crois que vous me parlerez bien aussi de la mort de ce pauvre homme; je crains qu'elle ne vous ait émue, et ne vous ait fait beaucoup de mal en l'état où vous êtes : je ne puis, ma très-chère, vous en dire davantage dans celui où je suis. Ce n'est pourtant pas manque de loisir, je vous en assure; ce n'est pas manque aussi d'amitié pour vous : au contraire, c'est ce qui me rend sensible à toutes les pensées de Provence, et qui fait que, ne pouvant vous dire que des choses tristes, et trouvant que vous n'en avez pas besoin, je vous quitte après vous avoir tendrement embrassée.





215. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 29 novembre 1671.

Il m'est impossible, très-impossible de vous dire, ma chère fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre heureux accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me suis doutée que vous étiez accouchée; mais de ne point voir de ces aimables dessus de lettres de votre main, c'étoit une étrange affaire. Il y en avoit pourtant une de vous du 15; mais je la regardois sans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troubloit la tête; enfin je l'ai ouverte, avec un tremblement extraordinaire, et j'ai trouvé tout ce que je pouvois souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie? Demandez au Coadjuteur; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait? Le cœur se serre, et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher; c'est ce que j'ai fait, ma très-belle, avec beaucoup de plaisir : ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les

raisons de tous ces effets ; pour moi, je les sens, et je m'en vais faire dire autant de messes pour remercier Dieu de cette grâce, que j'en faisois dire pour la lui demander. Si l'état où je suis duroit longtemps, la vie seroit trop agréable ; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez tôt. La jolie chose d'accoucher d'un garçon, et de l'avoir fait nommer par la Provence[1] ! voilà qui est à souhait. Ma fille, je vous remercie plus de mille fois de trois lignes que vous m'avez écrites ; elles m'ont donné l'achèvement d'une joie complète. Mon abbé est transporté comme moi, et notre Mousse est ravi. Adieu, mon ange, j'ai bien d'autres lettres à écrire que la vôtre.



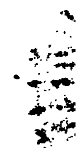
216. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 2 décembre 1671.

ENFIN, ma fille, après les premiers transports de ma joie, j'ai trouvé qu'il me falloit encore vendredi des lettres de Provence, pour me donner une entière satisfaction. Il arrive tant d'acci-

1. Il fut tenu sur les fonts par les procureurs du pays de Provence, et nommé *Louis-Provence*.

dents aux femmes en couche, et vous avez la langue si bien pendue, à ce que me dit M. de Grignan, qu'il me faut pour le moins neuf jours de bonne santé pour me faire partir joyeusement. J'aurai donc mes lettres de vendredi, et puis je partirai, et je recevrai celles de l'autre vendredi à Malicorne. Je suis tout étonnée de ne plus trouver sur mon cœur, ni le jour, ni la nuit, ce caillou que vous m'y aviez mis par l'inquiétude de votre accouchement. Je me trouve si heureuse, que je ne cesse d'en remercier Dieu; je n'espérois point en être sitôt quitte. J'ai reçu des compliments sans compte et sans nombre, et du côté de Paris par mille lettres, et de celui de la Bretagne; on a bu à la santé du petit bambin à plus d'une lieue à la ronde; j'ai donné de quoi boire, j'ai donné à souper à mes gens, ni plus ni moins que la veille des Rois. Mais rien ne m'a été plus agréable que le compliment de Pilois, qui vint le matin avec sa pelle sur le dos, et me dit : « Madame, je viens me réjouir, pas moins, « parce qu'on m'a dit que Madame la comtesse « étoit accouchée d'un petit gars. » Cela vaut mieux que toutes les phrases du monde. M. de Montmoron[1] est couru ici; entre plusieurs



1. Il figure au contrat de mariage de Madame de Grignan, sous les noms et titres qui suivent : « Charles de

propos, on a parlé de devises ; il est très-habile là-dessus : il assure qu'il n'a vu en nul lieu celle que je conseille à Adhémar. Il connoît une fusée avec ces mots : *da l'ardore l'ardire*[1] ; mais ce n'est pas cela : l'autre est plus parfaite, à ce qu'il dit :



Che peri, pur che m' innalzi[2].

Soit qu'elle vienne de chez moi, ou d'ailleurs, il la trouve admirable. Mais que dites-vous de M. de Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisoit il y a un an ? Qui nous eût dit : dans un an il sera prisonnier, l'eussions-nous cru ? *Vanité des vanités, et tout est vanité !* On dit que la nouvelle MADAME est tout étonnée de sa grandeur : on vous mandera comme elle est faite. Quand on lui présenta son médecin, elle dit qu'elle n'en avoit que faire, qu'elle n'avoit jamais été ni saignée, ni purgée, et que quand elle se trouvoit mal, elle faisoit deux lieues à pied, et qu'elle étoit guérie : *Lasciamo la andar, che farà buon viaggio*[3]. Vous voyez bien

Sévigné, chevalier, comte de Montmoron, conseiller du roi en sa cour du parlement de Bretagne, cousin paternel.

1. Cette devise, dont il a été question dans la lettre 210, étoit celle du maréchal de Bassompierre.

2. Voy. la lettre 210 et la note.

3. « Laissons-la aller, elle fera bon voyage. »

que je vous écris comme à une femme qui sera dans son vingt-deuxième ou vingt-troisième jour de couche. Je commence même à penser qu'il est temps de faire souvenir M. de Grignan de la parole qu'il m'a donnée ; enfin, songez que voici la troisième fois que vous accouchez. Si vous le gouvernez un peu, demandez-lui cette grâce en faveur du joli présent que vous lui avez fait. Voici un autre raisonnement : vous avez été bien plus malade que si on vous avoit rouée, cela est certain ; ne seroit-il pas au désespoir, s'il vous aime, que tous les ans vous souffrissiez un pareil supplice ? Ne craint-il point, à la fin, de vous perdre ? Après toutes ces bonnes raisons, je n'ai plus rien à lui dire, sinon que, par ma foi, je n'irai pas en Provence si vous êtes grosse ; je souhaite que ce lui soit une menace. Pour moi, j'en serois désespérée ; mais je soutiendrois la gageure : ce ne seroit pas la première que j'aurois soutenue. Adieu, divine Comtesse, je baise le petit enfant, je l'aime tendrement ; mais j'aime bien Madame sa mère, et de longtemps ce degré ne lui passera par-dessus la tête. J'ai fort envie de savoir de vos nouvelles, de celles de l'assemblée, de l'effet de votre baptême : un peu de patience m'apprendra tout ; mais vous savez que c'est une vertu qui n'est guère à mon usage.



217. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 6 décembre 1671.

Les dernières lettres ne m'étoient pas moins nécessaires pour mon repos, que celles que je reçus il y a huit jours : ce fut une joie si parfaite pour moi que celle de votre heureux accouchement, que, ne pouvant demeurer en cet état, je me tourmentai des accidents qui arrivent quelquefois après. Il me falloit donc ces secondes lettres, et les voilà, ma fille, telles que je pouvois les souhaiter. Vous avez eu la colique, vous avez eu la fièvre de votre lait ; mais vous voilà quitte de tout : votre fils a été trois heures sans pisser, à ce que m'a dit le Coadjuteur ; vous étiez déjà tout épouvantée : ah ! vraiment, vous voilà bien plaisante avec votre amour maternel ; quelle folie ! est-ce qu'on aime cela ? Il est blond, c'est ce qui vous charme ; vous aimez les blondins, voilà qui est bien honnête. M. de Grignan fait fort bien d'en être jaloux ; vous le quittez, dit-il, pour le premier venu ; c'est pour le *dernier* venu qu'il veut dire ; enfin ce garçon-là fera bien des jaloux. Le Coadjuteur m'écrit des détails dignes de M. *Chais* ou de Madame *Ro-*

binet[1] ; il me semble que vous jouez aux petits soufflets avec le Coadjuteur, n'est-il point vrai? Je souhaite que ma présence ne vous redonne pas son amitié ; c'est un bonheur pour vous que je serai bien aise de trouver tout établi.

Approchez, Monsieur le secrétaire (M. d'Adhémar); vous riez de ma devise, vous dites qu'elle est dans tous les livres, je le crois ; un habile homme pourtant sur cette matière ne l'a point trouvée ; mais enfin je n'ai point cru l'avoir faite, je conviens que d'autres l'ont imaginée. Mais avouez du moins qu'on ne peut vous l'appliquer sans avoir envie de vous faire plaisir. Et vous, mon cher Comte, je vous plains ; je vois bien que vous n'êtes plus rien auprès de ce petit blondin : voilà qui remettra la blancheur dans votre maison, qui, par malheur, s'en étoit un peu éloignée. Mais, cependant, je vous demande pardon de la comparaison du *hibou;* il est vrai qu'elle est choquante ; c'est que j'étois outrée de la préférence que vous faisiez hautement d'une *grive* à ma fille : si vous vous en repentez, je me repentirai aussi. J'ai bien envie de savoir des nouvelles de votre assemblée ; je voudrois bien que vous y puissiez faire l'affaire du roi et la vôtre : il seroit fâcheux qu'elle se séparât sans rien conclure. M. de Marseille m'accable de son amitié, et me rend compte de

1. Accoucheur et sage-femme célèbres à Paris.

son démêlé avec le Coadjuteur, et de la santé de ma fille : il a couru à Paris ce démêlé ; on me le mande, comme si je n'avois aucun commerce en Provence : hélas ! c'est mon vrai pays. Adieu, mon très-cher, et vous, brave Adhémar; et vous, ma très-chère et très-aimable accouchée, il faut que je vous dise comme Barillon me disoit un jour : « Ceux qui vous aiment plus que moi vous aiment trop. » Quand on est si loin, on ne fait quasi rien, on ne dit quasi rien qui ne soit hors de sa place ; on pleure quand il faut rire, on rit quand on devroit pleurer ; on craint pour les jeunes chirurgiens de soixante-quatre ans[1]; enfin, ma fille, ce sont les contre-temps de l'éloignement. J'y joins l'ignorance de la Provence, que je ne connois point : vous avez un avantage qui vous empêche de me faire rire, c'est que vous connoissez ce pays-ci. Tout cela m'oblige de me rapprocher de vous, et d'aller ensuite en Provence afin de m'instruire. Comme je n'ai plus d'inquiétude sur votre compte, je pars dans trois jours ; je ne recevrai plus ici de vos lettres, j'en aurai à Malicorne. Je ne puis assez vous remercier des petites lignes que vous mettez dans les lettres de ces Grignans.

Madame de Richelieu est assez bien placée ;

1. Voyez la lettre 211, II, p. 167.

si madame Scarron y a contribué, elle est digne d'envie : sa joie est la plus solide qu'on puisse avoir en ce monde. On me mande que Vardes revient.



218. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE GUITAUT.

Aux Rochers, décembre 1671.

JE juge de la joie que vous donne l'accouchement de Provence, par la tristesse que m'a donnée la longueur de votre mal ; cette mesure est assez juste : j'en ai parlé plusieurs fois à M. d'Hacqueville, et je vois bien qu'il ne vous en a pas fait un secret. Je ne sais quand vous délogez ; mais je serai avant Noël à Paris ; et, en quelque lieu que vous soyez, je trouverai bien le moyen de passer quelques soirées avec vous. Nous avons mille choses à dire, et pourvu que nous n'ayons que madame de Guitaut pour témoin de nos confiances, je suis assurée que nous ne nous en repentirons point. J'ai besoin de vos raisonnements pour me consoler de la mort de M. d'Oppède ; je la vois par un côté qui me la fait paroître fort mauvaise pour nos amis. J'attendrai vos lumières ; celles de Bretagne ne sont pas fort claires. Pour M. de Lauzun, on

me mande que personne n'en sait encore plus que moi. Mais le sujet de moraliser est grand, quand on se souvient de l'année passée, justement dans ce temps-ci. Peut-on oublier cet endroit quand on vivroit mille ans ? Et le voilà avec M. Fouquet. Adieu, Monsieur, je remets le reste au coin de votre feu ; mais je veux qu'en attendant vous soyez persuadé que je vous honore et vous estime de tout mon cœur.

Et vous aussi, Madame, je reçois avec beaucoup de joie la proposition que vous me faites pour mon petit-fils. J'avois dessein de vous prévenir de bonne heure ; ce n'étoit point pour rien que j'avois tant de soin de vous pendant ce feu ; j'avois mes desseins, soit que vous eussiez un fils ou une fille. Mais que je vous loue de vouloir faire une héritière ! Si messieurs vos maris vous aimoient tant, Mesdames, voudroient-ils vous faire souffrir, tous les ans, un plus grand supplice que ne sont ceux des roués ? Voilà comme je regarde vos rechutes, et c'est la vraie manière dont on les doit regarder ; je me tue d'en écrire en Provence, et je menace que, si ma fille est encore grosse et toujours grosse, je n'irai point les voir ; je verrai s'ils me souhaitent. Cependant, Madame, j'aurai bientôt l'honneur de vous voir, et ma destinée est tellement d'être votre voisine, que je vais loger, à Pâques, tout auprès de la maison que

vous avez louée. Vous pourriez, Madame, avoir une plus agréable compagnie, mais non pas une qui vous soit plus acquise, ni qui soit plus sincèrement votre très-humble et très-obéissante servante.



219. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9 décembre 1671.

Je pars tout présentement, ma fille, et je quitte avec regret cette solitude, quand je songe que je ne vous trouverai pas à Paris : je doute même que j'y fusse retournée cet hiver, si le dessein que j'ai de faire le voyage de Provence ne me faisoit prendre cette avance, n'étant pas possible d'y aller d'ici, ni de passer à Paris comme on passe à Orléans. Me voilà donc partie ; je m'en vais coucher chez madame de Loresse, votre parente, pour éviter le pavé de Laval ; j'y serai demain, et vendredi j'enverrai querir mes lettres à Laval, où l'on doit me les adresser, et on viendra me trouver à Mêlé[1], où je coucherai ; après cela je n'en espère plus qu'à Paris. Si pendant cette marche vous étiez aussi quelque temps

1. A cinq lieues de Laval.

sans recevoir de mes nouvelles, vous n'en serez point en peine : je ne suis ni grosse, ni accouchée, ni téméraire en carrosse ; je n'ai point de pont d'Avignon à passer ; le temps est très-beau, mon voyage ira son train ; et comme je ne suis plus en peine de vous, il n'y a plus rien à craindre pour moi. Je suis accablée de compliments pour la naissance de mon joli petit-fils ; je serai fort aise de savoir encore de ses nouvelles vendredi, et des vôtres encore davantage.

Le pauvre M. de Lauzun est à Pignerol ; M. d'Harouïs en est très-affligé ; mais il me mande que la joie de votre accouchement, et le nom et la naissance de votre fils se sont fait un passage au travers de sa tristesse ; et je l'assure aussi, en récompense, que sa tristesse s'est fait un passage au travers de ma joie. Adieu, ma très-belle, il faut partir ; je suis épouvantée du regret que j'ai de quitter ces bois. Je ne veux point vous dire la part que vous avez à mon indifférence pour Paris ; vous ne savez que trop combien vous m'êtes chère.





220. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Malicorne, dimanche 13 décembre 1671.

Enfin, ma fille, me voilà par voie et par chemin. Il fait le plus beau temps du monde, en sorte que je fais fort bien une lieue ou deux à pied comme Madame. Pour La Mousse, il court comme un perdu. Il est un peu embarrassé de ne pas bien dormir, car il ne sait point n'être pas à son aise. Je partis donc mercredi, comme je vous l'avois mandé. Je vins à Loresse, où l'on me donna deux chevaux ; je consentis à la violence qu'on me fit pour les accepter. Nous avons quatre chevaux à chaque calèche ; cela va comme le vent. Vendredi, j'arrive à Laval ; j'arrête à la poste ; je vois arriver justement cet honnête homme, cet homme si obligeant, crotté jusqu'au cul, qui m'apportoit votre lettre ; je pensai l'embrasser. Vous jugez bien, à m'entendre parler ainsi, que je ne suis point en colère contre la poste : en effet, ce n'est point elle qui a eu tort, c'est assurément, comme vous avez dit, des ennemis du petit Dubois[1], qui, le voyant

1. Commis de la poste de Paris, dont il a été parlé dans la lettre 191.

se vanter de notre commerce, et se panader dans les occupations qu'il se donnoit, ont pris plaisir à lui donner le déplaisir de lui dérober nos lettres. D'abord je ne m'en suis pas aperçue, parce que je croyois que vous ne m'écriviez qu'une fois la semaine; mais quand j'ai su que vous m'écriviez deux, il seroit malaisé de vous exprimer les regrets et les douleurs que j'ai eus de cette perte. Je reviens à la joie que j'eus de recevoir vos deux lettres dans un même paquet, de la main crottée de ce postillon. Je vis défaire la petite malle devant moi, et en même temps, *frast*, *frast*, je démêle le mien, et je trouve enfin, ma fille, que vous vous portez bien. Vous m'écrivez dans la lettre d'Adhémar; et puis, vous m'écrivez de votre chef, au coin de votre feu, le seizième de votre couche. Rien n'est pareil à la joie sensible que me donna cette assurance de votre santé. Je vous conjure de n'en point abuser : ne m'écrivez point de grandes lettres; restaurez-vous, et craignez de vous épuiser. Hélas ! mon enfant, vous avez été cruellement malade; je serois morte de voir un si long travail. On vous saigna enfin; on commençoit d'avoir peur. Quand je songe à cet état, j'en suis troublée et j'en tremble, et je ne puis encore me rendormir sur cette pensée, tant elle m'effraye l'imagination. J'ai mandé à madame de La Fayette et à M. d'Hacqueville ce que vous me

mandez : j'eus la même pensée, et je trouvai que la Marans devoit être contente, ou plutôt malcontente, puisqu'elle n'avoit pas sujet d'exercer ses obligeantes et modestes pensées[1]. Je trouve plaisant que vous ayez songé à elle. Mais la poste m'attend, comme si j'étois gouvernante du Maine, et je prends plaisir de la faire attendre, par grandeur. Je veux parler de mon petit-garçon. Ah ! qu'il est joli ! ses grands yeux sont bien une marque de votre honnêteté ; mais c'est assez ; je vous prie que le nez ne demeure pas longtemps entre la crainte et l'espérance. Que cela est plaisamment dit ! Cette incertitude est étrange ; jamais un petit nez n'eut tant à craindre ni à espérer. Il y a bien des nez entre les deux qu'il peut choisir ; puisqu'il a de grands yeux, qu'il songe à vous contenter : vous n'auriez que la bouche, puisqu'elle est petite : ce ne seroit pas assez. Ma fille, vous l'aimez follement ; mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'il vous le conserve. D'où vient qu'il est si foible ? N'est-ce point ce qui l'empêchoit de s'aider pendant votre travail ? car j'ai ouï dire aux femmes qui ont eu des enfants, que c'est cette foiblesse qui fait qu'on est bien malade. Enfin, conservez bien ce cher enfant ; mais donnez-le

1. Voyez sur la Marans, que l'on surnommoit *Mélusine*, la lettre 115 et la note.

à Dieu, si vous voulez qu'il vous le donne. Cette répétition est digne d'une grand'mère chrétienne; madame *Pernelle*[1] en diroit autant; mais elle diroit bien. Adieu, ma chère Comtesse. Enfin la patience échappe à mon ami le postillon ; je ne veux pas abuser de son honnêteté. Je ne recevrai de vos lettres qu'à Paris. Je serai ravie d'embrasser ma pauvre petite ; vous ne la regardez pas, et moi je veux l'aimer et prendre sa protection, par excès de générosité.



221. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 18 décembre 1671.

J'ARRIVE dans ce moment, ma chère fille. Je suis chez ma tante, entourée, embrassée, questionnée de toute ma famille et de la sienne; mais je quitte tout pour vous dire bonjour, aussi bien qu'aux autres. M. de Coulanges m'attend pour m'emmener chez lui, où il veut que je loge, parce qu'un fils de madame de Bonneuil a la petite vérole. Elle avoit dessein très-obligeamment d'en faire un secret; mais on a découvert le mystère, on a mené ma petite chez M. de Coulanges. Je

1. La mere d'Orgon dans le *Tartufe*.

l'attends ici pour retourner avec elle, parce que ma tante veut voir notre entrevue. C'eût été une chose fâcheuse pour moi que d'exposer cette enfant, et d'être bannie, six semaines durant, de chez mes amis, à cause que le fils de madame de Bonneuil a la petite vérole. Me voilà donc chez M. de Coulanges, que j'adore, parce qu'il me parle de vous ; mais vous savez ce qui m'arrive, c'est que je pleure, et mon cœur se presse si étrangement, que je lui fais signe de la main de se taire, et il se tait. J'ai le nez rouge et les yeux, et on parle d'autre chose, à condition pourtant qu'un jour je m'accommoderai à parler de vous, tant que terre me pourra porter, aux dépens de tout ce qui en pourra arriver. Il me conte que vous fermiez les yeux, que vous étiez dans ma chambre, et que.... vraiment oui, vous étiez à Paris, parce que voilà M. de Coulanges. Il m'a joué cela très-plaisamment, et je suis ravie que vous soyez encore un peu folle ; je mourois de peur que vous ne fussiez toujours Madame la gouvernante. Mon Dieu, que je m'en vais causer avec M. de Coulanges ! Je vous conjure de vous conserver vous-même, c'est-à-dire d'être vous-même le plus que vous pourrez, et que je ne vous trouve point changée. Songez aussi à votre beauté ; engraissez-vous, restaurez-vous, souvenez-vous de vos bonnes résolutions ; et si M. de Grignan vous

aime, qu'il vous donne du temps pour vous remettre; autrement c'en est fait pour jamais, vous serez toujours maigre comme madame de Saint-Hérem. Je suis ravie de vous donner cette idée ; rien ne vous doit faire plus de peur que cette ressemblance ; évitez-la donc. Pour votre petit garçon, l'état où il a été ne raccommode pas le chocolat avec moi. Je suis persuadée qu'il a été brûlé, et c'est un grand bonheur qu'il soit humecté et qu'il se porte bien : le voilà sauvé, je m'en réjouis avec vous.

DE M. DE COULANGES.

Je ferme les yeux, et quand je les ouvre, je vois cette *mère-beauté* qui fait vos délices et les miennes, et cela me fait voir que je suis à Paris. Je m'en vais bien l'entretenir de toutes vos perfections. Savez-vous bien que je suis plus entêté de vous que jamais, et que j'appréhende de prendre la place du chevalier de Breteuil? Je sais que cette place ne plaît point à M. de Grignan, et voilà la seule chose qui me donne de la peine dans une si grande entreprise. Tout de bon, Madame la Comtesse, vous êtes un chef-d'œuvre, et c'est de ce mot que je me sers pour parler de vous. Je fus hier voir M. de La Rochefoucauld ; je me trouvai en tiers avec lui et M. de Longueville : il ne fut question que de Provence et du bel astre qui y brille. Adieu,

ma belle Comtesse ; je vois cet homme à la tapisserie, qui ouvre sa poitrine : croyez que si vous voyiez la mienne à l'heure qu'il est, vous verriez mon cœur comme vous voyez le sien : il est à vous ; il languit pour vous, ce cœur ; mais ne le dites pas à M. de Grignan. Votre fille est une petite beauté brune, fort jolie. La voilà, elle me baise et me bave ; mais elle ne crie jamais. Je l'aime assurément beaucoup moins que vous. Il n'y a plus moyen de parler de vous à cette *mère-beauté*, les grosses larmes lui tombent des yeux : bon Dieu, quelle mère !



222. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 23 décembre 1671.

Je vous écris un peu de provision, ma bonne, parce que je veux causer un moment avec vous. Après que j'eus envoyé mon paquet le jour de mon arrivée, le petit Dubois m'apporta celui que je croyois égaré : vous pouvez penser avec quelle joie je le reçus. Je n'y pus faire réponse, parce que madame de La Fayette, madame de Saint-Géran, madame de Villars, me vinrent embrasser. Vous savez tous les étonnements que

doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun; toutes vos réflexions sont justes et naturelles; tous ceux qui ont de l'esprit les ont faites; mais on commence à n'y plus penser: voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a su qu'il avoit fait son voyage dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment. On voulut le faire descendre de carrosse à un endroit dangereux, il répondit: *Ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi.* Il dit qu'il est innocent à l'égard du roi; mais que son crime est d'avoir des ennemis trop puissants. Le roi n'a rien dit, et ce silence déclare assez la qualité de son crime. Il crut qu'on le laisseroit à Pierre-Encise, et il commençoit à Lyon à faire ses compliments à M. d'Artagnan; mais quand il sut qu'on le menoit à Pignerol, il soupira et dit: *Je suis perdu.* On avoit grand'-pitié de sa disgrâce dans les villes où il passoit: il faut avouer aussi[1] qu'elle est extrême.

Le roi envoya querir dans ce temps-là[2] M. de Marsillac, et lui dit: « Je vous donne le gouvernement de Berri, qu'avoit Lauzun. » Marsillac répondit: « Sire, que Votre Majesté, qui sait mieux les règles de l'honneur que personne du monde, se souvienne, s'il lui plaît, que je n'étois pas ami de Lauzun; qu'elle ait la bonté

1. Pour vous dire vrai, elle est. (Éd. de 1726.)
2. Le lendemain. (*Idem.*)

de se mettre un moment à ma place, et qu'elle juge si je dois accepter la grâce qu'elle me fait. — Vous êtes, dit le roi, trop scrupuleux; j'en sais autant qu'un autre là-dessus; mais vous n'en devez faire aucune difficulté. — Sire, puisque Votre Majesté l'approuve, je me jette à ses pieds pour la remercier. — Mais, dit le roi, je vous ai donné une pension de douze mille francs, en attendant que vous eussiez[1] quelque chose de mieux.— Oui, Sire, je la remets entre vos mains. — Et moi, dit le roi, je vous la donne une seconde fois[2], et je m'en vais vous faire honneur de vos beaux sentiments. » En disant cela, il se tourne vers ses ministres[3], leur conte les scrupules de M. de Marsillac, et dit : « J'admire la différence : jamais Lauzun n'avoit daigné me remercier du gouvernement de Berri; il n'en avoit pas pris les provisions, et voilà un homme pénétré de reconnoissance[4]. » Tout ceci est extrêmement vrai; M. de La Rochefoucauld vient de me le conter. J'ai cru que vous ne haïriez pas ces détails; si je me trompois, ma bonne, mandez-le-moi. Ce pauvre homme est très-mal de sa goutte, et

1. Que vous ayez. (Ed. de 1726 et de 1734.)
2. Je vous la redonne encore une fois. (*Idem.*)
3. Il se tourna vers les ministres. (*Idem.*)
4. Comblé de reconnoissance. (*Idem.*)

bien pis que les autres années : il m'a bien parlé de vous; il vous aime toujours comme sa fille. Le prince de Marsillac m'est venu voir, et l'on me parle toujours de ma chère enfant.

Je ne sais si vous aurez appris que Villarceaux, en parlant au roi[1] d'une charge pour son fils, prit habilement l'occasion de lui dire qu'il y avoit des gens qui se mêloient de dire à sa nièce[2] que Sa Majesté avoit quelque dessein pour elle; que si cela étoit, il le supplioit de se servir de lui; que l'affaire seroit mieux entre ses mains que dans celles des autres, et qu'il s'y emploieroit avec succès. Le roi se mit à rire, et dit : *Villarceaux, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer des demoiselles de quinze ans*, et, comme un galant homme, se moqua de lui et conta ce discours chez les dames. Les *Anges* sont enragées, et ne veulent plus voir leur oncle, qui, de son côté, est un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci; mais je trouve que le roi fait partout un si bon personnage, qu'il n'est nul besoin de tant de mystère.

1. Si vous aurez su que Villarceaux parlant au roi. (Éd. de 1726 et de 1734.)

2. Louise-Élisabeth Rouxel, connue sous le nom de *madame de Grancey*, sœur cadette de Marie-Louise Rouxel, comtesse de Marcy. Ces deux jeunes femmes, qu'on appeloit *les Anges*, étoient les filles de la maréchale de Grancey, sœur du marquis de Villarceaux.

On a trouvé, dit-on, mille belles merveilles dans les cassettes de M. de Lauzun; des portraits sans compte et sans nombre, des nudités, une sans tête, une autre les yeux crevés, c'est *votre voisine*[1]; des cheveux grands et petits, des étiquettes pour éviter la confusion, et mille autres gentillesses. Mais je n'en voudrois pas jurer, car vous savez comme on invente dans ces occasions[2].

J'ai vu M. de Mesmes, qui enfin a perdu sa chère femme; il a pleuré et sangloté en me voyant; et moi, je n'ai jamais pu retenir mes larmes. Toute la France a visité cette maison; je vous conseille de lui faire[3] vos compliments; vous le devez par le souvenir de Livry, que vous aimez encore.

Est-il possible que mes lettres vous soient agréables au point que vous me le dites[4]? Je ne les sens point telles en sortant de mes mains: je crois qu'elles le deviennent quand elles ont passé par les vôtres; enfin, ma chère enfant, c'est un grand bonheur que vous les aimiez,

1. Madame de Monaco, fille du maréchal de Gramont, que Lauzun avoit aimée avec fureur, mais dont il s'étoit vengé, en voyant qu'elle lui préféroit le roi.

2. Allusion à la fameuse cassette de Fouquet.

3. Je vous conseille, ma bonne, d'y faire vos compliments. (Éd. de 1726.)

4. Est-il possible, ma chère bonne, que mes lettres vous soient si agréables. (Éd. de 1726.)

car, de la manière dont vous en êtes accablée, vous seriez fort à plaindre si cela étoit autrement. M. de Coulanges est bien en peine de savoir laquelle de vos *madames*[1] y prend goût: nous trouvons que c'est un bon signe pour elle; car mon style est si négligé, qu'il faut avoir un esprit naturel et du monde pour pouvoir s'en accommoder. Je vous prie, ma bonne, ne vous fiez point aux deux lits; c'est un sujet de tentation : faites coucher quelqu'un dans votre chambre. Sérieusement, ayez pitié de votre santé, de votre vie et de la mienne.

J'ai envoyé querir Pecquet pour discourir de la petite vérole de votre enfant; il en est épouvanté; mais il admire sa force d'avoir pu chasser ce venin, et croit qu'il vivra cent ans après avoir si bien commencé.

J'ai enfin pris courage, j'ai causé douze heures avec Coulanges[2]; je ne comprends pas qu'on puisse parler à d'autres qu'à lui. C'est un grand bonheur que le hasard m'ait fait loger chez lui. Çà, courage! mon cœur, point de foiblesse humaine; et, en me fortifiant ainsi, j'ai passé par-dessus mes premières foiblesses; mais *Cateau*[3]

1. Dames. (Éd. de 1726.)
2. Enfin, j'ai parlé quinze ou seize heures à M. de Coulanges. (Éd de 1726.)
3. Femme de chambre de madame de Grignan; il en a été question dans les lettres 171, 173 et 174.

m'a mise encore une fois en déroute; elle entra, il me sembla qu'elle me devoit dire : « Madame, madame vous donne le bonjour, elle vous prie de la venir voir. » Elle me reparla de tout votre voyage, et que quelquefois vous vous souveniez de moi. Je fus une heure assez impertinente[1]. Je m'amuse à votre fille; vous n'en faites pas grand cas, mais nous vous le rendons bien : on m'embrasse, on me connoît, on me crie, on m'appelle. Je suis *maman* tout court; et de celle de Provence, pas un mot.

L'abbé Têtu a du temps de reste, à cause de l'hôtel de Richelieu qu'il n'a plus; de sorte que nous en profitons. Madame de Soubise est grosse de quatre enfants, à voir son ventre. Je verrai demain M. Le Camus, il m'est venu chercher le seul moment que je fus chez M. de Mesmes. A propos, ma bonne, il faut écrire à M. de Mesmes et à madame d'Avaux pour elle et pour son mari, et à Dirval, sur peine de la vie, les compliments ne suffisent pas. Au reste, le roi part le 5 janvier pour Châlons, et doit faire plusieurs autres tours, quelques revues chemin faisant; le voyage sera de douze jours, mais les officiers et les troupes iront plus loin; pour moi, je soupçonne encore quelque

1. Assez impatiente. (Ed. de 1726.)

expédition comme celle de la Franche-Comté. Vous savez que le roi *est un héros de toutes les saisons* [1]. Les pauvres courtisans sont désolés; ils n'ont pas un sou. Brancas me demanda hier de bonne foi si je ne voudrois point prêter sur gages, et m'assura qu'il n'en parleroit point, et qu'il aimeroit mieux avoir affaire à moi qu'à un autre. La Trousse me prie de lui apprendre quelques-uns des secrets de Pomenars, pour subsister honnêtement; enfin, ils sont abîmés. Voilà Châtillon, que j'exhorte à vous faire un impromptu; il me demande huit jours, et je l'assure déjà qu'il ne sera que réchauffé, et qu'il le tirera du fond de cette gibecière que vous connoissez.

Adieu, belle Comtesse [2], il y a raison partout; cette lettre est devenue un juste volume. J'embrasse le laborieux Grignan, le seigneur *Corbeau* [3], le présomptueux Adhémar, et le *fortuné Louis-Provence*, sur qui tous les astrologues disent que les fées ont soufflé. *E con questo mi raccommando.*

1. Pensée d'un madrigal de mademoiselle de Scudéri.

2. Ma divine bonne. (Éd. de 1726.)

3. Le coadjuteur d'Arles. Voyez les lettres 116 et 124 et les notes correspondantes.





223. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le jour de Noël, vendredi, 1671.

Le lendemain que j'eus reçu votre lettre, M. Le Camus me vint voir; je l'entretins de ce qu'il avoit à dire sur les soins, le zèle et l'application de M. de Grignan pour faire réussir l'affaire de Sa Majesté. M. de Lavardin, qui vint aussi, m'assura qu'il en rendroit compte en bon lieu avant la fin du jour. Je ne pouvois trouver deux hommes plus propres à mon dessein, c'est la basse et le dessus. Le soir, j'allai chez M. d'Uzès, qui est encore dans sa chambre; nous parlâmes fort de vos affaires. Nous avions appris les mêmes choses, et le dessein qu'on avoit d'envoyer un ordre pour séparer l'assemblée, et de faire sentir, en quelque autre occasion, ce que c'est de ne pas obéir.

Au reste, ma fille, j'ai le cœur serré et très-serré de ne point vous avoir ici. Je serois bien plus heureuse s'il y avoit quelqu'un que j'aimasse autant que vous, je serois consolée de votre absence; mais je n'ai pas encore trouvé cette égalité, ni rien qui en approche. Mille choses imprévues me font souvenir de vous, par-des-

sus le souvenir ordinaire, et me mettent en déroute. Je suis en peine de savoir où vous irez après votre assemblée. Aix et Arles sont empestés de la petite vérole; Grignan est bien froid, Salon est bien seul; venez dans ma chambre, ma chère enfant, vous y serez très-bien reçue. Adieu, vous en voilà quitte pour cette fois; ce ne sera point ici un second tome, je ne sais plus rien. Si vous vouliez me faire des questions, on vous répondroit. J'ai été cette nuit aux Minimes; je m'en vais en Bourdaloue; on dit qu'il s'est mis à dépeindre les gens, et que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Tréville [1]; il n'y manquoit que le nom, mais il n'en étoit pas besoin: avec tout cela, on dit qu'il passe toutes les merveilles passées, et que personne n'a prêché jusqu'ici. Mille compliments aux Grignans.

1. Ce Tréville, homme d'esprit, militaire et courtisan, s'étoit jeté dans la retraite et dans la dévotion, sous l'influence du chagrin que lui avoit causé la mort de madame Henriette.





224. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le jour de Noël, à onze heures du soir, 1671.

Je vous ai écrit ce matin, mais je reçois la lettre que vous m'avez écrite par Rippert[1] ; c'est M. d'Uzès qui me l'envoie. Vous me rendez un très-bon compte des affaires de Provence ; Dieu veuille que le roi se contente de ce que les Provençaux ont résolu ! La peinture de leur tête, et du procédé qu'il faut tenir avec eux, est admirable, et le radoucissement de l'évêque est naturel. Voilà madame Scarron qui a soupé avec nous : elle dit que de tous les millions de lettres que madame de Richelieu a reçues, celle de M. de Grignan étoit la meilleure ; qu'elle l'a eue longtemps dans sa poche, qu'elle l'a montrée ; qu'on ne sauroit mieux écrire, ni plus galamment, ni plus noblement, ni plus tendrement pour feu madame de Montausier[2] ; enfin elle en a été ravie : j'ai juré que

1. Homme d'affaires de M. de Grignan, et frère du doyen du chapitre de Grignan.

2. On a vu, dans la lettre 213, que madame de Richelieu succédoit à madame de Montausier dans la place de dame d'honneur de la reine.

je vous le manderois. Je ferai part de votre lettre à d'Hacqueville et à M. Le Camus. Je ne songe qu'à la Provence : je me trouve présentement votre voisine,

Et de Paris, je ne voi
Tout ou plus que vingt semaines,
Entre ma Philis et moi.

J'attendois votre frère : on le renvoie de la moitié du chemin, à cause du voyage. J'ai été au sermon, mon cœur n'en a point été ému; ce Bourdaloue,

Tant de fois éprouvé,
L'a laissé comme il l'a trouvé.

C'est peut-être ma faute. Adieu, mon enfant.



225. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 30 décembre 1671.

UNE belle et sûre marque de la légère disposition que j'ai à ne pas vous haïr, c'est que je voudrois pouvoir vous écrire douze fois le jour. Cette pensée, ma fille, ne vous fait-elle point comme l'offre que vous faisoit M. de Coulanges, de

passer sa vie avec vous ? En vérité, vous n'auriez pas peu d'affaires, car je vous écris aussi prolixement que j'écris laconiquement aux autres. J'ai fort interrogé Rippert sur votre santé. Je ne suis point contente de vous, il faut que je vous gronde : vous avez traité votre accouchement comme celui de la femme d'un colonel suisse; vous ne prenez point assez de bouillons ; vous avez caqueté dès le troisième jour, vous vous êtes levée dès le dixième, et vous vous étonnez après cela si vous êtes maigre! J'espérois que vous vous amuseriez à vous conserver, à vous restaurer, à vous rengraisser. Où avez-vous pris la fantaisie d'imiter madame de Crussol ? Je tâche toujours de vous corriger par les exemples; cette conduite ne la change point, mais elle vous changera; enfin c'est me fâcher et m'offenser, que de défigurer votre beau visage; vous savez comme je l'aime; ne devriez-vous pas le conserver pour l'amour de moi?

Vous dites bien, quand vous dites que la Provence est ma demeure fixe, puisque c'est la vôtre. Paris me suffoque, et je voudrois déjà être partie pour Grignan. Mais, ma fille, quelle solitude, si vous allez dans votre château! vous serez comme Psyché sur sa montagne. Je ne puis être contente où vous n'êtes pas; c'est une vérité que je sens à toute heure : vous me

manquez partout, et tout ce qui me fait souvenir de vous me traverse le cœur. Le voyage du roi devient incertain, quoique les troupes marchent. Le pauvre La Trousse s'en va, et Sévigné s'achemine déjà : ils vont à Cologne; cette équipée les désespère. Adieu, mon ange : je me trouve très-bien chez M. de Coulanges, et je pousserai l'air de la petite vérole fort loin. Cette grande maison, où je ne trouve que madame de Bonneuil, au lieu de vous, ne me donne nulle envie d'y retourner. M. de Coulanges m'est délicieux; nous parlons sans cesse de vous. Je donnerai votre lettre à M. de La Rochefoucauld; je suis assurée qu'il la trouvera très-bonne. Je hais le dessus de vos lettres où il y a : *A Madame la marquise de Sévigné;* appelez-moi *Pierrot*. Les autres sont aimables, et donnent une disposition tendre à lire le reste.





226. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, le premier jour de l'an 1672.

J'ÉTOIS hier au soir chez M. d'Uzès : nous résolûmes de vous envoyer un courrier. Il m'avoit promis de me faire savoir aujourd'hui le succès de son audience chez M. Le Tellier, et même s'il vouloit que j'y menasse madame de Coulanges[1]; mais comme il est dix heures du soir, et que je n'ai point de ses nouvelles, je vous écris tout simplement : M. d'Uzès aura soin de vous instruire de ce qu'il a fait. Il faut tâcher d'adoucir les ordres rigoureux, en faisant voir que ce seroit ôter à M. de Grignan le moyen de servir le roi, que de le rendre odieux à la province, et quand on seroit obligé d'envoyer les ordres, il y a des gens sages qui disent qu'il en faudroit suspendre l'exécution jusqu'à la réponse de Sa Majesté, à laquelle M. de Grignan écriroit une lettre d'un homme qui est sur les lieux, et qui voit que, pour le bien de son service, il faut

1. Madame de Coulanges étoit nièce de la femme de M. Le Tellier, ministre d'État et depuis chancelier de France.

tâcher d'obtenir un pardon de sa bonté pour cette fois. Si vous saviez comme certaines gens blâment M. de Grignan, pour avoir trop peu considéré son pays, en comparaison de l'obéissance qu'il vouloit établir, vous verriez bien qu'il est difficile de contenter tout le monde; et s'il avoit fait autrement, ce seroit encore pis. Ceux qui admirent la beauté de la place où il est, n'en savent pas les difficultés. Par exemple, n'êtes-vous pas à plaindre présentement? Le voyage du roi est entièrement rompu, mais les troupes marchent toujours à Metz. Sévigné y est déjà, La Trousse s'en va ; tous deux plus chargés de bonnes intentions que d'argent comptant. Voilà l'archevêque de Reims[1] qui commence par vous faire mille compliments très-sincères; il dit que M. d'Uzès n'a point vu son père aujourd'hui : il m'assure encore que le roi est très-content de votre mari; qu'il reçoit le présent de votre province ; mais que, pour n'avoir pas été obéi ponctuellement, il envoie des lettres de cachet pour exiler les consuls : on ne peut en dire davantage par la poste. Ce qu'il faut faire en général, c'est d'être toujours très-passionné pour le service de Sa Majesté; mais il faut tâcher aussi de ménager un peu les

1. Charles-Maurice Le Tellier, fils du ministre d'État, et frère puîné de Louvois.

cœurs des Provençaux, afin d'être plus en état de faire obéir au roi dans ce pays-là.

M. de La Rochefoucauld vous mande, et moi avec lui, que si la lettre que vous lui avez écrite ne vous paroît pas bonne, c'est que vous ne vous y connoissez pas. Il a raison; cette lettre est très-agréable et très-spirituelle : en voilà la réponse. Adieu, ma chère Comtesse; je pense à vous jour et nuit. Donnez-moi des moyens de vous servir pour amuser ma tendresse.



227. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mardi 5 janvier 1672.

LE roi donna hier, lundi 4 janvier, audience à l'ambassadeur de Hollande[1]; il voulut que M. le Prince, M. de Turenne, M. de Bouillon et M. de Créqui[2] fussent témoins de ce qui se passeroit. L'ambassadeur présenta sa lettre au roi, qui ne la lut pas, quoique le Hollandois proposât d'en faire la lecture : le roi lui dit

1. Cet ambassadeur de Hollande, étoit Pierre Grotius, fils de l'auteur du *Droit de la guerre et de la paix*.

2. L'édition de 1726 ne mentionne ni M. le Prince, ni Turenne.

qu'il en savoit le contenu[1], et qu'il en avoit une copie dans sa poche. L'ambassadeur s'étendit fort au long sur les justifications qui étoient dans la lettre, et que Messieurs les États s'étoient examinés scrupuleusement, pour voir ce qu'ils auroient pu faire qui déplût à Sa Majesté; qu'ils n'avoient jamais manqué de respect, et que cependant ils entendoient dire que tout ce grand armement n'étoit fait que pour fondre sur eux; qu'ils étoient prêts de satisfaire Sa Majesté dans tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner, et qu'ils la supplioient de se souvenir des bontés que les rois ses prédécesseurs avoient eues pour eux, et auxquelles ils devoient toute leur grandeur.

Le roi prit la parole, et dit avec une majesté et une grâce merveilleuse, qu'il savoit qu'on excitoit ses ennemis contre lui ; qu'il avoit cru qu'il étoit de sa prudence de ne se pas laisser surprendre, et que c'est ce qui l'avoit obligé à se rendre si puissant sur la mer et sur la terre, afin d'être en état[2] de se défendre; qu'il lui restoit encore quelques ordres à donner, et qu'au printemps il feroit ce qu'il trouveroit le plus avantageux pour sa gloire et pour le bien de son État ; et fit comprendre ensuite à l'am-

1. Qu'il savoit ce qu'il y avoit dans sa lettre. (Éd. de 1726 et de 1734.)

2. Afin qu'il fût en état. (Éd. de 1726.)

bassadeur, par un signe de tête, qu'il ne vouloit point de réplique. La lettre s'est trouvée conforme au discours de l'ambassadeur, hormis qu'elle finissoit par assurer Sa Majesté qu'ils feroient tout ce qu'elle ordonneroit, pourvu qu'il ne leur en coûtât point de se brouiller avec leurs alliés.

Ce même jour, M. de La Feuillade fut reçu à la tête du régiment des gardes, et prêta le serment entre les mains d'un maréchal de France, comme c'est la coutume; et le roi, qui étoit présent, dit lui-même au régiment qu'il leur donnoit M. de La Feuillade pour mestre-de-camp, et lui mit la *pique* à la main, chose qui ne se fait jamais que par le commissaire, de la part du roi; mais Sa Majesté a voulu que nulle faveur ni nul agrément ne manquât à cette cérémonie.

MM. Dangeau[1] et Langlée[2] ont eu de grosses paroles, à la rue des Jacobins, sur un payement de l'argent du jeu. Dangeau menaça; Langlée repoussa l'injure par lui dire qu'il ne se souvenoit pas qu'il étoit Dangeau, et qu'il n'étoit pas sur le pied dans le monde d'un

1. Philippe de Courcillon, marquis de Dangeau, né dans la Beauce en 1638, mort à Paris en 1720. C'est à lui que Boileau dédie sa fameuse satire *sur la noblesse*.

2. Homme d'une naissance obscure, et que l'intrigue et le jeu avoient poussé à la cour.

homme redoutable. On les accommoda; ils ont tous deux tort, et les reproches furent violents et peu agréables pour l'un et pour l'autre. Langlée est fier et familier au possible. Il jouoit l'autre jour au brelan avec le comte de Gramont, qui lui dit[1], sur quelques manières un peu libres : « Monsieur de Langlée, gardez ces « familiarités-là pour quand vous jouerez avec « le roi. »

Le maréchal de Bellefonds a demandé permission au roi de vendre sa charge[2]; jamais personne ne la fera si bien que lui. Tout le monde croit, et moi plus que les autres, que c'est pour payer ses dettes, pour se retirer et songer uniquement à l'affaire de son salut.

M. le procureur général de la cour des aides[3] est premier président de la même compagnie : ce changement est grand pour lui; ne manquez pas de lui écrire l'un ou l'autre, et que celui qui n'écrira pas écrive un mot dans la lettre de celui qui écrira. Le président de Nicolaï est remis dans sa charge[4]. Voilà donc ce qui s'appelle des nouvelles[5].

1. Il jouoit cet été avec le comte de Grammont; en jouant au brelan, il lui dit. (Éd. de 1724.)

2. De premier maître d'hôtel du roi.

3. Nicolas Le Camus. Voyez la lettre 140 et la note.

4. De premier président de la chambre des comptes.

5. Ce qui s'appelle les nouvelles. (Éd. de 1726 et 1734.)



228. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6 janvier 1672.

Enfin, ma chère fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi; vous ne sauriez pourtant empêcher que cet ordre de la Providence ne me soit bien dur et bien sensible : je ne m'accoutumerai de longtemps à cet éloignement. Je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les sentiments de mon cœur là-dessus; je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foiblesses. Conservez toute votre raison; jouissez de la grandeur de votre âme, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendresse de la mienne.

Je fus hier à Saint-Germain, la reine m'attaqua la première; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de l'accouchement, à propos du vôtre; puis on parla de mon voyage de Provence, un mot sur celui de Bretagne, et sur le bonheur de madame de Chaulnes de m'y avoir trouvée : nous étions là toutes deux. Pour Monsieur, il me tira près d'une fenêtre pour

me parler de vous, et m'ordonna très-sérieusement de vous faire ses compliments, et de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement. Il appuya sur cela d'une telle sorte, qu'il ne tint qu'à moi d'entendre qu'il vouloit s'attacher à votre service, étant las, comme on dit, *d'adorer l'ange* (madame de Grancey); je fis de telles offres le cas que je devois. Je trouvai MADAME mieux que je ne pensois, mais d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier, il étoit enfermé avec MONSEIGNEUR. Je ne finirois jamais de vous dire tous les compliments qu'on me fit, et à vous aussi; et de tout cela, autant en emporte le vent : on est ravi de revenir chez soi. Madame de Richelieu me parut abattue; elle fera réponse à M. de Grignan : les fatigues de la cour ont rabaissé son caquet; son moulin me parut en chômage. Mais qui pensez-vous qu'on trouve chez moi? Des Provençaux; ils m'ont *tartufiée*. De quoi parle-t-on? de madame de Grignan. Qui est-ce qui entre dans ma chambre? votre petite. Vous dites qu'elle me fait souvenir de vous; c'est bien dit : vous voulez bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en carrosse, où vais-je? chez madame de Valavoire[1]. Pourquoi faire? pour parler de

1. Dame provençale de qualité, qui étoit arrivée depuis peu à Paris. Son mari, le marquis Valavoire, étoit

Provence, de vos affaires et de vos commissions que j'aime uniquement. Enfin Coulanges disoit l'autre jour : « Voyez-vous bien cette femme-là ? elle est toujours en présence de sa fille. » Vous voilà en peine de moi, ma bonne, vous avez peur que je ne sois ridicule ; non, ne craignez rien ; on ne peut l'être avec une si agréable folie ; et de plus, c'est que je me ménage selon les lieux, les temps et les personnes avec qui je suis ; et l'on jureroit quelquefois que je ne songe guère à vous : ce n'est pas où je suis le plus en liberté.

Je reçois votre lettre du 30 ; vous me déplaisez, mon enfant, en parlant comme vous faites de vos aimables lettres. Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la princesse d'Harcourt[1] ? Où pêchez-vous cette fausse et offensante humilité ? Elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité. Quelles manières ! Ah ! ma bonne, changez-les, je vous en conjure, et voyez les choses comme elles

lieutenant général des armées du roi. Tous deux figurent comme témoins dans le contrat de mariage de M. de Grignan, sous cette désignation : « Le marquis de Valavoire, et dame Amat, son épouse. » Il en sera reparlé dans la lettre 230. Voyez aussi la lettre 166 et la note.

1. Cette princesse d'Harcourt étoit fille du duc de Brancas le *distrait*.

sont : si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité, et ce sera une affaire à régler entre votre confesseur et vous. Votre maigreur me tue : hélas ! où est le temps que vous ne mangiez qu'une tête de bécasse par jour, et que vous mouriez de peur d'être trop grasse ? Si vous devenez grosse sur ces entrefaites, soyez assurée que vous voilà perdue pour toute votre vie, sans en revenir jamais.

M. de Grignan a bien du caquet : il commence à gratter du pied, cela me fait grand'-peur ; mais s'il succombe à la tentation, ne croyez pas qu'il vous aime ; quand on aime bien, on aime tout, et la beauté qui ne donne aucun chagrin, comme la vôtre, n'est pas une chose à oublier : si M. de Grignan la détruit, tenez-vous pour dit que sa tendresse n'est pas d'un bon aloi.

Il est vrai que madame de Soubise vient encore d'accoucher ; mais elle relève trop grasse, cela fait qu'on n'a nulle pitié d'elle. Je vous plains bien aussi de vos méchantes compagnies : la nouvelle qu'on y débite du gouvernement de Bretagne donné à M. de Rohan est très-belle ; cet homme parle comme du temps des ducs (de Bretagne) : je vous souhaite quelquefois un petit brin de ce que l'on a ici de reste.

On étoit hier sur votre chapitre chez madame

de Coulanges; et madame Scarron se souvint avec combien d'esprit vous aviez soutenu autrefois une mauvaise cause, à la même place, et sur le même tapis où nous étions : il y avoit madame de La Fayette, madame Scarron, Segrais, Caderousse, l'abbé Têtu, Guilleragues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : tout est encore vif; mais quand je pense où vous êtes, quoique vous soyez reine, le moyen de ne pas soupirer? Nous soupirons encore de la vie qu'on fait ici et à Saint-Germain; tellement qu'on soupire toujours. Vous savez bien que Lauzun, en entrant en prison, dit : *In sæcula sæculorum;* et je crois qu'on eût répondu ici en certain endroit, *amen*, et en d'autres, *non*. Vraiment, quand il étoit jaloux de votre voisine[1], il lui crevoit les yeux, il lui marchoit sur la main[2] : et que n'a-t-il pas fait à d'autres? Ah! quelle folie de faire des péchés de cent dix lieues de loin!

Votre enfant est jolie; elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur; elle a de petites manières qui plaisent. Je m'en amuse et je l'aime; mais je n'ai pas encore compris que ce degré

1. Madame de Monaco. Voyez la lettre 222 et la note.

2. C'est à Saint-Cloud, chez MADAME, que ceci arriva, dans un accès de jalousie.

puisse jamais vous passer par-dessus la tête; je vous embrasse de toute la plus vive tendresse de mon cœur.



229. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, 8 janvier 1672.

DEVINEZ où je m'en vais tout à l'heure, ma chère bonne; à Livry, et demain dîner à Pomponne avec mon bon homme[1]; il m'a priée si tendrement de lui faire cette visite pendant qu'il fait beau, que je n'ai pas voulu le refuser. Vous me paroissez tranquille sur le retour de vos ouvriers; nous ne sommes pas de même, nous craignons le dénoûment de tout ceci, qui ne peut être que fâcheux. Nous en parlons, M. l'évêque d'Uzès et moi, et regardons les chagrins qui sont attachés à quelque résolution qu'on prenne[2].

Je veux aussi vous avertir d'une chose que je soutiendrai en face de votre mari et de vous. C'est que si, après être purgée, vous avez seulement la pensée de coucher avec M. de Grignan, comptez que vous êtes grosse, et si quelqu'une

1. Arnauld d'Andilly. Voyez la lettre suivante.
2. Voyez la lettre 226.

de vos matrones dit le contraire, elle sera corrompue par votre mari. Après cet avis, je n'ai plus rien à dire.

Je n'oserois songer à vos affaires; c'est un labyrinthe plein d'amertumes d'où je ne sors point. Je ne sais pas de nouvelles aujourd'hui; si j'avois juré de remplir ma feuille, je vous manderois des sottises, et tout ce que l'on fera dans six semaines; mais c'est un ennui. Ce que j'aime mieux vous dire, c'est qu'on est inhumain dans ce pays pour recevoir les excuses de ceux qui n'écrivent pas dans les occasions. J'ai voulu en user ainsi en Bretagne; il a fallu en venir à y prendre part. Profitez de ce petit discours en l'air.

On parle de plusieurs mariages; quand ils seront signés, je vous les manderai. Adieu, ma bonne; il y a une heure que je me joue avec votre fille : elle est aimable. Il est tard, et je vous quitte pour aller pleurer à Livry, et penser à vous tendrement.





230. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 13 janvier 1672.

Ah ! mon Dieu, ma fille, que me dites-vous ? Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre personne, de votre esprit ; à rabaisser votre bonne conduite ; à trouver qu'il faut avoir bien de la bonté pour songer à vous ? Quoique assurément vous ne pensiez point tout cela, j'en suis blessée, vous me fâchez ; et quoique je ne dusse peut-être pas répondre à des choses que vous dites en badinant, je ne puis m'empêcher de vous en gronder, préférablement à tout ce que j'ai à vous mander. Vous êtes bonne encore quand vous dites que vous avez peur des beaux-esprits : hélas ! si vous saviez qu'ils sont petits de près, et combien ils sont quelquefois empêchés de leurs personnes, vous les remettriez bientôt à hauteur d'appui. Vous souvient-il combien vous en étiez quelquefois excédée ? Prenez garde que l'éloignement ne vous grossisse les objets ; c'est un effet assez ordinaire.

Nous soupons tous les soirs avec madame Scarron, elle a l'esprit aimable et merveilleusement droit ; c'est un plaisir que de l'entendre

raisonner sur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connoît bien. Les désespoirs qu'avoit cette d'Heudicourt dans le temps que sa place paroissoit si miraculeuse; les rages continuelles de Lauzun, les noirs chagrins, ou les tristes ennuis des dames de Saint-Germain, et peut-être que la plus enviée (madame de Montespan) n'en est pas toujours exempte : c'est une plaisante chose que de l'entendre causer sur tout cela. Ces discours nous mènent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne, et tantôt politique. Nous parlons très-souvent de vous; elle aime votre esprit et vos manières; et quand vous vous retrouverez ici, vous n'aurez point à craindre de n'être pas à la mode.

Mais écoutez la bonté du roi, et songez au plaisir de servir un si aimable maître. Il a fait appeler le maréchal de Bellefonds dans son cabinet, et lui a dit : « Monsieur le maréchal, je veux savoir pourquoi vous me voulez quitter : est-ce dévotion? est-ce envie de vous retirer? est-ce l'accablement de vos dettes? Si c'est le dernier, j'y veux donner ordre, et entrer dans le détail de vos affaires. » Le maréchal fut sensiblement touché de cette bonté. « Sire, dit-il, ce sont mes dettes : je suis abîmé; je ne puis voir souffrir quelques-uns de mes amis qui m'ont assisté, et que je ne puis satisfaire. — Eh bien! dit le roi, il faut assurer

leur dette : je vous donne cent mille francs de votre maison de Versailles, et un brevet de retenue de quatre cent mille francs, qui servira d'assurance, si vous veniez à mourir; vous païerez les arrérages avec les cent mille francs; cela étant, vous demeurerez à mon service. » En vérité, il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir à un maître qui entre avec tant de bonté dans les intérêts d'un de ses domestiques; aussi le maréchal n'y résista pas, et le voilà remis à sa place et comblé de bienfaits. Tout ce détail est vrai.

Il y a tous les soirs des bals, des comédies et des mascarades à Saint-Germain. Le roi a une application à divertir MADAME, qu'il n'a jamais eue pour l'autre. Racine a fait une tragédie qui s'appelle *Bajazet*, et qui lève la paille; vraiment elle ne va pas *empirando* comme les autres. M. de Tallard[1] dit qu'elle est autant au-dessus des pièces de Corneille, que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer; voilà ce qui s'appelle louer; il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux et par nos oreilles :

Du bruit de Bajazet mon âme importunée[2],

1. Camille d'Hostun, duc de Tallard, nommé maréchal de France en 1703.

2. Du bruit de ses exploits mon âme importunée....
Alexandre, acte I, scène II.

fait que je veux aller à la comédie ; enfin nous en jugerons.

J'ai été à Livry [1]; hélas! ma chère enfant, que je vous ai bien tenu parole, et que j'ai songé tendrement à vous ! Il y faisoit très-beau, quoique très-froid; mais le soleil brilloit ; tous les arbres étoient parés de perles et de cristaux : cette diversité ne déplaît point. Je me promenai fort ; je fus le lendemain dîner à Pomponne : quel moyen de vous redire ce qui fut dit en cinq heures ? je ne m'y ennuyai point. M. de Pomponne sera ici dans quatre jours ; ce seroit un grand chagrin pour moi si jamais j'étois obligée à lui aller parler pour vos affaires de Provence : tout de bon, il ne m'écouteroit pas ; vous voyez que je fais un peu l'entendue. Mais, de bonne foi, rien n'est égal à M. d'Uzès ; c'est ce qui s'appelle les grosses cordes ; je n'ai jamais vu un homme ni d'un meilleur esprit, ni d'un meilleur conseil. Je l'attends pour vous parler de ce qu'il aura fait à Saint-Germain.

Vous me priez de vous écrire de grandes lettres, je pense que vous devez en être contente ; je suis quelquefois épouvantée de leur immensité : ce sont toutes vos flatteries qui me donnent cette confiance. Je vous conjure de vous conserver dans ce bienheureux état, et ne

1. Voyez la lettre 229.

passez point d'une extrémité à l'autre. De bonne foi, prenez du temps pour vous rétablir, et ne tentez pas Dieu par vos dialogues et par votre voisinage.

Madame de Brissac a une très-bonne provision pour son hiver, c'est-à-dire M. de Longueville et le comte de Guiche, mais en tout bien et tout honneur : ce n'est seulement que pour le plaisir d'être adorée. On ne voit plus la Marans chez madame de La Fayette ni chez M. de La Rochefoucauld. Nous ne savons ce qu'elle fait; nous en jugeons quelquefois un peu témérairement. Elle avoit cet été la fantaisie d'être violée; elle vouloit être violée absolument : vous savez ces sortes de folies; pour moi, je crois qu'elle ne le sera jamais. Quelle folle, bon Dieu! et qu'il y a longtemps que je la vois comme vous la voyez présentement! Au reste, ma fille, il ne tient pas à moi que je ne voie madame de Valavoire[1] : Il est vrai qu'il n'est pas besoin de me dire : *Va la voir;* c'est assez qu'elle vous ait vue pour me la faire courir; mais elle court après quelque autre, car j'ai beau la prier de m'attendre, je ne puis parvenir à ce bonheur. C'est à M. le Grand[2] qu'il fau-

1. Voyez la lettre 228 et la note t. II, p. 214.

2. Le comte d'Armagnac, grand écuyer de France. Voyez la lettre 102.

droit donner votre *turlupinade :* elle est des meilleures. Châtillon[1] nous en donne ici tous les jours des plus méchantes du monde.



231. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi au soir, 15 janvier 1672.

Je vous ai écrit ce matin, ma fille, par le courrier qui vous porte toutes les douceurs et tous les agréments du monde pour vos affaires de Provence; mais je veux vous écrire encore ce soir, afin qu'il ne soit pas dit que la poste arrive sans vous apporter de mes lettres. Tout de bon, ma belle, je crois que vous les aimez; vous me le dites : pourquoi voudriez-vous me tromper en vous trompant vous-même? Mais si par hasard cela n'étoit pas, vous seriez à plaindre de l'accablement où je vous mettrois par l'abondance de mes lettres : les vôtres font ma félicité. Je ne vous ai point répondu sur votre belle âme : c'est Langlade qui dit *la belle âme*, pour badiner; mais, de bonne foi, vous l'avez fort belle; ce n'est peut-être pas de ces âmes du premier

1. Premier gentilhomme de la chambre de MONSIEUR.

ordre, comme *chose*[1], ce Romain qui, pour tenir sa parole, retourna chez les Carthaginois, où il fut pis que martyrisé ; mais au-dessous, vous pouvez vous vanter d'être du premier rang : je vous trouve si parfaite et dans une si grande réputation, que je ne sais que vous dire, sinon vous admirer, et vous prier de soutenir toujours votre raison par votre courage, et votre courage par votre raison.

La pièce de Racine[2] m'a paru belle, nous y avons été ; ma *belle-fille*[3] m'a paru la plus miraculeusement bonne comédienne que j'aie jamais vue : elle surpasse la Desœillets de cent mille piques ; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre[4], je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paroît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des vers, elle est adorable. *Bajazet* est

1. Madame de Sévigné appelle ici *chose* le général romain Régulus, par allusion à l'aventure de M. de Sauvebeuf, qui, rendant compte à M. le Prince d'une négociation pour laquelle il étoit allé en Espagne, lui disoit : « *Chose*, *chose*, le roi d'Espagne, m'a dit, etc. »

2. La tragédie. (Éd. de 1726.)

3. La Champmêlé, que madame de Sévigné appelle ici sa *belle-fille*, parce qu'elle avoit été la maîtresse du marquis de Sévigné, son fils.

4. Ses dispositions pour le théâtre s'étoient sans doute révélées pendant son séjour à Fresne, où il y avoit un théâtre de Société. Voyez la lettre 59, t. I, p. 140.

beau; j'y trouve quelque embarras sur la fin; mais il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de *Bérénice :* je trouve pourtant, à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque;* et pour les belles tragédies de Corneille, elles sont autant au-dessus, que votre idée étoit au-dessus de.... Appliquez, et ressouvenez-vous de cette folie, et croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas surpassera, je dis que rien n'approchera des divins endroits de Corneille. Il nous lut l'autre jour, chez M. de La Rochefoucauld, une tragédie qui fait souvenir de sa défunte veine [1]. Je voudrois cependant que vous fussiez venue avec moi après dîner, vous ne vous seriez point ennuyée; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque j'en ai pleuré plus de vingt, vous auriez admiré votre *belle-sœur;* vous auriez vu les *Anges* (les demoiselles de Grancey) devant vous, et la Bordeaux, qui étoit habillée en petite mignonne. M. le Duc étoit derrière, Pomenars au-dessus, avec les laquais, son nez dans son manteau, parce que le comte de Créance le veut faire pendre, quelque résistance qu'il y fasse. Tout le bel air étoit sur le théâtre : le marquis de Villeroi avoit un habit

1. De la défunte reine. (Éd. de 1726.) — Ce jugement s'applique à la pièce de *Pulchérie*, tragédie de Corneille, représentée en 1672.

de bal; le comte de Guiche ceinturé comme son esprit [1]; tout le reste en bandits. J'ai vu deux fois ce comte chez M. de La Rochefoucauld; il me parut avoir bien de l'esprit, et il étoit moins surnaturel qu'à l'ordinaire.

Voilà notre abbé, chez qui je suis, qui vous mande qu'il a reçu le plan de Grignan, dont il est très-content : il s'y promène déjà par avance. Il voudroit bien en avoir le profil : pour moi, j'attends à le bien posséder que je sois dedans. J'ai mille compliments à vous faire de tous ceux qui ont entendu les agréables paroles du roi pour M. de Grignan. Madame de Verneuil me vient la première; elle a pensé mourir. Adieu, mon enfant [2], que vous dirai-je de mon amitié et de tout l'intérêt que je prends à vous à vingt lieues à la ronde, depuis les plus grandes jusques aux plus petites choses? M. d'Harcourt est arrivé; j'ai donné toutes vos réponses. J'embrasse l'*admirable* Grignan, le *prudent* Coadjuteur, et le *présomptueux* Adhémar : n'est-ce pas là comme je les nommois l'autre jour?

1. Exacte appréciation du style froid et guindé du comte de Guiche.

2. Ma divine bonne. (Éd. de 1726.)





232. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 20 janvier 1672.

VOILA les Maximes de M. de La Rochefoucauld revues, corrigées et augmentées; c'est de sa part que je vous les envoie. Il y en a de divines; et, à ma honte, il y en a que je n'entends point. Dieu sait comme vous les entendrez. Il y a un démêlé entre l'archevêque de Paris [1] et l'archevêque de Reims [2]: c'est pour une cérémonie. Paris veut que Reims demande permission d'officier; Reims jure qu'il n'en fera rien : on dit que ces deux hommes ne s'accorderont jamais bien qu'ils ne soient à trente lieues l'un de l'autre; ils seront donc toujours mal [3]. Cette cérémonie est une canonisation d'un Borgia, jésuite; toute la musique de l'Opéra y fait rage : il y a des lumières jusque dans la rue Saint-Antoine; on s'y tue. Le vieux Mérinville [4] est mort sans y être allé.

1. Harlay de Champvallon.
2. Charles-Maurice Le Tellier.
3. Parce que l'archevêque de Reims, Le Tellier, courtisan assidu, n'étoit jamais dans son diocèse.
4. Ancien lieutenant général du gouvernement de Provence.

Ne vous trompez-vous point, ma chère fille, dans l'opinion que vous avez de mes lettres? L'autre jour, un pendard d'homme, voyant ma lettre infinie, me demanda si je pensois qu'on pût lire cela : j'en tremblai, sans dessein toutefois de me corriger; et, me tenant à ce que vous m'en dites, je ne vous épargnerai aucune bagatelle, grande ou petite, qui vous puisse divertir; pour moi, c'est ma vie et mon unique plaisir que le commerce que j'ai avec vous; toutes choses sont ensuite bien loin après. Je suis en peine de votre petit frère : il a bien froid, il campe, il marche vers Cologne pour un temps infini : j'espérois de le voir cet hiver, et le voilà. Enfin, il se trouve que mademoiselle d'Adhémar est la consolation de ma vieillesse : je voudrois aussi que vous vissiez comme elle m'aime, comme elle m'appelle, comme elle m'embrasse; elle n'est point belle, mais elle est aimable; elle a un son de voix charmant; elle est blanche, elle est nette; enfin je l'aime. Vous me paroissez folle de votre fils; j'en suis fort aise; on ne sauroit avoir trop de fantaisies, musquées ou point musquées, il n'importe.

Il y a demain un bal chez MADAME; j'ai vu chez MADEMOISELLE l'agitation des pierreries : cela m'a fait souvenir de nos tribulations passées, et plût à Dieu y être encore ! Pouvois-je être malheureuse avec vous? Toute ma vie est

pleine de repentir : M. Nicole, ayez pitié de moi, et me faites bien envisager les ordres de la Providence. Adieu, ma chère fille, je n'oserois dire que je vous adore, mais je ne puis concevoir qu'il y ait un degré d'amitié au delà de la mienne; vous m'adoucissez et m'augmentez mes ennuis, par les aimables et douces assurances de la vôtre.



233. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 22 janvier 1672, à dix heures du soir.

ENFIN, ma fille, c'est tout ce que je puis faire que de quitter le petit coucher de mademoiselle d'Adhémar pour vous écrire; si vous ne voulez pas être jalouse, je ne sais que vous dire : c'est la plus aimable enfant que j'aie jamais vue : elle est vive, elle est gaie, elle a de petits desseins et de petites façons qui plaisent tout à fait. J'ai été aujourd'hui chez MADEMOISELLE, qui m'a envoyé dire d'y aller. MONSIEUR y est venu; il m'a parlé de vous; il m'a assuré que rien ne pouvoit tenir votre place au bal; il m'a dit que votre absence ne devoit pas m'empêcher d'aller voir son bal; c'est justement de quoi

j'ai grande envie. Il a été fort question de la guerre, qui est enfin très-certaine. Nous attendons la résolution de la reine d'Espagne [1]; et, quoi qu'elle dise, nous voulons guerroyer : si elle est pour nous, nous fondrons sur les Hollandois; si elle est contre nous, nous prendrons la Flandre; et quand nous aurons commencé la noise, nous ne l'apaiserons peut-être pas aisément. Cependant, nos troupes marchent vers Cologne. C'est M. de Luxembourg qui doit ouvrir la scène. Il y a quelques mouvements en Allemagne.

J'ai fort causé avec M. d'Uzès : notre abbé lui a parlé de très-bonne grâce du dessein qu'il a pour l'abbé de Grignan [2] : il faut tenir cette affaire très-secrète; c'est sur la tête de M. d'Uzès qu'elle roule, car on ne peut obtenir de Sa Majesté les agréments nécessaires que par son moyen. On me dit, en rentrant ici, que le chevalier de Grignan [3] a la petite vérole chez M. d'Uzès : ce seroit un grand malheur pour lui, un grand chagrin pour ceux qui l'aiment,

1. Anne-Marie d'Autriche, veuve de Philippe IV, roi d'Espagne, et mère de Charles II, qui ne fut déclaré majeur qu'en 1676.

2. On croit que Coulanges, abbé de Livry, cherchoit résigner cette abbaye en faveur de l'abbé de Grignan.

3. Charles-Philippe Adhémar de Monteil de Grignan, chevalier de Malte, petit-neveu de l'évêque d'Uzès. Voyez plus loin la lettre 240.

et un grand embarras pour M. d'Uzès, qui seroit hors d'état d'agir dans toutes les choses où l'on a besoin de lui : voilà qui seroit digne de mon malheur ordinaire.

Vous me louez continuellement sur mes lettres, et je n'ose plus parler des vôtres, de peur que cela n'ait l'air de rendre louanges pour louanges; mais encore ne faut-il pas se contraindre jusqu'à ne pas dire la vérité : vous avez des pensées et des tirades incomparables; il ne manque rien à votre style. D'Hacqueville et moi, nous étions ravis de lire certains endroits brillants; et même dans vos narrations, l'endroit qui regarde le roi, votre colère contre Lauzun et contre l'évêque, ce sont des traits de maître. Quelquefois j'en donne aussi une petite part à madame de Villars; mais elle s'attache aux tendresses, et les larmes lui en viennent fort bien aux yeux. Ne craignez point que je montre vos lettres mal à propos; je sais parfaitement bien ceux qui en sont dignes, et ce qu'il en faut dire ou cacher.

Écoutez, ma fille, une bonté et une douceur charmante du roi votre maître; cela redoublera bien votre zèle pour son service. Il m'est revenu de très-bon lieu que l'autre jour M. de Montausier demanda une petite abbaye à Sa Majesté pour un de ses amis; il en fut refusé, et sortit fâché de chez le roi, en disant : *Il n'y a*

que les ministres et les maîtresses qui aient du pouvoir en ce pays. Ces paroles n'étoient pas trop bien choisies; le roi le sut : il fit appeler M. de Montausier, lui reprocha avec douceur son emportement, le fit souvenir du peu de sujet qu'il avoit de se plaindre de lui, et, le lendemain, il fit madame de Crussol [1] dame du palais. Je vous dis que voilà des conduites de Titus : vous pouvez juger si le gouverneur a été confondu, aussi bien que l'évêque, qui vous doit sa réputation. Ces manières de se venger sont bien cruelles. Le roi a raccommodé l'archevêque de Reims avec celui de Paris. Que vous dirai-je encore ? Ma pauvre tante est accablée de mortelles douleurs; cela me fait une tristesse et un devoir qui m'occupent.

1. Fille de M. de Montausier, et femme d'Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès.





234.— DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 24 janvier 1672.

Je trouve fort plaisant, mon cousin, que ce soit précisément dans la chambre de notre petite sœur de Sainte-Marie [1] que l'envie me prenne de vous écrire. Il sembleroit quasi que notre amitié fût fondée sur la sainteté de notre grand'-mère. Le moyen d'en juger autrement, en voyant que tant d'autres lieux où je vous ai vu me font moins souvenir de vous que celui-ci, où je ne vous ai vu de ma vie? Vous avez ici une fille qui contribue à ce miracle. Elle n'est non plus sotte que si elle vous voyoit tous les jours, et elle est aussi sage que si elle ne partoit pas de Sainte-Marie. C'est une créature dont le fond est d'un christianisme fort austère, chamarré de certains agréments de Rabutin, qui lui donnent un charme extraordinaire. Je doute que tous vos autres enfants valent mieux que celle-ci. Mais en voilà assez pour lui donner de la vanité. J'ai été huit mois en Bretagne, pendant lesquels je ne me suis jamais trouvé assez d'esprit pour vous écrire. J'ai eu

1. Voyez la lettre 160 et la note.

dessein de ressusciter notre commerce à mon retour, et je commence ici. Bon jour, bonne œuvre. Je ne vous dirai point de nouvelles, et je ne vous parlerai point du prochain. Vous savez tout ce qui se passe, au moins je le veux croire : car je ne crois pas qu'il soit trop sûr d'écrire de certaines choses :

On sait de cent paquets les tristes aventures,
Et tous les grands chemins sont remplis de parjures.

Il y a des comédies nouvelles dont j'ai la vanité de croire que vous jugerez comme moi. Adieu, mon cousin, vous ne sauriez croire combien je mérite l'honneur de votre amitié.



235. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27 janvier 1672.

Je n'ai jamais rien vu de si aimable que vos lettres. Vous êtes contente de mon amitié, et vous me le dites d'une manière à pénétrer de tendresse un cœur comme le mien : vous voyez tout ce qui s'y passe ; vous découvrez que la plus grande partie de mes actions se fait en vue de vous être bonne à quelque chose. Vous ex-

pliquez le voyage de Pomponne dans sa vraie signification; les visites de M. Le Camus tout de même; et en vérité, ma fille, vous ne vous trompez pas, et tant que votre pénétration me rendra de si bons offices, je ne crains pas que votre amitié diminue. J'admire votre humeur : elle est au delà de tout ce qu'on peut vous souhaiter; si vous en avez une autre moins commode, il faut lui pardonner en faveur de celle-là, et pardonner aussi à ceux à qui vous vous découvriez assez peu pour ne leur pas laisser voir clairement toutes vos bonnes qualités; comme alors elles n'étoient pas exercées, on ne le pouvoit savoir que par vos paroles.

Mais, ma chère enfant, cette grande paresse de ne vouloir pas seulement penser à sortir un moment d'où vous êtes, me blesse le cœur. Je trouve les pensées de M. de Grignan bien plus raisonnables; celle qu'il avoit pour la charge du maréchal de Bellefonds, au cas qu'il l'eût quittée, étoit tout à fait de mon goût; vous aurez vu comme la chose a tourné; mais j'aimerois assez que le désir de vous rapprocher ne vous quittât point, quand il arrive des occasions; et M. d'Uzès auroit fort bonne grâce à témoigner au roi qu'il est impossible de le servir si loin de sa personne, sans beaucoup de chagrin, surtout quand on a passé la plus grande partie de sa vie auprès de lui.

L'autre jour, M. de Berni[1], à Versailles, passa par une fenêtre, croyant passer par une porte, et tomba du premier étage sur un petit garçon, qui fut blessé, et qui l'empêcha d'être tué: il fut secouru; il a la tête très-fracassée, mais on ne croit pas qu'il en meure: voilà ce que font les croisées coupées jusqu'en bas; on ne sauroit jamais manquer à mettre partout des garde-fous. Cet accident fit grand bruit à Versailles.

Je vous prie, ma fille, dites-moi souvent dans vos lettres quelque petit mot de ma tante; ce lui est une consolation dans ses continuelles douleurs. J'ai envoyé vos lettres: celle de madame de La Fayette est extrêmement jolie. Le commencement de votre dernière est étrange; vous me donnez à deviner ce que vous avez fait la nuit. J'ai tremblé depuis les pieds jusqu'à la tête: je croyois que tout fût perdu. Il se trouve que vous avez attendu votre courrier, et que vous avez bu joyeusement à la santé du roi votre maître: j'ai respiré et approuvé votre zèle. En vérité, on ne sauroit trop louer le roi: il est encore perfectionné depuis un an. Les poëtes ont commencé à la cour[2]; mais j'aime bien autant la prose, depuis que tout

1. Fils de M. de Lionne, secrétaire d'État.

2. Si Louis XIV et la cour prirent goût aux plaisirs de l'esprit et à la conversation des gens de lettres, on

le monde en sait faire, pour conter et chanter ses louanges.

Je viens d'écrire une grande lettre à M. de Pomponne, pour toutes les affaires de Provence, dont M. d'Uzès ne peut lui parler, à cause de la petite vérole du pauvre chevalier. Je n'ose vous parler de l'état où il est; il faut espérer à sa grande jeunesse: j'ai déjà bien soupiré pour la crainte que j'ai de son mal. Madame de Guerchi, fille de la comtesse de Fiesque, est morte à la campagne pour avoir eu peur du feu: elle étoit grosse de huit mois; elle est accouchée et morte ensuite: cette manière de mourir m'a blessé le cœur. Le petit duc de Rohan[1] est à l'extrémité d'avoir bu deux verres d'eau-de-vie après avoir bien bu du vin; il est dans le sept d'une fièvre très-mortelle. Voilà une belle espérance pour M. et madame de Soubise: pour moi, après l'avoir vu aux États, et sachant comme il traitoit madame de Rohan, j'en suis toute consolée. Le chancelier (Séguier) se meurt; il a renvoyé les sceaux au roi par le duc de Coislin: voilà un joli présent à faire. Mon Dieu, ma fille, que je voudrois bien voir M. de Grignan ici avec une

convient généralement que ce fut grâce à l'influence de madame de Montespan et de sa société.

1. Louis, duc de Rohan, frère de madame de Soubise; il ne mourut qu'en 1727, âgé de 75 ans.

belle charge auprès de son maître, et envoyer promener tous vos Provençaux ! Adhémar me les fera bien haïr : il est plaisant de leur faire confidence de ce qu'il pense d'eux. Adieu, ma très-aimable, je ne songe qu'à vous aller voir. J'embrasse mon cher Grignan et sa chère femme.



236. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 28 janvier 1672.

SAVEZ-VOUS bien, Madame, ce qui fait que vous m'écrivez de Sainte-Marie, où vous ne m'avez jamais vu, plutôt que de mille autres lieux où vous m'avez vu mille fois? C'est que ma fille vous y fait ressouvenir de moi; et qu'étant bientôt lasse des matières qu'on traite en ces lieux-là, vous usez une partie du temps de votre visite à faire une lettre à son père. Ainsi, Madame, tout ce que j'en puis juger, c'est que vous aimez mieux parler au monde qu'à moi; mais que vous aimez mieux me parler qu'à Dieu; vous en conviendrez, si vous êtes sincère. Quand j'ai lu l'endroit où vous me mandez *que ma fille n'est non plus sotte que si elle me voyoit tous les jours, et qu'elle est aussi sage que si elle ne partoit pas de Sainte-Marie*, je croyois qu'il y eût, *aussi sage que si elle ne m'avoit jamais*

vu. Car effectivement une demoiselle peut devenir agréable à me pratiquer; mais il est difficile qu'elle devienne par là bonne religieuse. Ma fille de Sainte-Marie en est une, à ce que j'ai appris par d'autres que par vous; et le témoignage que vous me donnez des agréments de son esprit est ce qu'on appelle l'approbation des docteurs. Ses sœurs ont aussi leur mérite, et si ma disgrâce leur a fait perdre des avantages du côté de la fortune, elle leur en a donné du côté de la bonne nourriture et de l'esprit.

Vous me deviez écrire de Bretagne: nous y avons perdu tous deux. Vous vous moquez de me mander que vous ne vous êtes pas trouvé assez d'esprit pour cela. Songez-vous à faire de belles lettres pour moi? il me paroît qu'elles ne le peuvent être dès qu'on y songe. Il est vrai que je sais ce qui se passe; mais je ne le saurois point, si tous mes amis avoient sur cela autant de prudence que vous.

Avez-vous fait les deux vers que vous m'envoyez sur ce sujet? les avez-vous retournés, ou seulement copiés? Ils sont capables de faire trembler tous les gazetiers de France: il est vrai qu'en voici qui les rassurent:

Qu'il se perde tant de paquets
Qu'on dit tous les jours par la ville,
Ce sont contes à plaisir; mais,
Pour un perdu, l'on en dit mille.



237. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Sainte-Marie du Faubourg, vendredi 29 janvier 1672, jour de Saint-François de Sales, et jour que vous fûtes mariée. Voilà ma première radoterie; c'est que je fais des boutsde-l'an de tout.



ME voici dans un lieu, ma fille, qui est le lieu du monde où j'ai pleuré, le jour de votre départ, le plus abondamment et le plus amèrement: la pensée m'en fait encore tressaillir. Il y a une bonne heure que je me promène toute seule dans le jardin: toutes nos sœurs sont à vêpres, embarrassées d'une méchante musique; et moi, j'ai eu l'esprit de m'en dispenser. Ma chère enfant, je n'en puis plus; votre souvenir me tue en mille occasions: j'ai pensé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue si souvent [1]. Je ne veux point vous dire en quel état je suis: vous avez une vertu sévère, qui n'entre point dans la foiblesse humaine. Il y a des jours, des heures, des moments où je ne suis pas la maîtresse; je suis foible, et ne me pique point de

1. Où je vous ai vue mille fois. (Éd de 1726.)—Sainte-Marie du Faubourg étoit le couvent où madame de Grignan avoit été élevée. Voyez la lettre 127 et la note.

ne l'être pas. Tant y a, je n'en puis plus, et pour m'achever voilà un homme que j'avois envoyé chez le chevalier de Grignan, qui me dit qu'il est extraordinairement mal : cette pitoyable nouvelle n'a pas séché mes yeux. Je crois qu'il dispose en votre faveur de ce qu'il a; gardez-le, quoique ce soit peu, pour une marque de sa tendresse, et ne le donnez point comme votre cœur le voudroit: il n'y a pas un de vos beaux-frères qui, à proportion, ne soit plus riche que vous. Je ne puis vous dire le déplaisir que j'ai dans la vue de cette perte. Hélas! un petit aspic, comme M. de Rohan[1], revient de la mort; et cet aimable garçon, bien né, bien fait, de bon naturel[2], d'un bon cœur, dont la perte ne fait de bien à personne, nous va périr entre les mains! Si j'étois libre, je ne l'aurois pas abandonné: je ne crains point son mal; mais je ne fais pas sur cela ma volonté. Vous recevrez par cet ordinaire des lettres écrites plus tard, qui vous parleront plus précisément de ce malheur; pour moi, je me contente de le sentir.

Hier au soir, madame Dufresnoi[3] soupa chez nous; c'est une nymphe, c'est une divinité;

1. M. de Mirepoix. (Éd. de 1726.)
2. D'un bon naturel. (*Idem.*)
3. Sur madame Dufresnoi, voyez la lettre 210 et la note.

mais madame Scarron, madame de La Fayette et moi, nous voulûmes la comparer à madame de Grignan, et nous la trouvâmes cent piques au-dessous, non pas pour l'air ni pour le teint; mais ses yeux sont étranges; son nez n'est pas comparable au vôtre; sa bouche n'est point fine; la vôtre est parfaite, et elle est tellement recueillie dans sa beauté, que je trouve[1] qu'elle ne dit précisément que les paroles qui lui siéent bien: il est impossible de se la représenter parlant communément et d'affection sur quelque chose. Pour votre esprit, ces dames ne mirent aucun degré au-dessus du vôtre[2], et votre conduite, votre sagesse, votre raison, tout fut célébré: je n'ai jamais vu une personne si bien louée. Je n'eus pas le courage de faire *les honneurs de vous*, ni de parler contre ma conscience.

On dit que le Chancelier est mort: je ne sais si on donnera les sceaux avant que cette poste parte. La comtesse (de Fiesque) est très-affligée de la mort de sa fille; elle est à Sainte-Marie de Saint-Denis. Mon enfant, on ne peut jamais assez se conserver, et grosse et en couche, ni assez éviter d'être[3] dans ces deux états; je ne parle

1. Que je trouvai. (Éd. de 1726.)
2. Et pour l'esprit, ces dames n'en ont vu aucun d'un degré au-dessus du vôtre. (*Idem.*)
3. Et l'on ne peut assez éviter d'être. (Éd. de 1734.)

pour personne. Adieu, ma très-chère; cette lettre sera courte: je ne puis rien écrire dans l'état où je suis; vous n'avez pas besoin de ma tristesse. Mais si quelquefois vous recevez des lettres infinies, ne vous en prenez qu'à vous, et aux flatteries que vous me dites sur le plaisir que vous donne leur longueur; vous n'oseriez plus vous en plaindre. Je vous embrasse mille fois, et m'en retourne à mon jardin, et puis à un bout de salut, et puis chez des malades qui sont aussi chagrins que moi.

Voilà Madeleine-Agnès qui entre, et qui vous salue en Notre-Seigneur.



238. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 3 février 1672.

J'EUS hier une heure[1] de conversation avec M. de Pomponne : il faudroit plus de papier qu'il n'y en a dans mon cabinet, pour vous dire la joie que nous eûmes de nous revoir, et comme nous passions à la hâte sur mille chapitres que nous n'avions pas le temps de traiter à fond. Enfin,

1. J'ai eu hier une heure. (Éd. de 1734.)

je ne l'ai point trouvé changé; il est toujours parfait. Il croit que je vaux plus que je ne vaux effectivement. Son père lui a fait comprendre qu'il ne pouvoit l'obliger plus sensiblement qu'en m'obligeant en toutes choses; mille autres raisons, à ce qu'il dit, lui donnent ce même désir, et surtout il se trouve que j'ai le gouvernément de Provence sur les bras; c'est un prétexte admirable pour avoir bien des affaires ensemble : voilà le seul chapitre qui ne fut point étranglé. Je lui parlai à loisir de l'évêque; il sait écouter aussi bien que répondre, et crut aisément le plan que je lui fis des manières du prélat; il ne me parut pas qu'il approuvât qu'un homme de sa profession voulût faire le gouverneur. Il me semble que je n'oubliai rien de ce qu'il falloit dire : il me donne toujours de l'esprit; le sien est tellement aisé, qu'on prend sans y penser une confiance qui fait qu'on parle heureusement de tout ce qu'on pense : je connois mille gens qui font le contraire. Enfin, ma fille, sans vouloir m'attirer de nouvelles douceurs, dont vous êtes prodigue pour moi, je sortis avec une joie incroyable, dans la pensée que cette liaison avec lui vous seroit très-utile. Nous sommes demeurés d'accord de nous écrire; il aime mon style naturel et dérangé, quoique le sien soit comme celui de l'éloquence même.

Je vous mandai l'autre jour de tristes nouvelles du pauvre chevalier, on venoit de me les donner de même; j'appris le soir qu'il n'étoit pas si mal, et enfin il est encore en vie, quoiqu'il ait été au delà de l'extrême-onction et qu'il soit encore très-mal : sa petite vérole sort et sèche en même temps; il me semble que c'est tout comme celle de madame de Saint-Simon [1]. Ripert vous en écrira plus sûrement que moi; j'en sais pourtant tous les jours des nouvelles, et j'en suis dans une très-véritable inquiétude; je l'aime encore plus que je ne pensois. Cette nuit madame la princesse de Conti [2] est tombée en apoplexie : elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connoissance; elle est sans pouls et sans parole; on la martyrise pour la faire revenir. Il y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison : on pleure, on crie; voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le Chancelier (P. Séguier), il est mort très-assurément, mais mort en grand homme : son bel esprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie : la comparaison du flambeau

1. Voyez les lettres 101, 102 et 104.

2. Anne-Marie Martinozzi, princesse de Conti; elle mourut le 4 février 1672.

qui redouble sa lumière en finissant est juste pour lui. Le Mascaron[1], l'assistoit et se trouvoit confondu par ses réponses et par ses citations il paraphrasoit le *Miserere*, et faisoit pleurer tout le monde ; il citoit la sainte Écriture et les Pères, mieux que les évêques dont il étoit environné ; enfin, sa mort est une des plus belles et des plus extraordinaires choses du monde. Ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'a point laissé de grands biens ; il étoit aussi riche en entrant à la cour, qu'il l'étoit en mourant. Il est vrai qu'il a établi sa famille ; mais si l'on prenoit chez lui, ce n'étoit pas lui. Enfin, il ne laisse que soixante et dix mille livres de rente ; est-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans chancelier, et qui étoit riche naturellement ? La mort découvre bien des choses, et ce n'est point de sa famille que je tiens tout ceci. On les voit. Nous avons fait aujourd'hui nos stations, madame de Coulanges et moi. Madame de Verneuil[2] est si mal qu'elle n'a pu voir le monde. On ne sait encore qui aura les sceaux.

Je vous conjure d'écrire au Coadjuteur qu'il songe à faire réponse sur l'affaire dont lui

1. Jules Mascaron, de l'Oratoire, célèbre prédicateur, étoit depuis peu évêque de Tulle.

2. Madame de Verneuil étoit fille du chancelier Séguier.

écrit M. d'Agen[1], j'en suis tourmentée : cela est mal d'être paresseux avec un évêque de réputation. Je remets tous les jours à écrire à ce Coadjuteur ; son irrégularité me débauche : je le condamne, et je l'imite. J'embrasse M. de Grignan ; ne vous adore-t-il pas toujours ? est-il encore question des grives ? Il y avoit l'autre jour une dame qui confondit ce qu'on dit d'une grive, et au lieu de dire, *elle est soûle comme une grive*, elle disoit que la première présidente *étoit sourde comme une grive :* cela fit rire[2]. Adieu, ma chère enfant ; je vous aime, ce me semble, bien plus que moi-même. Votre fille est aimable, je m'en amuse de bonne foi ; elle embellit tous les jours ; ce petit ménage me donne la vie.

1. Claude Joli, ancien curé de Saint-Nicolas des Champs, à Paris, alors évêque d'Agen. Voyez la lettre 140 et la note.

2. Cette femme est nommée dans la lettre suivante ; c'étoit madame de Louvois.





239. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 5 février 1672.
Il y a aujourd'hui mille ans que je suis née [1].

Je suis ravie, ma chère fille, que vous aimiez mes lettres; je ne crois pourtant pas qu'elles soient aussi agréables que vous me le dites. Notre bon Coadjuteur est dans sa solitude; son départ m'a donné de la tristesse. Je vous envoie quatre rames de papier, vous savez à quelle condition. J'espère en recevoir la plus grande partie entre ci et Pâques; après cela, j'aspirerai à d'autres plaisirs. On m'a assuré ce matin que le chevalier se portoit mieux : j'espère en sa jeunesse; je prie Dieu de tout mon cœur qu'il nous le redonne.

Madame la princesse de Conti mourut quelques heures après que j'eus fermé mon paquet [2], c'est-à-dire hier à quatre heures du matin, sans aucune connoissance [3], ni avoir jamais dit

1. Née le 5 février 1626, madame de Sévigné avoit quarante-six ans.

2. Mourut sept à huit heures après que j'eus fermé mon paquet, le dernier ordinaire. (Éd. de 1726.)

3. Sans avoir eu la moindre connoissance. (Éd. de 1734.)

une seule parole de bon sens ; elle appeloit quelquefois Cécile une femme de chambre, et disoit : « Mon Dieu ! » On croyoit que son esprit alloit revenir, mais elle n'en disoit pas davantage. Elle expira en faisant un grand cri, et au milieu d'une convulsion qui lui fit imprimer ses doigts dans le bras d'une femme qui la tenoit. La désolation de sa chambre ne se peut représenter[1] : M. le Duc, MM. les princes de Conti, madame de Longueville, madame de Gamaches[2], pleuroient de tout leur cœur. Madame de Gesvres[3], avoit pris le parti des évanouissements, madame de Brissac de crier les hauts cris et de se jeter par la place : il fallut les chasser, parce qu'on ne savoit plus ce qu'on faisoit. Ces deux personnages n'ont pas réussi : qui prouve trop ne prouve rien, dit je ne sais qui. Enfin, la douleur est universelle. Le roi en a paru touché et a fait son panégyrique, en disant qu'elle étoit plus considérable par sa vertu que par la grandeur de sa fortune. Elle laisse par son testament l'éducation de ses enfants à madame de Longueville : je disois qu'il n'y

1. La désolation qui fut dans sa chambre en ce dernier moment, ne se peut exprimer. (Éd. de 1726.)

2. Marie-Antoinette de Loménie, femme du marquis de Gamaches.

3. Voyez, sur madame de Gesvres, la lettre 131 et la note. Mais l'édition de 1726 porte : la Guénégault.

avoit que le diable qui gagnât à cette mort, et qu'il alloit reprendre ces deux petits[1] princes ; mais, afin qu'en nul lieu on ne s'en réjouisse, les voilà retombés en bonnes mains[2]. M. le Prince est tuteur ; il y a vingt mille écus aux pauvres, autant à ses domestiques ; elle veut être enterrée à sa paroisse tout simplement, comme la moindre femme. Je ne sais si ce détail est à propos ; tant y a, ma bonne, le voilà; vous voulez et vous souffrez que mes lettres soient longues, et voilà le hasard que vous courez. Je vis hier sur son lit cette sainte princesse[3] ; elle étoit défigurée par le martyre[4] qu'on lui avoit fait à la bouche : on lui avoit rompu deux dents et brûlé la tête , c'est-à-dire que si les pauvres patients ne mouroient point de l'apoplexie, ils seroient à plaindre de l'état où on les met. Il y a de belles réflexions à faire sur cette mort, cruelle pour tout autre, mais très-heureuse pour elle, qui ne l'a point sentie, et qui étoit toujours préparée[5]. Brancas en est pénétré.

1. Ainsi voilà le diable pris pour dupe s'il croyoit reprendre ces deux. (Éd. de 1726.)

2. Les voilà retournés en bonnes mains. (*Idem.*)

3. Cette princesse. (*Idem.*)

4. Par les martyres. (*Idem.*)

5. Elle fut inhumée à Saint-André des Arts. Son monument funéraire portoit cette inscription : « Elle vendit toutes ses pierreries pour nourrir, durant la famine de

J'oubliai avant-hier de vous mander[1] que j'avois rencontré Canaples[2] à Notre-Dame, et qu'après mille amitiés pour M. de Grignan, il me dit que le maréchal de Villeroi l'avoit assuré[3] que les lettres de M. de Grignan étoient admirées dans le conseil, qu'on les lisoit avec plaisir, et que le roi avoit dit qu'il n'en avoit jamais vu de mieux écrites : je lui promis de vous le mander. Cette dame que je ne vous nommai point dans ma dernière lettre, c'étoit madame de Louvois. A propos, M. de Louvois est entré et assis au conseil depuis quatre jours, en qualité de ministre. Le roi scellera demain avec six conseillers d'État et quatre maîtres des requêtes; on ne sait combien cela durera : voilà une belle charge, dont Sa Majesté s'acquittera très-bien. Il me vient des pensées folles sur le chancelier; mais où puis-je les avoir prises, dans le chagrin où je suis depuis deux ou trois jours? Cette veille, ce jour, ce lendemain, ce temps de votre départ de l'année passée, tout cela m'a tellement touché le cœur et l'esprit, que j'en avois sans cesse les larmes aux yeux malgré moi; car rien n'est moins

1662, les pauvres de Berry, de Champagne et de Picardie. »

1. A vous mander (Éd. de 1726.)

2. Alphonse de Créqui, comte de Canaples, depuis duc de Lesdiguières.

3. Lui avoit dit. (*Idem.*)

utile que les douleurs d'une chose sur laquelle on n'a plus aucun pouvoir : on se tue, on se dévore hors de propos, aussi bien qu'à faire des souhaits et des châteaux en Espagne. Vous êtes trop sage pour les aimer ; et moi je les aime. Adieu, ma fille, je vous baise avec la dernière tendresse. Il me semble que la vie ne m'est pas plus nécessaire ni plus chère que votre amitié. J'embrasse le politique Grignan. M. de La Rochefoucauld vous mande qu'il a une souris blanche qui est aussi belle que vous : c'est la plus jolie bête du monde ; elle est dans une cage. Voilà madame de Coulanges qui veut que je vous dise et ceci, et cela, et de l'amitié ; mais je ne suis pas à ses gages.



240. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 10 février 1672.

ENFIN, ma chère fille, après bien des alarmes et de fausses espérances, nous avons perdu le pauvre chevalier[1] ; je vous avoue que j'ai été sensiblement touchée de cette mort : elle arriva samedi

1. Charles-Philippe Adhémar de Monteil de Grignan, chevalier de Malte. Voyez la lettre 233 et la note.

6 février, à quatre heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit consoler des chrétiens, nous devons nous consoler par l'assurance de son salut; jamais plus de résignation, jamais plus d'amour de Dieu, jamais plus de grâces visibles : il n'eût pas voulu accepter la vie, si on eût pu la lui redonner, tant il avoit de confiance en la miséricorde de Dieu; et il se sentoit dans des dispositions qu'il n'eût pas voulu remettre au hasard. Il a été rudement saigné; il résista à la dernière, qui fut la onzième; mais les médecins l'emportèrent : il leur dit qu'il s'abandonnoit donc, et qu'ils le vouloient tuer par les formes. La mort de M. de Guise, qu'on croit qui devoit être saigné, a bien fait mourir du monde après lui. Il y a eu, dès Saint-Germain, de la faute de ce pauvre garçon : il étoit incommodé d'un dévoiement au commencement de son service; il prit du lait sans préparation pour le faire cesser : le dévoiement cessa en effet, mais au bout de huit jours la fièvre le prit en venant à Paris, et la petite vérole, avec une telle corruption, qu'on ne pouvoit durer dans sa chambre; et il faisoit des vers en quantité, qui venoient de son lait corrompu. Enfin la Providence avoit marqué la fin de sa vie dans les plus belles années de son âge. Voilà des détails bien tristes; mais quand on est touché, on ne

cherche point, ce me semble, à s'épargner par l'ignorance de ce qui s'est passé. Je ne devrois point mêler d'autres discours dans cette lettre; mais quand vous aurez essuyé vos premières larmes, vous la pourrez reprendre, et vous y verrez ce que nous avons résolu touchant vos affaires.

Nous ne reçûmes qu'hier[1] la lettre que vous aviez écrite par le courrier; c'est justement celle dont j'étois en peine : il n'y en a point eu de perdue. J'ai été une heure avec M. d'Uzès, mon oncle l'abbé y étoit aussi; nous avons fort discouru de toutes vos affaires. Je suis plus satisfaite que jamais de la prudence et du bon esprit de ce prélat : vous n'avez qu'à lui envoyer vos pensées toutes crues; en deux heures de réflexion, il voit tout ce qu'il faut faire ou ne faire pas. Je lui ai montré une lettre que j'ai reçue de M. de Pomponne. Il faut que je ménage une conversation entre M. d'Uzès et lui. Le nom de M. d'Uzès est plein de mauvais air présentement[2], cela nous désespère; il n'ose aller à Saint-Germain, il ne peut parler à M. Colbert; cela nous coupe la gorge. Il ne veut pas aller brusquement dans l'affaire dont vous lui parlez, parce que si elle appartient

1. Nous n'avons reçu qu'hier. (Éd. de 1734.)

2. A cause de la petite vérole et de la mort du chevalier, qui étoit son petit-neveu.

aux députés, il ne faut pas mettre la raison de leur côté, et le tort du nôtre; car en habiles gens, ils ne prendroient que ce petit endroit qu'ils feroient valoir, et cacheroient tout le reste. Quand les gens coupables tiennent une pauvre petite vérité pour eux, ils la retournent de cent façons, et sont insupportables. C'est sur quoi la prudence de M. d'Uzès vous est parfaitement nécessaire.

Le marquis de Villeroi[1] a eu ordre de se retirer de la cour pour sa mauvaise conduite : voilà tout ce qu'a dit Sa Majesté. On tire plusieurs conséquences, on s'en prend à des gens, enfin, ce qui est sûr, c'est que Vardes en sera sensiblement aise. C'est à Lyon qu'il est exilé; cette demeure n'est pas odieuse pour lui, pourvu qu'elle ne soit pas longue. Je suis persuadée que vous êtes si touchée du pauvre chevalier, que je garde pour une autre fois mille bagatelles qui ne seroient pas de saison aujourd'hui.

Votre maxime est divine : M. de La Rochefoucauld en est jaloux, il ne comprend pas qu'il ne l'ait pas faite; l'arrangement des paroles en est heureux; mais pourquoi n'entendez-vous pas la sienne? Hélas! le moyen de vivre sans folie, c'est-à-dire sans fantaisie? et un homme

1. Le vrai motif de cette sévérité de Louis XIV est inconnu.

n'est-il pas fou, qui croit être sage en ne s'amusant et ne se divertissant de rien? Vous reviendrez à notre opinion[1].

Je vous embrasse, ma chère enfant, je suis entièrement à vous. Notre abbé ne vous écrit point, ni ma tante, afin de ne vous point accabler; mais vous savez bien ce qu'ils vous sont.

L'abbé a rendu tous les devoirs au pauvre chevalier; j'en aurois fait autant, mais on m'auroit lapidée : je me contentai d'aller pleurer, dès le jour même, avec M. d'Uzès, qui étoit dans une autre maison. Adhémar n'est point encore arrivé.

Je suis en peine de vous savoir à Aix, à cause de la petite vérole qui y étoit. Mon Dieu, qu'on est à plaindre quand on aime beaucoup! Je vois d'ici la tranquillité où vous étiez à Lambesc toute seule, pendant que votre cœur se reposoit avec le pain et l'eau de la paresse : vous revoilà dans les ragoûts. Votre comparaison n'est nullement ridicule : elle feroit rire si on rioit; mais on ne rit pas toujours. Hélas! ma chère enfant, il y a plus d'un an que je ne vous ai vue : je sens vivement cette absence; et vous, ma fille, n'y pensez-vous point quelquefois un petit moment?

1. Voici cette maxime : *Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit.*

DE M. DE COULANGES.

Je ne m'amuserai point, ma belle Comtesse, à vous faire un méchant compliment; mais je vous assurerai seulement que j'ai été très-affligé de la mort de notre pauvre chevalier : je m'étois si bien trouvé de son commerce[1] en Provence, et j'espérois m'en trouver si bien partout, que sa perte me touche sensiblement. Hélas! il vous souvient de notre mariage; qui eût cru qu'il eût été de si peu de durée? Voilà un beau sujet de méditation pour les jeunes gens, et pour tous nous autres gens plus avancés en âge : il ne faut point se fier à l'âge ni à la bonne santé : nous sommes tous mortels, et l'heure et le moment sont fort incertains. Je finis par cette moralité un peu triviale[2], et vous embrasse, s'il vous plaît, ma belle Comtesse, avec le dernier respect et la dernière tendresse.

DE MADAME DE COULANGES.

Je suis très-fâchée de la mort de M. le chevalier de Grignan, Madame; mais, sans vouloir ajouter à votre affliction la peine[3] de lire une méchante lettre, je vous prierai de trouver bon

1. Je m'en étois si bien trouvé. (Éd. de 1734.)
2. Un peu triviale, ces mots ne se trouvent pas dans l'éd. de 1734.
3. Je ne veux point ajouter à votre affliction celle de lire. (Éd. de 1734.)

que je vous assure ici que je suis très-sensible à tout ce qui vous arrive, et que je me sais faire un fort grand plaisir d'espérer que j'aurai l'honneur de vous voir cet été. J'irai certainement[1] à Grignan, quand il m'en coûteroit de quitter le marquis de Villeroi à Lyon; comprenez mon procédé. Adieu, Madame; c'est une chose délicieuse que de demeurer avec madame de Sévigné.



241. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, vendredi 12 février 1672.

JE ne puis, ma chère fille, qu'être en peine de vous[2], quand je songe au déplaisir que vous aurez de la mort du pauvre chevalier. Vous l'aviez vu depuis peu; c'étoit assez pour l'aimer beaucoup, et pour connoître encore plus toutes les bonnes qualités que Dieu avoit mises en lui. Il est vrai que jamais un homme n'a été mieux né, et n'a eu des sentiments plus droits et plus souhaitables, avec une très-belle physionomie, et une très-grande tendresse pour vous; tout cela le ren-

1. Assurément. (Éd. de 1734.)
2. Que je ne sois en peine. (Éd. de 1735.)

doit infiniment aimable, et pour vous, pour tout le monde. Je comprends bien aisément votre douleur, puisque je la sens en moi; cependant j'entreprends de vous amuser un quart d'heure, et par des choses où vous avez intérêt, et par le récit de ce qui se passe dans le monde.

J'ai eu une grande conversation avec M. Le Camus[1]; il entre si parfaitement bien dans nos sentiments, qu'il me donne des conseils. Il est piqué des conduites malhonnêtes; et comme il en a de fort contraires, il n'a nulle peine[2] à entrer dans nos vues[3], où la droiture et la sincérité sont en usage; c'est ce dont il ne faut point se départir, quoi qu'il arrive : cette mode revient toujours. On ne trompe guère longtemps le monde, et les fourbes sont enfin découverts; j'en suis persuadée. M. de Pomponne n'est pas moins opposé à ce qui lui est si contraire; et je vous puis assurer que si j'étois aussi habile sur toutes choses que je le suis pour discourir là-dessus, il ne manqueroit rien à ma capacité. Dites-moi quelquefois quelque chose d'agréable pour M. Le Camus : ce sont des faveurs précieuses pour lui, et d'autant plus qu'il n'est obligé à aucune réponse.

1. Voyez la lettre 227 et la note.
2. Il n'a pas de peine. (Éd. de 1734.)
3. Nos intérêts. (*Idem.*)

Le marquis de Villeroi est donc parti pour Lyon, comme je vous l'ai mandé; le roi lui fit dire par le maréchal de Créqui qu'il s'éloignât : on croit que c'est pour quelques discours chez madame la comtesse (de Soissons)[1]; enfin,

On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste[2].

Le roi demanda à MONSIEUR, qui revenoit de Paris : « Eh bien, mon frère, que dit-on à Paris? » MONSIEUR lui répondit : « On parle fort de ce pauvre marquis.— Et qu'en dit-on? — On dit, Monsieur, que c'est qu'il a voulu parler pour un autre malheureux. — Et quel malheureux? dit le roi.— Pour le chevalier de Lorraine, dit MONSIEUR. — Mais, dit le roi, y songez-vous encore, à ce chevalier de Lorraine? vous en souciez-vous? aimeriez-vous bien quelqu'un qui vous le rendroit? — En vérité, répondit MONSIEUR, ce seroit le plus sensible plaisir que je pusse recevoir en ma vie. — Oh bien! dit le roi, je veux vous faire ce présent; il y a deux jours que le courrier est parti; il reviendra : je vous le redonne, et veux que vous m'ayez toute votre vie cette obligation, et que vous l'aimiez pour l'amour

1. Voyez la lettre 240.
2. Vers de Corneille, dans Cinna, acte IV, sc. v, déjà cité dans la lettre 151.

de moi; je fais plus, car je le fais maréchal de camp dans mon armée. » Là-dessus, MONSIEUR se jette aux pieds du roi, lui embrasse longtemps les genoux, et lui baise une main avec une joie sans égale. Le roi le relève, et lui dit : « Mon frère, ce n'est pas ainsi que des frères se doivent embrasser, » et l'embrasse fraternellement. Tout ce détail est de très-bon lieu, et rien n'est plus vrai : vous pouvez là-dessus faire vos réflexions, tirer vos conséquences, et redoubler vos belles passions pour le service du roi, votre maître. On dit que MADAME fera le voyage, et que plusieurs dames l'accompagneront. Les sentiments sont divers chez MONSIEUR : les uns ont le visage allongé d'un demi-pied, d'autres l'ont raccourci d'autant[1]. On dit que celui du chevalier de Beuvron est infini. M. de Navailles revient aussi, et servira de lieutenant général dans l'armée de MONSIEUR, avec M. de Schomberg. Le roi a dit au maréchal de Villeroi : « Il falloit cette petite pénitence à votre fils; mais les peines de ce monde ne durent pas toujours[2]. » Vous pouvez vous assurer que tout ceci

1. Le chevalier de Lorraine étoit, bien à tort sans doute, soupçonné d'avoir empoisonné madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, et le comte de Beuvron, alors favori de MONSIEUR, passoit pour avoir été son complice.

2. Ne sont pas infinies. (Éd. de 1734.)

est vrai ; c'est mon aversion que les faux détails, mais j'aime les vrais : si vous n'êtes de mon goût, vous êtes perdue, car en voici d'infinis.

La Marans étoit l'autre jour seule en mante chez madame de Longueville ; on siffloit dessus. Langlade vous mande que l'autre jour, en vue de vous plaire, il la releva bien de sentinelle sur des sottises qu'elle lui disoit, et qu'il vous eût bien souhaitée derrière la porte : plût à Dieu que vous y eussiez été ! Madame de Brissac étoit inconsolable chez madame de Longueville ; mais par malheur le comte de Guiche se mit à causer avec elle, et elle oublia son rôle, aussi bien que celui du désespoir, le jour de la mort[1] ; car il falloit en un certain endroit qu'elle eût perdu connoissance ; elle l'oublia, et reconnut fort bien des gens qui entroient.

Adieu, ma très-chère, ma très-aimable ; ne trouvez-vous pas qu'il y a bien longtemps que nous sommes séparées ? Je suis frappée de cette douleur, d'une manière tellement importune, qu'elle me seroit insupportable, si je n'aimois à vous aimer autant que je fais, quelques peines qui y soient attachées.

1. De madame la princesse de Conti.





242. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 17 février 1672.

MONSIEUR de Coulanges et moi, nous avons donné un très-bon dîner à M. le président de Bouc[1] ; M. et madame de Valavoire[2], M. d'Uzès et Adhémar en étoient; mais écoutez le malheur : Le président, après nous avoir promis, vint s'excuser : il avoit une affaire à Saint-Germain; nous pensâmes nous pendre; enfin il fallut prendre courage. Madame de Valavoire amena la Buzanval[3]; mais le président étoit le véritable objet de nos désirs. Ce dîner étoit bon, délicat, magnifique; enfin, tel qu'il étoit, il est irréparable : le Bouc reviendra peut-être, mais le dîner ne reviendra pas. Adhémar étoit pénétré de douleur d'avoir appris en arrivant la mort de son pauvre frère : j'avois le cœur bien serré en l'embrassant. Il alla coucher à Saint-Germain, et m'a promis de me voir à son retour, et que nous parlerions de vous : j'espère cette conversation.

1. Premier président de la Chambre des comptes d'Aix.
2. Valavoir. (Éd. de 1734.)
3. Angélique Amat, sa sœur, femme d'André Choart de Buzanval, qui fut lieutenant général des armées du roi, en 1693.

Vous me dites que je pleure, et que je suis la maîtresse : il est vrai, ma fille, que je ne puis m'empêcher de pleurer quelquefois; mais ne croyez pas que je sois tout à fait la maîtresse de partir, quand je le voudrai; je voudrois que ce fût demain, par exemple; et mon fils a présentement des besoins de moi très-pressants. J'ai d'autres affaires pour moi; enfin il me faut jusqu'à Pâques : ainsi, mon enfant, on est la maîtresse et l'on ne l'est point, et l'on pleure.

J'ai vu tantôt notre cardinal (de Retz) : il ne peut se consoler de ne vous avoir pas trouvée ici; il vous en écrit; il m'a paru touché de bonne foi d'être à Paris, sans avoir le plaisir de vous voir et de causer avec sa chère nièce; vous lui faites souhaiter la mort du pape[1]. Vous verrez le chevalier de Lorraine plus tôt que nous. M. de Boufflers[2], gendre de madame Du Plessis, est mort en passant d'une chambre à l'autre, sans autre forme de procès : j'ai vu tantôt sa petite veuve, qui, je crois, se consolera. M. Isarn, un bel esprit, est mort de la même sorte[3].

1. Sans doute afin d'avoir occasion de faire visite à madame de Grignan, en se rendant en Italie pour un nouveau conclave.

2. François, comte de Boufflers, frère aîné du maréchal, marié, l'année précédente, à Élisabeth-Angélique Du Plessis-Guénégaud.

3. On a de lui *le Louis d'or*, lettre en prose et en vers, adressée à mademoiselle de Scudéry. Paris, 1660.

Je ne suis point sans inquiétude de vous savoir à Aix, avec tant d'air de petite vérole; évitez au moins les lieux publics et les presses : c'est un horrible mal que celui-là. Votre fille a le teint comme l'avoit mademoiselle de Villeroi, un blanc et un rouge séparés, des yeux d'un bleu merveilleux, des cheveux noirs, un tour de visage et un menton à peindre; sa lèvre se rabaisse tous les jours : du reste, elle est faite au tour; elle ne crie jamais, elle est douce et caressante; elle appelle; elle dit cinq ou six mots; elle est vive; enfin elle est aimable, et je l'aime. Adhémar m'a dit des merveilles de votre fils. Madame de Guénégaud m'a extrêmement priée de vous faire des compliments sur la mort du chevalier, et à M. le coadjuteur d'Arles : tenez-la quitte de ce côté-là.

Je viens d'apprendre qu'Adhémar a eu une conversation divine avec M. Colbert; il vous en rendra compte. L'autre jour, on parloit, devant le roi, de Languedoc, et puis de Provence, et puis enfin de M. de Grignan : on en dit beaucoup de bien. M. de Janson en dit aussi; et puis il parla de sa paresse naturelle; là-dessus le marquis de Charost le releva de sentinelle d'un très-bon ton, et lui dit : « Monsieur, M. de Grignan n'est point paresseux quand il est question du service du roi, et personne ne peut jamais mieux faire qu'il a fait dans cette

dernière assemblée ; j'en suis fort bien instruit. » Voilà de ces gens que je trouve toujours qu'il faut aimer et instruire. Tout le monde fut de son avis.

Je parlerai de l'*Adone*[1] au bonhomme Chapelain, en le comblant d'honneur par votre souvenir. Je fais toujours vos compliments ; on vous les rend avec mille tendresses. Ma tante est toujours bien mal. Votre pauvre frère m'écrit souvent, et moi à lui : je suis au désespoir de la guerre, à cause des périls qu'il essuiera des premiers. La vie est cruellement mêlée d'absinthe. Ma chère enfant, je suis tout à vous.

DE M. DE COULANGES.

Je ne vous dis rien, mais je n'en pense pas moins ; nous serons à Pâques à Lyon. Nous y allons, madame de Coulanges et moi, pour le mariage de mademoiselle Du Gué[2], qui, sans aller chercher plus loin, épouse M. de Bagnols, que vous connoissez, son cousin issu de germain : pour la naissance, ils n'ont rien à se reprocher, et pour le bien, Bagnols a vingt-cinq bonnes mille livres[3] de rente par devers lui ;

1. Poëme italien de Marini, dont il sera parlé plus amplement dans la lettre suivante.

2. Mademoiselle Du Gué-Bagnols, belle-sœur de M. de Coulanges.

3. Le marc d'argent monnoyé comptant alors pour

n'est-ce pas là une très-bonne affaire? J'espère que nous ferons les honneurs de Lyon à madame votre mère, quand elle y passera. Adieu, Madame la Comtesse; je vous aime toujours avec la même passion. M. d'Adhémar m'a dit qu'il avoit apporté le portrait de M. de Grignan; mais je ne l'ai pas encore vu.



243. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi au soir, 19 février 1672.

Je m'en vais dimanche à Saint-Germain avec madame de Coulanges, pour discourir un peu avec M. de Pomponne; je crois cette conversation nécessaire : je vous en rendrai compte, afin que M. de Grignan m'appelle plus que jamais son petit ministre. Adhémar a fait des miracles de son côté, M. d'Uzès du sien; enfin il me semble que nous ne serons point surpris, et que nous avons assez bien pris nos précautions. Mais que vous dirai-je de l'aimable portrait que M. de Grignan a donné à M. de Coulanges?

28 livres, 13 sous, 8 deniers, ces *vingt-cinq bonnes mille livres* feroient aujourd'hui 45250 francs. Voyez pour cette évaluation la lettre 166 et la note.

Il est beau et très-ressemblant; celui de Le Fèvre est un misérable auprès de celui-ci. Je fais vœu de ne jamais revenir de Provence que je n'en aie un pareil, et un autre de vous[1]; il n'y a point de dépense qui me soit si agréable: mais prenez garde, ma chère enfant, de n'être point changée. Enfin madame de Guerchi n'est morte que pour avoir le corps usé à force d'accoucher. J'honore bien les maris qui se défont de leurs femmes sous prétexte d'en être amoureux.

Nous avons fort causé, Guitaud et moi, de notre ami (d'Hacqueville), qui est si sage, et qu'il craint tant. Il n'ose vous mander un accident qu'on croit qui lui est arrivé; c'est d'être très-passionnément amoureux de la borgnesse, fille du maréchal (de Gramont); c'est amour, fureur, à ce qu'on dit. Il s'en défend comme d'un meurtre, mais ses actions le trahissent; il sent le ridicule d'être amoureux d'une personne ridicule; il est honteux, embarrassé; mais ce bel œil l'a charmé.

Cet œil charmant qui n'eut jamais
Son pareil en divins attraits.

Voilà ce que Guitaud n'osoit écrire; je vous confie ce secret, et je vous conjure de le garder très-fidèlement; mais le moyen de ne point

1. Et un de vous. (Éd. de 1734.)

faire admirer en cette occasion la puissance de l'orviétan ? J'ai vu depuis deux heures Adhémar, M. de Gordes[1], M. d'Uzès ; je suis en Provence. J'ai causé avec Adhémar ; il m'assure que vous m'aimez : c'est tout ce qu'il y a pour moi d'agréable dans le monde. J'admire votre humeur, votre courage, votre raison, votre conduite. Je lui ai dit :

De grâce, montrez moins à mes gens désolés
La grandeur de ma perte, et ce que vous valez[2].

Nous ne finissons point sur votre chapitre. Votre amie madame de Vaudemont[3] sera bientôt heureuse ; je le sais du même endroit qu'Adhémar : c'est encore un secret, mais il y a des gens obligeants qui avancent le plaisir de savoir les secrets deux jours plus tôt, et c'est tout ; il y en a d'autres dont la sécheresse fait mourir. Que peut faire une amitié sous cet amas d'épines ? Où en sont les douceurs ? Elle est écrasée ; elle est étouffée. Nous eussions

1. Il figure avec sa femme au contrat de mariage de M. de Grignan, sous les noms et titres suivants : « Simiane de Gordes, chevalier des ordres du roi, marquis de Gordes, comte de Carses, chevalier d'honneur de la reine, et dame Marie de Sourdis, son épouse, cousine. » Il étoit, en 1672, grand sénéchal de Provence.

2. Vers de *Polyeucte*, acte II, scène II.

3. Anne-Élisabeth de Lorraine Elbeuf, mariée, en 1669, à Henri-Charles de Lorraine, prince de Vaudemont.

fait hier un livre là-dessus, Guitaud et moi, et je renouvelai mon vœu de ne jamais connoître l'amitié sous un visage si déguisé. Adieu, ma très-aimable; je m'en vais souper chez M. de La Rochefoucauld : c'est ce qui fait que ma lettre est si courte.



244. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 24 février 1672.

J'ai reçu tout à la fois vos deux lettres. Je n'ai pu voir votre douleur sans renouveler la mienne; je vous trouve véritablement affligée, et c'est avec tant de raison qu'il n'y a pas un mot à vous répondre : j'ai senti tout ce que vous sentez, et je n'avois point attendu la mort de ce pauvre chevalier pour en dire tous les biens qui se trouvoient en lui. Je vous plains de l'avoir vu cet automne; c'est une circonstance à votre douleur. M. d'Uzès vous mandera ce que le roi lui a dit là-dessus, à quoi toute la famille doit prendre part. On l'a fort regretté dans ce pays-là, et la reine m'en parla avec bonté; mais tout cela ne nous rend point cet aimable garçon. Vous aimez si chèrement toute la famille de M. de

Grignan, que je vous crois aussi affligée que lui.

J'ai dîné aujourd'hui avec plusieurs Provençaux chez M. de Valavoire : le mari et la femme sont les meilleures gens du monde; je vous plains de n'avoir point la femme; vous n'avez rien de si bon; elle est raisonnable et naturelle; elle me plaît fort. Nous avions MM. de Bouc, d'Oppède, de Gordes, de Soliers, madame de Buzanval, M. d'Uzès, M. et madame de Coulanges. Votre santé a été célébrée au plus beau repas que j'aie j'amais vu; nous avons été bien heureux de commencer les premiers. On a fort conté ici la bonne réception que vous avez faite à M. le duc d'Estrées; il en a écrit des merveilles à ses enfants. Madame de Rochefort n'a qu'un cri, depuis que vous avez écrit à ses cousines sans lui dire un mot : pour moi, je vous conseille de lui écrire, et de tâcher de l'apaiser à quelque prix que se soit. Ce que vous me mandez de votre séjour infini me brise le cœur : ma raison n'est pas si forte que la vôtre, et je me perds dans les réflexions que cela me fait faire : adieu, ma chère fille, il faut finir tout court en cet endroit.

Madame de Villars vous fait ses compliments, et à M. de Grignan, et au Coadjuteur. M. Chapelain a reçu votre souvenir avec en-

thousiasme; il dit que l'*Adone*[1] est délicieux en certains endroits, mais d'une longueur assommante : le chant de la comédie est admirable. Il y a aussi un petit rossignol qui s'égosille pour surmonter un homme qui joue du luth. Il se vient percher sur sa tête, et enfin il meurt; on l'enterre dans le corps du luth. Cette peinture est charmante. M. et madame de Coulanges vous disent mille amitiés; ils sont occupés de leur mariage; ils s'en vont à Pâques. Ils me recevront à Lyon, et moi je les recevrai à Grignan. Ma tante est toujours très-mal; elle vous remercie de vos bontés, et l'abbé vous est toujours tout dévoué.

1. Le poëme italien d'*Adonis* fut composé en France par le chevalier Marini, qui le dédia à Marie de Médicis. Chapelain avoit fait pour l'édition in-folio de l'*Adone* une préface que Ménage trouvoit plus gauloise que françoise.





245. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi au soir, 26 février 1672.

J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite pour M. de La Valette; tout m'est cher de ce qui vient de vous. Je lui veux faire avoir Pélisson pour rapporteur, afin de voir s'il sait bien faire le maître des requêtes; je ne le puis croire, si je ne le vois.

Cette pauvre Madame[1] est toujours à l'agonie; c'est une chose étrange que l'état où elle est. Mais tout est en émotion dans Paris : le courrier d'Espagne est revenu; il dit que non-seulement la reine d'Espagne se tient au traité des Pyrénées, qui est de ne point accabler ses alliés, mais qu'elle défendra les Hollandois de toute sa puissance : voilà donc la plus grande guerre du monde allumée; et pourquoi? C'est bien proprement *les petits soufflets :* vous en souvient-il? Nous allons attaquer la Flandre; les Hollandois se joindront aux Espagnols : Dieu nous garde des Suédois, des Anglois, des

1. Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, duc d'Orléans, morte le 3 avril suivant. Voyez la lettre 255.

Allemands. Je suis assommée de cette nouvelle. Je voudrois bien que quelque ange voulût descendre du ciel pour calmer tous les esprits et faire la paix.

Notre cardinal (de Retz) est toujours malade : je lui rends de grands soins ; il vous aime toujours ; il compte que vous l'aimez aussi. L'affaire de madame de Courcelles[1] réjouit fort le parterre ; les charges de la Tournelle sont enchéries depuis qu'elle doit être sur la sellette. Elle est plus belle que jamais ; elle boit, et mange, et rit, et ne se plaint que de n'avoir point encore trouvé d'amant à la Conciergerie.

Je vous éclaircirai un peu mieux l'affaire dont vous me parlâtes l'autre jour ; mais M. le comte de Guiche ni M. de Longueville n'en sont point, ce me semble ; enfin je vous en instruirai. M. de Boufflers a tué un homme après sa mort ; il étoit dans sa bière et en carrosse ; on le menoit à une lieue de Boufflers pour l'enterrer. Son curé étoit avec le corps ; on verse : la bière coupe le cou au pauvre curé[2]. Hier un homme versa en revenant de Saint-Germain ; il se creva le cœur, et mourut dans le carrosse.

1. Marie Sidonia de Lénoncourt, mariée à Charles de Champlais, marquis de Courcelles ; c'étoit une des plus belles mais des plus légères femmes de son temps. Voyez la lettre 123 et la note.

2. C'est à cet accident que nous devons la fable de La Fontaine intitulée : *Le Curé et le Mort.*

Madame Scarron, qui soupe ici tous les soirs et dont la compagnie est délicieuse, s'amuse et se joue avec votre fille ; elle la trouve jolie, et point du tout laide. Cette petite appeloit hier l'abbé Têtu *son papa :* il s'en défendit par de très-bonnes raisons, et nous le crûmes. Je vous embrasse, ma très-aimable : je vous mandai tant de choses en dernier lieu, qu'il me semble que je n'ai rien à dire aujourd'hui ; je vous assure pourtant que je ne demeurerois pas court, si je voulois vous dire tous les sentiments que j'ai pour vous.



246. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mardi 1er mars 1672.

Je commence ma lettre aujourd'hui, ma fille, jour de mardi gras ; je l'achèverai demain. Si vous êtes à Sainte-Marie, je suis chez notre abbé, qui a, depuis deux jours, un petit déréglement qui lui donne de l'émotion ; je n'en suis pas encore en peine, mais j'aimerois mieux qu'il se portât tout à fait bien. Madame de Coulanges et madame Scarron me vouloient mener à Vincennes ; M. de La Rochefoucauld vouloit que j'allasse

chez lui entendre lire une comédie de Molière[1]; mais en vérité j'ai tout refusé avec plaisir, et me voilà à mon devoir, avec la joie et la tristesse de vous écrire : il y a longtemps vraiment[2] que je vous écris. Vous êtes donc à Sainte-Marie, ne voulant pas laisser échapper un moment de la douleur que vous avez de la mort du pauvre chevalier; vous la voulez sentir à longs traits, sans en rien rabattre, sans aucune distraction: cette application à faire valoir et à vouloir sentir toute votre tristesse, me paroît d'une personne qui n'est pas si embarrassée qu'une autre d'avoir des occasions de s'affliger; j'en prends à témoin votre cœur.

Voilà donc votre carnaval échappé de la fureur des réjouissances publiques ; sauvez-vous aussi de l'air de la petite vérole : je crains pour vous beaucoup plus que vous. Nous avons ici madame de La Troche ; il est vrai qu'elle sait arriver à Paris. Son séjour[3] de l'année passée fut bien abîmé à mon égard dans l'extrême douleur de vous perdre. Depuis ce temps, ma chère enfant, vous êtes arrivée partout, comme vous dites ; mais point du tout à Paris. Vos réflexions sur l'espérance sont divines ; si Bourdelot[4] les

1. Sans doute celle des *Femmes savantes*, dont la première représentation eut lieu le 11 mars 1672.
2. En vérité. (Éd. de 1774.)
3. Arrivée. (*Idem.*)
4. Pierre Michon, autrement l'abbé Bourdelot, mé-

avoit faites, tout l'univers le sauroit : vous ne faites pas tant de bruit pour faire des merveilles : *le malheur du bonheur* est tellement bien dit, qu'on ne peut trop aimer une plume qui exprime[1] ces choses-là. Vous dites tout sur l'espérance, et je suis si fort de votre avis, que je ne sais si je dois aller en Provence, tant j'ai de crainte d'en repartir. Je vois déjà comme le temps galopera; je connois ses manières ; mais en suite de cette belle réflexion, mon cœur décide comme le vôtre, et je ne souhaite rien tant que de partir; je veux même espérer qu'il peut arriver de telles choses, que je vous ramènerai avec moi : c'est là-dessus qu'il est difficile de parler de si loin ; du moins, ma fille, il ne tiendra pas à une maison ni à des meubles[2]. Je ne songe qu'à vous : les pas que je fais pour vous sont les premiers; les autres viennent après comme ils peuvent.

J'ai donné vos lettres au faubourg : elles sont bien faites; on y trouve la réflexion de M. de Grignan admirable. On l'a pensée quelquefois ;

decin du prince de Condé, avoit fait une pièce *contre l'Espérance*, qui étoit fort recherchée. La princesse Palatine, Anne de Gonzague, y fit une réponse. A l'exemple des autres éditeurs de madame de Sévigné, nous publions, à la suite de la présente lettre, cette pièce *sur l'Espérance*, seul écrit connu d'Anne de Gonzague.

1. Qui dit. (Éd. de 1734.)

2. Et à des meubles. (*Idem.*)

mais vous l'avez habillée pour paroître devant le monde. Je n'ai pas dit ce que vous avez trouvé dans la maxime[1] qui ressemble à la chanson[2]; pour moi, je suis de votre avis. Je saurai s'ils ont eu un autre dessein que de vouloir louer les fantaisies, c'est-à-dire les passions : si cela est, l'exacte philosophie s'en offense ; si cela n'est pas, il faut qu'ils s'expliquent mieux.

Je soupai hier chez Gourville avec les La Rochefoucauld, les Plessis, les La Fayette[3], les Tournai[4] : nous attendions le grand Pomponne; mais le service de ce cher maître que vous honorez tant, l'empêcha de se retrouver avec la fleur de ses amis : il a bien des affaires, à cause des dépêches qu'il faut écrire partout, et à cause de la guerre.

L'archevêque de Toulouse[5] a été fait cardinal à Rome ; et la nouvelle en est venue ici dans le temps qu'on attendoit celle de M. de Laon[6] : c'est une grande douleur pour tous ses amis. On tient que M. de Laon s'est sacrifié

1. De la maxime. (Éd. de 1734.)
2. Voyez la lettre 240 et la note.
3. Les Fayettes. (Éd. de 1734.)
4. Gilbert de Choiseul, évêque de Tournai.
5. Pierre de Bonzi, mort archevêque de Narbonne, le 11 juillet 1703, à l'âge de 73 ans.
6. César d'Estrées, évêque de Laon ; il fut déclaré cardinal peu de temps après, mais il l'étoit *in petto* depuis le mois d'août 1671.

pour le service du roi, et qu'afin de ne point trahir les intérêts de la France, il n'a point ménagé le cardinal Altieri, qui lui a fait ce tour. On espère que son rang pourra revenir; mais cela peut être long[1], et c'est toujours ici un dégoût.

Benserade a dit plaisamment à mon gré que le retour du chevalier de Lorraine réjouissoit ses amis et affligeoit ses créatures; car il n'y en a point qui lui ait gardé fidélité.

J'ai su, sans en pouvoir douter, qu'il ne tiendra encore qu'à nous d'avoir la paix. La reine d'Espagne n'a point précisément répondu comme on le disoit; elle a dit simplement qu'elle se tenoit au traité de paix, qui permet d'assister ses alliés. Nous avons pris la même liberté pour le Portugal; elle promet même présentement de ne point assister les Hollandois; elle ne le veut pas signer : voilà le procès. Si on s'opiniâtre à vouloir qu'elle signe, tout est perdu; sinon, la paix sera bientôt faite, quand nous n'aurons pas l'Espagne contre nous : le temps nous en apprendra davantage. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je crains bien qu'aimant la solitude comme vous faites, vous ne vous creusiez les yeux et l'esprit à force de rêver.

1. Mais cela est long. (Éd. de 1734.)



247. — DE MADAME LA PRINCESSE PALATINE.
SUR L'ESPÉRANCE.

A quoi pensez-vous, ennemis déclarés « du plus grand bien de la vie et « des plus doux plaisirs du cœur? « Quel démon vous inspire d'em- « ployer des esprits aussi délicats que les vôtres « pour soutenir un si méchant parti? Haïssez- « vous assez l'espérance pour renoncer même « à celle de la louange et de l'estime du public? « De quelle secte pouvez-vous être, ou de « quelle religion êtes-vous, de parler si har- « diment contre l'opinion des sages et contre « la loi de Dieu? Que vous a-t-elle fait, cette « espérance aimable, pour la bannir ainsi de « la société humaine et du commerce des hon- « nêtes gens? Qu'a-t-elle de commun avec les « passions déréglées et les désirs ridicules des « visionnaires? Pourquoi ne séparez-vous pas « les prétentions légitimes d'avec les chiméri- « ques souhaits? Ne sauroit-on espérer avec un « esprit tranquille ce qu'on désire avec raison? « Quelle humeur maligne vous fait prendre un « parti si proche de celui du désespoir? Ce « monstre abominable, ce partage des lâches « et des damnés, pourroit-il séduire assez vos

« esprits pour vous rendre protecteurs d'une
« si terrible opinion? Ne voyez-vous pas qu'en
« voulant combattre les vices, vous querellez
« les vertus, dont l'espérance sans doute est la
« plus noble et la plus utile? Que peut-on
« faire sans espoir? Y a-t-il quelque action
« dans la vie qui s'en puisse passer? Et vous-
« même, en la condamnant, n'avez-vous pas
« eu quelque espérance de nous persuader de
« n'en avoir plus, et d'attirer nos louanges par
« la beauté de vos lettres et la nouveauté de
« vos raisonnements? Que si vous n'avez pas
« réussi, la faute en est à la cause que vous
« soutenez, et non pas à votre espoir. L'espé-
« rance en elle-même n'a rien que d'aimable
« et de bon : elle élève le cœur des honnêtes
« gens; elle fortifie les foibles et ne peut nuire
« qu'aux impertinents et aux ridicules, qui ne
« s'en servent jamais qu'en se trompant eux-
« mêmes dans la vanité de leurs desseins.
« L'espérance est enfin le dernier bien des
« misérables. Que vous a-t-elle donc fait pour
« la traiter si mal? ou plutôt, que vous a fait
« le genre humain pour le priver d'un bien
« que les tyrans et la mauvaise fortune n'ont
« jamais pu ôter aux plus malheureux? L'es-
« pérance a toujours préparé les chemins de la
« gloire; et tous les héros, dont on en trouve
« encore quelques-uns aujourd'hui, n'ont peut-

« être jamais vu leurs victoires aller plus loin « que leur espoir. Il est permis de mesurer son « espérance à son courage ; il est beau de la « soutenir malgré les difficultés ; mais il n'est « pas moins glorieux d'en souffrir la ruine « entière avec le même cœur qui avoit osé la « concevoir. Laissez-nous donc espérer, puis- « que aussi bien ne sauriez-vous nous en empê- « cher. Instruisez-nous, si vous voulez, à régler « nos souhaits ; apprenez-nous à choisir nos « désirs ; mais permettez-nous de nous con- « soler de nos mauvais succès, par la satisfac- « tion d'avoir eu des espérances bien fondées ; « et songez que souvent la perte d'un bien « longtemps attendu n'est la douleur que d'un « jour, au lieu que la joie de l'avoir espéré a « fait le bonheur de plusieurs années et la dou- « ceur de mille agréables moments. Ne parlez « donc plus contre cette espérance si aimable « et si chère. Qu'elle soit sèche ou non, le « mérite en est égal ; et, quoi que vous en « puissiez dire, une espérance maigre vaudra « toujours mieux qu'un gras désespoir[1]. Cette « injure qu'on lui donna hier au milieu des plus « illustres maigreurs de France n'a rien fait « contre sa réputation ; et le désespoir, tout

1. Bourdelot avoit dit que l'espérance étoit maigre et le désespoir gras.

« gros et tout gras qu'on nous le représente,
« n'a fait nulle impression sur mon cœur. Je
« ne sais si Judas étoit maigre ou replet.
« L'Écriture, qui parle de son désespoir, ne
« dit rien de son embonpoint. Quoi qu'il en
« soit, il est sûr qu'il se pendit faute d'un peu
« d'espérance. Cet exemple n'est pas beau.
« Ainsi, malgré tous vos raisonnements, j'es-
« pérerai toute ma vie, et ne me pendrai ja-
« mais. »



248. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 4 mars 1672.

Vous dites donc, ma fille, que vous ne sauriez haïr vivement si longtemps : c'est fort bien fait; je suis assez comme vous; mais devinez ce que je fais fort bien en récompense : c'est d'aimer vivement qui vous savez, sans que l'absence puisse rien diminuer de ma tendresse. Vous m'apparoissez[1] dans une négligence qui m'afflige; il est vrai que vous ne demandez que des prétextes : c'est votre goût naturel; mais moi, qui vous ai toujours grondée là-dessus, je vous gronde encore.

1. Vous me paroissez. (Éd. de 1734.)

De vous et de madame Du Frênoi, on en pétriroit une personne dans le juste-milieu : vous êtes aux deux extrémités, et assurément la vôtre est moins insupportable, mais c'est toujours une extrémité. J'admire quelquefois les riens que ma plume veut dire ; je ne la contrains point. Je suis bien heureuse que de tels fagotages vous plaisent : il y a des gens qui ne s'en accommoderoient pas ; je vous prie cependant de[1] ne point les regretter, quand je serai avec vous : me voilà jalouse de mes lettres.

Le dîner de M. Valavoire effaça entièrement le nôtre, non pas par la quantité des viandes, mais par l'extrême délicatesse, qui a surpassé celle de tous *les Coteaux*[2]. Hé, ma fille ! comme vous voilà faite ! Madame de La Fayette vous grondera comme un chien ; coiffez-vous demain pour l'amour de moi : l'excès de la négligence étouffe la beauté ; vous poussez votre tristesse au delà de toutes les mesures. J'ai fait tous vos compliments ; tous ceux que l'on vous fait surpassent le nombre des étoiles. A propos d'étoiles, la Gouville étoit l'autre jour chez la Saint-Lou,

1. Mais je vous prie au moins de. (Éd. de 1734.)

2. On avoit donné le nom d'*Ordre des Coteaux* à une société de gourmets, qui étoient partagés d'opinion sur l'estime et la préférence qu'il falloit accorder aux vins des différents coteaux qui sont aux environs de Reims. Boileau, dans sa satire III, fait mention des *profès dans l'ordre des coteaux*.

qui a perdu son vieux page. La Gouville discouroit et parloit de son étoile; enfin que c'étoit son étoile qui avoit fait ceci, qui avoit fait cela. Segrais se réveilla comme d'un sommeil, et lui dit : « Mais, Madame, pensez-vous avoir une étoile à vous toute seule? Je n'entends que des gens qui parlent de leur étoile : il semble qu'ils ne disent rien : savez-vous bien qu'il n'y en a que mille vingt-deux? voyez s'il peut y en avoir pour tout le monde. » Il dit cela si plaisamment et si sérieusement, que l'affliction en fut déconcertée.

C'est d'Hacqueville qui fait tenir vos lettres à madame de Vaudemont; je ne le vois quasi plus en vérité : les gros poissons mangent les petits. Adieu, ma très-chère et très-aimable; je vous prépare *Bajazet* et les *Contes* de La Fontaine pour vous divertir. M. de La Rochefoucauld entend sa maxime dans le sens relâché, que votre philosophie condamne : Épictète n'auroit pas été de son avis.





249. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ À MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi au soir 9 mars 1672.

Ne me parlez plus de mes lettres, ma fille; je viens d'en recevoir une de vous, qui enlève, tout aimable, toute brillante, toute pleine de pensées, toute pleine de tendresse; c'est un style juste et court, qui chemine et qui plaît au souverain degré, même sans vous aimer comme je fais[1]. Je vous le dirois plus souvent, sans que je crains d'être fade; mais je suis toujours ravie de vos lettres, sans vous le dire. Madame de Coulanges l'est aussi de quelques endroits que je lui fais voir, et qu'il est impossible de lire toute seule. Il y a un petit air de dimanche gras répandu sur cette lettre, qui la rend d'un goût non pareil.

Il y avoit longtemps que vous étiez abîmée : j'en étois toute triste; mais le jeu de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs : je voudrois bien que vous n'eussiez joué qu'à l'oie, et que vous n'eussiez point perdu tant

1. L'édition de 1726 donne ainsi qu'il suit le commencement de cette lettre. « Ne parlez plus de mes lettres; je viens d'en recevoir une de vous qui me plaît au souverain degré, je dis même sans vous aimer comme je fais. »

d'argent. Un malheur continuel pique et offense; on hait d'être houspillé[1] par la fortune : cet avantage que les autres ont sur nous[2] blesse et déplaît, quoique ce ne soit point dans une occasion d'importance. Nicole dit si bien cela. Enfin, j'en hais la fortune, et me voilà bien persuadée qu'elle est aveugle de vous traiter comme elle fait; si elle n'étoit que borgne, vous ne seriez point si malheureuse.

Vous me demandez les symptômes de cet amour[3] : c'est premièrement une négative vive et prévenante; c'est un air outré d'indifférence qui prouve le contraire; c'est le témoignage des gens qui voient de près, soutenu de la voix publique; c'est une suspension de tout ce mouvement de la machine ronde, c'est un relâchement de tous les soins ordinaires, pour vaquer à un seul; c'est une satire perpétuelle contre les vieilles gens amoureux : vraiment il faudroit être bien fou, bien insensé : quoi, une jeune femme! voilà une bonne pratique pour moi; cela me conviendroit fort; j'aimerois mieux m'être rompu les deux bras. Et à cela on répond intérieurement : Et oui, tout cela est vrai;

1. Gouspillé. (Éd. de 1726.)
2. Ont sur vous. (Éd. de 1726.)
3. Madame de Sévigné, dans la lettre 243, avoit dit à sa fille que d'Hacqueville étoit « passionnément amoureux de la borgnesse, fille du maréchal de Gramont. » Elle lui explique les symptômes de cet amour.

mais vous ne laissez pas d'être amoureux. Vous dites vos réflexions; elles sont justes, elles sont vraies, elles font votre tourment : mais vous ne laissez pas d'être amoureux. Vous êtes tout plein de raison, mais l'amour est plus fort que toutes les raisons; vous êtes malade, vous pleurez, vous enragez, et vous êtes amoureux. Si vous conduisez à cette extrémité M. de Vence[1], je vous prie, ma fille, que j'en sois la confidente; en attendant, vous ne sauriez avoir un plus agréable commerce : c'est un prélat d'un esprit et d'un mérite distingué; c'est le plus bel esprit de son temps : vous avez admiré ses vers, jouissez de sa prose; il excelle en tout; il mérite que vous en fassiez votre ami. Vous citez plaisamment cette dame qui aimoit à faire tourner la tête à des moines; ce seroit une bien plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête est si bonne, si bien faite et si bien organisée : c'est un trésor que vous avez en Provence, profitez-en; du reste, sauve qui peut.

Je vous défends, ma chère enfant, de m'envoyer votre portrait : si vous êtes belle, faites-vous peindre; mais gardez-moi cet aimable[2] présent pour quand j'arriverai : je serois fâchée

1. Antoine Godeau, évêque de Vence, membre de l'Académie françoise. Il mourut le 21 avril 1672.

2. Agréable. (Éd. de 1726.)

de le laisser ici. Suivez mon conseil, et recevez en attendant un présent passant tous les présents passés et présents; car ce n'est pas trop dire : c'est, ma bonne, un tour de perles de douze mille écus; cela est un peu fort, mais il ne l'est pas plus que ma bonne volonté. Enfin regardez-le, pesez-le, voyez comme il est enfilé, et puis dites-m'en votre avis : c'est le plus beau que j'aie jamais vu; on l'a admiré ici. Si vous l'approuvez, qu'il ne vous tienne point au cou, il sera suivi de quelques autres; car, pour moi, je ne suis point libérale à demi. Sérieusement, il est beau, et vient de l'ambassadeur de Venise, notre défunt voisin[1]. Voilà aussi des pincettes pour cette barbe incomparable; ce sont les plus parfaites de Paris. Voilà aussi un livre que mon oncle de Sévigné[2] m'a priée de vous envoyer; je m'imagine que ce n'est pas un roman. Je ne lui laisserai pas le soin de vous envoyer les Contes de La Fontaine, qui sont.... vous en jugerez.

Vous êtes une jolie femme de n'être point grosse; mais vous avez des pensées là-dessus qui me font trembler : votre beauté vous

1. Qui en donnoit par rareté. (Éd. de 1726.)

2. Cet oncle de madame de Sévigné figure au contrat de mariage de sa fille sous les noms et titres suivants : « René Renault de Sévigné, seigneur de Champiré, grand-oncle. » Il s'étoit retiré à Port-Royal-des-Champs, où il mourut le 19 mars 1676.

jette dans des extrémités, parce qu'elle vous est inutile ; vous trouvez qu'il vaut autant être grosse, c'est un amusement ; voilà une belle raison : songez donc, ma fille, que c'est détruire entièrement votre santé et votre vie.

Nous tâchons d'amuser notre bon Cardinal (de Retz) : Corneille lui a lu une pièce[1] qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes. Molière lui lira samedi *Trissotin*, qui est une fort plaisante chose[2]. Despréaux lui donnera son *Lutrin* et sa *Poétique* : voilà tout ce qu'on peut faire pour son service. Il vous aime de tout son cœur, ce pauvre Cardinal : il parle souvent de vous, et vos louanges ne finissent pas si aisément qu'elles commencent. Mais, hélas ! quand nous songeons qu'on nous a enlevé notre chère enfant, rien n'est capable de nous consoler : pour moi, je serois très-fâchée d'être consolée[3] ; je ne me pique ni de fermeté, ni de philosophie ; mon cœur me mène et me conduit. On disoit l'autre jour, je crois vous l'avoir mandé, que la vraie mesure du mérite du cœur, c'étoit la capacité d'aimer : je me trouve d'une grande élévation

1. Une tragédie. (Éd. de 1726.)

2. Les *Femmes savantes*, qui est une comédie parfaite. (Éd. de 1726.)

3. Je serois très-fâchée de l'être. (Éd. de 1726.)

par cette règle ; elle me donneroit trop de vanité, si je n'avois mille autres sujets[1] de me remettre à ma place.

Adhémar m'aime assez, mais il hait trop l'évêque, et vous le haïssez trop aussi : l'oisiveté vous jette dans cet amusement. Vous n'auriez pas tant de loisir, si vous étiez ici. M. d'Uzès m'a fait voir un mémoire qu'il a tiré et corrigé du vôtre, dont il fera des merveilles : fiez-vous-en à lui ; vous n'avez qu'à lui envoyer tout ce que vous voudrez, sans craindre que rien ne sorte de ses mains, que dans le juste point de la perfection[2]. Il y a dans tout ce qui vient de vous autres un petit brin d'impétuosité, qui est la vraie marque de l'ouvrier : c'est le chien du *Bassan*[3]. On vous mandera le dénoûment que M. d'Uzès fera à toute cette comédie ; j'irai me faire nommer à la porte de l'évêque, dont je vois tous les jours le nom à la mienne. Ne craignez pas, pour cela, que nous trahissions vos intérêts. Il y a plusieurs prélats qui se tourmentent de cette paix ; elle ne sera faite qu'à de bonnes enseignes. Si vous

1. Si je n'avois pas d'autres sujets. (Éd. de 1726.)

2. Sans crainte que rien sorte de ses mains, que dans le point de la perfection. (Éd. de 1726.)

3. *Jacopo da Ponte*, dit le vieux Bassan, né en 1510 à Bassano, ville des États de Venise. Il faisoit entrer son chien dans la composition de presque tous ses tableaux.

voulez faire plaisir à l'évêque, perdez bien de l'argent, mettez-vous dans une grande presse; c'est là qu'il vous attend.

Voici une nouvelle; écoutez-moi : le roi a fait entendre à MM. de Charost qu'il vouloit leur donner des lettres de duc et pair, c'est-à-dire qu'ils auront tous deux, dès à présent, les honneurs du Louvre et une assurance d'être passés au parlement la première fois qu'on en passera. On donne au fils la lieutenance générale de Picardie, qui n'avoit pas été remplie depuis très-longtemps, avec vingt mille francs d'appointement, et deux cent mille francs de M. de Duras, pour la charge de capitaine des gardes du corps, que MM. de Charost lui cèdent[1]. Raisonnez là-dessus, et voyez si M. de Duras ne vous paroît pas plus heureux que M. de Charost[2]. Cette place est d'une telle beauté, par la confiance qu'elle marque et par l'honneur d'être proche de Sa Majesté, qu'elle n'a point de prix. M. de Duras, pendant son quartier, suivra le roi à l'armée, et commandera à toute la maison de Sa Majesté. Il n'y a point de dignité qui console de cette perte;

1. A M. de Duras, ne lui cédant aussi la charge de, etc. (Éd. de 1726.) — A qui MM. de Charost cèdent la charge. (Éd. de 1734.)

2. Si M. de Duras ne vous paroît pas fort heureux. Éd. de 1734.)

cependant on entre dans le sentiment du maître, et l'on trouve que MM. de Charost doivent être contents. Que notre ami Noailles prenne garde à lui : on dit qu'il lui en pend autant à l'œil; car il n'a qu'un œil, aussi bien que les autres.

On parle toujours de la guerre; vous pouvez penser combien j'en suis fâchée : il y a des gens qui veulent encore faire des almanachs; mais pour cette campagne, ils sont trompés. Toute mon espérance, c'est que la cavalerie ne sera pas exposée aux siéges que l'on fera chez les Hollandois; il faut vivre pour voir démêler toute cette fusée. J'ai vu le marquis de Vence; je le trouvai si jeune, que je lui demandai comment se portoit[1] madame sa mère : M. de Coulanges me redressa. Le cardinal de Retz interrompit notre conversation, mais ce ne fut que pour parler de vous. Je souhaite toujours Adhémar, pour me redire encore mille fois que vous m'aimez; vous m'assurez que[2] c'est avec une tendresse digne de la mienne : si je ne suis contente de cette ressemblance, je suis bien difficile à contenter.

Je viens de recevoir votre lettre du jour des Cendres : en vérité, ma fille, vous me confon-

1. Comme se portoit. (Éd. de 1734.)
2. Vous me dites que. (*Idem.*)

dez par vos louanges et par vos remercîments; c'est me faire souvenir de ce que je voudrois faire pour vous, et j'en soupire, parce que je ne me contente pas moi-même; et plût à Dieu que vous fussiez si pressée de mes bienfaits, que vous fussiez contrainte de vous jeter dans l'ingratitude! Nous avons souvent dit que c'est la vraie porte pour en sortir honnêtement, quand on ne sait plus où donner de la tête; mais je ne suis pas assez heureuse pour vous réduire à cette extrémité : votre reconnoissance suffit et au delà. Que vous êtes aimable! et que vous me dites plaisamment tout ce qui se peut dire là-dessus! Au reste, quelle folie de perdre tant d'argent à ce chien de brelan! C'est un coupe-gorge qu'on a banni de ce pays-ci, parce qu'on y fait de sérieux voyages. Vous jouez d'un malheur insurmontable, vous perdez toujours : croyez-moi, ne vous opiniâtrez point; songez que tout cet argent s'est perdu sans vous divertir : au contraire, vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer et pour être houspillée de la fortune. Ma fille, je m'emporte; il faut dire comme Tartufe : *C'est un excès de zèle.*

A propos de comédie, voilà *Bajazet :* si je pouvois vous envoyer la Champmêlé, vous trouveriez la pièce bonne; mais sans elle, elle perd la moitié de son prix. Je suis folle de Corneille;

il nous donnera encore *Pulchérie*, où l'on reverra

La main qui crayonna
La mort du grand Pompée et l'âme de Cinna[1].

Il faut que tout cède à son génie. Voilà cette petite fable de La Fontaine, sur l'aventure du curé[2] de M. de Boufflers, qui fut tué tout roide en carrosse auprès de son mort[3] : cet événement[4] est bizarre ; la fable est jolie, mais ce n'est rien au prix de celles qui suivront. Je ne sais ce que c'est que ce *pot au lait*[5].

J'ai souvent des nouvelles de mon pauvre enfant ; la guerre me déplaît fort, pour lui premièrement, et puis pour les autres que j'aime. Madame de Vaudemont est à Anvers, nullement disposée à revenir ; son mari est contre nous. Madame de Courcelles sera bientôt sur la sellette[6] ; je ne sais si elle touchera

1. Voici les deux vers de Corneille, tels qu'on les lit dans sa dédicace d'*OEdipe* à M. Fouquet :

Et je me sens encor la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

2. Voilà une petite fable de La Fontaine qu'il fit sur l'aventure du curé. (Éd. de 1726. — C'est la fable XI du livre VII, dont il a été parlé dans la note de la lettre 245.

3. Auprès de lui. (Éd. de 1726.)

4. Aventure. (*Idem.*)

5. Autre fable de La Fontaine (fable X du livre VII), dont la moralité est la même que celle du *Curé et le Mort*.

6. Voyez la lettre [illegible] et la note.

il petto adamantino de M. d'Avaux[1]; mais jusqu'ici il a été aussi rude à la Tournelle que dans sa réponse. Ma fille, j'écris sans mesure, encore faut-il finir : en écrivant aux autres, on est aise d'avoir écrit; et moi, j'aime à vous écrire par-dessus toutes choses. J'ai mille amitiés à vous faire de M. de La Rochefoucauld, de notre Cardinal, de Barillon, et surtout de madame Scarron, qui vous sait bien louer à ma fantaisie; vous êtes bien selon son goût. Pour M. et madame de Coulanges, M. l'abbé, ma tante, ma cousine, La Mousse, c'est un cri général pour me prier de parler d'eux; mais je ne suis pas toujours en humeur de faire des litanies; j'en oublie encore : en voilà pour longtemps. Le pauvre Ripert est toujours au lit; il me vient des pensées sur son mal : que diantre a-t-il? J'aime toujours ma petite-enfant, malgré les divines beautés de son frère. Adieu, ma chère enfant; j'embrasse votre Comte, je l'aime encore mieux dans son appartement que dans le vôtre. Hélas! quelle joie de vous voir belle taille, en santé, en état d'aller, de trotter comme une autre! Donnez-moi le plaisir de vous revoir ainsi.

1. Jean-Jacques de Mesmes, comte d'Avaux, président à mortier au parlement en 1672.— Madame de Sévigné, par ces mots : *il petto adamantino*, nous peint bien l'inflexible intégrité de ce magistrat « au cœur de diamant. »





250. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 11 mars 1672.

J'AI entrepris de vous écrire aujourd'hui la plus petite lettre du monde : nous verrons. Ce qui rend celles du mercredi un peu infinies, c'est que je reçois le lundi une de vos lettres : j'y fais un commencement de réponse à la chaude ; le mardi, s'il y a quelque affaire ou quelque nouvelle, je reprends ma lettre, et je vous mande ce que j'en sais ; le mercredi, je reçois encore une lettre de vous : j'y fais réponse, et je finis par là. Vous voyez bien que cela compose un volume ; quelquefois même il arrive une singulière chose, c'est qu'oubliant ce que je vous ai mandé au commencement de ma lettre, j'y reviens encore à la fin, parce que je ne relis ma lettre qu'après qu'elle est faite ; et quand je m'aperçois de ces répétitions, je fais une grimace épouvantable. Mais il n'en est autre chose, car il est tard : je ne sais point raccommoder, et je fais mon paquet. Je vous mande cela une fois pour toutes, afin que vous excusiez cette radoterie. Mademoiselle de Méri vous envoie les plus jolis souliers du monde : j'en ai

surtout remarqué une paire qui me paroît si mignonne, que je la crois propre à garder le lit : vous souvient-il combien cette folie vous fit rire un soir? Au reste, ma fille, ne vous avisez point de me remercier pour toutes mes bonnes intentions, pour tous les riens que je vous donne; songez au principe qui me fait agir : on ne remercie point d'être aimée passionnément; votre cœur vous apprendra d'autres sortes de reconnoissances. J'ai vu le chevalier et l'abbé de Valbelle; je suis Provençale, je l'avoue; les Bretons en sont jaloux. Adieu, ma très-aimable; il me semble que vous savez combien je suis à vous; c'est pourquoi je ne vous en dirai rien; aussi bien, j'ai résolu de ne pas faire une grande lettre. Si pourtant je savois quelque chose de réjouissant, je vous le manderois assurément, car je ne m'amuserois pas à soutenir cette sotte gageure.





251. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 16 mars 1672.

Vous me parlez de mon départ : ah, ma fille ! je languis dans cet espoir charmant ; rien ne m'arrête que ma tante[1], qui se meurt de douleur et d'hydropisie : elle me brise le cœur par l'état où elle est, et par tout ce qu'elle dit de tendre et de bon sens ; son courage, sa patience, sa résignation, tout cela est admirable. M. d'Hacqueville et moi, nous suivons son mal jour à jour : il voit mon cœur, et la douleur que j'ai de n'être pas libre tout présentement : je me conduis par ses avis. Nous verrons entre ci et Pâques : si son mal augmente, comme il a fait depuis que je suis ici, elle mourra entre nos bras ; si elle reçoit quelque soulagement, et qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges sera revenu. Notre pauvre abbé est au désespoir, aussi bien que moi, nous verrons donc comme cet excès de mal se tournera dans le mois d'avril : je n'ai

1. Henriette de Coulanges, marquise de La Trousse. Voyez la lettre 204 et la note.

que cela dans la tête. Vous ne sauriez avoir tant d'envie de me voir que j'en ai de vous embrasser : bornez votre ambition, et ne croyez pas me pouvoir jamais égaler là-dessus.

Mon fils me mande qu'ils sont misérables en Allemagne, et ne savent ce qu'ils font. Il a été très-affligé de la mort du chevalier de Grignan. Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants; mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvois retourner en arrière, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement; il faut que j'en sorte, cela m'assomme. Et comment en sortirai-je? par où? par quelle porte? quand sera-ce? en quelle disposition? souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée? aurai-je un transport au cerveau? mourrai-je d'un accident? comment serai-je avec Dieu? qu'aurai-je à lui présenter? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui? n'aurai-je aucun autre sentiment que celui de la peur? Que puis-je espérer? suis-je digne du paradis? suis-je digne de l'enfer? Quelle alternative! quel em-

barras! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude; mais rien n'est si naturel, et la sotte vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre : je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines dont elle est semée. Vous me direz que je veux donc vivre éternellement : point du tout; mais si on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m'auroit ôté bien des ennuis, et m'auroit donné le ciel bien sûrement et bien aisément. Mais parlons d'autre chose.

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* par d'autres que par moi : c'est ce chien de Barbin[1], qui me hait, parce que je ne fais pas des *Princesses de Clèves et de Montpensier*[2]. Vous en avez jugé très-juste et très-bien de *Bajazet*, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulois vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé : les mœurs des Turcs y sont mal observées; ils ne font point tant de façons pour se marier; le dénoûment n'est point bien

1. Fameux libraire de ce temps-là. C'est celui que Boileau nomme dans le *Lutrin*.

2. Romans de madame de La Fayette, qui, par la grande vogue qu'ils avoient, enrichissoient Barbin, leur éditeur.

préparé : on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, mais rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en toujours la différence ; les pièces de ce dernier ont des endroits froids et foibles[1], et jamais il n'ira plus loin qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies[2] pour la Champmêlé : ce n'est pas pour les siècles à venir : si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi ; et en un mot, c'est le bon goût, tenez-vous-y.

Voici un bon mot de madame Cornuel, qui a fort réjoui le parterre : M. Tambonneau le fils[3] a quitté la robe, et a mis une sangle autour

1. Il y a des endroits froids et foibles. (Éd. de 1734.)
2. Mot générique que l'on employoit pour désigner les pièces de théâtre.
3. Son père, Jean Tambonneau, dont on trouve le nom parmi ceux des Frondeurs, étoit président de la chambre des Comptes.

de son ventre et de son derrière : avec ce bel air il veut aller servir sur la mer[1] : je ne sais ce que lui a fait la terre. On disoit donc à madame Cornuel qu'il s'en alloit à la mer : « Hélas ! dit-elle, est-ce qu'il a été mordu d'un chien enragé ? » Cela fut dit sans malice ; c'est ce qui a fait rire extrêmement. Madame de Courcelles est fort embarrassée : on lui refuse toutes ses requêtes ; mais elle dit qu'elle espère qu'on aura pitié d'elle, puisque ce sont des hommes qui sont ses juges. Notre Coadjuteur ne lui feroit point de grâce présentement ; vous me le représentez dans les occupations de saint Ambroise.

Il me semble que vous deviez vous contenter que votre fille fût faite à son *image et semblance :* votre fils veut aussi lui ressembler ; mais, sans offenser la beauté du Coadjuteur, où est donc la belle bouche de ce petit garçon ? où sont ses agréments ? Il ressemble donc à sa sœur : vous m'embarrassez fort par cette ressemblance. Je vous aime bien, ma fille, de n'être point grosse : consolez-vous d'être belle *inutilement*, par le plaisir de n'être pas toujours mourante.

Je ne saurois vous plaindre de n'avoir point de beurre en Provence, puisque vous avez de l'huile admirable et d'excellent poisson. Ah,

1. Il veut aller sur mer. (Éd. de 1734.)

ma fille ! que je comprends bien ce que peuvent faire et penser des gens comme vous, au milieu de vos Provençaux ! Je les trouverai [1] comme vous, et je vous plaindrai toute ma vie de passer avec eux [2] de si belles années de la vôtre. Je suis si peu désireuse de briller dans votre cour de Provence, et j'en juge si bien par celle de Bretagne, que par la même raison qu'au bout de trois jours à Vitré, je ne respirois que les Rochers, je vous jure devant Dieu que l'objet de mes désirs, c'est de passer l'été à Grignan avec vous : voilà où je vise, et rien au delà. Mon vin de Saint-Laurent est chez Adhémar, je l'aurai demain matin ; il y a longtemps que je vous en ai remerciée *in petto* : cela est bien obligeant. M. de Laon aime bien cette manière d'être cardinal [3]. On assure que l'autre jour M. de Montausier, parlant à M. le Dauphin de la dignité des cardinaux, lui dit que cela dépendoit du pape, et que s'il vouloit faire cardinal un palefrenier, il le pourroit. Là-dessus le cardinal de Bonzi arrive ; M. le Dauphin lui dit : « Monsieur, est-il vrai que si le pape vouloit, il feroit cardinal un palefrenier ? » M. de Bonzi fut surpris, et devinant l'affaire, il lui répondit : « Il

1. Au milieu de votre Provence. Je la trouverai. Éd. de 1734.)
2. D'y passer. (Éd. de 1734.)
3. Voyez la lettre 246 et la note.

est vrai, Monsieur, que le pape choisit qui il lui plaît ; mais nous n'avons pas vu jusqu'ici qu'il ait pris des cardinaux dans son écurie. » C'est le cardinal de Bouillon qui m'a conté ce détail.

J'ai fort entretenu M. d'Uzès : il vous mandera la conférence qu'il a eue ; elle est admirable. Il a un esprit posé et des paroles mesurées, qui sont d'un grand poids dans ces occasions ; il fait et dit toujours très-bien partout. On disoit de Jarzé ce qu'on vous a dit ; mais cela est incertain. On prétend que la joie de la dame n'est pas médiocre pour le retour du chevalier de Lorraine[1]. On dit que le comte de Guiche et madame de Brissac sont tellement sophistiqués, qu'ils auroient besoin d'un truchement pour s'entendre eux-mêmes. Écrivez un peu à notre Cardinal, il vous aime, *le faubourg*[2] vous aime, madame Scarron vous aime ; elle passe ici le carême, et céans presque tous les soirs. Barillon y est encore, et plût à Dieu, ma belle,

1. Voyez sur le retour du chevalier de Lorraine et sur la joie qu'en avoient ses amis, la lettre 246. Quant à la dame dont il s'agit ici, ce peut être madame de Grancey, ou madame de Coëtquen, ou mademoiselle de Fiennes. Voyez, sur ces trois dames, les lettres 129, 177, 186, 187, 222, et les notes correspondantes.

2. C'est-à-dire M. de La Rochefoucauld et madame de La Fayette, qui tous deux demeuroient au faubourg Saint-Germain.

que vous y fussiez aussi ! Adieu, mon enfant ; je ne finis point ; je vous défie de pouvoir comprendre combien je vous aime.



252. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 23 mars 1672.

Madame de Villars, M. Chapelain et quelques autres encore sont ravis de votre lettre sur l'ingratitude. Il ne faut pas que vous croyiez que je sois ridicule : je sais à qui je montre ces petits morceaux de vos grandes lettres : je connois mes gens, je ne le fais pas mal à propos ; je sais le temps et le lieu ; mais enfin c'est une chose charmante que la manière dont vous dites quelquefois de certaines choses : fiez-vous à moi, je m'y connois. Je veux vous relire quelque jour plusieurs endroits qui vous plairont, et entre autres celui de l'ingratitude : de sorte, me dites-vous, qu'après tant de bontés, je ne songe plus qu'à vous refuser la première petite grâce que[1] vous me demanderez : je ne finirois point, car tout est de ce style.

1. La première petite chose. (Éd. de 1734.)

J'aime fort votre petite histoire du peintre [1]; mais il faudroit, ce me semble, qu'il mourût. Vos cheveux frisés *naturellement* avec le fer, poudrés *naturellement* avec une livre de poudre, du rouge *naturel*, cela est plaisant; mais vous étiez belle comme un ange : je suis toute réjouie que vous soyez en état de vous faire peindre, et que vous conserviez sous votre négligence une beauté si merveilleuse. Madame Scarron a reçu votre embrassade; il n'y a sorte de louanges qu'elle ne vous donne, ni sorte d'estime particulière qu'elle ne fasse paroître pour vous.

Le Chancelier n'aura point un enterrement magnifique, comme on le prétendoit : ils vouloient un prince du sang pour conduire le deuil : M. le Prince a dit qu'il étoit incommodé; M. le Duc, que cela étoit bon le temps passé, et que les princes du sang de ce siècle-ci sont plus grands seigneurs qu'ils n'étoient. Messieurs les princes de Conti ont dit qu'ils ne pouvoient faire ce que M. le Duc refusoit. En un mot, la famille du Chancelier est désolée. L'exemple du chancelier de Bellièvre, qu'un prince de Conti honora de sa présence au convoi, n'a été de nulle considération.

1. Fauchier, peintre provençal, qui, en faisant le portrait de madame de Grignan en Madeleine, fut pris d'une colique si violente qu'il en mourut.

Le comte de Guiche disoit l'autre jour des merveilles des esprits de vos pays chauds; il ne s'y est pas ennuyé un moment. Je songeai que vous ne m'aviez jamais parlé d'une seule personne dont l'esprit fût digne d'être distingué. Croyez, ma fille, que ce n'est pas sans une profonde douleur que je vois votre retour dans ces idées de Platon, et que je sens une telle séparation jusque dans la moelle de mes os, sans pouvoir jamais m'en consoler. Pour mon voyage, il tient à ma tante; mais dans un mois on verra ce qu'on doit espérer. Cela seul me retient; sans cela j'irois avec M. et madame de Coulanges. L'abbé et moi, nous ne faisons plus que languir après notre départ. J'admire les choses qui m'arrivent pour me désespérer. Je fais présentement l'équipage de mon fils, sans préjudice des lettres de change qui vont leur train : tout le monde est abîmé, et tout le monde partira. On dit que la petite vérole est à Grignan : est-il vrai? Cela me consoleroit de mon retardement. Enfin, ma chère enfant, soyez très-persuadée que nous ne songeons qu'à partir, et qu'il n'y a rien devant cette envie ni devant ce voyage; le chaud même ne m'arrêtera point.

Vous me demandez le mal de ma tante : c'est une hydropisie de vent et d'eau : elle est très-enflée; elle n'a plus de place pour se nourrir. Le lait, qui est l'unique remède, ne peut pas

réparer tant de sécheresse; elle est usée, son foie est gâté; elle a soixante-six ans; voilà son mal. Le mois d'avril nous décidera sur sa mort ou sur sa vie : je passe bien des heures auprès d'elle, et je suis très-affligée de son état : vous savez comme je l'ai toujours aimée, et si je le lui ai témoigné. Ce que vous dites sur le cœur *adamantino* est admirable : ce seroit une grande commodité de l'avoir ainsi, non pas comme celui que nous entendons, mais *adamantino* au pied de la lettre; sans cela, on souffre mille sortes de tourments. Il est vrai que l'amour doit être bien glorieux : il l'est bien aussi; mais que M. de Grignan est heureux d'être si chrétien ! j'espère qu'il me convertira.

On ne donne point la charge de M. de Lauzun; vous pouvez raisonner là-dessus et sur son embrasement : mais c'eût été une belle aventure, s'il eût brûlé ce pauvre M. Fouquet, qui supporte sa prison héroïquement, et qui n'est nullement désespéré[1]. On ne parle que de la guerre : le roi a deux cent mille hommes sur pied; toute l'Europe est en émotion. On voit bien, comme vous dites, que la pauvre machine ronde est abandonnée.

1. Le feu ayant pris à la prison où Lauzun étoit renfermé, on l'accusa sourdement de cet incendie; mais on sut bientôt que la foudre seule l'avoit causé.

Nous parlons souvent de vous, le Cardinal (de Retz) et moi; il vous aime fort : et moi, que fais-je, à votre avis? Ma pauvre tante vous remercie de votre aimable souvenir. La Mousse tremble pour sa philosophie. Parlez un peu au Cardinal de vos *machines*[1], des machines qui aiment, des machines qui ont une élection pour quelqu'un, des machines qui sont jalouses, des machines qui craignent : allez, allez, vous vous moquez de nous; jamais Descartes n'a prétendu nous le faire croire.



253. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 30 mars 1672.

N'ÊTES-VOUS point trop aimable? Enfin, ma chère fille, vous aimez mes lettres, vous voulez qu'elles soient grandes, et vous me flattez de la pensée que vous les aimez moins quand elles sont petites; mais ce pauvre Grignan a bien affaire d'avoir la complaisance pour vous de lire de tels volumes. Je me souviens toujours de l'avoir vu admirer qu'on pût lire de longues lettres : il a bien changé

1. Voyez les lettres 173 et 191, et les notes correspondantes.

d'avis. Je me fie bien à vous au moins pour ne pas lui montrer ce qui le pourroit ennuyer. Je vous fais une réparation : je croyois que vous n'aviez point fait de réponse au Cardinal[1], vous l'avez faite très-bonne. Il faut aussi que je vous avoue que j'ai supprimé méchamment les compliments de madame de Villars ; je vous ai parlé d'elle dans mes lettres, et me suis bien gardée de vous rendre tout ce qu'elle m'avoit dit[2] : ne soyez pas fâchée contre elle ; elle vous aime et vous admire. Je la vois assez souvent ; elle est ravie de parler de vous et de lire des morceaux[3] de vos lettres : cela me donne pour elle un attachement très-naturel. Elle partira à Pâques, malgré la guerre ; elle en sera quitte pour revenir, si les Espagnols font les méchants. Comme ils ont beaucoup d'argent ces Villars, aller et venir, et faire un grand équipage, n'est pas une chose qui mérite leur attention. On dit que les Anglois ont battu cinq vaisseaux hollandois, et que l'ambassadeur a dit au roi : que le roi[4] son maître avoit commencé la guerre sur la mer, et qu'il le supplioit de lui tenir sa parole, et de la commencer sur la terre.

1. Je croyois que vous n'eussiez point fait réponse. (Éd. de 1734.)

2. De vous dire tout ce qu'elle m'a dit. (*Idem.*)

3. Elle aime à parler de vous et à lire des morceaux. (*Idem.*)

4. Charles II, roi d'Angleterre.

Vous savez, ma fille, ce que m'est le nom de Roquesante[1], et quelle vénération j'ai pour sa vertu. Vous pouvez croire que sa recommandation et la vôtre me sont fort considérables; mais mon crédit ne répond pas à mes bonnes intentions. Vous m'avez dit tant de bien du président dont il est question, qu'on se feroit honneur de le servir, si l'on avoit quelque voix au chapitre : j'en parlerai au hasard; mais en vérité tout est si caché à Versailles, qu'il faut attendre en paix les oracles qui en sortent. Pour M. de Roquesante, si vous ne lui faites mes compliments en particulier, vous êtes brouillée avec moi. Vous avez frissonné de la fièvre de notre abbé, je vous en remercie; mais comme vous étiez seule à frissonner, que l'abbé ne frissonnoit point du tout, vous sentez bien que je n'ai point frissonné. Son mal étoit une émotion continuelle, sans aucun accident : il s'est gouverné sagement, et je suis persuadée que c'est de la santé pour vingt ans. Dieu le veuille! Je lui ai fait toutes vos amitiés; il en est très-touché. Ma tante ne parle que pour vous remercier; son état touche le cœur des plus indifférents : elle enfle tous les

1. M. de Roquesante, alors conseiller au parlement d'Aix, homme d'un vrai mérite et d'une grande intégrité, avoit, dans le procès Fouquet, siégé en qualité de juge-commissaire. Voyez la lettre 80.

jours, les remèdes ne font point d'effet; elle me disoit tantôt : « enfin, ma chère, voilà ce qui s'appelle une femme abandonnée. » Elle se dispose à mourir, et en parle sans frayeur ; elle est seulement étonnée qu'il faille tant de douleurs pour faire mourir une personne si foible. Il y a des manières de mourir bien rudes et bien cruelles ; la sienne est des plus pitoyables qu'on puisse voir. Elle reçoit mes soins avec une grande tendresse ; je lui en rends de la même façon, et suis si extrêmement touchée de ses douleurs et de l'horrible désespoir de ma cousine, qu'il m'est impossible de n'en pas pleurer.

Voilà, ma fille, une réflexion qui me vient sur les pertes fréquentes que vous faites au jeu[1], et sur celles de M. de Grignan : prenez-y garde, ma fille, il n'est pas agréable d'être la dupe; soyez persuadée que ce n'est pas une chose naturelle de gagner et de perdre continuellement[2]. Il n'y a pas longtemps qu'on m'avoua le fredon de l'hôtel de la Vieuville; vous souvient-il de cette volerie ? Il ne faut pas croire que tout le monde joue comme vous :

1. Voici une réflexion qui me vient sur les pertes que vous faites. (Éd. de 1734.)

2. Soyez persuadée qu'un continuel malheur et un continuel bonheur n'est pas une chose naturel. (Éd. de 1734.)

voilà ce que l'intérêt que je prends à vous me fait dire : comme il vient d'un cœur qui est à vous, je suis assurée que vous le trouverez bon. Ne trouverez-vous point bon aussi de savoir que Kéroual[1], dont l'étoile avoit été devinée avant qu'elle partît, l'a suivie très-fidèlement? Le roi d'Angleterre l'a aimée; elle s'est trouvée avec une légère disposition à ne le pas haïr : enfin elle se trouve grosse de huit mois; voilà qui est étrange. La Castelmaine est disgraciée : c'est ainsi qu'on en use dans ce royaume-là[2]. Pendant que nous sommes sur ce ton, je vous dirai, avec la permission de la sagesse de M. de Grignan, que le petit-fils de F......[3] et du chevalier de Lorraine (je ne sais si je me fais bien entendre) est élevé pêle-mêle avec les enfants de madame d'Armagnac, à la vue du public, et l'on fit un grand jeu au retour du chevalier d'éprouver la force du sang : il confirma tout ce qu'on dit là-dessus, et trouva cet enfant si joli, et s'y attacha d'une telle sorte, qu'enfin on lui dit la vérité : il en fut ravi, et ma-

1. Kéronel. (Éd. de 1734.) — Jolie Bretonne qui, accompagnant MADAME dans son voyage en Angleterre, plut au roi Charles II et fut faite par lui duchesse de Portsmouth.

2. Voilà comme l'on fait dans ce royaume. (Ed. de 1734.)

3. Cette initiale désigne mademoiselle de Fiennes, comme on le voit par la lettre suivante.

dame d'Armagnac continue sa bonté, et le nourrit sous le nom du chevalier de Lorraine : si vous savez tout cela, voilà qui vous ennuiera beaucoup. Adhémar est tout propre à vous conter ces bagatelles : je me sens aussi du relâchement pour les nouvelles, sachant qu'il est en lieu de vous les mander beaucoup mieux que moi.

Je reçois votre lettre du 23, écrite sur la plume des vents, aussi bien que la mienne du vendredi. Ah, ma fille ! qu'elle est aimable, quoiqu'elle ne soit point une réponse ! Elle en vaut mille fois mieux. C'est donc là ce que vous m'écrivez, quand vous n'avez rien à me dire : voilà qui me ravit ; vous me dites mille tendresses, et je vous avoue que je me laisse doucement flatter à cette aimable vérité. Qui est donc ce Breton que vous servez pour l'amour de moi ? Il est vrai que tous les Provençaux me sont de quelque chose.

C'est aujourd'hui l'acte du pauvre abbé[1] : quelle folie ! on s'en va disputer contre lui, le tourmenter, le pointiller : il faut qu'il réponde à tout. Pour moi, je suis persuadée que rien n'est plus injuste que ces sortes de choses, et

1. Louis-Joseph Adhémar de Monteil de Grignan, dit le *bel abbé*. Il avoit alors vingt-huit ans, et il passoit ce jour-là sa thèse en Sorbonne.

que cela rend l'esprit d'une rudesse et d'une contrariété insupportables. Vous me parlez du temps : notre hiver a été admirable, trois mois d'une belle gelée ; voilà qui est fait, le printemps commence. Rien n'est plus sage que nous ; pourquoi êtes-vous si extravagants ? J'ai horreur de l'inconstance de M. de Vardes : il a trouvé cette conduite dans la fin de sa passion[1], sans aucun sujet que de n'avoir plus d'amour : cela désespère ; mais j'aimerois encore mieux cette douleur, que d'être quittée pour une autre : voilà notre vieille querelle. Il y a bien d'autres sujets sur quoi je n'approuve pas M. de Vardes. Si Corbinelli me souhaite en Provence, il fait ce que je fais tous les jours de ma vie.

M. et madame de Coulanges sont trop honorés de toutes vos douceurs ; ils vous écriront : je les vois partir avec un grand chagrin : M. de Coulanges prétend bien revoir *Jacquemart et Marguerite*[2] avant que de mourir. Pour madame de Coulanges, elle ira à Grignan ; nous l'y recevrons, quand elle nous aura fait les honneurs de Lyon. Je ne vois pas d'Hacqueville en huit jours : je l'excuse, et ne l'en aime pas

1. J'ai horreur de l'infidélité de M. de Vardes ; il l'a trouvée dans la fin de sa passion. (Éd. de 1734.)
2. Voyez la lettre 208 et la note.

moins. Pour vous, ma chère fille, comptez que je suis à vous, et que votre amitié fait la véritable joie de ma vie, et votre absence la véritable douleur. Mon cher Grignan, hélas! faut-il passer sa vie sans voir les gens du monde que l'on aime le plus? On m'a dit ce soir que l'abbé de Grignan avoit fait des merveilles en Sorbonne : notre Cardinal en est ravi.



254. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 1er avril 1672.

Vous avez écrit, ma chère fille, des choses à Guitaud sur l'espérance que vous avez de me voir en Provence, qui me transportent de joie. Vous pouvez penser quel plaisir c'est de les apprendre indirectement, quoiqu'on les sache déjà. Il est vrai néanmoins que cela ne peut augmenter l'extrême envie que j'ai de partir : elle est au dernier degré; ma tante seule fait mon retardement : elle est si mal, que je ne comprends pas qu'elle puisse être longtemps dans cet état, je vous en dirai des nouvelles, comme de la seule grande affaire que j'aie présentement.

Je vis hier madame de Verneuil, qui est re-

venue de Verneuil et de la mort. Le lait l'a rétablie : elle est belle, elle est de belle taille; il n'y a plus de dispute entre son corps de jupe et le mien. Elle n'est plus rouge ni crevée, comme elle étoit; cet état la rend aimable : elle aime, elle oblige, elle loue; elle me chargea de mille douceurs pour vous. On[1] fit hier matin un service au Chancelier à Sainte-Élisabeth : je n'y fus point, parce qu'on oublia de m'apporter mon billet; tout le reste de la terre habitable y étoit. Madame de Fieubet entendit ceci : la Choiseul passa devant la Bonnelle[2]. « Ah ! dit la Bonnelle, voilà une mijaurée qui a eu pour plus de cent mille écus de nos hardes. » La Choiseul se retourne, et, comme Arlequin : *hi, hi, hi, hi, hi,* lui fit-elle, en lui riant au nez, *voilà comme on répond aux folles;* et passe son chemin. Quand cela est aussi vrai qu'il l'est, cela fait extrêmement rire.

Madame de Coulanges et M. de Barillon jouèrent hier la scène de Vardes et de mademoiselle de Toiras[3] ; nous avions tous envie de pleurer : ils se surpassèrent eux-mêmes. Mais la Champmêlé est quelque chose de si extraor-

1. Le matin d'hier, on fit un service. (Éd. de 1734.)
2. Femme de Noel de Bullion, seigneur de Bonnelle, marquis de Gallardon, président au parlement de Paris.
3. Voyez la lettre 171 et la note.

dinaire, qu'en votre vie vous n'avez rien vu de pareil ; c'est la comédienne que l'on cherche, et non pas la comédie. J'ai vu *Ariane*[1] pour la seule actrice : cette comédie est fade, les comédiens sont maudits ; mais quand la Champmêlé arrive, on entend un murmure ; tout le monde est ravi, et l'on pleure de son désespoir.

M. le chevalier de Lorraine alla voir la Fienne l'autre jour ; elle voulut jouer la délaissée, elle parut embarrassée. Le chevalier, avec cette belle physionomie ouverte que j'aime, et que vous n'aimez pas, la voulut tirer de toutes sortes d'embarras, et lui dit : « Mademoiselle, qu'avez-vous ? pourquoi êtes-vous triste ? qu'y a-t-il d'extraordinaire à tout ce qui nous est arrivé ? Nous nous sommes aimés, nous ne nous aimons plus. La constance[2] n'est pas une vertu des gens de notre âge ; il vaut bien mieux que nous oubliions le passé, et que nous reprenions les tons et les manières ordinaires. Voilà un joli petit chien ; qui vous l'a donné ? » Et voilà le dénoûment de cette belle passion.

Que lisez-vous, ma chère enfant ? Pour moi, je lis la *Découverte des Indes* par Christophe Colomb, qui me divertit au dernier point ;

1. Tragédie de Thomas Corneille, représentée le 4 mars 1672.

2. La fidélité. (Éd. de 1734.)

mais votre fille me réjouit encore plus. Je l'aime, et je ne vois pas bien que je puisse m'en défendre[1] : elle caresse votre portrait, et le flatte d'une façon si plaisante, qu'il faut vitement la baiser. J'admire que vous vous coiffiez dès ce temps-là à la mode de celui-ci. Vos doigts vouloient tout relever, tout boucler; enfin c'étoit une prophétie. Adieu, ma très-chère enfant. Je ne croirai jamais qu'on puisse aimer plus passionnément que je vous aime.



255. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6 avril 1672.

Je ne sais où j'en suis, à cause de la maladie de ma tante. L'abbé et moi nous petillons, et nous sommes résolus, si son mal se tourne en langueur, de nous en aller en Provence; car enfin où sont les bornes de notre bon naturel? Pour moi, je ne vois que vous, et j'ai une telle impatience de vous aller voir, que tous mes autres sentiments n'en ont pas bien toute leur étendue. Vous pouvez toujours être certaine que j'ai

1. M'en défaire. (Éd. de 1733.)

plus d'envie de partir que vous n'en avez que je parte. Vous croyez que c'est beaucoup dire, je le crois aussi ; mais je ne puis exagérer sur mes sentiments. Je ne manque pas de dire à ma tante tous vos aimables souvenirs : elle croit mourir bientôt, et suivant son humeur complaisante, elle se contraint jusqu'à la mort, et fait semblant d'espérer à des remèdes qui ne lui font plus rien, afin de ne pas désespérer ma cousine ; mais quand elle peut dire un mot sans être entendue, on voit ce qu'elle pense ; et c'est la mort qu'elle envisage à loisir avec beaucoup de vertu et de fermeté.

Je suis effrayée des maux de Provence : voilà donc votre enfant sauvé de la petite vérole ; mais la peste, qu'en dites-vous ? J'en suis très-alarmée : c'est un mal à nul autre semblable, dont votre soleil saura mal garantir[1] ceux qu'il éclaire. Je prie M. le Gouverneur de donner sur cela tous les meilleurs ordres du monde.

M. le Duc donna samedi une chasse *aux Anges*, et un souper à Saint-Maur des plus beaux poissons de la mer. Ils revinrent à une petite maison près de l'hôtel de Condé, où, après minuit sonné, plus scrupuleusement que nous ne faisions en Bretagne, on servit le plus

1. Mal sauver. (Ed. de 1726.)

grand *médianoche* du monde en viandes très-exquises : cette petite licence n'a pas été bien reçue, et a fait admirer la charmante bonté de la maréchale de Grancey. Il y avoit la comtesse de Soissons, mesdames de Coëtquen[1] et de Bordeaux, plusieurs hommes, et le chevalier de Lorraine ; des hautbois, des musettes, des violons ; et de madame la Duchesse, ni du carême, pas un mot ; l'une étoit dans son appartement, et l'autre dans les cloîtres. Toutes les dames sont brunes ; nous trouvons qu'il falloit bien du jaune pour les parer.

M. de Coulanges est au désespoir de la mort du peintre[2]. Ne l'avois-je pas bien dit qu'il mourroit ? Cela donne une grande beauté au commencement de l'histoire ; mais ce dénoûment est triste et fâcheux pour moi, qui prétendois bien à cette belle *Madeleine, si bien frisée naturellement.*

Je suis ravie que vous ne soyez point grosse : hélas ! ma fille, ayez du moins le plaisir d'être en santé et de reposer votre vie : eh mon Dieu ! ne joignez point cet embarras à tant d'autres que l'on trouve en son chemin. La vieille MA-

1. Mesdames de Louvigny. (Éd. de 1734.)
2. Le peintre provençal Fauchier, dont il est question dans la lettre 252.

DAME[1] est morte d'une vieille apoplexie qui la tenoit depuis un an. Voilà le palais du Luxembourg[2] à MADEMOISELLE, et nous y entrerons. MADAME avoit fait abattre tous les arbres du jardin de son côté, rien que par contradiction : ce beau jardin étoit devenu ridicule ; la Providence y a pourvu. MADEMOISELLE pourra le faire raser des deux côtés, et y mettre Le Nôtre[3] pour y faire comme aux Tuileries. Elle n'a point voulu voir sa belle-mère mourante ; cela n'est pas héroïque.

Le traité de M. de Lorraine est rompu, après avoir été assez avancé : voilà votre pauvre amie bien reculée[4]. M. de Basville se marie à mademoiselle de Chalucet de Nantes : on lui donne quatre cent mille francs. M. d'Harouïs y fait le principal personnage. J'ai fait vos compliments aux Duras et aux Charost. Le marquis de Villeroi ne partira pas de Lyon cette campagne : le maréchal s'est attiré cette assurance, en demandant pour son fils la grâce de revenir à l'armée : on ne comprend pas bien ce qui cause son malheur.

1. Marguerite de Lorraine, seconde femme de Gaston, duc d'Orléans.

2. Le Luxembourg. (Éd. de 1726.)

3. André Le Nôtre, contrôleur des bâtiments et dessinateur des jardins du roi.

4. La princesse de Vaudemont. Voyez la lettre 243 et la note. L'édition de 1726 porte : assez reculée.

Vous me dépeignez fort bien ce bel esprit guindé : je ne l'aimerois pas mieux que vous, mais je ne serois point étonnée que le comte de Guiche s'en accommodât ; vous avez tous deux raison. A propos d'esprit, M. de La Rochefoucauld est retombé dans une si terrible goutte, dans une si terrible fièvre, que jamais vous ne l'avez vu si mal : il vous prie d'avoir pitié de lui : je vous défierois bien de le voir sans en être attendrie[1]. Ma très-chère enfant, je vous quitte, et après avoir souhaité un cœur *adamantino*[2], je m'en repens : je serois très-fâchée de ne pas vous aimer autant que je vous aime, quelque douleur qu'il m'en puisse arriver : ne le souhaitez plus aussi ; gardons nos cœurs tels qu'ils sont ; vous savez à merveille[3] ce qui touche le mien. J'embrasse M. de Grignan ; je le remercie de ses jolis remerciements, et de ses exclamations.

1. Sans avoir envie de pleurer. (Éd. de 1734.)
2. Voyez les lettres 249 et 252.
3. Vous savez bien. (Éd. de 1734.)





256. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8 avril 1672.

LA guerre est déclarée, on ne parle que de partir. Canaples a demandé permission au roi d'aller servir dans l'armée du roi d'Angleterre; et en effet il est parti mal content de n'avoir pas eu d'emploi en France[1]. Le maréchal Du Plessis ne quittera point Paris, il est bourgeois et chanoine; il met à couvert tous ses lauriers, et jugera des coups : je ne trouve pas qu'avec une si belle et si grande réputation, son personnage soit mauvais. Il dit au roi qu'il portoit envie à ses enfants qui avoient l'honneur de servir Sa Majesté; que pour lui, il souhaitoit la mort, puisqu'il n'étoit plus bon à rien. Le roi l'embrassa tendrement et lui dit : « Monsieur le maréchal, on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquise; il est agréable de se reposer après tant de victoires[2]. » En effet, je le trouve heureux de ne

1. De l'emploi en France. (Éd. de 1734.)

2. Le maréchal Du Plessis-Praslin s'étoit distingué à la prise de la Rochelle; il avoit commandé l'armée du

point remettre au caprice de la fortune ce qu'il a acquis pendant toute sa vie. Le maréchal de Bellefonds est à la Trappe pour la Semaine-Sainte : mais avant que de partir, il parla fort fièrement à M. de Louvois, qui vouloit faire quelque retranchement sur sa charge de général sous M. le Prince : il fit juger l'affaire par Sa Majesté, et l'emporta comme un galant homme.

La reine m'attaque toujours sur vos enfants, et sur mon voyage de Provence, et trouve mauvais que votre fils vous ressemble, et votre fille à son père; je lui réponds toujours la même chose. Madame Colbert me parle souvent de votre beauté; mais qui ne m'en parle point? Ma fille, savez-vous bien qu'il faut un peu revenir voir tout ceci? Je vous en faciliterai les moyens d'une manière qui vous ôtera de toutes sortes d'embarras. J'ai parlé d'un premier président à M. de Pomponne; il n'y voit encore goutte; il croit pourtant que ce sera un étranger; j'y ai consenti.

Ma tante est si mal, que je ne crois pas qu'elle retarde mon voyage; elle étouffe, elle enfle, il n'y a pas moyen de la voir sans être fortement touchée : je le suis et le serai beau-

roi pendant la Fronde, et même il avoit battu Turenne près de Rethel.

coup de la perdre. Vous savez comme je l'ai toujours aimée : ce m'eût été une grande joie de la laisser dans l'espérance d'une guérison qui nous l'auroit rendue encore pour quelque temps. Je vous manderai la suite de cette triste et douloureuse maladie.

M. et madame de Chaulnes s'en vont en Bretagne : les gouverneurs n'ont point d'autre place présentement que leur gouvernement. Nous allons voir une rude guerre ; j'en suis dans une inquiétude épouvantable. Votre frère me tient au cœur ; nous sommes très-bien ensemble ; il m'aime, et ne songe qu'à me plaire : je suis aussi une vraie marâtre pour lui, et ne suis occupée que de ses affaires. J'aurois grand tort si je me plaignois de vous deux : vous êtes, en vérité, trop jolis, chacun en votre espèce. Voilà, ma chère enfant, tout ce que vous aurez de moi aujourd'hui. J'avois ce matin un Provençal, un Breton, un Bourguignon à ma toilette.





257. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 13 avril 1672.

Je vous l'avoue, ma fille, je suis très-fâchée que mes lettres soient perdues ; mais savez-vous de quoi je serois encore plus fâchée ? ce seroit de perdre les vôtres : j'ai passé par [illegible]st une des plus cruelles choses du monde. [illegible]is, mon enfant, je vous admire ; vous écrivez l'italien comme le cardinal Ottobon[1] ; et même vous y mêlez de l'espagnol : *manera* n'est pas des nôtres ; et pour vos phrases, il me seroit impossible d'en faire autant. Amusez-vous aussi à le parler, c'est une très-jolie chose : vous le prononcez bien, vous avez du loisir ; continuez, je serai tout étonnée de vous trouver si habile. Vous m'obéissez pour n'être point grosse, je vous en remercie de tout mon cœur ; ayez le même soin de me plaire pour éviter la petite vérole. Votre soleil me fait peur. Comment ! les têtes tournent, on a des apoplexies, comme on a des vapeurs ici, et votre tête tourne comme

1. Le cardinal Marc Ottoboni, Vénitien, fut depuis le pape Alexandre VIII.

les autres ! Madame de Coulanges espère conserver la sienne à Lyon, et fait des préparatifs pour faire une belle défense contre le Gouverneur[1]. Si elle va à Grignan, ce sera pour vous conter ses victoires, et non pas sa défaite ; je ne crois pas même que le marquis prenne le personnage d'amant : il est observé par des gens qui ont bon nez, et qui n'entendroient pas raillerie. Il est désolé de ne point aller à la guerre ; je suis très-désolée aussi de ne point partir avec M. et madame de Coulanges; c'étoit une chose résolue, sans le pitoyable état où se trouve ma tante. Mais il faut avoir encore patience : rien ne m'arrêtera dès que je serai libre de partir. Je viens d'acheter un carrosse de campagne, je fais faire des habits, enfin je partirai du jour au lendemain ; jamais je n'ai rien souhaité avec tant de passion. Fiez-vous à moi pour n'y pas perdre un moment : c'est mon malheur qui me fait trouver des retardements où les autres n'en trouvent point.

Je voudrois bien vous pouvoir envoyer notre Cardinal ; ce seroit un grand amusement de causer avec lui : je ne vous trouve rien qui puisse vous divertir ; mais, au lieu de prendre le chemin de Provence, il s'en va à Commercy. On dit que le roi a quelque regret du départ

1. Le marquis de Villeroi.

de Canaples : il avoit un régiment, il a été cassé ; il a demandé dix abbayes, on les lui a toutes refusées ; il a demandé de servir d'aide de camp cette campagne, il est refusé ; sur cela il écrit à son frère aîné une lettre pleine de désespoir et de respect tout ensemble pour Sa Majesté, et s'en va sur le vaisseau du duc d'Yorck[1], qui l'aime et l'estime : voilà l'histoire un peu plus en détail. On ne parle plus que de guerre et de partir : tout le monde est triste, tout le monde est ému.

Le maréchal de Gramont étoit l'autre jour si transporté de la beauté d'un sermon de Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha : *Mordieu, il a raison !* MADAME éclata de rire, et le sermon en fut tellement interrompu, qu'on ne savoit ce qui en arriveroit. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos prédicateurs, que si vous les interrompez, ce soit par des admirations. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; quand je pense au pays qui nous sépare, je perds la raison, et je n'ai plus de repos. Je blâme Adhémar d'avoir changé de nom[2] ; c'est le *petit dénaturé*.

1. Depuis Jacques II, roi d'Angleterre.

2. Après la mort de Charles-Philippe Adhémar de Monteil de Grignan, chevalier de Malte, arrivée le 6 février 1662 (Voyez la lettre 240), M. d'Adhémar s'appela *le chevalier de Grignan ;* mais il reprit le nom de *comte*



258. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi saint, 15 avril 1672.

Vous voyez ma vie ces jours-ci, ma chère fille ; j'ai de plus la douleur de ne vous avoir point, et de ne pas partir tout à l'heure; l'extrême envie que j'en ai me fait craindre que Dieu ne permette pas que j'aie jamais une si grande joie ; cependant je me prépare toujours. N'est-ce pas d'ailleurs une chose cruelle et barbare que de regarder la mort d'une personne qu'on aime beaucoup, comme le commencement d'un voyage qu'on souhaite avec une véritable passion ? Que dites-vous des arrangements des choses de ce monde? Pour moi je les admire ; il faut profiter de ceux qui nous déplaisent pour en faire une pénitence. Celle que M. de Coulanges dit qu'on fait à Aix présentement me paroît bien folle ; je ne saurois m'accoutumer à ce qu'il me conte là-dessus [1].

d'Adhémar lorsqu'il se maria, en 1704, avec Thérèse d'Oraison, de la maison d'Aqua. Les mots *petit dénaturé* remplacent ici ceux de *petit glorieux*. Voyez la lettre 211 et la note.

1. Pendant la nuit du jeudi au vendredi saint, les confréries de *pénitents* faisoient à Aix des processions

Madame de Coulanges a été à Saint-Germain : elle m'a dit mille bagatelles qui ne s'écrivent point, et qui me font bien entrer dans votre sentiment sur ce que vous me disiez l'autre jour de l'horreur de voir une infidélité : cet endroit me parut très-plaisant et de fort bon sens ; vous voyez que l'on n'est pas partout de notre sentiment. Ma fille, quand vous voulez rompre du fer, trouvant les porcelaines indignes de votre colère, il me semble que vous êtes bien fâchée ; quand je songe qu'il n'y a personne pour en rire et pour se moquer de vous, je vous plains, car cette humeur rentrée me paroît plus dangereuse que la petite vérole ; mais à propos comment vous en accommodez-vous ? Votre pauvre enfant s'en sauvera-t-il ? Il l'a eue sitôt qu'il devroit bien en être quitte.

Notre Cardinal m'a dit, ce soir, mille tendresses pour vous : il s'en va à Saint-Denis[1] faire la cérémonie de Pâques ; il reviendra encore un moment, et puis adieu. Madame de La Fayette s'en va demain à une petite maison auprès de Meudon, où elle a déjà été ; elle y passera quinze jours pour être comme suspendue

qui depuis ont été interdites, à cause des désordres et des indécences qui s'y commettoient.

1. Le cardinal de Retz étoit abbé de Saint-Denis, depuis qu'il avoit donné sa démission d'archevêque de Paris.

entre le ciel et la terre : elle ne veut pas penser, ni parler, ni répondre, ni écouter ; elle est fatiguée de dire bonjour et bonsoir ; elle a tous les jours la fièvre, et le repos la guérit : il lui faut donc du repos. Je l'irai voir quelquefois. M. de La Rochefoucauld est dans cette chaise que vous connoissez : il est d'une tristesse[1] incroyable, et l'on comprend bien aisément ce qu'il a. Je ne sais aucune nouvelle aujourd'hui. La musique de Saint-Germain est divine, le chant des Minimes n'est pas divin. Ma petite-enfant y étoit tantôt avec moi ; elle a trouvé beaucoup de gens de sa connoissance ; je crains de l'aimer un peu trop, mais je ne saurois tant mesurer toutes choses. *J'étois bien serviteur de Monsieur votre père ;* ne trouvez-vous point que j'ai des raisons de l'aimer à peu près de la même sorte ?

Je ne vous parle guère de madame de La Troche ; c'est que les flots de la mer ne sont pas plus agités que son procédé avec moi : elle est contente et mal contente dix fois par semaine, et cette diversité compose un désagrément incroyable dans la société. Cette préférence du faubourg est un point à quoi il est difficile de remédier : on m'y aime autant qu'on y peut aimer ; la compagnie y est sûrement

1. Dans une tristesse. (Éd. de 1734.)

bonne; je ne suis de contrebande à rien; ce qu'on y est une fois, on l'est toujours; de plus, notre Cardinal m'y donne souvent des rendez-vous : que faire à tout cela? En un mot, je renonce à plaire à madame de La Troche, sans renoncer à l'aimer; car elle me trouvera toujours quand elle voudra se faire justice : j'ai de bons témoins de ma conduite avec elle, qui sont persuadés que j'ai raison, et qui admirent quelquefois ma patience. Ne me répondez qu'un mot sur tout cela; car si la fantaisie lui prenoit de voir une de vos lettres, tout seroit perdu d'y trouver votre improbation : il est vrai que cela n'est point encore arrivé, et qu'il faut bien des choses pour en être digne à mon égard; madame de Villars est ma favorite là-dessus : si j'étois reine de France ou d'Espagne, je croirois qu'elle me veut faire sa cour; mais, ne l'étant point, je vois que c'est de l'amitié pour vous et pour moi. Elle est ravie de votre souvenir; elle ne partira point sitôt, par une petite raison que vous devinerez, quand je vous dirai qu'elle ne peut aller qu'aux dépens du roi son maître, et que ses assignations sont retardées.

Cependant nous disons fort que nous n'avons rien contre l'Espagne; elle est dans les règles du traité. L'ambassadeur est ici, remplissant tous nos Minimes de sa belle livrée.

Ma fille, je m'en vais prier Dieu, et me disposer à faire demain mes pâques : il faut au moins tâcher de sauver cette action de l'imperfection des autres. Je vous aime et vous embrasse : je voudrois bien que mon cœur fût pour Dieu comme il est pour vous.



259. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ À MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 20 avril 1672.

Vous me promettez donc de m'envoyer les chansons que l'on fera en Barbarie; votre conscience sera bien moins chargée de me faire part des médisances de Tunis et d'Alger, que la mienne ne l'est de celles que je vous ai mandées. Ma fille, quand je songe que votre plus proche voisine est la mer Méditerranée, j'ai le cœur tout troublé et tout affligé : il y a de certaines choses qui font peur; elles n'apprennent rien de nouveau, mais c'est un point de vue qui surprend.

Je vis hier vos trois Provençaux; le Spinola en est un : il m'a donné votre lettre du 21 mars; si je le puis servir, je le ferai de mon mieux : j'honore son nom. Il y a un Spinola qui a perdu romanesquement une de ses mains; c'est un

Artaban. Celui-ci m'a montré une lettre italienne qui n'est pleine que de vous ; je vous l'envoie : l'exclamation au roi de France me plaît fort. Il dit que vous parlez très-bien italien ; je vous en loue, rien n'est plus joli : si j'avois été en lieu de m'y pouvoir accoutumer, je l'aurois fait ; ne vous en lassez point.

Je crois que M. d'Uzès vous aura conté sa conversation avec le roi, à laquelle on ne peut rien ajouter : je lui trouve une justesse dans l'esprit, que j'aime à observer ; mais ce prélat s'en va bientôt, et vous perdrez beaucoup de ne l'avoir plus ici. Madame de Brissac voit très-facilement le comte de Guiche chez elle : il n'y a point d'autre façon ; on ne les voit guère ailleurs. Elle ne va point souvent chez M. de La Rochefoucauld ; madame de La Fayette est à sa petite campagne ; je ne vois aucune liaison entre eux et cette duchesse. Cette dernière contemple son essence comme un coq en pâte : vous souvient-il de cette folie ? On soupçonne la maréchale d'Estrées des chansons ; mais ce n'est qu'une vision.

Je vous ai parlé de madame de La Troche dans le temps que vous m'en parliez : vous en êtes instruite présentement ; mais comme il ne lui est pas facile de se passer de moi, insensiblement les glaces se fondent, sa belle humeur revient ; et moi, je le veux bien. Je prends le

temps tout comme il vient ; si j'avois un degré de chaleur davantage, je serois beaucoup plus offensée. C'est donc ainsi que vous voulez que l'on soit, c'est-à-dire dans une profonde tranquillité ; oh ! l'heureux état ! mais que je suis loin d'en sentir les douceurs ! Vous me faites peur de le souhaiter : il me semble que vous faites tout ce que vous voulez ; et tout d'un coup, lorsque je vous aimerai le plus tendrement, je vous trouverai toute froide et toute reposée. Ah ! ne venez pas me donner de cette léthargie à mon arrivée en Provence ; j'aurois grand regret à mon voyage, si j'y trouvois de telles glaces.

Je touche enfin mon départ du bout du doigt ; mais ce qui me donne congé me coûtera bien des larmes : c'est quelque chose de pitoyable que l'état de ma pauvre tante ; son enflure augmente tous les jours ; c'est un excès de douleur qui serre le cœur des plus indifférents. Madame de Coulanges pleura hier en lui disant adieu ; ce ne fut pourtant pas un adieu en forme ; mais comme elle et son mari pensoient que c'étoit pour jamais, ils étoient très-affligés. Pour moi, qui passe une grande partie de mes jours à soupirer auprès d'elle, je suis accablée de tristesse ; elle me fait des caresses qui me tuent ; elle parle de sa mort comme d'un voyage ; elle a toujours un très-bon esprit ; elle le conserve

jusqu'au bout. Elle a reçu ce matin Notre-Seigneur en forme de viatique, et pour ses pâques; mais elle croit le recevoir encore une fois : sa dévotion étoit admirable; nous fondions tous en larmes. Elle étoit assise; elle ne peut durer au lit; elle s'est mise à genoux, c'étoit un spectacle triste et dévot tout ensemble.

J'ai quitté M. et madame de Coulanges avec déplaisir; ils ont beaucoup d'amitié pour moi. Je compte les retrouver à Lyon. Je m'en vais m'établir et me ranger dans mon petit logis, en attendant le plaisir de vous y voir avec moi. On dit que *la brune* (madame de Coëtquen) a repris le fil de son discours avec le chevalier de Lorraine, et qu'ils causèrent fort à cette fête que donna M. le Duc, où, pour manger de la viande, ils attendirent si scrupuleusement que minuit fût sonné, le dimanche de la Passion.

On passe sa vie à dire des adieux : tout le monde s'en va, tout le monde est ému. La comtesse Du Lude est venue en poste dire adieu à son mari; elle s'en retournera dans six jours, après lui avoir tenu l'étrier pour monter à cheval, et s'en aller à l'armée comme les autres. Je vous assure que l'on tremble pour ses amis.

J'ai passé le dimanche des Rameaux à Sainte-Marie dans mes considérations ordinaires. Barillon a fait ici un grand séjour; il s'en va,

puisque vous lui commandez d'être à son devoir : votre exemple le confond. Son emploi est admirable cette année : il mangera cinquante mille francs ; mais il sait bien où les prendre[1]. Madame de C....... est folle ; on la trouve telle en ce pays : la belle pensée d'aller en Italie comme une princesse infortunée, au lieu de revenir paisiblement à Paris chez sa mère, qui l'adore et qui met au rang de tous les malheurs de sa maison l'extravagance de sa fille ! Elle a raison ; je n'en ai jamais vu une plus ridicule. Nous ne savons si la Marans travaille sur terre ou sous terre : elle voit peu *son fils* (M. de La Rochefoucauld) et madame de La Fayette, et ce n'est que des moments ; tout aussitôt madame de Schomberg vient la reprendre : cela est bien incommode de n'être plus remenée par madame de Sévigné ; elle n'aime guère à me rencontrer.

Mais comment votre fils est-il devenu brun ? Je le croyois blondin, et vous me l'aviez vanté comme tel. Quoi ! sérieusement il est brun ? Ne vous moquez-vous point ? J'ai envie de vous mander que votre fille est devenue blonde : quoi qu'il en soit, il y a toujours à tous vos enfants la marque de l'ouvrier. Je suis assurée que quand madame de Senneterre aura fait ses

1. M. de Barillon étoit ambassadeur en Angleterre.

affaires et ses couches, elle ne fera point comme madame de C.....

Le petit Dubois[1] est parti pour suivre M. de Louvois[2], et je m'aperçois déjà de son absence. Je passai hier à la poste pour tâcher d'y refaire des amis, et voir si Dubois ne m'avoit recommandée à personne : je trouvai des visages nouveaux, qui ne furent pas fort touchés de mon mérite ; je les priai de mettre mes lettres à part, afin de les envoyer prendre ce matin, à quoi je n'ai pas manqué ; ils m'ont mandé qu'assurément il n'y en avoit pas pour moi. Me voilà tombée des nues : je ne saurois vivre sans vos lettres. Peut-être que vous les aurez adressées à quelqu'un, et qu'elles me viendront demain ; je le souhaite fort, et de pouvoir remettre en train mon commerce de la poste.

1. Voyez sur ce commis de la poste, les lettres 191 et 220.

2. Surintendant général des postes et secrétaire d'État de la guerre.





260. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 22 avril 1672.

Je reçus votre lettre du 13, justement quand on ne pouvoit plus y faire réponse. Quelque soin que j'eusse pris à la poste, elle avoit été abandonnée à la paresse des facteurs, et voilà précisément ce que je crains. Je ferai mon possible pour retrouver quelque nouvel ami (au bureau de la poste), ou plutôt, je vous avoue que je voudrois bien m'en aller, et que ma pauvre tante eût pris un parti : cela est barbare à dire, mais il est bien barbare aussi de trouver ce devoir sur mon chemin, lorsque je suis prête à vous aller voir. L'état où je suis n'est pas aimable. Je vous envoie une petite cravate, tout comme on les porte ; vous jugerez par là que depuis votre départ le monde ne s'est point subtilisé. Vous voyez comme nous sommes simples en ce pays-ci.

J'ai une grande impatience de savoir ce qui se sera passé à votre voyage de la Sainte-Baume[1] ; c'est donc votre Notre-Dame des

1. « La Sainte-Baume, dit André Du Chesne, est entre Aix et Marseille, et à trois lieues environ de Saint-Maxi-

Anges? M. le marquis de Vence, qui me rend des soins très-obligeants, m'a fait grand'peur du chemin. Il a perdu son fils aîné; il me fait pitié; il voudroit bien pleurer, et il se contraint. Il me paroît extrêmement attaché à tous vos intérêts.

J'ai été voir madame de La Fayette avec le Cardinal. Nous la trouvâmes mieux qu'à Paris; nous parlâmes fort de vous. Il s'en va lundi; il vous dira adieu comme il vous a dit bonjour. Il vous aime tendrement, et vous fera réponse sur la proposition d'être archevêque d'Aix. Nous composâmes la vie qu'il feroit, toujours déchiré entre le désir de vous voir et la crainte d'être ridicule. Nous réglâmes les heures, et nous inventâmes des supplices pour le premier qui mettroit le nez sur l'attachement qu'il auroit pour vous. Cette conversation nous eût menés plus loin que Fleuri[1]. D'Hacqueville et l'abbé de Pontcarré étoient avec nous. J'étois insolemment avec ces trois hommes. Je m'en vais tout présentement me promener trois ou quatre heures à Livry. J'étouffe, je suis triste : il faut que le vert naissant et les rossignols me

min. C'est une grotte où, selon une légende qui n'a point de fondement historique, sainte Madeleine vint achever ses jours dans la pénitence.

1. C'est le nom d'un village, près de Meudon, où habitoit alors Madame de La Fayette. Voyez la lettre 258.

redonnent quelque douceur dans l'esprit. On ne voit ici que des adieux, des équipages qui nous empêchent de passer dans les rues. Je reviens demain matin pour faire partir celui de mon fils; mais il ne fera point d'embarras: ce sont des coffres qui vont par des messagers; il a acheté ses chevaux en Allemagne. J'ai donné de l'argent à Barillon pour lui donner pendant la campagne. Je suis une marâtre: je dis hier adieu au *petit dénaturé*[1]. Je pensai pleurer. Cette campagne sera rude, et je ne me fie guère à lui pour se conserver: *poco duri, pur che s' innalzi*[2], il en est revenu là; c'est sa vraie devise. Adieu, je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui. Je m'en vais à la Sainte-Baume. Je m'en vais dans un lieu où je penserai à vous sans cesse, et peut-être trop tendrement. Il est bien difficile que je revoie ce jardin, ces allées, ce petit pont, cette avenue, cette prairie, ce moulin, cette petite vue, cette forêt, sans penser à ma très-chère enfant.

Le petit Daquin est premier médecin:
La faveur l'a pu faire autant que le mérite[3].

1. Voyez la lettre 257 et la note.
2. Voyez la lettre 210 et surtout la note.
3. Daquin succéda dans la charge de premier médecin du roi à Vallot, dont il a été parlé dans la lettre 124.



261. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 19 mars 1672.

Un honnête marchand de Sémur, parent des Lamaison, vos fermiers, qui me fait crédit quelquefois et qui ne me presse pas trop, a une affaire à Paris, qu'il vous dira, Madame. Je vous supplie de l'y servir ; vous me ferez un très-grand plaisir : il s'appelle Versy.

J'espère que vous me ferez réponse, encore que vous ne soyez pas dans la cellule de notre petite sœur Jacqueline-Thérèse[1]. Vous ne commencez à m'écrire que de Sainte-Marie, mais vous me faites réponse de partout.

Enfin voici la guerre, Madame ; si ce n'est que pour une campagne, cela ne vaut pas la peine de me faire sortir de chez moi ; si elle dure davantage, peut-être me verra-t-on encore sur les rangs. J'ai écrit au roi pour lui offrir mes services, comme j'ai déjà fait cinq fois depuis que je suis en Bourgogne ; je suis content de sa réponse. Que ceci soit entre nous, ma belle

1. Diane-Charlotte de Rabutin, en religion sœur Jacqueline-Thérèse.

cousine, car vous savez que rien ne réussit que par le secret. Je ne vous les cacherois pas si j'en avois de plus grande conséquence.



262.— DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 24 avril 1672.

SAVEZ-VOUS bien que je reçus hier seulement votre lettre du 19 mars, par cet honnête marchand qui fait crédit et qui ne presse pas trop? Plût à Dieu qu'il s'en trouvât ici présentement d'aussi bonne composition ! Ils sont devenus chagrins depuis quelque temps. Chacun sait si je ne dis pas vrai. On est au désespoir, on n'a pas un sou, on ne trouve rien à emprunter, les fermiers ne payent point, on n'ose faire de la fausse monnoie, on ne voudroit pas se donner au diable, et cependant tout le monde s'en va à l'armée avec un équipage. De vous dire comment cela se fait, il n'est pas aisé. Le miracle des cinq pains n'est pas plus incompréhensible. Mais revenons à votre marchand (j'admire où m'a transportée la chaleur du discours); je vous assure que je lui rendrai tout le service que je pourrai. Vous avez dû croire que je ne faisois réponse qu'à Sainte-Marie, par la lon-

gueur du temps que vous avez été à recevoir celle-ci, mais ce n'est pas ma faute. Je vous trouve fort heureux, dans votre malheur, de ne point aller à la guerre. Je serois fâchée que depuis longtemps vous n'eussiez obtenu d'autre grâce que celle d'y aller. C'est assez que le roi sache vos bonnes intentions; quand il aura besoin de vous, il saura bien où vous prendre, et comme il n'oublie rien, il n'aura peut-être pas oublié ce que vous valez. En attendant, jouissez du plaisir d'être présentement le seul homme de votre volée qui puisse se vanter d'avoir du pain.

Je ne sais si je ne vous ai pas parlé de quelques-unes de vos lettres au roi, mais je les admire toujours. J'ai vu, au collége de Clermont, un jeune gentilhomme qui paroît fort digne d'être votre fils[1]. Je lui ai fait une petite visite; je l'enverrai querir l'un de ces jours pour dîner avec moi. Je soupai l'autre jour avec Manicamp[2] et avec sa sœur la maréchale d'Estrées. Elle me dit qu'elle iroit voir notre Rabutin au collége. Nous parlâmes fort de vous, elle et moi. Pour Manicamp et moi, nous ne finissons point, en quelque endroit que nous soyons, mais d'un souvenir agréable, vous regrettant,

1. Amé-Nicolas de Rabutin, fils aîné de Bussy, mais du deuxième lit.

2. Bertrand de Longueval, marquis de Manicamp.

ne trouvant rien qui vous vaille, chacun de nous redisant quelque morceau de votre esprit; enfin vous devez être fort content de nous. Adieu, mon cher cousin; mille compliments, je vous prie, à madame votre femme; elle m'a écrit une très-honnête lettre, mais j'ai passé le temps de lui faire réponse. Me voilà dans l'impénitence finale; j'ai tort, je ne saurois plus y revenir; faites ma paix. Je ne sais si vous savez que les maréchaux d'Humières et de Bellefonds sont exilés pour ne vouloir pas obéir à M. de Turenne quand les armées seront jointes.



263. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 27 avril 1672.

Je m'en vais faire réponse à vos deux lettres, et puis je vous parlerai de ce pays-ci. M. de Pomponne a vu la première, et je lui ferai voir encore une grande partie de la seconde; il est parti : ce fut en lui disant adieu que je lui montrai votre lettre, ne pouvant jamais mieux dire que ce que vous écrivez sur vos affaires. Il vous trouve admirable; je n'ose vous dire à quel style il compare le vôtre, ni les louanges qu'il lui donne; enfin il m'a fort priée de vous as-

surer de son estime et des soins qu'il aura toujours de tout ce qui pourra vous la témoigner. Il a été ravi de votre description de la Sainte-Baume; il le sera encore davantage de votre seconde lettre. On ne peut pas mieux écrire sur cette affaire, ni plus nettement; je suis très-assurée que votre lettre obtiendra tout ce que vous souhaitez; vous en verrez la réponse. Je n'écrirai qu'un mot, car en vérité, ma bonne, vous n'avez pas besoin d'être secourue dans cette occasion; je trouve toute la raison de votre côté. Je n'ai jamais su cette affaire par vous; ce fut M. de Pomponne qui me l'apprit comme on la lui avoit apprise; mais il n'y a rien à répondre à ce que vous m'en écrivez, il aura le plaisir de le lire.

L'évêque (de Marseille) témoigne en toute rencontre qu'il sera fort aise de se raccommoder avec vous: il a trouvé ici toutes choses assez bien disposées pour lui faire souhaiter une réconciliation dont il se fait honneur, comme d'un sentiment convenable à sa profession. On croit que nous aurons, entre ci et demain, un premier président de Provence. Je vous remercie de votre relation de la Sainte-Baume et de votre jolie bague; je vois que le sang n'a pas bien bouilli à votre gré. Madame la Palatine a eu une fois la même curiosité que vous: elle n'en fut pas plus satisfaite. Vous ne m'ôterez pas

l'envie de voir cette affreuse grotte : plus on y a de peine, plus il faut y aller; et, au bout du compte, je ne m'en soucie que foiblement[1] : je ne cherche que vous en Provence; quand je vous aurai, j'aurai tout ce que je souhaite.

Ma tante est toujours très-mal. Laissez-nous le soin de partir, nous ne souhaitons autre chose ; et même s'il y avoit quelque espérance de langueur, nous prendrions notre parti. Je lui dis mille tendresses de votre part, qu'elle reçoit très-bien. M. de La Trousse lui en a écrit d'excessives; ce sont des amitiés de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas; j'en quitte ceux qui ne commenceroient que là à m'aimer. Ma fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites, la rendre douce et agréable, ne point noyer d'amertume et combler de douleur ceux qui nous aiment; il est trop tard de changer quand on expire. Vous savez comme j'ai toujours ri des bons fonds; je n'en connois que d'une sorte, et le vôtre doit contenter les plus difficiles. Je vois les choses comme elles sont; croyez-moi, je ne suis point folle; et pour vous le montrer, c'est qu'on ne peut jamais être plus contente d'une personne que je le suis de vous. J'enverrai à madame de Coulanges ce qui lui appartient de votre lettre : elle sera mise en pièces; il m'en restera encore

1. Point du tout. (Éd. de 1734.)

quelques centaines pour m'en consoler; tout aimables qu'elles sont, je souhaite extrêmement de n'en plus recevoir. Venons aux nouvelles.

Le roi part demain[1]. Il y aura cent mille hommes hors de Paris ; on a fait ce calcul dans les quartiers à peu près. Il y a quatre jours que je ne dis que des adieux. Je fus hier à l'Arsenal; je voulois dire adieu au Grand Maître[2], qui m'étoit venu chercher; je ne le trouvai pas, mais je trouvai La Troche, qui pleuroit son fils, et la Comtesse[3], qui pleuroit son mari : elle avoit un chapeau gris qu'elle enfonçoit, dans l'excès de ses déplaisirs ; c'étoit une chose plaisante; je crois que jamais chapeau ne s'est trouvé à une pareille fête : j'aurois voulu ce jour-là mettre une coiffe ou une cornette. Enfin, ils sont partis tous deux ce matin, la femme pour le Lude, et le mari pour la guerre : mais quelle guerre[4] ! la plus cruelle, la plus

1. Le roi partit de Saint-Germain en Laye le 27 avril, sur les dix heures du matin, après avoir entendu la messe. Il étoit dans son carrosse et suivi seulement d'un officier des gardes du corps. Le roi fut coucher à Nanteuil, et de là continua son voyage vers les Pays-Bas. Voyez la fin de la lettre de madame de Sévigné.

2. Le grand maître de l'artillerie étoit le comte Du Lude.

3. Renée-Éléonore de Bouillé, première femme du comte Du Lude, aimoit beaucoup la chasse et étoit toujours vêtue en homme. Elle passoit sa vie à la campagne.

4. Nous allons essuyer une guerre, mais quelle guerre ! (Éd. de 1726.)

périlleuse dont on ait jamais ouï parler, depuis le passage de Charles VIII en Italie[1]. On l'a dit au roi : l'Issel est défendu et bordé de deux cents pièces de canon[2], de soixante mille hommes de pied, de trois grosses villes, d'une large rivière qui est encore au devant. Le comte de Guiche, qui sait le pays, nous montra l'autre jour cette carte chez madame de Verneuil; c'est une chose étonnante. M. le Prince est fort occupé de cette grande affaire. Il lui vint l'autre jour une manière de fou assez plaisant, qui lui dit qu'il savoit fort bien faire de la monnoie. « Mon ami, lui dit-il, je te remercie; mais « si tu sais une invention pour nous faire pas« ser l'Issel sans être assommés, tu me feras « grand plaisir, car je n'en sais point. » Il aura pour lieutenants généraux MM. les maréchaux d'Humières et de Bellefonds.

Voici un détail qu'on est bien[3] aise de savoir. Les deux armées se joindront, le roi commandera à MONSIEUR; MONSIEUR, à M. le Prince; M. le Prince, à M. de Turenne, et M. de Turenne aux deux maréchaux, et même à l'armée du maréchal de Créqui. Le roi parla donc à M. le maréchal de Bellefonds, et lui dit que son

1. Depuis le passage de Charles VIII en Italie, il n'y en a pas eu une pareille. (Éd. de 1726.)
2. De douze cents pièces de canon. (*Id.*)
3. Qu'on sera bien aise. (*Id.*)

intention étoit[1] qu'il obéît à M. de Turenne, sans conséquence. Le maréchal, sans demander du temps (voilà sa faute), répondit qu'il ne seroit pas digne de l'honneur que lui a fait Sa Majesté, s'il se déshonoroit par une obéissance sans exemple. Le roi le pria fort bonnement de songer à ce qu'il lui répondoit, ajoutant qu'il souhaitoit cette preuve de son amitié, qu'il y alloit de sa disgrâce. Le maréchal lui dit[2] qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes grâces de Sa Majesté et sa fortune; mais qu'il s'y résolvoit, plutôt que de perdre son estime; qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne sans dégrader la dignité où il l'avoit élevé. Le roi lui dit : « Monsieur le maréchal, il faut donc se séparer. » Le maréchal lui fit une profonde révérence, et partit. M. de Louvois, qui ne l'aime point, lui expédia tout aussitôt un ordre d'aller à Tours : il a été rayé de dessus l'état de la maison du roi. Il a cinquante mille écus de dettes au delà de son bien : il est abîmé, mais il est content, et l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. Il a offert au roi son équipage, qui étoit fait aux dépens de Sa Majesté, pour en faire ce qu'il lui plairoit; on a pris cela comme s'il eût voulu braver le roi. Jamais

1. Qu'il vouloit. (Éd. de 1726.)
2. Lui répondit. (*Id.*)

rien ne fut si innocent. Tous ses parents, les Villars, et tout ce qui est attaché à lui est inconsolable[1]. Ne manquez pas d'écrire à madame de Villars et au pauvre maréchal. Cependant le maréchal d'Humières, soutenu par M. de Louvois, n'avoit point paru, et attendoit que le maréchal de Créqui eût répondu: ce dernier est venu de son armée en poste répondre lui-même : il arriva avant-hier, il eut une conversation[2] d'une heure avec le roi. Le maréchal de Gramont, qui fut appelé, soutint le droit des maréchaux de France, et fit le roi juge de ceux qui faisoient le plus de cas de cette dignité, ou ceux qui, pour en soutenir la grandeur, s'exposoient au danger d'être mal avec lui ; ou celui (M. de Turenne) qui étoit honteux d'en porter le titre, qui l'avoit effacé de tous les lieux où il pouvoit être, qui tenoit le nom de maréchal pour une injure, et qui vouloit commander en qualité de prince. Enfin la conclusion fut que le maréchal de Créqui est allé à la campagne, dans sa maison, planter des choux, aussi bien que le maréchal d'Humières. Voilà de quoi on parle uniquement; les uns disent qu'ils ont bien fait, d'autres mal fait. La comtesse (de Fiesque) s'égosille ; le

1. Madame de Villars l'est aussi. (Édit. de 1726.)
2. Il a eu une conversation. (*Id.*)

comte de Guiche prend son fausset; il les faut séparer; c'est une comédie. Ce qui est vrai, c'est que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, et qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le Prince les regrette fort pour l'intérêt du roi. M. de Schomberg n'est pas plus disposé que les autres à obéir[1] à M. de Turenne, ayant commandé des armées en chef. Enfin la France, qui est pleine de grands capitaines, n'en trouvera pas assez par la circonstance[2] de ce malheureux contre-temps.

M. d'Aligre a les sceaux[3]; il a quatre-vingts ans : c'est un dépôt, c'est un pape.

Je viens de faire un tour de ville[4] : j'ai été chez M. de La Rochefoucauld. Il est accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ses enfants : au travers de cela, il m'a priée de vous dire mille tendresses de sa part : nous avons fort causé. Tout le monde pleure son fils, son frère,

1. Ne veut pas obéir aussi. (Éd. de 1726.)
2. Par la rencontre. (*Id.*)
3. M. d'Aligre fut nommé garde des sceaux le 23 avril, et prêta serment entre les mains du roi, le 24, avec le cérémonial accoutumé. Il avoit rendu des services considérables à Louis XIII, en sa qualité de conseiller d'État, et d'intendant de Languedoc; il fut aussi ambassadeur à Venise, directeur des finances, etc. M. d'Aligre mourut chancelier de France en l'année 1677.
4. L'édition de 1726 donne la fin de cette lettre sous la date du 26 avril au soir.

son mari, son amant : il faudroit être bien misérable pour ne pas se trouver intéressée au départ de la France tout entière. Dangeau et le comte de Sault[1] sont venus nous dire adieu : ils nous ont appris que le roi, afin d'éviter les larmes, est parti ce matin à dix heures[2], sans que personne l'ait su, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit. Il est parti lui douzième ; tout le reste courra après[3]. Au lieu d'aller à Villers-Cotterets, il est allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres, qui ont disparu aussi, se trouveront[4] : il ira demain à Soissons, et tout de suite, comme il l'avoit résolu : si vous ne trouvez cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La tristesse où tout le monde se trouve est une chose qu'on ne sauroit imaginer au point qu'elle est. La reine est demeurée régente : toutes les compagnies souveraines l'ont été saluer. Voici une étrange guerre, qui commence bien tristement.

En revenant ici, j'ai trouvé notre pauvre Cardinal, qui venoit me dire adieu ; nous avons causé une heure ensemble ; il part demain ma-

1. Il fut fait duc de Lesdiguières au passage du Rhin.

2. Que le roi, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit, afin d'éviter les larmes, est parti à dix heures du matin. (Éd. de 1726.)

3. Tout le monde courra après. (*Id.*)

4. Il s'agit ici de madame de Montespan.

tin[1]; M. d'Uzès part aussi. Qui est-ce qui ne part point? Hélas! c'est moi; mais j'aurai mon tour comme les autres. J'approuve fort votre promenade et le voyage de Monaco : il est vrai, comme vous dites, que c'est une chose cruelle de faire deux cents lieues pour se retrouver à Aix; mais la tournée que vous allez faire s'accordera bien avec mon retardement. Je crois que j'arriverai à Grignan un peu après vous. Je vous conjure, ma fille, de m'écrire toujours soigneusement; je suis désolée quand je n'ai point de vos lettres. Je suis ravie que vous ne soyez point grosse; j'en aime M. de Grignan de tout mon cœur. Mandez-moi si on doit ce bonheur à sa tempérance ou à sa tendresse pour vous, et si vous n'êtes point ravie de pouvoir un peu trotter et vous promener dans cette Provence, et me recevoir sans crainte de tomber et d'accoucher.

1. Il vous a écrit un petit adieu. (Éd. de 1726.) — Le cardinal de Retz retournoit à Commercy, seigneurie qui lui appartenoit, et dans laquelle Son Éminence faisoit sa résidence ordinaire, depuis sa rentrée en France. Ce voyage du Cardinal à Paris eut lieu à l'époque où il commençoit la rédaction de ses Mémoires sur la Fronde, et pendant que Corbinelli préparoit l'Histoire généalogique des Gondy, travail auquel Retz attachoit une grande importance.



264. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, 29 avril 1672.

Vous voilà, ma fille, dans votre grand voyage [1]; vous ne sauriez mieux faire présentement; on n'est pas toujours en état ni en humeur de se promener. Si vous étiez moins hasardeuse, j'aurois plus de repos; mais vous voudrez faire des chefs-d'œuvre, et passer où jamais carrosse n'a passé; cela me trouble. Croyez-moi, mon enfant [2], ne forcez point la nature: allez à cheval et en litière comme les autres; songez ce que c'est que d'avoir des bras, des jambes et des têtes cassés. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et surtout de Monaco.

Je suis fort bien avec le comte de Guiche: je l'ai vu plusieurs fois chez M. de La Rochefoucauld et à l'hôtel de Sully. Il m'attaque toujours; il s'imagine que j'ai de l'esprit. Nous avons fort causé; il me conta à quel point sa sœur (madame de Monaco) est estropiée de cette

1. Vous êtes, ma fille, dans votre grand voyage. (Éd. de 1726 et de 1734.)

2. Ne faites point le Pont-Neuf. (Éd. de 1726.)

saignée : cela fait peur et pitié. Je ne l'ai jamais vu avec sa *Chimène* (madame de Brissac); ils sont tellement sophistiqués tous deux, qu'on ne croit rien de grossier à leur amour; et l'on est persuadé qu'ils ont chacun leurs raisons d'être sages.

Il y a deux mois que la Marans n'a vu *son fils* [1]; il n'a pas si bonne opinion d'elle. Voici ce qu'elle disoit l'autre jour; vous savez que ses dits sont remarquables : « Que, pour elle, elle aimeroit mieux mourir que de faire des faveurs à un homme qu'elle aimeroit; mais que si elle en trouvoit jamais un qui l'aimât et qui ne fût point haïssable, pourvu qu'elle ne l'aimât point, elle se mettroit en œuvre. » *Son fils* a recueilli cet honnête discours, et en fait bien son profit pour juger de ses occupations ; il lui disoit: « *Ma mère*, je vous approuve d'autant plus, que cette distinction est délicate et nouvelle; jusqu'ici je n'avois trouvé que des âmes grossières, qui ne faisoient qu'une personne de ces deux [2], et qui confondoient l'aimé et le favorisé ; mais, *ma mère*, il vous appartenoit de changer ces vieilles maximes, qui n'ont rien de *précieux* en comparaison de celles que vous allez introduire. » Il fait bon l'entendre là-dessus. Depuis

1. M. de La Rochefoucauld, que madame de Marans appeloit *son fils*.

2. Qui ne faisoient qu'un de ces deux. (Éd. de 1726.)

ce jour-là, il l'a perdue de vue, et tire ses conséquences sans nulle difficulté.

J'ai vu madame Du Plessis-Bellière il y a deux heures [1]; elle m'a conté la conversation du roi et du maréchal de Créqui [2]. Elle est longue, forte, touchante, et raisonnable: si on lui avoit parlé le premier, la chose seroit accommodée; il proposa cinq ou six tempéraments qui auroient été reçus, si le roi ne s'étoit fait une loi de n'en recevoir aucun [3]. Le maréchal de Bellefonds a gâté cette affaire. M. de La Rochefoucauld dit que c'est qu'il n'a point de jointures dans l'esprit. Le maréchal de Créqui parut désespéré, et dit au roi: « Sire, ôtez-moi le bâton, n'êtes-vous pas le maître? Laissez-moi servir cette campagne comme marquis de Créqui; peut-être que je mériterai que Votre Majesté me rende le bâton à la fin de la guerre. » Le roi fut touché de l'état où il le voyoit; et comme il sortit de son cabinet tout transporté, ne connoissant personne, Sa Majesté dit au maréchal de Villeroi: « Suivez le maréchal de Créqui, il est hors de lui. » Le roi en a parlé depuis avec estime et sans aigreur, et fait servir dans l'armée la compagnie de ses gardes. Le maréchal

1. Depuis deux heures. (Éd. de 1726 et de 1734.)

2. Le maréchal de Créqui étoit gendre de madame Du Plessis-Bellière, l'amie de Fouquet.

3. De ne les point recevoir. (Éd. de 1726 et de 1734.)

de Créqui est allé dans une de ses terres près de Pontoise (à Marines), avec sa femme et ses enfants. Le maréchal d'Humières est allé à Angers. Voilà, ma fille, de quoi il a été question depuis quatre jours. Il n'y a plus personne à Paris :

Voici votre tour,
Venez, Messieurs de la ville;
Parlez-nous d'amour,
Mais jusqu'à leur retour.

Ma tante n'est plus si excessivement mal; nous sommes résolus de partir dans le mois de mai. Je vous écrirai soigneusement : je déménage présentement. Ma petite maison est bien jolie; votre logement vous y paroîtra bien à souhait[1], pourvu que vous m'aimiez toujours; car nous ne serons pas à cent lieues l'une de l'autre. Je prends plaisir de m'y ranger, dans l'espérance de vous y voir. Adieu, ma très-aimable enfant, je suis à vous sans aucune distinction ni restriction.

A Paris, vendredi 29 avril 1672, au soir.

Enfin M. d'Uzès est parti ce matin[2] : je lui dis

1. Vous y trouverez votre logement bien à souhait. (Éd. de 1734.)
2. Dans la disposition des paragraphes de cette lettre, nous avons suivi l'ordre de l'édition de 1734, qui nous a paru le plus conforme à la suite des idées et à l'enchaînement naturel des événements.

hier adieu avec douleur de perdre ici pour vous le plus habile et le meilleur ami du monde. Je suis fort touchée de son mérite; je l'aime et l'honore beaucoup; j'espère le revoir en Provence, où vous devez suivre tous ses conseils aveuglément : il sait l'air de ce pays-ci, et n'oubliera pas de soutenir dans l'occasion l'honneur des Grignan. J'ai écrit à M. de Pomponne, et n'ai pas manqué de lui envoyer deux feuilles de votre lettre. On ne sauroit mieux dire que vous; si je les avois copiées, cela auroit été réchauffé, ou, pour mieux dire, refroidi, et auroit perdu la moitié de sa force : je soutiens votre lettre d'une des miennes, où je le prie de remarquer le tour qu'on avoit donné à cette affaire, et que voilà comme on cache, sous des manières douces et adroites, un désir perpétuel de choquer M. de Grignan en toutes choses. Je suis assurée que M. de Pomponne en sera touché; car c'est ce qui est directement opposé aux gens sincères et honnêtes. Quand je tiens une chose comme celle-là, par exemple, je sais assez bien la mettre en son jour et la faire valoir; j'attends sa réponse avec impatience.

Notre Cardinal partit hier. Il n'y a pas un homme de qualité à Paris; tout est avec le roi, ou dans ses gouvernements, ou chez soi; mais il y en a peu de ces derniers. Je trouve que

M. de S....[1] a plus de courage que ceux qui passeront l'Issel : il a soutenu ici de voir partir tout le monde, lui jeune, riche, en santé, sans avoir été non plus ébranlé de suivre les autres, que s'il avoit vu faire une partie d'aller ramasser des coquilles ; je n'ai pas dit une partie de chasse, car il y seroit allé : il s'en va paisiblement à S...; *Tayau !* le voilà pour son été ; il est plus sage que les autres qui sont soumis à l'*opinione*, *regina del mondo :* il vaut bien mieux être philosophe.

Tout le monde est triste et affligé : on voit partir tous ses proches, tous ses amis pour s'exposer à de grands périls ; cela presse le cœur. Le roi même ne fut pas exempt de tendresse dans son départ précipité : on tient toujours pour assuré qu'il y eut des gens qui le reçurent à Nanteuil ; ces gens-là ne retourneront pas sitôt à Saint-Germain, parce qu'ils[2] ont une affaire entre ci et trois mois, qu'ils feront à quelque maison de campagne. Il y a moins d'aigreur contre le maréchal de Créqui que contre les deux autres ; c'est qu'il a parfaitement bien dit ses raisons. Le maréchal de Bellefonds a été trop sec et trop d'une pièce. N'oubliez point de faire ce qui convient sur tout cela.

1. Le duc de Sully.
2. Madame de Montespan, qui accoucha, le 20 juin, du comte de Vexin.



265. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er mai 1672.

Vous me remettez en goût de vos lettres, Madame. Je n'ai pas encore bien démêlé si c'est parce que vous ne m'offensez plus, ou parce que vous [illegible]ttez, ou parce qu'il y a toujours un petit [illegible]aturel et brillant qui me réjouit.

Pour vous parler des pas que je fais pour me relever de ma chute, je vous dirai qu'on demande quelquefois des choses qu'on est bien aise de ne pas obtenir. Je suis aujourd'hui en cet état sur la permission que j'ai demandée au roi d'aller à l'armée. Mais voici des maréchaux exilés qui en augmentent la bonne compagnie. Ce sont ces gens-là qui sont heureux d'être exilés quand leur fortune est faite, car enfin ils ont des établissements que, vraisemblablement, on ne leur ôtera pas, et, au pis aller, des titres et des honneurs qu'on ne leur sauroit ôter. Le roi a grand'raison d'être mal satisfait d'eux, et ils reconnoissent bien mal l'obligation infinie qu'ils lui ont de les avoir faits ce qu'ils eussent eu peine à mériter d'être, après dix ans encore de grands services à la guerre.

Ce seroit une question de savoir si, étant aussi redevables au roi qu'ils l'étoient, ils eussent été excusables de refuser de lui obéir aux choses qui eussent effectivement intéressé l'honneur de leurs charges; mais désobéir à leur bon maître en choses où ils ont tout à fait tort, c'est une tache dont leur ignorance ne sauroit se laver. Je leur apprends que les maréchaux de camp généraux ont été faits pour faire la fonction de connétable. Lesdiguières, n'étant encore que maréchal de camp général, commanda, au siége de Clérac, le maréchal de Saint-Géran, qui venoit d'être son camarade. A plus forte raison M. de Turenne, qui commandoit des armées quand ces messieurs étoient au collége, et qui leur a appris ce peu qu'ils savent.

Il faut qu'on me croie quand je parle ainsi; du moins ne sauroit-on penser que ce soit une amitié aveugle qui me fasse parler en faveur du parti que je tiens, c'est la seule vérité qui m'y oblige; et il y a dix ans que j'ai appris ce que je viens de vous dire, Madame, au maréchal de Clérambault, qui me disoit déjà que la charge de maréchal de camp général de M. de Turenne n'avoit que des prétentions chimériques.

Ce qu'il y a de plus surprenant en cette rencontre, c'est qu'il y a un de ces messieurs qui

doit son bâton aux seuls bons offices de M. de Turenne. Le voilà bien payé.

J'ai cru que vous ne seriez pas fâchée de savoir ceci, Madame, tant parce que vous aimez à savoir la vérité, que parce que celle-ci, à mon avis, ne vous sera pas désagréable.

Je vous sais bon gré des amitiés que vous faites à notre petit Rabutin. Je souhaite qu'il soit heureux, mais je souhaite qu'il soit honnête homme, préférablement à toutes choses, car je fais bien plus de cas d'un particulier de mérite, quand il seroit exilé, que d'un indigne maréchal de France à la tête d'une armée. Je viens d'écrire à Humières et à sa femme sur leur disgrâce; ils sont mes parents et mes amis.

Je passai dernièrement une après-dîner avec la marquise de Saint-Martin; nous passâmes légèrement sur le chapitre de toute la cour, mais nous nous arrêtâmes sur le vôtre, que nous rebattîmes à plusieurs reprises. Vous savez quel torrent d'éloquence c'est que le sien. Je vous assure que de ce qu'elle dit de vous, en y ajoutant quelques passages de l'Écriture sainte et des Pères, on feroit bien un jour votre oraison funèbre. Pour moi, qui ne lui cédois en rien quant à l'intention, je prenois mon temps entre deux périodes pour y fourrer un trait de ma façon. Car, il faut dire la vérité, elle avoit

tellement pris le dessus sur moi, que j'étois comme Scaramouche quand Trivelin ne le vouloit pas laisser parler. Conclusion : Madame, nous fîmes bien tous deux notre devoir de vous louer, et cependant nous ne pûmes jamais aller jusqu'à la flatterie.



266. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 4 mai 1672.

Je ne puis vous dire combien je vous plains, ma fille, combien je vous loue, combien je vous admire : voilà mon discours divisé en trois points. *Je vous plains* d'être sujette à des humeurs noires, qui vous font assurément beaucoup de mal ; *je vous loue* d'en être la maîtresse quand il le faut, et principalement pour M. de Grignan, qui en seroit pénétré : c'est une marque de l'amitié et de la complaisance que vous avez pour lui ; *et je vous admire* de vous contraindre pour paroître ce que vous n'êtes pas : voilà qui est héroïque et le fruit de votre philosophie : vous avez en vous de quoi l'exercer. Nous trouvions, l'autre jour, qu'il n'y avoit de véritable mal dans la vie que les grandes douleurs ; tout

le reste est dans l'imagination, et dépend de la manière dont on conçoit les choses. Tous les autres maux trouvent leur remède, ou dans le temps, ou dans la modération, ou dans la force de l'esprit; les réflexions, la dévotion, la philosophie les peuvent adoucir. Quant aux douleurs, elles tiennent l'âme et le corps; la vue de Dieu les fait souffrir avec patience; elle fait qu'on en profite, mais elle ne les diminue point.

Voilà un discours qui auroit tout l'air d'avoir été rapporté tout entier du faubourg Saint-Germain; cependant il est de chez ma pauvre tante, où j'étois l'aigle de la conversation : elle nous en donnoit le sujet par ses extrêmes souffrances, qu'elle ne veut pas qu'on mette en comparaison avec nul autre mal de la vie. M. de La Rochefoucauld est bien de cet avis : il est toujours accablé de gouttes. Il a perdu sa vraie mère[1], dont il est véritablement affligé; je l'en ai vu pleurer avec une tendresse qui me le faisoit adorer. C'étoit une femme d'un extrême mérite; et enfin, dit-il, c'étoit la seule qui n'a jamais cessé de m'aimer. Ne manquez pas de lui écrire, et M. de Grignan aussi. Le cœur de M. de La Rochefoucauld pour sa famille est une chose incomparable; il prétend

1. Gabrielle Du Plessis de Liancourt.

que c'est une des chaînes qui nous attachent l'un à l'autre. Nous avons bien découvert, et rapporté et rajusté des choses de sa folle de *mère*[1], qui nous font bien entendre ce que vous nous disiez quelquefois, que ce n'étoit point ce qu'on pensoit, que c'étoit autre chose. Vraiment oui, c'étoit autre chose, ou, pour mieux dire, c'étoit tout ensemble; l'un étoit sans préjudice de l'autre; elle marioit le luth avec la voix et le spirituel avec les grossièretés. Ma fille, nous avons trouvé une bonne veine, et qui nous explique bien une querelle que vous eûtes une fois dans la grande chambre de madame de La Fayette : je vous dirai le reste en Provence.

Ma tante est dans un état qui tirera dans une grande longueur. Votre voyage est parfaitement bien placé; peut-être que le nôtre s'y rapportera. Nous mourons d'envie de passer la Pentecôte en chemin, ou à Moulins, ou à Lyon; l'abbé le souhaite comme moi. Il n'y a pas un homme de qualité (d'épée s'entend) à Paris. Je fus dimanche à la messe aux Minimes; je dis à mademoiselle de La Trousse : « Nous allons trouver nos pauvres Minimes bien déserts, il n'y doit avoir que le marquis d'Alluye[2]. »

1. Madame de Marans.

2. Paul d'Escoubleau, marquis d'Alluye et de Sourdis, gouverneur de l'Orléanois.

Nous entrons dans l'église : le premier homme et l'unique que je trouve, c'est le marquis d'Alluye. Mon enfant, cette sottise me fit rire aux larmes. Enfin il est demeuré., et s'en va à son gouvernement, sur le bord de la mer : il faut garder les côtes, comme vous savez. L'amant de celle que vous avez nommée l'*incomparable* (madame de Montespan) ne la trouva point à sa première couchée, mais sur le chemin, dans une maison de Sanguin, au delà de celle que vous connoissez; il y fut deux heures : on croit qu'il y vit ses enfants pour la première fois. La belle y est demeurée avec des gardes et une de ses amies; elle y sera trois ou quatre mois sans en partir. Madame de La Vallière est à Saint-Germain; madame de Thianges ici, chez son père : je vis l'autre jour sa fille; elle est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de plus beau. Il y a des gens qui disent que le roi fut droit à Nanteuil; mais ce qui est de fait, c'est que la belle est à cette maison qui s'appelle le Genitoy[1]. Je ne vous mande rien que de vrai; je hais et méprise les fausses nouvelles.

Vous voilà donc partie, ma fille; j'espère bien que vous m'écrirez de partout; je vous écris toujours. J'ai si bien fait, que j'ai retrouvé un petit

1. Seigneurie dans la Brie (Seine-et-Marne).

ami à la poste, qui prend soin de nos lettres. J'ai été ces jours-ci fort occupée à parer ma petite maison; Saint-Aubain y a fait des merveilles; j'y coucherai demain. Je vous jure que je ne l'aime que parce qu'elle est faite pour vous; vous serez très-bien logée dans mon appartement, et moi très-bien aussi. Je vous conterai comme tout cela est tourné joliment. J'ai des inquiétudes extrêmes de votre pauvre frère : on croit cette guerre si terrible, qu'on ne peut assez craindre pour ceux que l'on aime; et puis, tout d'un coup, j'espère que ce ne sera point tout ce que l'on pense, parce que je n'ai jamais vu arriver les choses comme on les imagine.

Mandez-moi, je vous prie, ce qu'il y a entre la princesse d'Harcourt[1] et vous; Brancas est désespéré de penser que vous n'aimez point sa fille? M. d'Uzès a promis de remettre la paix partout; je serai bien aise de savoir de vous ce qui vous a mises en froideur.

Vous me dites que la beauté de votre fils diminue, et que son mérite augmente; j'ai regret à sa beauté, et je me réjouis qu'il aime le vin : voilà un petit brin de Bretagne et de Bourgo-

1. Françoise de Brancas, femme d'Alphonse-Henri-Charles de Lorraine, prince d'Harcourt, et fille de Charles de Brancas, chevalier d'honneur de la reine Anne d'Autriche.

gne, qui fera un fort bel effet, avec la sagesse des Grignan. Votre fille est tout le contraire : sa beauté augmente, et son mérite diminue. Je vous assure qu'elle est fort jolie, et qu'elle est opiniâtre comme un petit démon; elle a ses petites volontés et ses petits desseins : elle me divertit extrêmement. Son teint est admirable, ses yeux sont bleus, ses cheveux noirs, son nez ni beau ni laid, son menton, ses joues, son tour de visage, très-parfaits; je ne dis rien de sa bouche, elle s'accommodera ; le son de sa voix est joli : madame de Coulanges trouvoit qu'il pouvoit fort bien passer par sa bouche.

Je pense, ma fille, qu'à la fin je serai de votre avis. Je trouve des chagrins dans la vie qui sont insupportables, et, malgré le beau raisonnement du commencement de ma lettre, il y a bien d'autres maux qui, pour être moindres que les douleurs, se font également redouter. Je suis si souvent traversée dans ce que je souhaite le plus, qu'en vérité la vie me paroît fort désobligeante.

Quand le chevalier de Lorraine partit, il faisoit l'amoureux de l'*Ange*[1], et Monsieur le vouloit bien. Madame de Coëtquen n'a osé, dit-

1. Louise-Élisabeth Rouxel, fille du maréchal de Grancey.

on, reprendre le fil de son discours. Madame de Rohan a quitté la place; elle est logée à l'hôtel de Vitri, et toute sa famille. J'attends des réponses de M. de Pomponne; nous n'avons point encore de premier président[1].



267. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 mai 1672.

Ma fille, il faut que je vous conte, c'est une radoterie que je ne puis éviter. Je fus hier à un service de M. le Chancelier (Séguier) à l'Oratoire. Ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en ont fait la dépense[2]; en un

1. Du parlement de Provence, place vacante depuis la mort de M. d'Oppède.

2. D'après la *Gazette*, il n'y eut que « ceux qui composoient l'Académie de la peinture et de la sculpture qui firent faire, en l'église des prêtres de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, un service en l'honneur du Chancelier de France , avec une pompe toute singulière. » Le rédacteur de ce journal a donné, de plus, une description de cette pompe extraordinaire (p. 467), d'après laquelle on peut juger aussi de l'exactitude de celle de madame de Sévigné. Le tour de l'église étoit enrichi de tableaux représentant les principales actions du défunt. Les plus habiles peintres et sculpteurs de l'Académie avoient travaillé à cette œuvre.

Mais, dès le 31 mars, madame la Chancelière de France

mot, les quatre arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer. Le Brun avoit fait le dessin; le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en bas étoient chargés des marques de sa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie. L'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre Arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur : la Peinture, la Musique, l'Éloquence et la Sculpture. Quatre Vertus soutenoient la première représentation : la Force, la Justice, la Tempérance et la Religion. Quatre Anges ou quatre Génies recevoient au-dessus cette belle âme. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs Anges, qui soutenoient une chapelle ardente, laquelle tenoit à la voûte. Jamais il

(*Gazette*, p. 336) avoit aussi fait faire un service très-solennel en l'église des religieuses du monastère royal de Sainte-Élisabeth, du tiers ordre de Saint-François, pendant lequel l'évêque de Meaux, pontificalement vêtu, célébra la messe chantée par une excellente musique. L'évêque de Lombez prononça l'oraison funèbre. Les religieux du couvent de Nazareth y assistèrent et firent également faire un service solennel, le 2 avril, dans l'église de leur monastère, que le Chancelier avoit fait bâtir. Le cœur du défunt y fut déposé. Tous les couvents du même ordre, situés en la province de Saint-Yves, suivirent l'exemple de la maison de Paris.

ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de Le Brun. Toute l'église étoit parée de tableaux, de devises et d'emblèmes qui avoient rapport aux armes, ou à la vie du Chancelier. Plusieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil[1] vouloit acheter toute cette décoration un prix excessif. Ils ont tous, en corps, résolu d'en payer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnoissance et de leur magnificence à l'éternité.

L'assemblée étoit belle et grande, mais sans confusion. J'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert[2], de M. de Monmouth[3], beau comme du temps du Palais-Royal, qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre. J'ai dit à M. de Tulle (Mascaron) de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique, que la force de son éloquence. Ma fille, ce jeune homme a commencé en tremblant, tout le monde trembloit aussi ; il a débuté par un ac-

1. Charlotte Séguier, sa fille, mariée, 1° à Maximilien de Béthune, duc de Sully ; 2° à Henri de Bourbon, duc de Verneuil.

2. De madame Colbert. (Éd. de 1726.)

3. Fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre.

cent provençal : il est de Marseille ; il s'appelle Léné[1]. Mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux ; il a si bien établi son discours ; il a donné au défunt des louanges si mesurées ; il a passé par tous les endroits[2] délicats avec tant d'adresse ; il a si bien mis dans son jour tout ce qui pouvoit être admiré ; il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde, je dis tout le monde, sans exception, s'en est écrié, et chacun étoit charmé d'une action si parfaite et si achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, qui l'emmène avec lui dans son diocèse[3]. Nous le voulions nommer le chevalier Mascaron, mais je crois qu'il surpassera son aîné.

Pour la musique, c'est une chose qu'on ne peut expliquer. *Baptiste* (Lully) avoit fait un dernier effort de toute la musique du roi. Ce beau *Miserere* y étoit encore augmenté : il y

1. Il naquit à Lucques, et fut élevé à Marseille. Il se nommoit Vincent Laisné. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans. Ses conférences sur l'Écriture sainte eurent une grande réputation. Mais les oraisons funèbres du chancelier Séguier et du maréchal Du Plessis-Praslin sont les seuls ouvrages imprimés qui restent de cet éloquent prédicateur.

2. Il a passé dans tous les endroits. (Éd. de 1734.)

3. Et qui s'en va avec lui. (Éd. de 1726 et de 1734.

eut un *Libera* où tous les yeux étoient pleins de larmes. Je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de prélats. J'ai dit à Guitaud : « Cherchons un peu notre ami *Marseille*, » nous ne l'avons point vu ; je lui ai dit tout bas : « Si c'étoit l'oraison funèbre de quelqu'un qui fût vivant, il n'y manqueroit pas. » Cette folie a fait rire Guitaud, sans aucun respect pour la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ceci ? Je pense que je suis folle. A quoi peut servir une si grande narration ? Vraiment, j'ai bien satisfait le désir que j'avois de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour[1]. Il n'y a point encore de fourrages ; les équipages portent la famine avec eux ; on est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne.

1. Le roi partit de Laon le 30 avril. La *Gazette* ajoute : « Sa Majesté vint coucher à Marle, où le roi donna des marques de sa bonté paternelle qu'il fait ressentir à tous ses sujets, y faisant payer une somme considérable pour le dommage que le feu y avoit causé, par la négligence de quelques soldats. Le 1er mai, le roi étoit à Aubanton, le 2 à demi-lieue de Rocroy, le 3 à Mariembourg, le 4 à Philippeville et le 5 à Charleroi. Ce monarque infatigable continua ensuite sa marche, avec toute la promptitude et avec une joie extraordinaire des peuples, qui avoient aplani le chemin par où il devoit passer. »

Guitaud m'a montré votre lettre, et à l'abbé : *envoyez-moi ma mère*. Ma fille, que vous êtes aimable, et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne songe qu'à partir, laissez-m'en le soin. Je conduis des yeux toutes choses ; et si ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité je partirois. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état. Nous verrons. Je vis au jour la journée, et n'ai pas encore le courage de rien décider. Un jour je pars, le lendemain je n'ose ; enfin vous dites vrai : il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison ; et moi je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai coucher demain dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Demandez au marquis d'Oppède, il l'a vu. Il dit qu'il s'en va vous trouver, hélas ! qu'il est heureux[1] !

Adieu ! ma belle petite. Vous êtes au bout du monde ; vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse. Je ne me fie ni à vous ni à

1. J'attends des lettres de Pomponne. Nous n'avons point de premier président. (Éd. de 1726.)

M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix après avoir fait cent lieues[1], et au Saint-Pilon[2] après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois dans vos lettres des endroits qui sont très-plaisants, mais il vous échappe des périodes comme dans Tacite; j'ai trouvé cette comparaison : il n'y a rien de plus vrai. J'embrasse Grignan et le baise à la joue droite, au-dessous de sa touffe ébouriffée.



268. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 13 mai 1672.

Il est vrai, ma fille, que l'extrême beauté de Livry seroit bien capable de donner de la joie à mon pauvre esprit, si je n'étois accablée de la triste vue de ma tante, de la véritable envie que j'ai de partir, et de la langueur de madame de La Fayette, qui, après avoir été un mois à

1. Après avoir fait deux cents lieues. (Éd. de 1726 et de 1734.)

2. Chapelle en forme de dôme, bâtie sur a pointe du rocher de la Sainte-Baume. On y arrive par un chemin pratiqué dans la montagne.

la campagne à se reposer, à se purger, à se rafraîchir, revient comme un gardon. La première chose qui lui arrive, c'est la fièvre tierce avec des accès qui la font rêver, qui la dévorent, et qui ne peuvent faire autre chose que la consumer, car elle est extrêmement maigre et n'a rien dans le corps; mais quoique je sois touchée de cette maladie, elle ne m'effraye point; celle de ma tante est ce qui m'embarrasse. Cependant, fiez-vous à nous, laissez-nous faire : nous n'irions de longtemps en Provence, si nous n'y allions cette année. Quoique vous soyez en état de revenir avec moi, laissez-nous partir; et si la présence de l'abbé vous paroît nécessaire à donner quelque ordre dans vos affaires, profitez de sa bonne intention. On fait bien des choses en peu de temps; ayez pitié de notre impatience; aidez-nous à la soutenir, et ne croyez pas que nous perdions un moment à partir, quand [illegible] devroit coûter quelque petite chose à [illegible]ance. Parmi tant de devoirs, vous [illegible] que je péris. Ce que je fais m'accable, et ce que je ne fais pas m'inquiète. Ainsi le printemps qui me redonneroit la vie, n'est pas pour moi : *Ah ! ce n'est pas pour moi que sont faits les beaux jours !* voilà ma chanson. Je fais pourtant de petites équipées de temps en temps, qui me soutiennent l'âme dans le corps.

Je comprends fort bien l'envie que vous avez quelquefois de voir Livry; j'espère que vous en jouirez à votre tour. Ce n'est pas que M. d'Uzès ne vous dise comme le roi s'est fait une loi de n'accorder aucune grâce là-dessus; il vous dira ce qu'il lui dit: vous entendez bien ce que je veux dire. Mais vous en jouirez, s'il plaît à Dieu, pendant la vie de notre abbé. Je me faisois conter l'autre jour ce que c'est que votre printemps, et où se mettent vos rossignols pour chanter. Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers et des oliviers dont l'amertume ne leur plaît pas : remettez-moi votre pays en honneur. J'approuve fort le voyage que vous faites, je le crois divertissant; le bruit du canon me paroît d'une dignité de convenance : il y a quelque chose de romanesque à recevoir partout sa princesse avec cette sorte de magnificence. Pour des étrangers et des princes Trasybules qui arrivent à point nommé, je ne crois pas que vous en ayez beaucoup; voilà ce qui manque à votre roman : cette petite circonstance n'est pas considérable. Vous deviez bien me mander qui vous accompagne dans cette promenade. M. de Martel a écrit ici[1] qu'il vous recevroit comme

1. Commandant la marine à Toulon.

la reine de France. Je trouve fort plaisante la belle passion du général des galères[1] : quand il voudra jouer l'homme saisi et suffoqué, il n'aura guère de peine ; de la façon dont vous me le représentez, il crèvera aux pieds de sa maîtresse : il me paroît que vous êtes mieux ensemble que vous n'étiez : je comprends qu'à Marseille il m'aime fort tendrement.

Vos lettres sont envoyées fidèlement : vous pourriez m'en adresser davantage, sans craindre de m'incommoder. Mais pourquoi ne m'avez-vous point mandé le sujet de votre chagrin de l'autre jour ? J'ai pensé à tout ce qui peut en donner dans la vie ; depuis votre dernière lettre, je me renferme à comprendre qu'on vous fait des méchancetés ; je ne puis les deviner, et je ne vois point d'où elles peuvent venir. La Marans a d'autres affaires. Vous êtes loin, vous ne l'incommodez sur rien ; sa sorte de malice ne va point à ces choses-là, où il faut du soin et de l'application ; vous devriez bien m'éclaircir là-dessus. Mais, bon Dieu ! que peut-on dire de vous ? Je ne puis en être en peine, étant persuadée, comme je le suis, que ce qui est faux ne dure point : quand vous voudrez, ma chère enfant, vous m'instruirez mieux que vous n'avez fait.

1. Louis-Victor de Rochechouart, duc de Vivonne.

M. de Turenne est parti de Charleroi avec vingt mille hommes: on ne sait encore quel dessein il a[1]. Mon fils est toujours en Allemagne; il est vrai que désormais on sera bien triste en apprenant des nouvelles de la guerre. On craint que Ruyter, qui, comme vous savez, est le plus grand capitaine de la mer, n'ait combattu et battu le comte d'Estrées dans la Manche[2]. On sait très-peu de nouvelles ici, on dit que le roi ne veut pas qu'on en écrive: il faut espérer au moins qu'il ne nous cachera pas ses victoires.

Je donnai hier à dîner à La Troche, à l'abbé

1. Le maréchal de Turenne a laissé de curieux mémoires autographes sur la campagne de l'année 1672. Ils sont la propriété de M. le marquis de Thalouet qui les tient de M. le comte Roy, son grand-père.

2. Le comte d'Estrées, vice-amiral de France, n'avoit quitté Brest que le 10 mai, ayant sous ses ordres cinquante vaisseaux que Louis XIV avoit promis de joindre à l'armée navale angloise, réunie entre Portsmouth et le cap Sainte-Hélène. Le bruit se répandit, en effet, que la flotte hollandoise avoit voulu s'opposer à la jonction des deux escadres; mais on apprit bientôt après que le combat n'avoit eu lieu qu'entre une frégate françoise et un flibot hollandois, armé de douze pièces de canon, dont la frégate s'empara après un combat de cinq heures. Le 14 mai, une frégate françoise fut prise par les Hollandois et un navire de guerre hollandois vint s'échouer sur les sables, en poursuivant des navires marchands qui vouloient entrer dans la Tamise. La jonction des deux flottes eut lieu le 16 mai à Portsmouth; elles se composoient de plus de cent vingt voiles.

Arnauld, à M. de Varennes, dans ma petite maison, que j'aime, parce qu'il semble qu'elle n'ait été faite que pour me donner la joie de vous y recevoir tous deux. Depuis que j'ai commencé cette lettre, j'ai vu le *Marseille;* il m'a paru doux comme un mouton, nous ne sommes entrés dans aucune controverse; nous avons parlé des merveilles que nous ferons, M. d'Uzès et moi, pour cimenter une bonne paix. Je ne souffrirois pas aisément le retour de madame de Monaco, sans l'espérance de vous ramener aussi : mon bon naturel n'est point changé. Je sais, à n'en pouvoir douter, que la Marans craint votre retour au delà de tout ce qu'on craint le plus; soyez persuadée qu'elle l'empêcheroit si elle pouvoit; elle ne sauroit soutenir votre présence. Si vous vouliez me dire un petit mot de plus sur les méchancetés qu'on vous a faites, peut-être vous pourrois-je donner de grandes lumières pour découvrir d'où elles viennent. Vous avez de l'obligation à Langlade; ce n'est point un *écriveux;* mais il paroît votre ami en toute occasion; il a dit des merveilles à M. de Marseille, et l'a plus embarrassé que tous les autres. M. d'Irval est parti pour Lyon, et puis à Venise[1]; l'équipage de Jean de Paris n'étoit qu'un peigne dans un

1. En qualité d'ambassadeur extraordinaire.

chausson au prix du sien. Il dit de vous, *tanto t'odierò, quanto t'amai*[1]; il prétend que vous l'avez méprisé. M. de Marseille mande qu'ils sont partis le 10 pour une grande expédition: M. de Turenne a marché le premier avec vingt mille hommes[2].



269. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 16 mai 1672.



IL faudroit que je fusse bien changée pour ne pas entendre vos turlupinades, et tous les beaux endroits de vos lettres. Vous savez bien, monsieur le Comte, qu'autrefois nous avions le don de nous entendre avant que d'avoir parlé. L'un de nous répondoit fort bien à ce que l'autre avoit envie de dire; et si nous n'eussions point voulu nous donner le plaisir de prononcer assez facilement des paroles, notre intelligence auroit

1. Je te haïrai autant que je t'aimais.

2. L'avant-garde, commandée par Turenne et composée de vingt mille hommes et de deux mille dragons, étoit chargée, dit la *Gazette*, d'aller couper les passages au secours de Maëstricht, alors investie par M. de Montal.

Des processions générales, des messes du Saint-Esprit et des prières publiques se disoient dans tous les diocèses pour la prospérité des armes du roi.

quasi fait tous les frais de la conversation. Quand on s'est si bien entendu, on ne peut jamais devenir pesant. C'est une jolie chose à mon gré que d'entendre vite, cela fait voir une vivacité qui plaît, et dont l'amour-propre sait un gré non pareil. M. de La Rochefoucauld dit vrai dans ses *Maximes :* Nous aimons mieux ceux qui nous entendent bien, que ceux qui se font écouter. Nous devons nous aimer à la pareille, pour nous être toujours si bien entendus.

Vous dites des merveilles sur l'affaire des maréchaux de France; je ne saurois entrer dans le procès, je suis toujours de l'avis de celui que j'entends le dernier. Les uns disent oui, les autres disent non, et moi je dis oui et non; vous souvenez-vous que cela nous a fait rire à une comédie italienne? Je vous prie de parler toujours de moi à tous venants, et de ne pas perdre le temps de donner quelques petits traits de votre façon au panégyrique que fait de moi la marquise de Saint-Martin[1]. Soyez alerte, et vous placez entre deux périodes avec autant d'habileté qu'elle a de facilité à parler.

Nous ne savons ici aucunes nouvelles. Le roi marche, on ne sait où. Les desseins de Sa Majesté sont cachés, comme il le souhaite. Un

1. *Voyez* ce panégyrique dans la lettre du 1er mai précédent. T. II, p. 367.

officier d'armée mandoit l'autre jour à un de ses amis qui est ici : « Je vous prie de me mander si nous allons assiéger Maëstricht, ou si nous allons passer l'Issel. »

Je vous assure que cette campagne me fait peur. Ceux qui ne sont point à la guerre, par leur malheur plutôt que par leur volonté, ne me paroissent point malheureux. Une marque que le roi n'est pas fatigué de vos lettres, c'est qu'il les lit : il ne se contraindroit pas. Adieu, Comte, je suis fort aise que vous aimiez mes lettres, c'est signe que vous ne me haïssez pas.



270. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 16 mai 1672.

VOTRE relation est admirable, ma fille : je crois lire un joli roman, dont l'héroïne m'est extrêmement chère. Je prends un grand intérêt à toutes ses aventures ; je ne puis croire que cette promenade dans les plus beaux lieux du monde, dans les délices de tous vos admirables parfums, reçue partout comme la reine, ce morceau de votre vie si extraordinaire et si nouveau, et si loin de pouvoir être ennuyeux ; je ne puis croire,

dis-je, que vous n'y trouviez du plaisir; et, quoique votre cœur me souhaite quelquefois, je suis assurée que vous vous êtes laissé divertir, et j'en ai une véritable joie. Si vous avez eu cette année le même dessein que l'autre, de vous éloigner de moi, vous avez encore mieux réussi. Pour moi, je n'ai pas fait de mon côté les mêmes pas, et j'ai dessein d'en faire de bien opposés à ceux que je fis ; soyez sûre, ma fille, que vous me verrez à Grignan ; laissez-moi conduire cette résolution. Il y a bien de la témérité à répondre ainsi de ses actions ; mais comme il est toujours sous-entendu que la Providence est la maîtresse, en attendant qu'elle se déclare, on peut prendre la liberté de dire au moins ses volontés.

Je verrai madame Martel; la réception que son mari vous a faite mérite bien cette politesse. Je reçois avec plaisir toutes vos petites lettres de recommandation, il y a toujours la marque de l'ouvrière, qui ne peut jamais ne me pas plaire. Mon fils me donne souvent de ses nouvelles : j'ai le cœur affligé de la guerre ; ils vont joindre l'armée du roi. On parle du siége de Maëstricht[1] ; cela est un peu moins épouvantable que le passage de l'Issel. En vé-

1. On croit que l'on va assiéger Maëstricht. (Éd. de 1726 et de 1734.)

rité, on tremble en recevant les lettres de l'armée; et ce sera bien pis dans quinze jours. M. de La Rochefoucauld et moi nous nous consolons et nous nous affligeons ensemble; il a trois ou quatre fils, où son cœur s'intéresse bien tendrement. Madame de Marans vint hier chez madame de La Fayette, elle nous parut d'une noirceur, comme quand on fait un pacte avec le diable, et que le jour approche de se livrer : il y a bien quelque douleur profonde pour un guerrier[1] qui ne la regrette pas. Je ne finirois point de vous dire les amitiés de M. de La Rochefoucauld, combien il aime à parler de vous, à me faire lire quelquefois des endroits de vos lettres : c'est l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu. Madame de La Fayette me prie fort aussi de vous parler d'elle; sa santé n'est jamais bonne, et cependant elle vous mande qu'elle n'en aime pas mieux la mort; au contraire. Pour moi, j'avoue qu'il y a des choses désagréables dans la vie; mais je n'en suis pas encore si dégoûtée que votre philosophie pourroit le souhaiter : vous aurez bien de la peine, ma petite, à m'ôter cette fantaisie de la tête.

Vous aurez su des nouvelles de M. de Cou-

1. M. le Duc, depuis M. le Prince, dont elle avoit eu un enfant.

langes par lui-même, et comme ils ont vu M. de Vivonne à son passage, et comme ils passent doucement leur vie avec le marquis de Villeroi. Ma pauvre tante est toujours très-mal; c'est un objet de tristesse qui fait fendre le cœur. Notre abbé vous embrasse. La Mousse vous honore; ils prétendent bien voir votre Provence; pour moi, je ne demande qu'à vous voir; et quoi encore? à vous voir, et toujours à vous voir. Valcroissant a mandé ici qu'il vous avoit vue à Marseille, et que vous y étiez beaucoup plus belle qu'un ange : gardez-moi bien toute cette beauté. Votre fille est aimable, je crois que je vous la mènerai; mais j'observerai tout ce qui sera nécessaire pour ne la point hasarder : on ne me fera jamais croire qu'on n'aime point sa fille, quand elle est jolie.

Je ne sais point de nouvelles; mes lettres sont bien ennuyeuses auprès des vôtres[1]. Je ne pouvois jamais mieux faire que d'envoyer à M. de Pomponne ce que vous m'écriviez de si bon sens sur l'affaire de Marseille. Votre président de Bouc me voit quelquefois; je ne crois pas que ce soit lui qui ait inventé la poudre à canon, ni l'imprimerie.

Je ne sais quand vous aurez un premier pré-

1. Au prix des vôtres. (Éd. de 1734.)

sident; hors les Provençaux, on trouve peu[1] de gens qui désirent cette place. Madame de Coëtquen[2] a eu la rougeole; madame de Sully s'en va à Sully avec son mari[3]; madame de Verneuil est à Rosny avec le sien; madame de Castelnau est avec madame de Louvigny : la maréchale (de Castelnau) est seule comme une tourterelle. D'Hacqueville s'en va en Bretagne. Si vous avez envie de savoir autre chose, mandez-le-lui; car, pour nous, notre vie est triste et languissante. On croit que Maëstricht est investi; rien n'est encore assuré. Adieu, mon ange, je vous baise, et vous embrasse avec une tendresse qui ne peut recevoir de comparaison.

1. On voit peu. (Éd. de 1734.) — Je trouve peu de gens. (Éd. de 1726.)
2. Coësquen. (*Id.*)
3. Son époux. (*Id.*)





271. — DE M. DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY.

16 mai 1672.

J'AI bien dans la tête de refaire encore un voyage en Bourgogne, Monsieur; je meurs d'envie de discourir de toutes sortes de choses avec vous ; car ce que j'ai fait en passant a été trop précipité. Je n'ai pas laissé de bien profiter de la lecture de ces endroits que vous m'avez montrés. J'en ai l'esprit rempli ; car personne à mon gré ne dit de si bonnes choses, ni si bien que vous. Vous savez que je ne suis point flatteur. Gardez toujours bien cette divine manière que vous avez au suprême degré, qui est celle d'un homme de qualité, et qui plaît au dernier point ; je veux dire, d'avoir toujours plus de choses que de paroles, et de ne pas dire un mot superflu. Ce n'est pas pour faire tomber à propos le précepte d'Horace que je vous dis cela : car je suis homme à dire un précepte hors de propos, et seulement pour montrer que je le sais, si la fantaisie m'en prenoit : il y a longtemps que vous me connoissez sur ce pied-là. Voici donc le précepte que vous suivez mieux que personne, à mon gré.

Horace parle du genre d'écrire appelé *satire*, sous lequel il entend un certain discours agréable, et des réflexions utiles et douces sur les mœurs, tant bonnes que mauvaises; et voici comment il dit qu'il les faut faire. Ce n'est pas assez, dit-il, de faire rire, quoique ce soit un très-grand talent,

Ergo non satis est risu diducere rictum
Auditoris; et est quædam tamen hìc quoque virtus;

il faut encore, dit-il, écrire ou parler bref, et ne pas dire plus de paroles que de choses, afin que nos pensées se voient tout d'un coup, et qu'elles ne soient point enveloppées dans un tas de paroles qui les offusquent:

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

De plus, il ne faut pas être ni toujours grave et sévère, ni toujours plaisant dans nos discours:

Et sermone opus est modò tristi, sæpè jocoso;

il ne faut pas même ni toujours argumenter les preuves en main, comme un orateur, ni aussi n'être que dans les agréments de l'éloquence des poëtes, qui ne songent qu'à divertir et à plaire, et non pas à profiter:

Defendente vicèm modò rhetoris atque poetæ.

De plus, il faut quelquefois n'être rien de

tout cela, mais simplement un galant homme, qui parle sans trop d'ordre ni de règle, et qui ne laisse pas de charmer par sa négligence; qui ne pousse jamais trop avant tout son esprit, qui supprime souvent mille belles choses qui lui viennent en foule sur son sujet, parce qu'il ne veut point paroître bel esprit.

—— *Interdum. . . . . , parcentis viribus, atque*
Extenuantis eas consulto[1].

Voilà, Monsieur, sur mon Dieu et sur mon honneur, ce qu'il me paroît que vous observez mieux que personne que je connoisse. Je le dis incessamment parmi nos savants. Si je vais à Bussy, je veux lire avec vous les satires et les épîtres d'Horace, et vous demeurerez d'accord qu'il n'y a que lui dans l'antiquité, et qu'il n'y aura que lui dans les siècles à venir qui soit incomparable. Voici le caractère qu'en fait Perse[2] :

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit.

Madame de Sévigné me charge de l'éloge de vos épîtres[3]. En vérité, Monsieur, elles mériteroient qu'Ovide le fît lui-même, par reconnoissance de se voir si fort embelli.

1. Tous ces vers appartiennent à la dixième satire du premier livre d'Horace.

2. Dans sa première satire.

3. C'est la traduction en vers des Héroïdes de Pâris à Hélène et d'Hélène à Pâris.



272. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 20 mai 1672.

Je comprends fort bien, ma fille, et l'agrément, et la magnificence, et la dépense de votre voyage; je l'avois dit à notre abbé comme une chose pesante pour vous; mais ce sont des nécessités; il faut cependant examiner si l'on veut bien courir le hasard de l'abîme où conduit la grande dépense; nous en parlerons. Il n'importe guère d'avoir du repos pour soi-même, quand on entre véritablement dans les intérêts des personnes qui nous sont chères [1], et qu'on sent tous leurs chagrins peut-être plus qu'elles-mêmes; c'est le moyen de n'avoir guère de plaisirs dans la vie, et il faut être bien enragée pour l'aimer autant qu'on fait. Je dis la même chose de la santé: j'en ai beaucoup; mais à quoi me sert-elle? A garder ceux qui n'en ont point. La fièvre a repris traîtreusement à madame de La Fayette; ma tante est bien plus mal que jamais; elle s'en va tous les jours. Que

1. Quand on aime et qu'on entre dans les intérêts de ceux qui nous sont chers. (Éd. de 1734.)

fais-je? Je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre Fayette; et puis je sors de chez La Fayette pour revenir chez ma tante. Ni Livry, ni promenades, ni ma jolie maison, tout cela ne m'est de rien : il faut pourtant que je coure à Livry un moment, car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins et les maux; après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état où est ma pauvre tante Ah! noble indifférence, où êtes-vous? Il ne faut que vous pour être heureuse[1], et sans vous, tout est inutile; mais puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux souffrir par là que par les autres endroits.

J'ai vu madame Martel chez elle, et je lui ai dit tout ce que vous pouvez penser. Son mari lui a écrit des ravissements de votre beauté; il est comblé de vos politesses; il vous loue et vous admire. Sa femme m'étoit venue chercher pour me montrer cette lettre; je la trouvai enfin, et je vous acquittai de tout. Rien n'est plus romanesque que vos fêtes sur la mer, et vos festins dans *le Royal-Louis*, ce vaisseau d'une si grande réputation.

Le véritable Louis[2] est en chemin avec toute

1. Pour être heureux. (Éd. de 1734.)

2. Le roi. (Édit. de 1734.) — Le roi étoit venu camper, le 17 mai, à quatre lieues de Maëstricht, le corps d'armée de Turenne y arriva aussi le même jour; le prince de Condé et le duc d'Enghien y étoient déjà depuis la

son armée ; les lettres ne disent rien de positif, par la raison qu'on ne sait point où l'on va[1]. Il n'est plus question de Maëstricht ; on dit qu'on va prendre trois places, l'une sur le Rhin, l'autre sur l'Issel, et la troisième tout auprès ; je vous manderai leurs noms quand je les saurai. Rien n'est plus confus que toutes les nouvelles de l'armée : ce n'est pas faire sa cour que d'en mander, ni de se mêler de deviner et de raisonner. Les lettres sont plaisantes à voir ; vous jugez bien que je passe ma vie avec des gens qui ont des fils assez bien instruits ; mais il est vrai que le secret est grand sur les intentions de Sa Majesté.

L'autre jour, un homme de très-bonne maison[2], écrivoit à un de ses amis : « Je vous prie de me mander où nous allons, et si nous passerons l'Issel, ou si nous assiégerons Maëstricht. » Vous pouvez juger par là des lumières que nous avons ici ; je vous assure que le cœur est en presse. Vous êtes heureuse d'avoir votre cher époux en sûreté, qui n'a d'autre fatigue que d'avoir toujours votre chien de visage dans

veille. Après la messe, il y eut conseil de guerre. Le roi écrivoit à Louvois : « Je serai le 17 de bonne heure vis-à-vis Viset, et j'enverrai Langlée pour travailler aux logements. »

1. Parce qu'on ne sait rien. (Éd. de 1734.)

2. M. le Duc. — L'édition de 1734 porte de plus : Vous comprenez bien qui c'est.

une litière vis-à-vis de lui : *le pauvre homme !* Il avoit raison de monter quelquefois à cheval pour l'éviter; le moyen de le regarder si long-temps ! Hélas! il me souvient qu'une fois, en revenant de Bretagne, vous étiez vis-à-vis de moi; quel plaisir ne sentois-je point de voir toujours cet aimable visage? Il est vrai que c'étoit dans un carrosse; il faut donc qu'il y ait quelque malédiction sur la litière.

Madame Du Puy-du-Fou ne veut pas que je mène ma petite-enfant : elle dit que c'est la hasarder, et là-dessus je rends les armes : je ne voudrois pas mettre en péril sa petite personne, je l'aime tout à fait, je lui ai fait couper les cheveux; elle est coiffée *hurluberlu;* cette coiffure est faite pour elle : son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable; elle fait cent petites choses; elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton; enfin elle est jolie de tout point; je m'y amuse des heures entières; je ne veux point que cela meure. Je vous le disois l'autre jour : je ne sais point comme l'on fait pour ne point aimer sa fille



273. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 23 mai 1672.

MON petit ami de la poste ne se trouva pas hier à l'arrivée du courrier, de sorte que mon laquais ne rapporta point mes lettres ; elles sont par la ville ; je les attends à tous les moments[1], et j'espère les avoir avant que de faire[2] mon paquet. Ce retardement me déplaît beaucoup ; mon petit nouvel ami m'en demande excuse, mais je ne lui pardonne pas ; en attendant, ma fille, je m'en vais causer avec vous.

J'ai vu ce matin M. de Marignanes[3] ; je l'ai pris pour M. de Maillanes ; je me suis embarrassée ; enfin, pour avoir plus tôt fait, je l'ai prié de me démêler ces deux noms ; il l'a fait en galant homme. Il a compris qu'il est très-possible que je me confonde ; il m'a remise ; il est très-content de moi, et moi très-contente de lui. Il a vu votre fille ; il dit que son frère est beau comme un ange, et vous comme deux. Il

1. A tout moment. (Éd. de 1734.)
2. Que je les aurai avant que de faire. (*Idem.*)
3. Joseph-Gaspard Couet, marquis de Marignanes.

admire votre esprit, votre personne; il adore M. de Grignan.

Je dînai hier chez La Troche avec l'abbé Arnauld et madame de Valentiné[1]. Après dîner, nous eûmes Le Camus, son fils et Itier; cela fit une petite symphonie très-parfaite : ensuite arrive mademoiselle de Grignan avec son écuyer : c'étoit Beaulieu; sa gouvernante : c'étoit Hélène; sa femme de chambre : c'étoit Marie; son petit laquais : c'étoit Jacquot, fils de sa nourrice, et la nourrice avec ses habits des dimanches : c'étoit mère Jeanne; c'est la plus aimable femme de village que j'aie jamais vue. Tout cela parut beaucoup. On les envoya dans le jardin[2], on les regarda fort : j'aime trop tout ce petit ménage-là.

Madame Du Puy-du-Fou m'a brouillé la tête, en ne voulant pas que je mène ma petite-enfant; car, après tout, les enfants de la nourrice ne me plaisent point auprès d'elle, et je connois dans son visage que jamais elle ne passera l'été ici, sans en mourir d'ennui. Mais, ma fille, il est question de partir.

Un jour, nous disons, l'abbé et moi : Allons-

1. Madame Arnauld. (Éd. de 1734.) — L'édition de 1726 porte : madame de Valentinois, p. 224, et ce passage fait partie de la lettre du 16 janvier (*lisez* mai) 1672.

2. On les envoya au jardin. (*Idem.*)

nous-en, ma tante ira jusqu'à l'automne : voilà qui est résolu. Le jour d'après, nous la trouvons si extrêmement bas, que nous nous disons : Il ne faut pas songer à partir, ce seroit une barbarie, la lune de mai l'emportera. Et ainsi nous passons d'un jour à l'autre, avec le désespoir dans le cœur. Vous comprenez bien cet état ; il est cruel. Ce qui me feroit souhaiter d'être en Provence, ce seroit afin d'être sincèrement affligée de la perte d'une personne qui m'a toujours été si chère ; et je sens que si je suis ici, la liberté qu'elle me donnera m'ôtera une partie de ma tendresse et de mon bon naturel. N'admirez-vous point la bizarre disposition des choses de ce monde, et de quelle manière elles viennent croiser notre chemin? Ce qu'il y a de certain, c'est que, de quelque manière que[1] ce puisse être, nous irons cet été à Grignan. Laissez-nous démêler toute cette triste aventure, et soyez assurée que l'abbé et moi nous sommes plus près d'offenser la bienséance, en partant trop tôt, que l'amitié que nous avons pour vous, en demeurant sans nécessité.

Voilà un billet de l'abbé Arnauld, qui vous apprendra les nouvelles : son frère[2], en par-

1. De quelque façon que. (Éd. de 1734.)
2. M. de Pomponne.

tant, le pria de me faire part de celles qu'il lui manderoit; la première page est un ravaudage de rien pour choisir un jour, afin de dîner chez M. d'Harouïs. On fait du mieux qu'on peut à cet abbé Arnauld; il n'est pas souvent à Paris[1] et l'on est aise d'obliger les gens de ce nom-là. Il me pria, l'autre jour, de lui montrer un morceau de votre style : son frère lui en a dit du bien; en le lui montrant, je fus surprise moi-même de la justesse de vos périodes : elles sont quelquefois harmonieuses; votre style est devenu comme on le peut souhaiter : il est fait et parfait; vous n'avez qu'à continuer, et vous bien garder de vouloir le rendre meilleur.

Voilà dix heures, il faut faire mon paquet : je n'ai point reçu votre lettre. J'ai passé à la poste : mon petit homme m'a fait beaucoup d'excuses, mais je n'en suis pas plus riche : ma lettre est entre les mains des facteurs, c'est-à-dire *la mer à boire*. Je la recevrai demain, et n'y ferai réponse que vendredi. Adieu, ma chère enfant; vous dirai-je que je vous aime? Il me semble que c'est une chose inutile, vous le croyez assurément; croyez-le donc, ma chère enfant, et ne craignez point d'aller trop

1. Il demeuroit à Angers, auprès de son oncle Henri Arnauld, évêque d'Angers.

avant ; si je n'avois point le cœur triste, je vous porterois de jolies chansons : M. de Grignan les chanteroit comme un ange. Je l'embrasse très-tendrement, et vous encore plus de mille fois.



274. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 25 mai 1672.

JE vois bien, ma belle cousine, que vous avez cela de commun avec beaucoup d'honnêtes gens, qu'il vous faut louer pour avoir du plaisir de vous : parce que je vous assurai, il y a quelque temps, de l'agrément que j'avois trouvé dans une de vos lettres, vous venez d'en remplir toute celle-ci. Je sais bien qu'il faut avoir de l'esprit pour bien écrire, qu'il faut être en bonne humeur, et que les matières soient heureuses ; mais il faut surtout que l'on y croie que les agréments qu'on aura ne seront pas perdus ; et sans cela, l'on se néglige. En vérité, rien n'est plus beau ni plus joli que votre lettre : car il y a bien des choses du meilleur sens du monde, écrites le plus agréablement. Je demeure d'accord avec vous que nous nous devons aimer. Personne ne sait si bien que moi ce que vous valez, ni ce

que je vaux, que vous. Nous nous aimons aussi, ce me semble, et cela durera toujours, pourvu que nous n'ayons pas plus de confiance en autrui qu'en nous-mêmes; pour moi, je vous réponds de résister aux tentations de vos ennemis plus qu'à celles du diable.

Nous ne savons aucunes nouvelles, parce que non-seulement les desseins sont fort cachés, mais, après même qu'ils sont découverts, on ne veut pas qu'on les mande; passe pour le premier, il est juste; les secrets éventés réussissent rarement; pour le second, il est inutile et malin. Vous avez raison de dire que cette campagne fait peur. Je crois, comme vous, qu'elle sera terrible, et voilà comme je les aime; si j'y étois, je prétendrois acquérir de la gloire ou mourir; et n'y étant pas, la fortune me détrompera de bien des gens que je n'aime point. Vous savez que les spectateurs sont cruels, et je vous apprends que les spectateurs malheureux sont mille fois plus cruels que les autres. Je ne demande à Dieu que la conservation du roi, de MONSIEUR, de M. le Prince, de M. le Duc, et d'un petit nombre d'amis. Après cela, je ne trouve pas mauvais que les Hollandois se défendent en gens d'honneur; mais je veux à la fin que le roi prenne leurs places; car j'ai soin de la réputation de mon maître, aussi bien que de sa vie. Adieu, ma belle cousine, je vous

assure que je vous trouve fort aimable, et que je vous aime fort aussi.



275. — DU COMTE DE BUSSY A M. DE CORBINELLI.

A Chaseu, ce 25 mai 1672.

Vous me réjouissez fort, Monsieur, de me dire que j'ai de l'air d'Horace. Si cela est, c'est à la nature à qui j'en ai l'obligation, car je ne l'ai jamais lu. Je ne sais pas si c'est à cause de la ressemblance que ce qu'il dit me touche extrêmement; mais rien ne me touche davantage. Ma modestie m'empêchera pourtant désormais de lui donner beaucoup de louanges, de peur que vous ne croyiez que je me loue sous son nom, comme on fait quelquefois quand on estime un homme contre qui l'on s'est battu. Cependant il faut encore que je vous dise, pour la dernière fois, qu'Horace me charme; mais que s'il voyoit le commentaire que vous faites de lui, il en seroit charmé; mon Dieu, que vous l'entendez bien, et que vous l'expliquez agréablement! Si le roi pensoit sur cela, ce que je pense de vous, je suis assuré qu'il vous feroit lire Horace à Monseigneur le Dauphin, et peut-être à lui-même.



276. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 27 mai 1672.

Vous ne devez souhaiter personne pour faire des relations; on ne peut les faire plus agréablement que vous. Je crois de votre Provence toutes les merveilles que vous m'en dites; mais vous savez très-bien les mettre dans leur jour; et si le beau pays que vous avez vu pouvoit vous témoigner les obligations qu'il vous a, je suis assurée qu'il n'y manqueroit pas. Je crois qu'il vous diroit aussi l'étonnement où il doit être de votre dégoût pour ces divines senteurs; jamais il n'a vu personne s'en restaurer sur un panier de fumier. Rien n'est plus extraordinaire que l'état où vous avez été; et cependant, ma fille, je le comprends; la chose du monde la plus malsaine, c'est de dormir parmi des odeurs; tous les excès sont fâcheux, et les meilleures choses sont dégoûtantes quand elles sont jetées à la tête. Ah! le beau sujet de faire des réflexions! Votre oncle de Sévigné craindra bien pour votre salut, jusqu'à ce qu'il ait compris cette vérité. Vous me disiez l'autre jour un mot admirable là-dessus, qu'il n'y a point de

délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent Je vous avoue que j'ai une extrême envie de faire cette épreuve ; comment vous y prendrez-vous[1] pour me faire voir un petit morceau de vos pays enchantés ?

Je comprends la joie que vous aurez eue de voir madame de Monaco, et la sienne aussi : hélas ! vous aurez bien causé ; elle ouvre assez bien son cœur sur les chapitres même les plus délicats : je serai fort aise si vous me mandez quelque chose des sujets de votre conversation. Notre d'Hacqueville est ravi que vous ayez fait cette jolie course ; il s'en va en Bretagne. Il a vu votre lettre, et Guitaud, et M. de La Rochefoucauld. Ils sont tous fort contents de votre relation, mais surtout de l'histoire tragique ; elle est contée en perfection. Nous avons peur que vous n'ayez tué cette pauvre Diane pour faire un beau dénoûment ; nous voulons pourtant vous en croire, et vous remercier d'avoir fait chasser l'amant de votre chambre. Si vous l'aviez fait jeter[2] dans la mer, vous auriez encore mieux fait : sa barbarie est fort haïssable, et le mauvais goût de Diane nous console quasi de sa mort : son âme devroit bien revenir, à

1. Comment ferez-vous. (Éd. de 1734.)
2. Si vous l'eussiez fait jeter. (*Idem.*)

l'exemple de celle de M. de B...... [1]. Je vous ai mandé la mort de ce dernier : il ne voulut point se confesser, et envoya tout au diable, et lui après. Son corps est en dépôt à Saint-Nicolas : le peuple s'est mis dans la tête que son âme revient la nuit tout en feu dans l'église ; qu'il crie, qu'il jure, qu'il menace ; et là-dessus ils veulent jeter le corps à la voirie et assassiner le curé qui l'a reçu. Cette folie est venue à tel point, qu'il a fallu ôter le corps habilement de la chapelle, et faire venir la justice pour défendre de faire insulte au curé. Voilà qui est tout neuf d'hier au matin ; mais cela n'est pas digne de déchausser votre *histoire amoureuse*.

Nous attendons demain notre petit Coulanges. Je suis très-ennuyée de n'avoir point de lettres de mon fils : il y a un tel dérangement au commerce de l'armée, qu'on n'en reçoit quasi que par des courriers extraordinaires. Je ne sais nulle nouvelle aujourd'hui ; je hais tant de dire des faussetés, que j'aime mieux ne rien dire : ce que je vous mande est toujours vrai, et vient de bon lieu. Je m'en vais présentement à Livry, j'y mène ma petite-enfant, et sa nourrice, et tout le petit ménage ; je veux qu'ils respirent cet air de printemps. Je reviens demain,

1. Parmi les noms auxquels cette initiale peut se rapporter, on ne trouve, dans les lettres ci-dessus, que M. de Boufflers; mais l'édition de 1734 porte : D***.

ne pouvant quitter ma tante plus longtemps; et pour la petite, je l'y laisserai quatre ou cinq jours; je ne puis m'en passer ici : elle me réjouit tous les matins. Il y a si longtemps que je n'ai respiré et marché, qu'il faut que j'aie pitié de moi un moment, aussi bien que des autres. Je me prépare tous les jours : mes habits se font, mon carrosse est prêt il y a huit jours; enfin, ma fille, j'ai un pied en l'air, et si Dieu nous conserve notre pauvre tante plus longtemps qu'on ne croit, je ferai ce que vous m'avez conseillé, c'est-à-dire je partirai dans l'espérance de la revoir.

Écrivez à M. de Laon[1], qui enfin est cardinal; vous pourrez comprendre sa joie, si vous savez qu'il n'a jamais souhaité que[2] cette dignité: je viens de lui écrire. M. d'Harouïs s'en va en Bretagne; il emmène d'Hacqueville et notre ami Chésières, qui désormais sera plus Breton que Parisien. Le comte Des Chapelles m'a écrit de l'armée; il me prie de vous faire cinq cent mille compliments; il dit qu'hier (je ne sais quel jour c'étoit que son hier), il s'étoit trouvé dans une compagnie de grande conséquence, où vo-

1. César d'Estrées, qui étoit cardinal *in petto* de la promotion du mois d'août de l'année 1671, et ne fut déclaré que le 16 mai 1672.

2. Vous pouvez comprendre sa joie, n'ayant jamais souhaité que, etc. (Éd. de 1734.)

tre mérite, votre sagesse, votre beauté avoient été élevés jusqu'au-dessus des nues, et que même on y avoit compris le goût et l'amitié que vous avez pour moi. Si cette fin est une flatterie, elle m'est si agréable que je la reçois à bras ouverts. Adieu, ma très-aimable fille, n'espérez pas que je puisse jamais vous aimer plus parfaitement que je fais.



277. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 30 mai 1672.

Je ne reçus point hier de vos lettres, ma pauvre enfant; votre voyage de Monaco vous avoit mise hors de toute mesure : je me doutois que ce petit malheur m'arriveroit. Je vous envoie les nouvelles de M. de Pomponne; voilà déjà la mode d'être blessé qui commence: j'ai le cœur fort triste dans la crainte de cette campagne. Mon fils m'écrit fort souvent; il se porte bien jusqu'à présent. Ma tante est toujours dans un état déplorable; et nous avons pourtant le courage d'envisager un jour pour notre départ, en jouant une espérance que, de bonne foi, nous n'avons point. J'en suis toujours à trouver certaines

choses fort mal arrangées parmi les événements de notre vie[1]; ce sont de grosses pierres dans le chemin, trop lourdes pour être déplacées[2] : je crois que nous passerons par-dessus; ce n'est pas sans peine. La comparaison est juste.

Je ne mènerai point ma petite-enfant; elle se porte très-bien à Livry; elle y passera tout l'été. La beauté de Livry est au-dessus de tout ce que vous avez vu; les arbres sont d'un vert admirable; tout est plein de chèvrefeuilles : cette odeur ne m'a point encore dégoûtée. Mais vous méprisez bien nos petits buissons, au prix de vos forêts d'orangers.

Voici une histoire tragique de Livry : vous vous souvenez bien de ce prétendant si dévot[3], qui n'osoit tourner les yeux, ni la tête; je disois qu'il sembloit qu'il y portât un verre d'eau. La dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il se donna cinq ou six coups de couteau; et tout nu, et tout en sang, il se mit à genoux au milieu de sa chambre. On entre; on le trouve en cet état : « Eh! mon Dieu! mon frère, que faites-vous? et qui vous a maltraité ainsi[4]? — Mon père, dit-il froidement, c'est que je fais pénitence. » Il

1. Fort mal placées. (Éd. de 1734.)

2. Pour être dérangées. (*Idem.*)

3. De ce prétendu très-dévot. (Éd. de 1726 et de 1734.)

4. Qui vous a mis en cet état. (*Idem.*)

tombe évanoui; on le couche, on le panse, on le trouve très-blessé; on le guérit après trois mois de soins[1], et puis ils l'ont renvoyé à Lyon, à ses parents. Si vous ne trouvez pas cette tête-là assez renversée, vous n'avez qu'à le dire, et je vous donnerai celle de madame Paul[2], qui est devenue éperdue, et s'est amourachée d'un grand benêt de vingt-cinq ou de vingt-six ans, qu'elle avoit pris pour faire le jardin. Vraiment il a fait un beau ménage: cette femme l'épouse. Ce garçon est brutal, il est fou; il la battra comme plâtre[3]; il l'a déjà menacée. N'importe, elle en veut passer par là; je n'ai jamais vu tant de passion. Ce sont tous les plus violents sentiments qu'on puisse imaginer; mais ils sont croqués comme les grosses peintures: toutes les couleurs y sont, il n'y auroit qu'à les étaler. Je me suis extrêmement divertie à méditer sur ces caprices de l'amour; je me suis effrayée moi-même, voyant de tels attentats. Quelle insolence! s'attaquer à madame Paul, c'est-à-dire à l'austère, l'antique et grossière vertu; où trouvera-t-on quelque sûreté?

Voilà de belles nouvelles, ma chère enfant, au lieu de vos aimables relations.

Madame de La Fayette est toujours languis-

1. Après bien des soins. (Éd. de 1726 et de 1734.)
2. Veuve de maître Paul, jardinier de Livry.
3. Il la battra bientôt. (Éd. de 1734.)

sante, M. de La Rochefoucauld toujours éclоppé ; nous faisons quelquefois des conversations d'une tristesse qu'il semble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de madame de La Fayette est la plus jolie chose du monde ; tout est fleuri, tout est parfumé ; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose pas aller en carrosse. Nous vous souhaiterions bien quelquefois derrière une palissade pour entendre certains discours de certaines terres inconnues [1], que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je passe du faubourg au coin du feu de ma tante, et du coin du feu de ma tante à ce pauvre faubourg. Je vous prie de ne pas oublier M. d'Harouïs, dont le cœur est un chef-d'œuvre de perfection, et qui vous adore. Adieu, ma très-chère et très-aimable ; j'ai extrêmement envie de savoir de vos nouvelles et de celles de votre fils. Il fait bien chaud chez vous autres, je crains cette saison pour lui, et pour vous beaucoup plus, car je n'ai pas encore pensé qu'on pût aimer quelque chose plus que vous. J'embrasse mon cher Grignan ; vous aime-t-il toujours bien ? Je le prie de m'aimer aussi.

1. Allusion à la carte de *Tendre*, du roman de Clélie, de mademoiselle de Scudéry.



278. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, jeudi 2 juin 1672.

Je l'ai reçu, cet aimable volume; jamais je n'en ai vu un si divertissant, ni si bien écrit, ni où je prisse tant d'intérêt: je ne puis assez vous dire l'obligation que je vous en ai, aussi bien que de l'application que vous avez aux dates; c'est une marque assurée du plaisir et de l'intérêt qu'on prend à un commerce. Au contraire, quand les commerces pèsent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout se perdît. Mais vous êtes bien sur ce point comme je le puis souhaiter; et ce ne m'est pas une médiocre joie, à moi qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous.

Il est donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue; mais je ne jette les yeux sur personne: ceux qui pourroient s'en soucier n'ont pas détourné les lettres qui devoient leur donner le plus de curiosité: elles ont toujours été jusqu'à vous; des autres, ils ne s'en soucient guère. Vous êtes contente de ce ministre, et vous le serez toujours très-assurément; vous entendez bien que c'est du grand Pomponne

que je parle, et c'est de lui que je croyois qu'on voudroit voir ce que je disois. Je ne sais donc qui peut faire ce misérable larcin ; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres, au degré de parenté où nous sommes : si elles sont agréables, c'est un miracle ; ordinairement elles ne le sont point. Enfin, voilà qui est fait, sans que je puisse imaginer à qui je dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte !

Nous ne savons point la vie cachée de la Marans ; mais madame de La Fayette doit vous écrire ses visions passées, dès qu'elle aura une tête pour cela [1]. Nous croyons avoir entrevu un épisode d'un jeune prince [2], au milieu de l'enivrement qui la rendoit si troublée ; et toutes ses paroles ramassées nous confirmoient cette vision. Je vous fais entendre notre folie : elle vous sera expliquée plus nettement.

Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage : je ne les comprends pas, c'est-à-dire, je ne comprends pas comment on peut s'y exposer : j'aimerois mieux aller à l'occasion ; j'affronterois plus aisément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres et le bruit des trompettes, que de voir de grosses

1. Il est souvent question des migraines de madame de La Fayette, dans les lettres de madame de Sévigné.
2. Le duc de Longueville. Voyez la lettre du 8 juillet suivant.

vagues me marchander et me mettre à loisir à deux doigts de ma perte; et d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins sont plus étroits que vos litières, en sorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette pensée me fait transir depuis les pieds jusqu'à la tête; je suis servante de ces pays-là, je n'irai de ma vie, et je tremble quand je songe que vous en venez.

Jamais les amants de madame de Monaco n'en ont tant fait pour elle; ce que vous dites du premier et du dernier est admirable : c'est cela qui est une épigramme. Ne parlâtes-vous point un peu de MADAME [1] ? en est-elle consolée? est-elle bien estropiée [2] ? est-elle bien désespérée de se voir au delà des Alpes? est-elle dans l'attente de venir à Paris? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vous voir; vos conversations doivent avoir été infinies, et l'obligation d'une telle visite ne se doit jamais oublier : elle vous l'a rendue promptement; mais ce n'est pas avec les mêmes circonstances. Vous me parlez très-plaisamment de la princesse d'Harcourt. Brancas s'est inquiété, je ne sais pourquoi; il est volontaire à l'armée, et comme il est désespéré de mille choses, il n'évitera pas

1. Madame de Monaco avoit été la principale avorite de MADAME.

2. D'une saignée mal faite.

trop de rêver ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon : il ne voit guère d'autre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivoit l'autre jour à madame de Villars et à moi ; le dessus de la lettre étoit : *à M. de Villars*, *à Madrid*. Madame de Villars, qui le connoît, devina la vérité ; elle ouvre la lettre et y trouve d'abord *Mes très-chères*. Nous n'avons point encore fait réponse.

Vous dites que je ne vous parle point de votre frère ; je ne sais pourquoi, car j'y pense à tout moment et j'en suis dans des inquiétudes extrêmes ; je l'aime fort, et il vit avec moi d'une manière charmante : ses lettres sont aussi d'un style que, si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon temps ; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point ; mon fils est présentement dans l'armée du roi, c'est-à-dire à la gueule du loup, comme les autres.

On ne sera pas longtemps sans apprendre de grandes nouvelles[1] : le cœur bat en attendant. Le marquis de Castelnau a la petite vérole. On disoit hier que Desmarêts[2], le fils du grand fau-

1. On est à la veille de nous apprendre de grandes nouvelles. (Éd. de 1734.)

2. Le comte Desmarêts (Alexis-François Dauvet) succéda à Nicolas Dauvet, son père, en 1678.

connier, et Bouligneux, étoient morts de maladie: si je ne vous mande point le contraire avant que de fermer demain ma lettre à Paris, c'est signe que cela est vrai. Je suis venue ici ce matin toute seule dans une calèche, afin de remener ma petite-enfant: il faut qu'elle essaye un bonnet et une robe; je m'en jouerai jusqu'à ce que je parte [1], et ne la ramènerai ici que trois jours devant [2]: elle se porte très-bien; elle est aimable sans être belle; elle fait cent petites sottises, qui réjouissent.

Mais la veuve de maître Paul est outrée: il s'est trouvé une anicroche à son mariage: Son grand benêt d'amant ne l'aime guère; il trouve Marie [3] bien jolie, bien douce. Ma fille, cela ne vaut rien, je vous le dis franchement: je vous aurois fait cacher, si j'avois voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce qui fait tous les romans, toutes les comédies, toutes les tragédies, *in grossi petti, tutte le fiame, tutte le furie d'amor* [4]. Il me semble que je vois un de ces petits amours qui sont si bien dépeints dans le prologue de l'*Aminte*, qui se cachent et qui de-

1. Je veux m'en réjouir jusqu'à ce que je parte. (Éd. de 1734.)

2. Trois jours auparavant. (*Idem.*)

3. Fille de madame Paul.

4. Dans les fortes poitrines se trouvent tous les feux, toutes les fureurs de l'amour.

meurent dans les forêts: je crois, pour son honneur, que celui-là visoit à Marie; mais le plus juste s'abuse: il a tiré sur la jardinière, et le mal est incurable. Si vous étiez ici, cet original grossier vous divertiroit extrêmement; pour moi, j'en suis occupée, et j'emmène Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe sous le pied de sa mère: ces pauvres mères!

Je ne laisse pas de me promener avec plaisir; les chèvrefeuilles ne m'entêtent point. M. de Coulanges est charmé du marquis de Villeroi; il arriva hier au soir. Sa femme, comme vous dites, a donné tout au travers des louanges et des approbations de ce marquis. Cela est naturel; il faut avoir trop d'application pour s'en garantir[1]: je me suis mirée dans sa lettre, mais je l'excuse mieux qu'on ne m'excusoit.

Ne croyez point, ma fille, que la maladie de madame de La Fayette puisse m'arrêter; elle n'est pas en état de faire peur; et puisque j'envisage bien de partir dans l'état où est ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empêcher. M. de Coulanges ne croyoit plus la revoir; il l'a trouvée méconnoissable; elle ne prend plus de plaisir à rien; elle est à demi dans e ciel: c'est une véritable sainte; elle ne songe plus qu'à son grand voyage, et comprend fort

1. Pour ne le pas faire. (Éd. de 1734.)

bien celui que je vais faire; elle me donne congé d'un cœur déjà tout détaché de la terre; elle entre dans mes raisons, cela touche sensiblement; et j'admire le contre-poids que Dieu veut mettre à la joie sensible que j'aurai de vous aller voir. Je laisserai ma tante à demi morte; cette idée blesse le cœur, et j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils: ah! que voilà bien le monde! Vous dites qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter quelque chose; ajoutez-y: et de croire être parfaitement contente. Cet état n'est pas réservé pour les mortels.

Vous êtes donc à Grignan; eh bien, ma chère enfant, tenez-vous-y jusqu'à ce que je vous en ôte. Notre cher abbé pense comme moi et La Mousse; vous ne vîtes jamais une petite troupe aller de si bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, jusqu'à demain à Paris; je m'en vais me promener et penser à vous très-assurément dans toutes ces belles allées, où je vous ai vue mille fois.

A M. DE GRIGNAN.

Vous me flattez trop, mon cher Comte: je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui est le remercîment que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie: oh! pour cela[1], je crois que j'y ai un peu contribué; mais pour votre autorité

1. Pour celui-là. (Éd. de 1734.)

choses fort mal arrangées parmi les événements de notre vie[1]; ce sont de grosses pierres dans le chemin, trop lourdes pour être déplacées[2] : je crois que nous passerons par-dessus ; ce n'est pas sans peine. La comparaison est juste.

Je ne mènerai point ma petite-enfant ; elle se porte très-bien à Livry; elle y passera tout l'été. La beauté de Livry est au-dessus de tout ce que vous avez vu ; les arbres sont d'un vert admirable ; tout est plein de chèvrefeuilles : cette odeur ne m'a point encore dégoûtée. Mais vous méprisez bien nos petits buissons, au prix de vos forêts d'orangers.

Voici une histoire tragique de Livry : vous vous souvenez bien de ce prétendant si dévot[3], qui n'osoit tourner les yeux, ni la tête ; je disois qu'il sembloit qu'il y portât un verre d'eau. La dévotion l'a rendu fou : une belle nuit il se donna cinq ou six coups de couteau ; et tout nu, et tout en sang, il se mit à genoux au milieu de sa chambre. On entre; on le trouve en cet état : « Eh ! mon Dieu ! mon frère, que faites-vous ? et qui vous a maltraité ainsi[4] ? — Mon père, dit-il froidement, c'est que je fais pénitence. » Il

1. Fort mal placées. (Éd. de 1734.)
2. Pour être dérangées. (*Idem.*)
3. De ce prétendu très-dévot. (Éd. de 1726 et de 1734.)
4. Qui vous a mis en cet état. (*Idem.*)



279. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, lundi 6 juin 1672.

Comme je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est toujours un grand chagrin pour moi[1], je me suis imaginé que vous aviez été occupée à recevoir madame de Monaco : ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter des choux, et que vos Alpes ni votre mer Méditerranée ne sauroient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant aux périls de votre voyage.

Ma tante a reçu encore aujourd'hui le Viatique dans la vue de faire le sien[2], où elle est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la religion. Elle est entièrement détachée de la terre; son état, quoique infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens. Elle

1. Ma fille, je ne reçus point hier de vos lettres, c'est un grand chagrin pour moi. (Éd. de 1726 et de 1734.)
2. Dans la pensée de faire le sien. (*Idem.*)

sante, M. de La Rochefoucauld toujours éclopé; nous faisons quelquefois des conversations d'une tristesse qu'il semble qu'il n'y ait plus qu'à nous enterrer. Le jardin de madame de La Fayette est la plus jolie chose du monde; tout est fleuri, tout est parfumé; nous y passons bien des soirées, car la pauvre femme n'ose pas aller en carrosse. Nous vous souhaiterions bien quelquefois derrière une palissade pour entendre certains discours de certaines terres inconnues[1], que nous croyons avoir découvertes. Enfin, ma fille, en attendant ce jour heureux de mon départ, je passe du faubourg au coin du feu de ma tante, et du coin du feu de ma tante à ce pauvre faubourg. Je vous prie de ne pas oublier M. d'Harouïs, dont le cœur est un chef-d'œuvre de perfection, et qui vous adore. Adieu, ma très-chère et très-aimable; j'ai extrêmement envie de savoir de vos nouvelles et de celles de votre fils. Il fait bien chaud chez vous autres, je crains cette saison pour lui, et pour vous beaucoup plus, car je n'ai pas encore pensé qu'on pût aimer quelque chose plus que vous. J'embrasse mon cher Grignan; vous aime-t-il toujours bien? Je le prie de m'aimer aussi.

1. Allusion à la carte de *Tendre*, du roman de Clélie, de mademoiselle de Scudéry.



278. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, jeudi 2 juin 1672.

Je l'ai reçu, cet aimable volume; jamais je n'en ai vu un si divertissant, ni si bien écrit, ni où je prisse tant d'intérêt: je ne puis assez vous dire l'obligation que je vous en ai, aussi bien que de l'application que vous avez aux dates; c'est une marque assurée du plaisir et de l'intérêt qu'on prend à un commerce. Au contraire, quand les commerces pèsent, nous nous moquons bien de tant compter, nous voudrions que tout se perdît. Mais vous êtes bien sur ce point comme je le puis souhaiter; et ce ne m'est pas une médiocre joie, à moi qui mets au premier rang le commerce que j'ai avec vous.

Il est donc vrai, ma fille, qu'il y a eu une de mes lettres de perdue; mais je ne jette les yeux sur personne: ceux qui pourroient s'en soucier n'ont pas détourné les lettres qui devoient leur donner le plus de curiosité: elles ont toujours été jusqu'à vous; des autres, ils ne s'en soucient guère. Vous êtes contente de ce ministre, et vous le serez toujours très-assurément; vous entendez bien que c'est du grand Pomponne

que je parle, et c'est de lui que je croyois qu'on voudroit voir ce que je disois. Je ne sais donc qui peut faire ce misérable larcin; il n'y a pas un grand goût à prendre des lettres, au degré de parenté où nous sommes: si elles sont agréables, c'est un miracle; ordinairement elles ne le sont point. Enfin, voilà qui est fait, sans que je puisse imaginer à qui je dois m'en prendre. Dieu vous garde donc d'une plus grande perte!

Nous ne savons point la vie cachée de la Marans; mais madame de La Fayette doit vous écrire ses visions passées, dès qu'elle aura une tête pour cela [1]. Nous croyons avoir entrevu un épisode d'un jeune prince [2], au milieu de l'enivrement qui la rendoit si troublée; et toutes ses paroles ramassées nous confirmoient cette vision. Je vous fais entendre notre folie: elle vous sera expliquée plus nettement.

Vous ne m'expliquez que trop bien les périls de votre voyage: je ne les comprends pas, c'est-à-dire, je ne comprends pas comment on peut s'y exposer: j'aimerois mieux aller à l'occasion; j'affronterois plus aisément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres et le bruit des trompettes, que de voir de grosses

1. Il est souvent question des migraines de madame de La Fayette, dans les lettres de madame de Sévigné.

2. Le duc de Longueville. Voyez la lettre du 8 juillet suivant.

vagues me marchander et me mettre à loisir à deux doigts de ma perte; et d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins sont plus étroits que vos litières, en sorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma fille, cette pensée me fait transir depuis les pieds jusqu'à la tête; je suis servante de ces pays-là, je n'irai de ma vie, et je tremble quand je songe que vous en venez.

Jamais les amants de madame de Monaco n'en ont tant fait pour elle; ce que vous dites du premier et du dernier est admirable : c'est cela qui est une épigramme. Ne parlâtes-vous point un peu de MADAME[1]? en est-elle consolée? est-elle bien estropiée[2]? est-elle bien désespérée de se voir au delà des Alpes? est-elle dans l'attente de venir à Paris? Je comprends la grande joie qu'elle a eue de vous voir; vos conversations doivent avoir été infinies, et l'obligation d'une telle visite ne se doit jamais oublier : elle vous l'a rendue promptement; mais ce n'est pas avec les mêmes circonstances. Vous me parlez très-plaisamment de la princesse d'Harcourt. Brancas s'est inquiété, je ne sais pourquoi; il est volontaire à l'armée, et comme il est désespéré de mille choses, il n'évitera pas

1. Madame de Monaco avoit été la principale favorite de MADAME.

2. D'une saignée mal faite.

trop de rêver ou de s'endormir vis-à-vis d'un canon : il ne voit guère d'autre porte pour sortir de tous ses embarras. Il écrivoit l'autre jour à madame de Villars et à moi ; le dessus de la lettre étoit : *à M. de Villars, à Madrid*. Madame de Villars, qui le connoît, devina la vérité ; elle ouvre la lettre et y trouve d'abord *Mes très-chères*. Nous n'avons point encore fait réponse.

Vous dites que je ne vous parle point de votre frère ; je ne sais pourquoi, car j'y pense à tout moment et j'en suis dans des inquiétudes extrêmes ; je l'aime fort, et il vit avec moi d'une manière charmante : ses lettres sont aussi d'un style que, si on les trouve jamais dans ma cassette, on croira qu'elles sont du plus honnête homme de mon temps ; je ne crois pas qu'il y ait un air de politesse et d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi. Cette guerre me touche donc au dernier point ; mon fils est présentement dans l'armée du roi, c'est-à-dire à la gueule du loup, comme les autres.

On ne sera pas longtemps sans apprendre de grandes nouvelles[1] : le cœur bat en attendant. Le marquis de Castelnau a la petite vérole. On disoit hier que Desmarêts[2], le fils du grand fau-

1. On est à la veille de nous apprendre de grandes nouvelles. (Éd. de 1734.)

2. Le comte Desmarêts (Alexis-François Dauvet) succéda à Nicolas Dauvet, son père, en 1678.

connier, et Bouligneux, étoient morts de maladie: si je ne vous mande point le contraire avant que de fermer demain ma lettre à Paris, c'est signe que cela est vrai. Je suis venue ici ce matin toute seule dans une calèche, afin de remener ma petite-enfant: il faut qu'elle essaye un bonnet et une robe; je m'en jouerai jusqu'à ce que je parte [1], et ne la ramènerai ici que trois jours devant [2]: elle se porte très-bien; elle est aimable sans être belle; elle fait cent petites sottises, qui réjouissent.

Mais la veuve de maître Paul est outrée: il s'est trouvé une anicroche à son mariage. Son grand benêt d'amant ne l'aime guère; il trouve Marie [3] bien jolie, bien douce. Ma fille, cela ne vaut rien, je vous le dis franchement: je vous aurois fait cacher, si j'avois voulu être aimée. Ce qui se passe ici est ce qui fait tous les romans, toutes les comédies, toutes les tragédies, *in grossi petti, tutte le fiame, tutte le furie d'amor* [4]. Il me semble que je vois un de ces petits amours qui sont si bien dépeints dans le prologue de l'*Aminte*, qui se cachent et qui de-

1. Je veux m'en réjouir jusqu'à ce que je parte. (Éd. de 1734.)

2. Trois jours auparavant. (*Idem.*)

3. Fille de madame Paul.

4. Dans les fortes poitrines se trouvent tous les feux, toutes les fureurs de l'amour.

meurent dans les forêts : je crois, pour son honneur, que celui-là visoit à Marie; mais le plus juste s'abuse : il a tiré sur la jardinière, et le mal est incurable. Si vous étiez ici, cet original grossier vous divertiroit extrêmement; pour moi, j'en suis occupée, et j'emmène Marie, pour l'empêcher de couper l'herbe sous le pied de sa mère : ces pauvres mères !

Je ne laisse pas de me promener avec plaisir; les chèvrefeuilles ne m'entêtent point. M. de Coulanges est charmé du marquis de Villeroi; il arriva hier au soir. Sa femme, comme vous dites, a donné tout au travers des louanges et des approbations de ce marquis. Cela est naturel; il faut avoir trop d'application pour s'en garantir [1] : je me suis mirée dans sa lettre, mais je l'excuse mieux qu'on ne m'excusoit.

Ne croyez point, ma fille, que la maladie de madame de La Fayette puisse m'arrêter; elle n'est pas en état de faire peur; et puisque j'envisage bien de partir dans l'état où est ma tante, il faut croire que rien ne peut m'en empêcher. M. de Coulanges ne croyoit plus la revoir; il l'a trouvée méconnoissable; elle ne prend plus de plaisir à rien; elle est à demi dans e ciel : c'est une véritable sainte; elle ne songe plus qu'à son grand voyage, et comprend fort

1. Pour ne le pas faire. (Éd. de 1734.)

bien celui que je vais faire; elle me donne congé d'un cœur déjà tout détaché de la terre; elle entre dans mes raisons, cela touche sensiblement; et j'admire le contre-poids que Dieu veut mettre à la joie sensible que j'aurai de vous aller voir. Je laisserai ma tante à demi morte; cette idée blesse le cœur, et j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils: ah! que voilà bien le monde! Vous dites qu'il faut se désaccoutumer de souhaiter quelque chose; ajoutez-y: et de croire être parfaitement contente. Cet état n'est pas réservé pour les mortels.

Vous êtes donc à Grignan; eh bien, ma chère enfant, tenez-vous-y jusqu'à ce que je vous en ôte. Notre cher abbé pense comme moi et La Mousse; vous ne vîtes jamais une petite troupe aller de si bon cœur à vous. Adieu, ma très-aimable, jusqu'à demain à Paris; je m'en vais me promener et penser à vous très-assurément dans toutes ces belles allées, où je vous ai vue mille fois.

A M. DE GRIGNAN.

Vous me flattez trop, mon cher Comte: je ne prends qu'une partie de vos douceurs, qui est le remercîment que vous me faites de vous avoir donné une femme qui fait tout l'agrément de votre vie: oh! pour cela[1], je crois que j'y ai un peu contribué; mais pour votre autorité

1. Pour celui-là. (Éd. de 1734.)

dans la province, vous l'avez par vous-même, par votre mérite, votre naissance, votre conduite; tout cela ne vient pas de moi. Ah! que vous perdez que je n'aie pas le cœur content! Le Camus m'a prise en amitié; il dit que je chante bien ses airs : il en a fait de divins; mais je suis triste, et je n'apprends rien; vous les chanteriez comme un ange : Le Camus estime fort votre voix et votre science. J'ai regret à ces sortes de petits agréments que nous négligeons; pourquoi les perdre? Je dis toujours qu'il ne faut point s'en défaire, et que ce n'est pas trop de tout. Mais que faire quand on a un nœud à la gorge? Vous avez fait faire à ma fille le plus beau voyage du monde : elle en est ravie; mais vous l'avez bien menée par monts et par vaux, et bien exposée sur vos Alpes, et aux flots de votre Méditerranée : j'ai quasi envie de vous gronder, après vous avoir embrassé tendrement.

A MADAME DE GRIGNAN.

Vendredi 3 juin.

Me voici à Paris, où je trouve que ces deux Messieurs[1] ne sont pas si morts qu'ils l'étoient hier. La maréchale de Villeroi est à l'extrémité[2]. Je ne sais rien de l'armée. Adieu.

1. MM. Desmarêts et Bouligneux.

2. Madeleine de Créqui, fille du maréchal de Lesdiguières, ne mourut qu'en 1675.



279. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Paris, lundi 6 juin 1672.

Comme je n'ai point reçu de vos lettres, et que c'est toujours un grand chagrin pour moi[1], je me suis imaginé que vous aviez été occupée à recevoir madame de Monaco : ce qui me console, c'est que vous êtes en lieu de planter des choux, et que vos Alpes ni votre mer Méditerranée ne sauroient plus vous faire périr. J'ai bien sué en pensant aux périls de votre voyage.

Ma tante a reçu encore aujourd'hui le Viatique dans la vue de faire le sien[2], où elle est appliquée avec une dévotion angélique; sa préparation, sa patience, sa résignation, sont des choses si peu naturelles, qu'il faut les considérer comme autant de miracles qui persuadent la religion. Elle est entièrement détachée de la terre; son état, quoique infiniment douloureux, est la chose du monde la plus souhaitable à ceux qui sont véritablement chrétiens. Elle

1. Ma fille, je ne reçus point hier de vos lettres, c'est un grand chagrin pour moi. (Éd. de 1726 et de 1734.)
2. Dans la pensée de faire le sien. (*Idem.*)

nous chasse tous, comme je vous ai déjà dit; et, quoique nous ayons dessein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plus tôt que nous. Enfin, nous voyons un jour; et si je n'étois accoutumée, depuis quelque temps, à ne point faire ce que je désire, je vous manderois dès aujourd'hui de ne me plus écrire. Mais non, j'aime mieux recevoir quelqu'une de vos lettres à Grignan, que d'en manquer ici.

Voilà les nouvelles de M. de Pomponne : il est déjà question d'un nom[1] de connoissance qui afflige; Dieu nous fasse la grâce de n'en point voir d'autres. M. de La Rochefoucauld ne sait encore rien : il sera sensiblement touché, car il est patriarche[2], et connoît quasi aussi bien que moi la tendresse maternelle; il me pria fort hier de vous faire mille amitiés pour lui. Madame de La Fayette me pria aussi de vous dire l'état où elle est, afin que vous ne soyez point surprise de ne point voir de ses lettres; la fièvre tierce l'a reprise. Elle vous prie de croire que ce n'est ni un prêtre, ni un con-

1. Voilà déjà un nom de connoissance. (Éd. de 1726 et de 1734.)

2. Le chevalier de Marsillac, cornette de chevau-légers, fut blessé d'un coup de pistolet dans le corps pendant une escarmouche, qui fut engagée auprès de l'abbaye de Camp, à une lieue de Rhimberg. MM. de Béthune, de Saint-Gelais et surtout le comte de Montal se distinguèrent aussi à cette affaire.

seiller qui cause l'ennui de la Marans; c'est un des mieux chaussés, dont nous ne savons point le nom, ni la devise, ni les couleurs; mais que nous jugeons bien qui est à la guerre, à voir les sombres horreurs dont elle est accablée; si elle aimoit un conseiller, elle seroit gaillarde. Dans ma lettre qui a été perdue, je crois que je vous répondois sur quelque chagrin que vous aviez d'une méchanceté qu'on vous avoit faite; je vous mandois que si vous en aviez dit davantage, on auroit peut-être bien pu deviner d'où cette malice pouvoit venir.

J'ai appris quelque chose depuis de ce qui vous fâchoit; il y a des gens fort alertes pour s'éclaircir des soupçons qu'ils ont sur certaines gens. Nous sommes éveillés aussi pour un premier président[1], que nous croyons que M. de Marseille fera faire à Saint-Germain, au conseil de la reine, en l'absence du roi[2] et de M. de Pomponne, avec M. Colbert et M. Le Tellier. Je mis hier Langlade en campagne pour parler à des gens qui nous doivent instruire, et que nous voulons instruire à notre tour; il trouve que l'amitié me donne de l'esprit et des vues : je n'exécute rien qu'avec de bons conseils. J'ai

1. Du parlement d'Aix.

2. Depuis le 3 mai, les pouvoirs donnés par le roi à la reine, pour commander en son absence dans le royaume, avoient été enregistrés au parlement de Paris.

vu une lettre de vous à Sainte-Marie, dont je vous loue et vous remercie mille fois; je n'ai jamais rien vu de si honnête ni de si politique : vous faites mieux que moi. M. de Coulanges et M. de Guitaud m'en ont montré d'autres, dont vous êtes louable d'une autre façon.

Vous savez bien que le marquis de Villeroi a quitté Lyon et madame de Coulanges, pour s'en aller, comme le chevalier des armes noires, dans l'armée de l'électeur de Cologne, voulant servir le roi au moins dans l'armée de ses alliés; il y a plusieurs avis pour savoir s'il a bien ou mal fait. Le roi n'aime pas qu'on lui désobéisse; peut-être aussi qu'il aimera cette ardeur martiale : le succès fera voir ce que l'on en doit juger.

Je reçois, dans ce moment, votre lettre du 27, d'Aix et de Lambesc. Je pensois déjà que vous ne m'écriviez point du tout à cause de votre princesse (de Monaco) : c'est la plus raisonnable excuse que vous me puissiez donner; je la comprends très-bien; vous n'avez pas tous les jours de telles compagnies; il faut bien profiter de ces occasions, que le bonheur et le hasard vous envoient. Parlez-moi des déplaisirs qu'elle a eus de la mort de Madame, et des espérances qu'elle a pour Paris.

Vous avez donc eu des comédiens; je vous réponds que, de quelque façon que votre

théâtre fût garni, il l'étoit toujours mieux que celui de Paris. J'en parlois l'autre jour en m'amusant avec Beaulieu; il me disoit : « Madame, il n'y a plus que des garçons de boutique à la comédie; il n'y a pas seulement des filous, ni des pages, ni de grands laquais, tout est à l'armée : quand on voit un homme avec une épée dans les rues, les petits enfants crient sur lui. » Voilà quel est Paris présentement, mais il changera de face dans quelque mois.

Vous faites bien de me demander pardon, de dire que vous me laissez reposer de vos grandes lettres; vous avez réparé cette faute très-promptement : hélas, ma fille! ce sont des petites qu'il faut que je me repose[1]. Vous êtes d'un très-bon commerce; je n'eusse jamais cru que le mien vous eût été si agréable : je m'en estime bien plus que je ne faisois. Vous me dites fort plaisamment que vous croiriez m'ôter quelque chose en polissant vos lettres : gardez-vous bien d'y toucher, vous en feriez des pièces d'éloquence. Cette pure nature dont vous parlez est précisément ce qui est bon, et ce qui plaît uniquement. Gardez bien votre aimable esprit : il a les yeux plus grands que ceux de votre tête, qui sont pourtant fort jolis, pour ce qu'ils contiennent! Votre comparaison

1. Dont il faut que je me repose. (Ed. de 1734.)

est plaisante, d'une femme grosse de neuf, dix, onze ou douze mois; non, ma fille, vous accoucherez enfin heureusement; votre enfant ne sera point pétrifié. Ne m'envoyez point vos eaux ni vos gants, vous me les donnerez à Grignan; je ne ferai point d'autre provision que celle-là : je vous manderai que je pars à l'heure que vous y penserez le moins.

La maréchale de Villeroi se porte mieux[1]. Il n'y a point de meilleures nouvelles que celles que je vous envoie; j'en demande toujours, et l'on prend plaisir à m'en dire, parce qu'on sait bien que ce n'est pas pour moi. Je suis en peine de vos jambes; pourquoi sont-elles enflées? pourquoi la fièvre n'aura-t-elle pas de suite? Il m'est impossible de ne pas souhaiter au moins d'être à demain, afin d'avoir encore de vos nouvelles, et de cette fièvre que vous dites qui n'aura point de suite. Je vous embrasse avec une tendresse extrême.

1. Voyez la lettre du 3 juin, t. II, p. 422.





280. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 13 juin 1672.

Ma petite, hélas! vous avez été bien malade; je comprends ce mal, et le crains comme un de ceux qui donnent le plus de frayeur. Sans la bonté qu'a eue M. de Grignan de m'écrire, je vous avoue que j'aurois été dans une inquiétude mortelle; mais il vous aime si passionnément, que je le tiendrois peu en état de songer à soulager mes craintes, si vous aviez été un moment en péril. J'attends demain avec impatience; j'espère que vous me direz vous-même comme vous vous portez, et pourquoi vous vous êtes mise en colère; j'y suis beaucoup contre ceux qui vous en ont donné sujet.

Voilà une lettre de mon fils qui vous divertira : ce sont des détails qui font plaisir Vous verrez que le roi est si parfaitement heureux[1], que désormais il n'aura qu'à dire ce qu'il souhaite dans l'Europe, sans prendre la peine d'aller lui-même à la tête de son armée; on se

1. En huit jours, l'armée du roi et celle des alliés prirent six villes. Après quoi, l'armée passa le Rhin.

trouvera heureux de le lui donner. Je suis assurée qu'il passera l'Issel comme la Seine. La terreur prépare partout une victoire aisée : la joie de tous les courtisans est un bon augure. Brancas me mande qu'on ne cesse de rire depuis le matin jusqu'au soir; voici une petite histoire qu'il faut que je vous mande[1].

Dès que le vieux Bourdeille[2] fut mort, M. de Montausier écrivit au roi pour lui demander la charge de sénéchal de Poitou pour M. de Laurière, son beau-frère. Le roi la lui accorda. Un peu après, le jeune Matha la demanda, et dit au roi qu'il y avoit très-longtemps que cette charge étoit dans leur maison. Le roi écrivit à M. de Montausier, et le pria de la lui rendre, en l'assurant qu'il donneroit autre chose à M. de Laurière. M. de Montausier répondit que pour lui il seroit ravi de le pouvoir faire; mais que son beau-frère en ayant reçu les compliments dans la province, il étoit impossible, et que Sa Majesté pourroit faire d'autres biens au petit Matha. Le roi en parut piqué[3], et se mordant les lèvres : « Eh bien! dit-il, je lui laisse la charge pour trois ans; mais je la donne ensuite pour

1. Il m'écrit aussi une petite histoire qu'il faut que je vous fasse savoir. (Éd. de 1726.)

2. François Sicaire, marquis de Bourdeille et d'Archiac, sénéchal et gouverneur du Périgord.

3. Le roi fut piqué. (Éd. de 1726.)

toujours au petit Matha. » Ce contre-temps a été fâcheux pour M. de Montausier. C'étoit à M. de Grignan que je devois mander ceci[1]; il n'importe, mes deux lettres sont à tous deux, et n'en valent pas une bonne

Vous n'aurez point de Provençal pour premier président[2], on m'en a fort assurée. M. de Marseille me vint voir hier avec le marquis de Vence et deux députés; je crus que c'étoit une harangue.

Adieu, ma chère enfant; je vous prie d'être bien aise de me voir en quelque temps que ce soit, et de songer au plaisir que j'en recevrai. Ma fille, voilà une petite sotte bête de lettre: je ferois bien mieux de dormir.

1. La première femme de M. de Grignan étoit fille du duc de Montausier.

2. On lit, en effet, dans la *Gazette*, sous la date de Saint-Germain-en-Laye, le 2 février 1674 : « Le 28 janvier, le sieur Marin de La Chastaigneraye, intendant de justice en la généralité d'Orléans, prêta serment de fidélité entre les mains du roi, pour la charge de premier président du parlement de Provence. »





281. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 17 juin 1672,
à onze heures du soir.

Je viens d'apprendre, ma fille, une triste nouvelle[1], dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le sais pas : mais je sais qu'au passage de l'Issel[2], sous les ordres de M. le Prince, M. de Longueville a été tué; cette nouvelle accable. J'étois chez madame de La Fayette quand on vint l'apprendre à M. de La Rochefoucauld, avec la blessure de M. de Marsillac et la mort du chevalier de Marsillac[3] : cette grêle est tombée sur lui en ma présence. Il a été très-vivement affligé, ses larmes ont coulé du fond du cœur, et sa fermeté l'a empêché d'éclater.

Après ces nouvelles, je ne me suis pas donné

1. Aussitôt que j'ai eu envoyé mes paquets, j'ai appris, ma bonne, une triste nouvelle. (Édition de 1726.)

2. C'est-à-dire au passage du Rhin; l'Issel fut abandonné.

3. Nous étions chez madame de La Fayette avec M. de La Rochefoucauld quand on nous l'a apprise et en même emps la blessure de M. de Marsillac, et la mort du chevalier de Marsillac, qui est mort de sa blessure. (Edition de 1726.)

la patience de rien demander : j'ai couru chez M. de Pomponne, qui m'a fait souvenir que mon fils est dans l'armée du roi, laquelle n'a eu nulle part à cette expédition [1] ; elle étoit réservée à M. le Prince : on dit qu'il est blessé ; on dit qu'il a passé la rivière dans un petit bateau ; on dit que Nogent a été noyé ; on dit que Guitry est tué ; on dit que M. de Roquelaure et M. de La Feuillade sont blessés ; qu'il y en a une infinité qui ont péri en cette rude occasion. Quand je saurai le détail de cette nouvelle, je vous le manderai. Voilà Guitaud qui m'envoie un gentilhomme qui vient de l'hôtel de Condé ; il me dit que M. le Prince a été blessé à la main. M. de Longueville avoit forcé la barrière, où il s'étoit présenté le premier ; il a été aussi le premier tué sur-le-champ [2] ; tout le reste est assez pareil : M. de Guitry noyé et M. de Nogent aussi ; M. de Marsillac blessé, comme j'ai dit, et une grande quantité d'autres qu'on ne sait pas encore. Mais enfin l'Issel est passé. M. le Prince l'a passé trois ou quatre fois en bateau, tout paisiblement, donnant ses ordres partout avec ce sang-froid et cette valeur divine qu'on lui connoît. On assure qu'après cette première difficulté, on ne trouve plus d'ennemis : ils sont retirés dans leurs places. La blessure de

1. Nulle part à l'action. (Éd. de 1726.)
2. Voyez ci-après les lettres des 20 juin et 8 juillet.

M. de Marsillac est un coup de mousquet dans l'épaule, et un autre dans la mâchoire, sans casser l'os[1]. Adieu, ma chère enfant; j'ai l'esprit un peu hors de sa place, quoique mon fils soit dans l'armée du roi; mais il y aura tant d'autres occasions que cela fait trembler et mourir.

1. Qui n'offense pas l'os. Après cette première difficulté, on ne trouve plus d'ennemis. Ils sont retirés dans leurs places. (Éd. de 1726.)

Le 12 juin, le roi écrivoit au maréchal de Turenne: « Nous avons eu quelques gens de qualité blessés et tués à ce passage, et depuis à une certaine barrière de là l'eau. M. le Prince est du nombre des premiers, et Marsillac, Vivonne, le comte de Sault et quelques autres. Et entre ceux qui ont été tués, M. de Longueville, Guitry et Nogent. »

Le roi disoit de plus, dans une lettre à la reine: « M. de Longueville étant entré dans la barrière, a, en ce moment, crié : Point de quartier; même, selon quelques-uns, tiré un coup de pistolet. Le désespoir a fait faire une salve aux ennemis, dont M. le Prince a eu l'os au-dessus du poignet gauche fracassé, MM. de Longueville et de Guitry tués sur-le-champ, et plusieurs autres. »

Voyez pour les détails officiels du passage du Rhin, la *Gazette*, p. 611, et pour le passage de l'Issel, la prise d'Arnheim, de Nimègue, de Zutphen, du fort de Skenk et des villes de Doesbourg et Disenter, le même journal, p. 615.





282. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 19 juin 1672.

J'AI présentement dans ma chambre votre grand garçon[1]. Je l'ai envoyé quérir dans mon carrosse pour venir dîner avec moi. Mon oncle l'abbé, qui y étoit aussi, a présenté d'abord à mon neveu un grand papier plié, et l'ayant ouvert, il a trouvé que c'étoit une généalogie des Rabutins. Il en a été tout réjoui, et il s'amuse présentement à regarder d'où il vient. Si tout d'un train, il s'amuse à méditer où il va, nous ne dînerons pas sitôt; mais je lui épargnerai la peine de faire cette méditation, en l'assurant qu'il va droit à la mort, et à une mort assez prompte, s'il fait votre métier, comme il y a beaucoup d'apparence. Je suis certaine que cette pensée ne l'empêchera pas de dîner : il est d'une trop bonne race pour être surpris d'une si triste nouvelle. Mais enfin, je ne comprends pas qu'on puisse s'exposer mille fois, comme vous avez fait, et qu'on ne soit pas tué mille fois aussi. Je suis aujourd'hui bien rem-

1. Voyez la lettre du 24 avril, t. II, p. 348, et celle du comte de Bussy du 1er mai 1672, t. II, p. 367.

plie de cette réflexion. La mort de M. de Longueville, celle de Guitry, de Nogent et de plusieurs autres; les blessures de M. le Prince, de Marsillac, de Vivonne, de Montrevel, de Revel, du comte de Saulx, de Termes et de mille gens inconnus, me donnent une idée bien funeste de la guerre. Je ne comprends point le passage du Rhin à la nage. Se jeter dedans à cheval, comme des chiens après un cerf, et n'être ni noyé, ni assommé en abordant, tout cela passe tellement mon imagination que la tête m'en tourne. Dieu a conservé mon fils jusques ici; mais peut-on compter sur ceux qui sont à la guerre? Adieu, mon cher cousin, je m'en vais dîner. Je trouve votre fils bien fait et aimable. Je suis fort aise que vous aimiez mes lettres. On ne peut être à votre goût sans beaucoup de vanité.





283. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, ce 20 juin 1672[1].

Il m'est impossible de me représenter l'état où vous avez été, ma chère enfant, sans une extrême émotion; et quoique je sache que vous en êtes quitte, Dieu merci! je ne puis tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Hélas! que j'étois mal instruite d'une santé qui m'est si chère! Qui m'eût dit en ce temps-là, votre fille est plus en danger que si elle étoit à l'armée[2]? J'étois bien loin de le croire. Faut-il donc que je me trouve cette tristesse avec tant d'autres qui sont présentement dans mon cœur? Le péril extrême où se trouve mon fils; la guerre qui s'échauffe tous les jours; les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis; la crainte que l'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre; la désolation de ceux qui

1. L'édition de 1726 donne pour date à cette lettre le 29 juin 1672.

2. Votre fille est en plus grand danger que si elle étoit à l'armée. (Éd. de 1726.)

sont outrés de douleur, et avec qui je passe une partie de ma vie; l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est; tout le monde pleure, ou craint de pleurer: l'esprit tourne à la pauvre Nogent; madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais.

Mademoiselle de Vertus[1] étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours; on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avoit qu'à se montrer; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut: « Ah! Mademoiselle, comment se porte Monsieur mon frère (le grand Condé)? Sa pensée n'osa aller plus loin. — Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat. Et mon fils? — On ne lui répondit rien. — Ah, Mademoiselle! mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Ah!

1. Sœur de la duchesse de Montbazon.

mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah, mon Dieu! quel sacrifice! » Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur put faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens, elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut; elle n'a aucun repos; sa santé, déjà très-mauvaise, est visiblement altérée. Pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Il y a un homme [1] dans le monde qui n'est guère moins touché; j'ai dans la tête [2] que s'ils s'étoient rencontrés tous deux dans ces premiers moments, et qu'il n'y eût eu personne avec eux [3], je crois que tous les autres sentiments auroient fait place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublés de bon cœur : c'est une vision.

Mais enfin quelle affliction ne montre point notre grosse marquise d'Uxelles sur le pied de la bonne amitié? Ses maîtresses ne s'en con-

1. M. de La Rochefoucauld.
2. J'ai en tête. (Éd. de 1726.)
3. Que le chat avec eux. *Idem.*

traignent pas. Toute sa pauvre maison revient; et son écuyer, qui arriva hier, ne paroît pas un homme raisonnable : cette mort efface les autres. Un courrier d'hier au soir apporta la mort du comte Du Plessis [1], qui faisoit faire un pont; un coup de canon l'a emporté. M. de Turenne assiége Arnheim: on parle aussi du fort de Skenk [2]. Ah! que ces beaux commencements seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens! Dieu conserve mon pauvre fils! il n'a point été de ce passage. S'il y avoit quelque chose de bon à un tel métier, ce seroit d'être attaché à une charge comme il est. Mais la campagne n'est point finie.

Au milieu de nos chagrins, la description que vous me faites de madame Colonne et de sa sœur est une chose divine; elle réveille malgré qu'on en ait; c'est une peinture admirable [3]. La comtesse de Soissons et madame de Bouillon

1. Alexandre de Choiseul, comte Du Plessis.

2. On n'a pas attaqué le fort de Skeing, parce qu'il y a huit mille hommes dedans. (Édit. de 1726.)

3. Madame Colonne et madame Mazarin avoient été arrêtées à Aix. Elles étoient déguisées en hommes, et venoient chercher, l'une le chevalier de Lorraine, l'autre le comte de Marsan. Le roi, dit-on, fut fâché qu'on les eût arrêtées, car, dit mademoiselle de Scudéri, qui raconte cette aventure dans une de ses lettres, « il aime madame de Colonne, et ne lui voudroit pas nuire. » Sur l'ancienne affection du roi pour cette nièce de Mazarin et la préoccupation qu'en eut le pape Alexandre VII, en

(leurs sœurs) sont en furie contre ces folles, et disent qu'il les faut enfermer ; elles se déclarent fort contre cette étrange folie[1]. On ne croit pas que le roi veuille fâcher M. le Connétable (Colonne), qui est assurément le plus grand seigneur de Rome. En attendant, nous les verrons arriver comme mademoiselle *de l'Étoile*[2] ; la comparaison est admirable.

Voilà des relations ; il n'y en a point de meilleures : vous verrez dans toutes que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle de bien d'autres, et que M. le Prince a été père uniquement dans cette occasion, et point du tout général d'armée. Je disois hier, et l'on m'approuva, que, si la guerre continue, M. le Duc[3] sera cause de la mort de M. le Prince ; son amour pour lui passe toutes ses autres passions. La Marans est abîmée ; elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le Prince et M. le Duc sont morts aussi ; et qu'on le lui dise, et qu'au nom de Dieu on ne l'épargne point ; qu'aussi bien elle est dans un état qu'il est inutile de ménager. Si l'on pouvoit rire, on riroit : ah ! si elle

l'année 1659, voyez une lettre du P. Duneau, à la suite des *Mémoires de Retz*, édition de M. Champollion, p. 584.

1. Contre cette extravagante folie. (Éd. de 1726.)
2. Personnage du *Roman comique* de Scarron.
3. Henri-Jules de Bourbon, fils de M. le Prince.

savoit combien on songe peu à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de ses douleurs et de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original; c'est de Gourville qui étoit avec madame de Longueville, quand elle a reçu ses lettres[1] : tous les courriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir; il laisse une grande partie de son bien à un fils qu'il a, et qui, à mon avis, paroîtra sous le nom de chevalier d'Orléans[2], sans rien coûter à ses parents, quoiqu'ils ne soient point gueux. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville? Dans le même bateau où il avoit passé tout vivant, il y avoit deux heures. M. le

1. La *Gazette* du 2 juillet disoit, à cette occasion : « Mademoiselle, mademoiselle d'Orléans, et généralement toutes les personnes de qualité, comme aussi le nonce de Sa Sainteté, sont venus rendre visite à la duchesse de Longueville, sur la mort du duc, son fils, dont la perte qui afflige toute la cour et toute la ville, est si sensible à cette princesse, qu'elle ne peut être consolée que par cette haute vertu qui la rend si recommandable et qui la soumet si exemplairement aux ordres de la divine Providence.»

La duchesse de Longueville a reçu de Sa Majesté une lettre, par laquelle le roi témoigne à cette princesse, d'une manière des plus obligeantes, la part qu'il a prise à son déplaisir de la mort du duc son fils. (P. 671.)

2. Il parut sous le nom de chevalier de Longueville, et fut tué, par accident, pendant le siége de Philisbourg, en 1688.

Prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés pour se faire panser dans une ville en deçà de ce fleuve, de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Montchevreuil[1], qui étoit à M. de Longueville, ne veut point qu'on le panse[2] d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui.

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville. Il n'étoit point à cette première expédition ; mais il sera d'une autre : peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier ? Je vous conseille d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure ; il est au premier rang de tout ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison : je compte pour rien son esprit et son agrément, je ne m'amuserai point aujourd'hui à vous dire combien je vous aime[3].

Du même jour, à dix heures du soir.

Il y a deux heures que j'ai fait mon paquet, et en revenant de la ville je trouve la paix faite,

1. Philippe de Mornay, chevalier de Malte.

2. Ne vient pas, et qu'on le panse d'une blessure qu'il a eue auprès de lui. (Éd. de 1726.)

3. J'embrasse M. de Grignan et le Coadjuteur. (Éd. de 1726.)

selon une lettre qu'on m'a envoyée. Il est aisé de croire que toute la Hollande est en alarmes et soumise : le bonheur du roi est au-dessus de tout ce qu'on a jamais vu. On va commencer à respirer; mais quel redoublement de douleur à madame de Longueville et à ceux qui ont perdu leurs chers enfants! J'ai vu le maréchal Du Plessis; il est très-affligé, mais en grand capitaine. La maréchale[1] pleure amèrement, et la comtesse[2] est fâchée de n'être point duchesse; et puis c'est tout. Ah, ma fille! sans l'emportement de M. de Longueville, songez que nous aurions la Hollande, sans qu'il nous en eût rien coûté.

1. Colombe Le Charron.

2. Marie-Louise Le Loup de Bellenave, comtesse Du Plessis-Praslin, fit faire, le 27 juin, dit la *Gazette*, p. 648, un service solennel pour le comte son époux, en l'église des Feuillants, où l'évêque de Tournay, oncle du défunt, officia en présence d'un grand nombre de prélats et d'autres personnes de haute qualité. Ce comte servoit de maréchal de camp dans l'armée du prince de Condé. Il fut tué d'un coup de canon, le 14 juin, en faisant rétablir sur le Rhin un pont nécessaire pour le siége d'Arnheim. Le roi a eu la bonté de témoigner qu'il le regrettoit beaucoup.





284. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 24 juin 1672.

Je suis présentement dans la chambre de ma tante : si vous pouviez la voir en l'état qu'elle est[1], vous ne douteriez pas que je ne partisse demain matin. Elle a reçu aujourd'hui le viatique pour la dernière fois ; mais comme son mal est d'être entièrement consumée, cette dernière goutte d'huile ne se trouve pas sitôt. Elle est debout, c'est-à-dire dans sa chaise, avec sa robe de chambre, sa cornette, une coiffe noire par-dessus et ses gants : nulle senteur, nulle malpropreté dans sa chambre ; mais son visage est plus changé que si elle étoit morte depuis huit jours ; les os lui percent la peau ; elle est entièrement étique et desséchée ; elle n'avale qu'avec des difficultés extrêmes, elle a perdu la parole. M. Vesou lui a signifié son arrêt ; elle ne prend plus de remèdes : la nature ne retient plus rien ; elle n'est quasi plus enflée, parce que l'hydropisie a causé le desséchement ; elle n'a plus de douleurs, parce qu'il n'y a plus rien à

1. En l'état où elle est. (Éd. de 1734.)

consumer; elle est assoupie, mais elle respire encore; et voilà à quoi elle tient : elle a eu des froids et des foiblesses qui nous ont fait croire qu'elle étoit passée; on a voulu une fois lui donner l'extrême-onction. Je ne quitte plus ce quartier, de peur d'accident.

Je vous assure que, quelque chose que je voie au delà, cette dernière scène me coûtera bien des larmes; c'est un spectacle difficile à soutenir quand on est tendre comme moi. Voilà, ma fille, où nous en sommes. Il y a trois semaines qu'elle nous donna à tous congé, parce qu'elle avoit encore un reste de cérémonie; mais présentement que le masque est ôté, elle nous a fait entendre, à l'abbé et à moi, en nous tendant la main, qu'elle recevoit une extrême consolation de nous avoir tous deux dans ces derniers moments : cela nous creva le cœur, et nous fit voir qu'on joue longtemps la comédie, et qu'à la mort on dit la vérité. Je ne vous dis plus, ma fille, le jour de mon départ :

> Comment pourrois-je vous le dire?
> Rien n'est plus incertain que l'heure de la mort[1].

Mais enfin, pourvu que vous vouliez bien ne nous point mander de ne pas partir, il est très-certain que nous partirons. Laissez-nous donc

1. Madrigal de Montreuil.

faire; vous savez comme je hais les remords : ce m'eût été un *dragon* perpétuel que de n'avoir pas rendu les derniers devoirs à ma pauvre tante. Je n'oublie rien de ce que je crois lui devoir dans cette triste occasion.

Je n'ai point vu madame de Longueville, on ne la voit point; elle est malade : il y a eu des personnes distinguées, mais je n'en ai pas été, et n'ai point de titre pour cela. Il ne paroît pas que la paix soit si proche que je vous l'avois mandé; mais il paroît un air d'intelligence partout, et une si grande promptitude à se soumettre[1], qu'il semble que le roi n'ait qu'à s'approcher d'une ville pour qu'elle se rende à lui. Sans l'excès de bravoure de M. de Longueville, qui lui a causé la mort et à beaucoup d'autres, tout auroit été à souhait; mais, en vérité, la Hollande entière ne vaut pas un tel prince. N'oubliez pas d'écrire à M. de La Rochefoucauld sur la mort de son chevalier et la blessure de M. de Marsillac; n'allez pas vous fourvoyer; voilà ce qui l'afflige : hélas! je mens; entre nous, ma fille, il n'a pas senti la perte du chevalier, et il est inconsolable de celui que tout le monde regrette. Il faut écrire aussi au maréchal Du Plessis. Tous nos pauvres amis sont encore en santé. Le petit La Troche[2] a passé

1. A se rendre. (Éd. de 1734.)
2. François-Martin de Savonnières avoit alors seize ans.

des premiers à la nage : on l'a distingué. Si je suis encore ici, dites-en un mot à sa mère, cela lui fera plaisir.

Ma pauvre tante me pria l'autre jour, par signes, de vous faire mille amitiés et de vous dire adieu : elle nous fit pleurer. Elle a été en peine de la pensée de votre maladie. Notre abbé vous en fait mille compliments[1] : il faut que vous lui disiez toujours quelque petite douceur pour lui soutenir l'extrême envie qu'il a de vous aller voir. Vous êtes présentement à Grignan; j'espère que j'y serai à mon tour aussi bien que les autres : hélas! je suis toute prête. J'admire mon malheur[2] : c'est assez que je désire quelque chose, pour y trouver de l'embarras. Je suis très-contente des soins et de l'amitié du Coadjuteur; je ne lui écrirai point, il m'en aimera mieux : je serai ravie de le voir et de causer avec lui.

Le marquis de Villeroi est renvoyé à Lyon; le roi n'a pas voulu qu'il soit demeuré. Jarzé étoit avec M. de Munster; il a eu permission de se faire assommer, et il y a bien réussi. Vous savez que Jarzé étoit aussi exilé[3].

1. Il ne vous a point écrit. (Éd. de 1734.)
2. Admirez mon malheur. (*Idem.*)
3. René Du Plessis de La Roche Pichemer, comte de Jarzé, qui se rendit célèbre dès les premières années de la régence d'Anne d'Autriche.



285. — DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ

A Chaseu[1], ce 26 juin 1672.

Ne diroit-on pas, comme vous en parlez, Madame, qu'il n'y a que les gens de guerre qui meurent? Cependant la vérité est que la guerre ne fait que hâter la mort de quelques-uns, qui auroient vécu davantage s'ils n'y étoient point allés. Pour moi, je me suis trouvé en plusieurs occasions assez périlleuses sans avoir seulement été blessé. Mon malheur a roulé sur d'autres choses; et, pour parler franchement, j'aime mieux avoir été moins heureux que d'être mort jeune. Il y a cent mille gens qui ont été tués à la première occasion où ils se sont trouvés, et cent mille autres à la seconde: *Cosi l'ha voluto il fato*[2]. Cependant je vous vois dans de grandes alarmes; mais il faut que je vous rassure, Madame, en vous apprenant qu'on fait quelquefois dix campagnes sans tirer une fois l'épée, et qu'on se trouve souvent dans des batailles sans voir l'ennemi: par exemple, quand on est à la seconde ligne, ou à l'arrière-garde, et que la

1. Paroisse de Loisy, près d'Autun.
2. Ainsi l'a voulu le destin.

première ligne a décidé du combat, comme il arriva à la bataille des Dunes, en 1658 [1]. Dans une guerre de campagne, les officiers de cavalerie courent plus de hasard que les autres. Dans une guerre de siéges, les officiers d'infanterie sont mille fois plus exposés : et sur cela, Madame, il faut que je vous dise ce que M. de Turenne m'a conté avoir ouï dire au feu prince d'Orange Guillaume : que les jeunes filles croyoient que les hommes étoient toujours en état ; et que les moines croyoient que les gens de guerre avoient toujours, à l'armée, l'épée à la main. L'intérêt que vous avez à cette campagne, vous fait faire des réflexions que vous n'aviez jamais faites. Si Monsieur votre fils n'étoit pas là, vous regarderiez cette action comme cent autres dont vous avez ouï parler sans être émue, et vous trouveriez seulement de la hardiesse au passage du Rhin, où vous trouvez aujourd'hui de la témérité. Croyez-moi, ma chère cousine, la plupart des choses ne sont grandes ou petites qu'autant que notre esprit les fait ainsi. Le passage du Rhin à la nage est une belle action, mais elle n'est pas si téméraire

1. La bataille des Dunes fut livrée le 14 juin, par M. de Turenne, contre l'armée d'Autriche, commandée par M. le Prince et don Juan d'Autriche. M. le Prince, voyant la foiblesse des Espagnols, s'étoit attendu à cet échec.

que vous pensez. Deux mille chevaux passent pour en aller attaquer quatre ou cinq cents. Les deux mille sont soutenus d'une grande armée où le roi est en personne, et les quatre ou cinq cents sont des troupes épouvantées par la manière brusque et vigoureuse dont on a commencé la campagne. Quand les Hollandois auroient eu plus de fermeté en cette rencontre, ils n'auroient tué qu'un peu plus de gens, et enfin ils auroient été accablés par le nombre. Si le prince d'Orange avoit été à l'autre bord du Rhin avec son armée, je ne pense pas que l'on eût essayé de passer à la nage devant lui, et c'est ce qui auroit été téméraire si on l'avoit hasardé[1]. Cependant c'est ce que fit Alexandre au passage du Granique. Il passa avec quarante mille hommes cette rivière à la nage, malgré cent mille qui s'y opposoient. Il est vrai que s'il eût été battu, on auroit dit que c'eût été un fou ; et ce ne fut que parce qu'il réussit, que l'on dit qu'il avoit fait la plus belle action du monde.

Je suis fort aise, ma belle cousine, que votre déchaînement contre la guerre n'ait d'autre rai-

1. La lettre du roi sur le passage du Rhin, dont on trouve un fragment ci-dessus, p. 434, paroît exprimer la même opinion que le comte de Bussy. Cependant, on attribue à cette lettre de Bussy, divulguée à la cour, la prolongation de l'exil dont il se plaint souvent dans sa correspondance.

son que la crainte de l'avenir, et que M. de Sévigné se soit tiré heureusement d'affaire. Il faut espérer qu'il sera toujours heureux. Ce n'est pas que le maréchal de La Ferté ne dise que la guerre dit : *Attends-moi, je t'aurai*. Mandez-moi si Monsieur votre fils étoit commandé de passer. Si mon fils vous plaît, Madame, il peut bien plaire à d'autres. Vous avez le goût bon.



286. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 27 juin 1672.

MA pauvre tante reçut hier l'extrême-onction ; vous ne vîtes jamais un spectacle plus triste : elle respire encore, voilà tout ce que je puis vous dire ; vous saurez le reste dans son temps. Mais enfin, il est impossible de n'être pas sensiblement touchée de voir finir si cruellement une personne qu'on a toujours aimée et fort honorée. Vous dites là-dessus tout ce qui peut se dire de plus honnête et de plus raisonnable ; j'en userai selon vos avis, et, après avoir décidé, je vous ferai part de la victoire, et partirai sans avoir les remords et les inquiétudes que je prévoyois ; tant il est impossible de ne se pas trom-

per dans tout ce que l'on pense : j'avois imaginé que je serois déchirée entre le déplaisir de quitter ma tante et les craintes de la guerre pour mon fils : Dieu a mis ordre à l'un, je rendrai tous mes derniers devoirs; et le bonheur du roi a pourvu à l'autre, puisque toute la Hollande se rend sans résistance, et que les députés sont à la cour, comme je vous l'avois mandé l'autre jour. Ainsi, ma fille, défaisons-nous de croire que nous puissions rien penser de juste sur l'avenir, et considérons seulement le malheur de madame de Longueville, puisque c'est une chose passée : voilà sur quoi nous pouvons parler. Enfin la guerre n'a été faite que pour tuer son pauvre enfant; le moment d'après, tout se tourne à la paix ; et enfin le roi n'est plus occupé qu'à recevoir les députés des villes qui se rendent. Il reviendra *comte de Hollande*. Cette victoire est admirable, et fait voir que rien ne peut résister aux forces et à la conduite de Sa Majesté : le plus sûr est de l'honorer et de le craindre, et de n'en parler qu'avec admiration.

J'ai vu enfin madame de Longueville; le hasard me plaça près de son lit : elle m'en fit approcher encore davantage, et me parla la première, car, pour moi, je ne sais point de paroles dans une telle occasion. Elle me dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne m'eût fait pitié, que rien

ne manquoit à son malheur; elle me parla de madame de La Fayette, de M. d'Hacqueville, comme de ceux qui la plaindroient le plus; elle me parla de mon fils, et de l'amitié que son fils avoit pour lui. Je ne vous dis point mes réponses : elles furent comme elles devoient être; et, de bonne foi, j'étois si touchée que je ne pouvois pas mal dire. La foule me chassa. Mais enfin, la circonstance de la paix est une sorte d'amertune qui me blesse jusqu'au cœur, quand je me mets à sa place; quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puisqu'elle conserve mon pauvre Sévigné et tous nos amis.

Vous êtes présentement à Grignan; vous me voulez effrayer de la pensée de ne me point promener, et de n'avoir ni poires ni pêches; mais, ma très-aimable, vous y serez peut-être; et quand je serai lasse de compter vos solives, ne pourrai-je point aller sur vos belles terrasses? et ne me voulez-vous point donner des figues et des muscats? Vous avez beau dire, je m'exposerai à la sécheresse du pays, espérant bien de n'en trouver que là. Je prévois seulement une brouillerie entre nous : c'est que vous voudrez que j'aime votre fils plus que votre fille, et je ne crois pas que cela puisse être; je me suis tellement engagée d'amitié avec cette petite, que je sens un véritable chagrin de ne la pouvoir mener.

M. de La Rochefoucauld est fort en peine de la blessure de M. de Marsillac; il craint que son malheur ne lui donne la gangrène. Je ne sais si vous devez écrire à madame de Longueville; je crois que oui.

On a fait une assez plaisante folie de la Hollande : c'est une comtesse âgée d'environ cent ans; elle est bien malade; elle a autour d'elle quatre médecins : ce sont les rois d'Angleterre, d'Espagne, de France et de Suède. Le roi d'Angleterre lui dit : « Montrez la langue : ah! la mauvaise langue! » Le roi de France tient le pouls et dit : « Il faut une grande saignée. » Je ne sais ce que disent les deux autres, car je suis abîmée dans la mort; mais enfin cela est assez juste et assez plaisant.

Je suis fort aise que vous ne soyez point grosse; vous serez bientôt remise de tous vos autres maux; je n'ai pas de foi à votre laideur. J'ai vu deux ou trois Provençaux : j'ai oublié leurs noms; mais enfin la Provence m'est devenue fort chère; elle m'a effacé la Bretagne et la Bourgogne : je les méprise.





287. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
À MADAME DE GRIGNAN.

À Paris, vendredi 1er juillet 1672.

Enfin, ma fille, notre chère tante a fini sa malheureuse vie : la pauvre femme nous a fait bien pleurer dans cette triste occasion ; et pour moi, qui suis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu. Elle mourut hier matin à quatre heures, sans que personne s'en aperçût ; on la trouva morte dans son lit : la veille, elle étoit extraordinairement mal, et, par inquiétude, elle voulut se lever ; elle étoit si foible, qu'elle ne pouvoit se tenir dans sa chaise, et s'affaissoit et couloit jusqu'à terre ; on la relevoit. Mademoiselle de La Trousse se flattoit, et trouvoit que c'étoit qu'elle avoit besoin de nourriture ; elle avoit des convulsions à la bouche : ma cousine disoit que c'étoit un embarras que le lait avoit fait dans sa bouche et dans ses dents : pour moi, je la trouvois très-mal. A onze heures, elle me fit signe de m'en aller : je lui baisai la main ; elle me donna sa bénédiction, et je partis. Ensuite elle prit son lait, par complaisance pour mademoiselle de La Trousse ; mais, en vérité, elle ne put rien avaler, et elle lui dit qu'elle n'en pou-

voit plus. On la recoucha; elle chassa tout le monde, et dit qu'elle s'en alloit dormir. A trois heures, elle eut besoin de quelque chose, et fit encore signe qu'on la laissât en repos. A quatre heures, on dit à mademoiselle de La Trousse que sa mère dormoit; ma cousine dit qu'il ne falloit pas l'éveiller pour prendre son lait. A cinq heures, elle dit qu'il falloit voir si elle dormoit. On approche de son lit, on la trouve morte : on crie, on ouvre les rideaux; sa fille se jette sur cette pauvre femme, elle la veut réchauffer, ressusciter : elle l'appelle, elle crie, elle se désespère; enfin on l'arrache, et on la met par force dans une autre chambre. On me vient avertir; je cours tout émue; je trouve cette pauvre tante toute froide, et couchée si à son aise, que je ne crois pas que depuis six mois elle ait eu un moment si doux que celui de sa mort; elle n'étoit quasi point changée, à force de l'avoir été auparavant. Je me mis à genoux, et vous pouvez penser si je pleurai abondamment en voyant ce triste spectacle. J'allai voir ensuite mademoiselle de La Trousse, dont la douleur fend les pierres : je les amenai toutes deux ici[1] : le soir, madame de La Trousse vint

1. Mademoiselle de La Trousse et mademoiselle de Méri, toutes deux filles de madame de La Trousse. Mais l'édition de 1732 porte : elle est venue coucher ici.

prendre ma cousine pour la mener chez elle et à la Trousse[1] dans trois jours, en attendant le retour de M. de La Trousse. Mademoiselle de Méri a couché ici : nous avons été ce matin au service; elle retourne ce soir chez elle, parce qu'elle le veut; et me voilà prête à partir. Ne m'écrivez donc plus, ma belle; pour moi, je vous écrirai encore, car, quelque diligence que je fasse, je ne puis quitter encore de quelques jours, mais je ne puis plus recevoir de vos lettres ici.

Vous ne m'avez point écrit le dernier ordinaire; vous deviez m'en avertir pour m'y préparer : je ne vous puis dire quel chagrin cet oubli m'a donné, ni de quelle longueur m'a paru cette semaine : c'est la première fois que cela vous est arrivé; j'aime encore mieux en avoir été plus touchée par n'y être pas accoutumée : j'espère de vos nouvelles dimanche. Adieu donc, ma chère enfant.

On m'a promis une relation, je l'attends : il me semble que le roi continue ses conquêtes. Vous ne m'avez pas dit un mot sur la mort de M. de Longueville, ni sur tout le soin que j'ai eu de vous instruire, ni sur toutes mes lettres; je parle à une sourde ou à une muette; je vois bien qu'il faut que j'aille à Grignan : vos soins

1. Près Lizy-sur-Ourq.

sont usés, on voit la corde. Adieu donc, jusqu'au revoir. Notre abbé vous fait mille amitiés ; il est adorable du bon courage qu'il a de vouloir venir en Provence.



288. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche 3 juillet 1672.

Je m'en vais à Livry mener ma petite-enfant ; ne vous mettez nullement en peine d'elle ; j'en ai des soins extrêmes, et je l'aime assurément beaucoup plus que vous ne l'aimez. J'irai demain dire adieu à M. d'Andilly, et reviendrai mardi pour achever quelques bagatelles, et partir ce qui s'appelle incessamment. Je laisse cette lettre à ma belle Troche, qui se charge de vous mander toutes les nouvelles ; elle s'en acquittera mieux que moi : l'intérêt qu'elle a dans l'armée la rend mieux instruite qu'une autre, et principalement qu'une autre qui, depuis quatre jours, n'a vu que des larmes, du deuil, des services, des enterrements, et la mort enfin. Je vous avoue que j'ai été fort accablée de chagrin, quand mon laquais est venu me dire qu'il n'y avoit point de lettres pour moi à la poste : voici la deuxième fois que je n'ai pas un mot

de vous; je crois que ce pourroit être la faute de la poste, ou de votre voyage; mais cela ne laisse pas de déplaire beaucoup : comme je ne suis point accoutumée à la peine que je souffre dans cette occasion, je la soutiens d'assez mauvaise grâce. Vous avez été si malade, qu'il me semble toujours qu'il vous arrivera quelque malheur; et vous en avez été si entourée depuis que vous n'êtes plus avec moi, que j'ai raison de les craindre tous, puisque vous n'en craignez pas un. Adieu, ma très-chère; je vous en dirois davantage si j'avois reçu de vos nouvelles.



289. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, dimanche au soir 3 juillet 1672.

Ah, ma fille! j'ai bien des excuses à vous faire de la lettre que je vous ai écrite ce matin en partant pour venir ici. Je n'avois point reçu votre lettre; mon ami de la poste m'avoit mandé que je n'en avois point : j'étois au désespoir. J'ai laissé le soin à madame de La Troche de vous mander toutes les nouvelles, et je suis partie là-dessus. Il est dix heures du soir; et M. de Coulanges, que j'aime comme ma vie, et qui est le plus joli homme du monde, m'envoie

votre lettre, qui étoit dans son paquet; et pour me donner cette joie, il ne craint point de faire partir son laquais au clair de la lune : il est vrai, mon enfant, qu'il ne s'est point trompé dans l'opinion de m'avoir fait un grand plaisir. Je suis fâchée que vous ayez perdu un de mes paquets; comme ils sont pleins de nouvelles, cela vous dérange, et vous ôte du train de ce qui se passe.

Vous devez avoir reçu des relations fort exactes; elles vous auront fait voir que le Rhin[1] étoit mal défendu; le grand miracle c'est de l'avoir passé à la nage. M. le Prince et ses Argonautes étoient dans un bateau : les premières troupes qu'ils rencontrèrent au delà demandoient quartier[2]; quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui sans doute ne l'entendit pas[3], s'approche de leurs retranchements, et, poussé d'une bouillante ardeur[4], arrive à la barrière, où il tue le premier qui se trouve sous sa main : en même temps, on le perce de cinq ou six coups[5]. M. le Duc le suit,

1. L'Issel. (Éd. de 1726.)
2. L'escadron qu'ils attaquèrent demandoit quartier. (*Idem.*)
3. Ne l'entendoit pas. (*Idem.*)
4. Monta son cheval, qu'il avoit traîné après lui, et voulu être le premier, ouvre la barricade derrière laquelle ils étoient retranchés, et tue. (*Idem.*)
5. Voyez ci-dessus, p. 433 et 442.

M. le Prince suit son fils, et tous les autres suivent M. le Prince : voilà où se fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, très-bien évitée, si l'on avoit su l'envie que ces gens-là avoient de se rendre; mais tout est marqué dans l'ordre de la Providence.

M. le comte de Guiche a fait une action dont le succès le couvre de gloire, car si elle eût tourné autrement, il eût été criminel. Il se charge de reconnoître[1] si la rivière est guéable; il dit qu'oui : elle ne l'est pas. Des escadrons entiers passent à la nage sans se déranger : il est vrai qu'il passe le premier. Cela ne s'est jamais hasardé, cela réussit; il enveloppe des escadrons, et les force à se rendre : vous voyez bien que son bonheur et sa valeur ne se sont point séparés; mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela.

Le chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval; il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache; ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard : voilà qui est d'un sang-froid qui me fait souvenir d'Oronte, prince des Massagètes.

1. On l'envoie reconnoître. (Édit. de 1726.)

Au reste, il n'est rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confesse avant que de partir. Comme il ne se vantoit jamais de rien, il n'en avoit pas même fait sa cour à madame sa mère; mais ce fut une confession conduite par nos amis (de Port-Royal), et dont l'absolution fut différée plus de deux mois : cela s'est trouvé si vrai, que madame de Longueville n'en peut pas douter : vous pouvez penser quelle consolation. Il faisoit une infinité de libéralités et de charités que personne ne savoit, et qu'il ne faisoit qu'à condition qu'on n'en parlât point : jamais un homme n'a eu tant de solides vertus; il ne lui manquoit que des vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur; mais, du reste, jamais on n'a été si près[1] de la perfection : *pago lui*, *pago il mondo*. Il étoit au-dessus des louanges; pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit assez. Je vois souvent des gens qui sont encore fort éloignés de se consoler de cette perte; mais, pour tout le gros du monde, ma pauvre enfant, cela est passé; cette triste nouvelle n'a assommé que trois ou quatre jours; la mort de MADAME dura bien plus longtemps.

Les intérêts particuliers de chacun pour ce qui se passe à l'armée, empêchent la grande ap-

1. Jamais on n'est approché si près. (Édit. de 1726.)

plication pour les malheurs d'autrui. Depuis ce premier combat, il n'a été question que de villes rendues et de députés qui viennent demander la grâce d'être reçus au nombre des sujets nouvellement conquis de Sa Majesté.

N'oubliez pas d'écrire un petit mot à La Troche, sur ce que son fils s'est distingué et a passé à la nage ; on l'a loué devant le roi, comme un des plus hardis. Il n'y a nulle apparence qu'on se défende contre une armée si victorieuse. Les François sont jolis assurément : il faut que tout leur cède pour les actions d'éclat et de témérité ; enfin, il n'y a plus de rivière présentement qui serve de défense contre leur excessive valeur.

Au reste, voici bien des nouvelles ; j'avois amené ici ma petite-enfant pour y passer l'été ; j'ai trouvé qu'il y fait sec, il n'y a point d'eau ; la nourrice craint de s'y ennuyer : que fais-je à votre avis ? Je la ramènerai après-demain chez moi tout paisiblement ; elle sera avec la mère Jeanne, qui fera leur petit ménage. Madame de Sanzei sera à Paris ; elle ira la voir : j'en saurai des nouvelles très-souvent. Voilà qui est fait, je change d'avis ; ma maison est jolie, et ma petite ne manquera de rien : il ne faut pas croire que Livry soit charmant pour une nourrice comme pour moi. Adieu, ma divine en-

fant ; pardonnez le chagrin que j'avois d'avoir été si longtemps[1] sans recevoir de vos lettres[2] ; elles me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en avoir point[3].



290. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ
A MADAME LA COMTESSE DE BUSSY.

A Paris, ce 7 juillet 1672.

J'AVOIS résolu, je ne sais pourquoi, de pousser mon impertinence jusqu'au bout, et, puisque j'avois manqué une fois à vous faire réponse, je croyois bien n'en pas demeurer là, et continuer tant que vous me feriez l'honneur de m'écrire[4]. Mais, malgré cette belle résolution, je me sens forcée de le faire. Votre lettre me désarme ; je ne sais plus où trouver de la brutalité ; je

1. Deux ordinaires. (Éd. de 1726.)

2. Je n'en attends plus qu'une. C'est bien assez pour moi. Je vous embrasse très-tendrement ; vos lettres me. (*Idem.*)

3. Dans l'édition de 1734, la fin de cette lettre est ainsi qu'il suit : « Adieu, ma très-aimable enfant, je vous embrasse très-tendrement. Vos lettres me sont toujours si agréables, qu'il n'y a que vous qui puissiez me consoler de n'en avoir plus. »

4. Voyez la lettre du 24 avril précédent, t. II, p. 349

n'eusse jamais cru voir en moi une telle foiblesse. J'ai trouvé très-plaisant tout ce que vous m'avez mandé, et j'ai plutôt manqué de vous faire réponse par la crainte de ne rien dire qui vaille, que par l'envie de vous faire un affront, comme j'ai déjà fait. Est-ce ainsi que vous écrivez, Madame la Comtesse? Il y a du Rouville et du Rabutin dans votre style, la province ne l'a point gâté; et bien loin de vous apostropher dans la lettre de mon cousin, je lui écrirai dans celle-ci, si je m'en avise. Voilà un changement qui vous doit surprendre. Vous me donnez une nouvelle envie d'avoir soin de mon petit rejeton, et je la passerois sans doute, cette envie, si je ne m'en allois point en Provence; mais je m'en vais voir cette pauvre Grignan Je ne sais si je passerai en Bourgogne : quoi qu'il en soit, si je ne vous en donne avis, c'est que je passerai trop loin de vous, et que je ne veux point m'arrêter. Voilà un assez long temps que j'abandonnerai notre écolier. Je ne me dédis point de tout le bien que j'ai dit de lui; son esprit paroît doux et aimable.

J'ai perdu, depuis huit jours, ma pauvre tante de La Trousse, après une maladie de sept mois. Cette longue souffrance, et cette mort ensuite, m'a bien fait répandre des larmes : je l'aimois et honorois parfaitement. Je ne lui ferai donc point vos compliments, mais bien à mon oncle

l'abbé, qui vous honore toujours, et qui vous est trop obligé de votre souvenir.



291. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8 juillet 1672.

ENFIN, ma fille, vous êtes à Grignan, et vous m'attendez sur votre lit : pour moi, je suis dans l'agitation du départ, et si je voulois être tout le jour à rêver, je ne vous verrois pas si tôt; mais je pars, et si je vous écris encore lundi, c'est le bout du monde. Soyez bien paresseuse avant que j'arrive, afin de n'avoir plus aucune paresse dans le corps quand j'arriverai. Il est vrai que nos humeurs sont un peu opposées; mais il y a bien d'autres choses sur quoi nous sommes d'accord; et puis, comme vous dites, nos cœurs nous répondent quasi de notre degré de parenté.

J'ai été à Saint-Maur faire mes adieux, sans les faire pourtant; car, sans vanité, la délicatesse de madame de La Fayette ne peut souffrir sans émotion le départ[1] d'une amie comme moi[2] : je vous dis ce qu'elle dit. J'y fus avec

1. Souffrir tranquillement le départ. (Éd. de 1734.)
2. La perte d'une amie comme moi. (Éd. de 17[illegible].)

M. de La Rochefoucauld, qui me montra la lettre que vous lui écrivez, qui est très-bien faite; il ne trouve personne qui écrive mieux que vous; il a raison. Nous causâmes fort en chemin. Nous trouvâmes là madame Du Plessis, deux demoiselles de La Rochefoucauld, et Gourville, qui, avec un coup de baguette, nous fit sortir de terre un souper admirable. Madame de La Fayette me retint à coucher. Le lendemain, La Troche et l'abbé Arnauld me vinrent quérir; et me voilà faisant mes paquets. J'ai dit adieu à M. d'Andilly; je m'en vais courir encore pour mille affaires : il y a bien longtemps que je n'ai eu le cœur si content.

Mon fils m'a écrit, et me parle comme un homme qui croit avoir fini sa campagne, et attrapé M. de Grignan[1]; il dit que tout est soumis au roi, que Grotius est revenu[2] pour achever de conclure la paix, et que la seule chose qui soit impossible à Sa Majesté, c'est de trouver des ennemis qui lui résistent. Il ajoute que si les armées se retirent d'aussi bonne heure qu'on le croit[3], il viendra nous trouver à Grignan. Il

1. En ne se faisant pas tuer; car alors madame de Grignan seule auroit été héritière de sa mère.

2. Est arrivé. (Éd. de 1726.)

3. L'édition de 1726 porte simplement : que si M. de Sévigné revient d'aussi bonne heure qu'on le croit. (*Idem*, et édition de 1734.)

me parle fort de vous; quand vous lui écrirez, priez-le bien[1] de faire cette jolie équipée. Il a vu le chevalier de Grignan, qui se porte bien et qui lui a dit qu'il ne m'écrivoit pas souvent; mais il ne s'est pas vanté de n'avoir seulement pas fait de réponse[2] à un billet que je lui avois écrit; c'est *le petit glorieux;* on lui pardonne, pourvu qu'il ne soit pas tué.

Il y a un nombre infini de pleureuses de la mort de M. de Longueville : cela décrédite un peu le métier[3]; elles vouloient toutes avoir des conversations avec M. de La Rochefoucauld; mais lui, qui craint d'être ridicule plus que toutes les choses du monde, il les a fort bien envoyées se consoler ailleurs.

La Marans est abîmée. Il y a dix mois qu'elle n'a vu sa sœur[4], elles sont mal ensemble : elle y fut, il y a trois jours, toute masquée; et sans aucun préambule, ni se démasquer, quoique sa sœur la reconnût d'abord, elle lui dit en pleurant : « Ma sœur, je viens ici pour vous prier de me dire comment vous étiez quand votre amant mourut : pleurâtes-vous long-

1. Parlez-lui bien. (Éd. de 1726.)
2. Qu'il ne m'a seulement pas fait de réponse. (Éd. de 1734.)
3. Qui rend ridicule le métier. (Éd. de 1726 et de 1734.)
4. Mademoiselle de Montalais.

temps? ne dormiez-vous point? aviez-vous quelque chose qui vous pesoit sur le cœur? Mon Dieu, comment faisiez-vous? cela est bien cruel! parliez-vous à quelqu'un? étiez-vous en état de lire? sortiez-vous? Mon Dieu, que cela est triste! que fait-on à cela? Enfin, ma fille, vous l'entendez d'ici. Sa sœur lui dit ce qu'elle voulut, et courut conter cette scène à M. de La Rochefoucauld, qui en riroit, s'il pouvoit rire. Pour nous, il est vrai que nous avons trouvé cette folie digne d'elle, et pareille à la belle équipée qu'elle fit quand elle alla trouver le bon homme d'Andilly, le croyant le druide Adamas, à qui toutes les bergères du Lignon alloient conter leurs histoires et leurs infortunes, et en recevoient une grande consolation. J'ai cru que ce récit vous divertiroit aussi bien que nous.

Dampierre est très-affligée; mais elle cède à Théobon, qui pour la mort de son frère[1] s'est enfermée à nos Sœurs de Sainte-Marie. La Castelnau est consolée : on lui a dit que M. de Longueville disoit à Ninon : « Mademoiselle, délivrez-moi donc de cette grosse marquise de Castelnau; » la-dessus elle danse. Pour la marquise d'Uxelles, elle est affligée comme une honnête et véritable amie. Le petit enfant de M. de Longueville est

1. Le comte de Rochefort Théobon, tué au passage du Rhin.

ce même petit apôtre dont vous avez tant ouï parler; c'est une des belles histoires de nos jours[1]. Je crois que vous n'oublierez pas d'écrire à ma cousine de La Trousse, dont la douleur et le mérite, à l'égard des soins qu'elle a eus de sa mère, sont au-dessus de toute louange.

Je vous prie, quoi qu'on dise, de faire faire de l'huile de scorpion, afin que nous trouvions en même temps les maux et les médecins. Pour vos cousins, j'en parlois l'autre jour; un Provençal m'assura que ce n'étoient pas les plus importuns que vous eussiez à Grignan, et qu'il y en avoit d'une autre espèce, qui, sans vous blesser en trahison, vous faisoient bien plus de mal. Je comprends assez que vous avez présentement un peu l'air de madame *de Sotenville*[2]; mais bientôt vous aurez à recevoir une compagnie qui vous fera mettre en œuvre le colombier et la garenne, et même la basse-cour. Ah! c'est bien pour dire des fadaises que je dis tout cela; car si vous en mettez un pigeon davantage, nous ne le souffrirons pas: c'est le moyen de

1. C'étoit un enfant que M. de Longueville avoit eu de la maréchale de La Ferté. Il lui laissa 500 000 livres. Quelques années après, lorsque Louis XIV pensa à reconnoître ses enfants naturels, on commença par faire reconnoître le bâtard de M. de Longueville, qui étoit dans le même cas que les enfants de madame de Montespan.

2. Personnage du *George-Dandin*, de Molière.

faire mourir notre abbé que de le tenter de mangeaille : votre ordinaire n'est que trop bon. La Mousse [1] a été un peu ébranlé de la crainte des puces, des punaises, des scorpions, des chemins et du bruit qu'il trouvera peut-être : tout cela lui faisoit un monstre [2], dont je me suis bien moquée ; et puis de dire : *Quelle figure, hélas ! je ne suis rien ; il y aura tant de monde !* Nous appelons cela des humilités glorieuses.

D'Hacqueville reviendra bientôt ; mais il ne me trouvera plus. J'ai fait faire vos compliments à madame de Termes ; et pourquoi non ? M. de Vivonne est fort mal de sa blessure, M. de Marsillac pas trop bien de la sienne, et M. le Prince est quasi guéri. Je ne sais point de nouvelles particulières. On espère toujours la paix [3] et la conquête entière de la Hollande. Nimègue fait mine de se défendre, mais on s'en moque. Je vous envoie un joli madrigal et la Gazette de Hollande ; j'y trouve l'article des deux sœurs [4] et celui d'Amsterdam fort plaisants. Adieu, ma très-chère enfant ; pensez-vous que je vous aime ?

1. Il devoit faire le voyage de Grignan avec madame de Sévigné.

2. Tout cela étoit un monstre. (Éd. de 1734.)

3. On assure toujours la paix. (Éd. de 1726.)

4. Mesdames Colonne et Mazarin. Voyez la lettre du 20 juin 1672, t. II, p. 440.



292. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 11 juillet 1672.

Ne parlons plus de mon voyage, ma fille; il y a si longtemps que nous ne disons autre chose, qu'enfin cela fatigue; les longues espérances usent la joie, comme les longues maladies usent la douleur : vous aurez dépensé tout le plaisir de me voir en m'attendant; quand j'arriverai, vous serez tout accoutumée à moi. J'ai été obligée de rendre les derniers devoirs à ma tante; il a fallu encore quelques jours au delà : enfin, voilà qui est fait, je pars mercredi, et vais coucher à Essonne ou à Melun : je vais par la Bourgogne; je ne m'arrêterai point à Dijon : je ne pourrai refuser quelques jours en passant à quelque vieille tante[1], que je n'aime guère. Je vous écrirai d'où je pourrai, je ne puis marquer aucun jour. Le temps est divin, il a plu comme pour le roi; notre abbé est gai et content; La Mousse est un peu effrayé de la longueur du voyage, mais je lui donnerai du courage ; pour

1. Françoise de Rabutin, veuve d'Antoine de Toulongeon.

moi, je suis ravie ; et si vous en doutez, mandez-le-moi à Lyon, afin que je m'en retourne sur mes pas.

Voilà, ma fille, tout ce que j'avois à vous dire là-dessus[1]. Votre lettre du 3 est un peu sèche, mais je ne m'en soucie guère ; vous me dites que je vous demande pourquoi vous avez ôté La Porte ? Si je l'ai fait, j'ai tort, car je le savois fort bien ; mais j'ai cru avoir demandé pourquoi vous ne m'en aviez pas avertie, car je fus tout étonnée de le voir ; je suis fort aise que vous ne l'ayez plus, vous savez ce que je vous en avois mandé. Mais je veux vous louer de n'être point grosse[2], et vous conjurer de ne le point devenir ; si ce malheur vous arrivoit dans l'état où vous êtes de votre maladie, vous seriez maigre et laide pour toujours : donnez-moi le plaisir de vous retrouver aussi bien que je vous ai donnée, et de pouvoir un peu trotter avec vous, où la fantaisie nous prendra d'aller[3], M. de Grignan vous doit donner, et à moi aussi, cette marque de reconnoissance. Ne croyez donc pas que vos belles actions ne soient pas remarquées ;

1. Voilà tout ce que je vous manderai pour aujourd'hui. (Éd. de 1734.)

2. Je suis fort aise que vous ne soyez pas grosse. (*Idem.*)

3. Afin que vous puissiez trotter partout avec moi. (*Idem.*)

les beaux procédés méritent toujours des louanges ; continuez, voilà tout.

Vous me parlez de votre dauphin : je vous plains de l'aimer si tendrement, vous aurez beaucoup de douleurs et de chagrins à essuyer. Je n'aime que trop la petite Grignan : je l'ai donc ôtée de Livry, contre toutes mes résolutions : elle est cent fois mieux ici. Elle a commencé à me faire trouver que j'avois bien fait ; elle a eu depuis son retour une très-jolie petite vérole volante, dont elle n'a point du tout été malade : ce que le petit Pecquet[1] a traité en deux visites auroit fait un grand embarras, si elle avoit été à Livry. Vous me demanderez si je l'ai toujours vue, je vous dirai qu'oui, je ne l'ai point abandonnée ; je suis pour le mauvais air, comme vous êtes pour les précipices ; il y a des gens avec qui je ne le crains pas. Enfin, je la laisse en parfaite santé au milieu de toutes sortes de secours. Madame Du Puy-du-Fou et Pecquet la sèvreront à la fin d'août ; et comme la nourrice est une femme attachée à son mari, à ses enfants, à ses vendanges et à tout son ménage, madame Du Puy-du-Fou m'a promis de me donner une femme pour avoir soin de ma petite, quand la nourrice ne sera plus auprès d'elle. Cette femme sera ai-

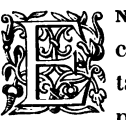
1. Médecin de Fouquet.

dée de Marie, que la petite aime et connoît fort, et la bonne mère Jeanne fera toujours leur petit ménage; M. de Coulanges et madame de Sanzei en auront un soin extrême, en sorte que nous en aurons l'esprit en repos. J'ai été fort approuvée de l'avoir ramenée ici; Livry n'est pas trop bon sans moi pour ces sortes de gens-là. Voilà qui est donc réglé. Adieu, ma très-aimable. M. de Grignan veut-il bien que je lui rende une visite dans son beau château?



293. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Auxerre, samedi 16 juillet 1672.

NFIN, ma fille, nous voilà. Je suis encore bien loin de vous, et je sens pourtant déjà le plaisir d'en être plus près.

Je partis mercredi de Paris, avec le chagrin de n'avoir pas reçu de vos lettres le mardi; l'espérance de vous trouver au bout d'une si longue carrière me console. Tout le monde nous assuroit agréablement que je voulois faire mourir notre cher abbé, de l'exposer dans un voyage de Provence, au milieu de l'été; il a eu le courage de se moquer de tous ces discours,

et Dieu l'en a récompensé par un temps à souhait. Il n'y a point de poussière, il fait frais, et les jours sont d'une longueur infinie : voilà tout ce qu'on peut souhaiter. Notre Mousse prend courage ; nous voyageons un peu gravement ; M. de Coulanges nous eût été bon pour nous réjouir. Nous n'avons point trouvé de lecture qui fût digne de nous que Virgile, non pas *travesti*, mais dans toute la majesté du latin et de l'italien. Pour avoir de la joie, il faut être avec des gens réjouis, vous savez que je suis comme on veut, mais je n'invente rien.

Je suis un peu triste de ne plus savoir ce qui se passe en Hollande ; quand je suis partie, on étoit entre la paix et la guerre ; c'étoit le pas le plus important où la France se soit trouvée depuis très-longtemps ; les intérêts particuliers s'y rencontrent avec ceux de l'État. Adieu donc, ma chère enfant ; j'espère que je trouverai de vos nouvelles à Lyon. Vous êtes très-obligée à notre cher abbé et à La Mousse, à moi point du tout.





294. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Montjeu, ce 22 juillet 1672.

Vous dites toujours des merveilles, Monsieur le Comte; tous vos raisonnements sont justes; et il est fort vrai que souvent à la guerre l'événement fait un héros, ou un étourdi. Si le comte de Guiche avoit été battu en passant le Rhin, il auroit eu le plus grand tort du monde, puisqu'on lui avoit commandé de savoir seulement si la rivière étoit guéable; qu'il avoit mandé qu'oui, quoiqu'elle ne le fût pas; et c'est parce que ce passage a bien réussi, qu'il est couronné de gloire. Le conte du prince d'Orange m'a réjoui. Je crois, ma foi, qu'il disoit vrai, et que la plupart des filles se flattent. Pour les moines, je ne pensois pas tout à fait comme eux; mais il ne s'en falloit guère. Vous m'avez fait plaisir de me désabuser.

Je commence un peu à respirer. Le roi ne fait plus que voyager, et prendre la Hollande en chemin faisant. Je n'avois jamais tant pris d'intérêt à la guerre, je l'avoue; mais la raison n'en est pas difficile à trouver. Mon fils n'étoit pas commandé pour cette occasion. Il est gui-

don des gendarmes de Monseigneur le Dauphin, sous M. de La Trousse : je l'aime mieux là que volontaire. J'ai été chez M. Bailly pour votre procès ; je ne l'ai pas trouvé, mais je lui ai écrit un billet fort *amiable*. Pour M. le président Briçonnet, je ne lui saurois pardonner les fautes que j'ai faites depuis trois ou quatre ans à son égard ; il a été malade, je l'ai abandonné, c'est un abîme, je suis toute pleine de torts ; je me trouve encore le bienfait après tout cela de ne lui pas souhaiter la mort. N'en parlons plus.

J'ai vu un petit mot d'italien dans votre lettre, il me sembloit que c'étoit d'un homme qui l'apprenoit, et plût à Dieu ! Vous savez que j'ai toujours trouvé que cela manquoit à vos perfections. Apprenez-le, mon cousin, je vous en prie, vous y trouverez du plaisir. Puisque vous trouvez que j'ai le goût bon, fiez-vous-en à moi. Si vous n'aviez pas été à Dijon occupé à voir perdre le procès du pauvre comte de Limoges, vous auriez été en ce pays quand j'y ai passé ; et, suivant l'avis que je vous aurois donné, vous auriez su de mes nouvelles chez mon cousin de Toulongeon : mais mon malheur a dérangé tout ce qui nous pouvoit faire trouver à ce rendez-vous, qui s'est trouvé comme une petite maison de Polémon. Madame de Toulongeon, ma tante, y vint lundi me voir, et M. Jeannin m'a priée si instamment

de venir ici, que je n'ai pu lui refuser. Il me fait regagner le jour que je lui donne par un relais qui me mènera demain coucher à Châlons, comme je l'avois résolu. J'ai trouvé cette maison embellie de la moitié, depuis seize ans que j'y étois venue; mais je ne suis pas de même, et le temps, qui a donné de grandes beautés à ses jardins, m'a ôté un air de jeunesse que je ne pense pas que je recouvre jamais. Vous m'en eussiez rendu plus que personne par la joie que j'aurois eue de vous voir, et par les épanouissements de rate, à quoi nous sommes fort sujets quand nous sommes ensemble. Mais enfin, Dieu ne l'a pas voulu, ni le grand Jupiter, qui s'est contenté de me mettre sur sa montagne[1], sans vouloir me faire voir ma famille entière. Je trouve madame de Toulongeon, ma cousine, fort jolie et fort aimable. Je ne la croyois pas si bien faite, ni qu'elle entendît si bien les choses. Elle m'a dit mille biens de vos filles, je n'ai pas eu de peine à le croire. Adieu, mon cher cousin; je m'en vais en Provence voir cette pauvre Grignan. Voilà ce qui s'appelle aimer. Je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez.

1. Madame de Sévigné écrit de Montjeu, *Mons Jovis*, nom antique d'une montagne située à une lieue d'Autun.



•295. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Lyon, mercredi 27 juillet 1672.

Si cette date ne vous plaît pas, ma fille, je ne sais plus que vous faire. Je reçus hier deux de vos lettres, par madame de Rochebonne[1], dont la ressemblance me surprit au delà de tout ce que j'ai jamais vu; enfin c'est M. de Grignan qui compose une très-aimable femme. Elle vous adore; je ne vous dirai point combien je l'aime, ni combien je comprends que vous devez l'aimer. Pour M. son beau-frère[2], c'est un homme qui emporte le cœur; une facilité, une liberté dans l'esprit qui me convient et qui me charme. Je suis logée chez lui. M. l'intendant[3], madame sa femme et madame de Coulanges vinrent me prendre au sortir du bateau, lundi; je soupai chez eux, j'y dînai hier; on me promène, on me montre; je reçois mille civilités, j'en suis honteuse; je ne sais ce qu'on

1. Thérèse Adhémar de Monteil, sœur de M. de Grignan.
2. M. son oncle. (Éd. de 1734.)
3. M. Du Gué-Bagnols, père de madame de Coulanges.

a à me tant estimer. Je voulois partir demain; madame de Coulanges a voulu encore un jour, et met à ce prix son voyage de Grignan : j'ai cru vous faire plaisir de conclure ce marché. Je ne partirai donc que vendredi matin; nous irons coucher à Valence. J'ai de bons patrons; surtout j'ai prié qu'on ne me donnât pas les vôtres, qui sont de francs coquins : on me recommande comme une princesse. Je serai samedi à une heure après midi à Robinet[1], à ce que dit M. le Chamarier : si vous m'y laissez, j'y demeurerai.

Je ne vous parlerai point du tout de ma joie, notre cher abbé se porte bien; c'est à lui que vous devez adresser tous vos compliments. La Mousse est encore en vie. Nous vous souhaitons, et le cœur me bat quand j'y pense. Mon équipage est venu jusqu'ici sans aucun malheur, ni aucune incommodité. Hier au soir, il se noya un de mes chevaux à l'abreuvoir[2], de sorte que je n'en ai plus que cinq; je vous ferai honte, mais ce n'est pas ma faute. On me fait des compliments sur cette perte; je la soutiens en grande âme. Je n'aurai point mon carrosse

1. On m'assure que je serai samedi à Robinet. (Éd. de 1734.) — Robinet étoit situé à cinq lieues plus loin que Grignan.

2. Hier au soir, on mena abreuver mes chevaux; il s'en noya un. (Éd. de 1734.)

à ce *Robinet*. Nous sommes cinq, comptez là-dessus : notre abbé, La Mousse, deux femmes de chambre, et moi. J'ai fait la paix avec M. de Rochebonne; j'ai reçu madame de Senneterre[1]; j'ai été à Pierre-Encise voir F....(Fouquet), prisonnier; je vais aujourd'hui voir le cabinet de M.... et ses antiquailles. Madame de Coulanges me veut persuader de passer l'été ici, et qu'il est ridicule d'aller plus loin, et que je vous envoie seulement un compliment : je voudrois que vous lui entendissiez dire ces folies. Elle nous viendra voir, et nous réjouira. Bagnols s'en va à Paris; vous vous passerez très-bien de sa femme : je ne laisse pas de faire valoir vos honnêtetés, et je redouble les miennes, quand je vois qu'elle n'a nul dessein de venir à Grignan. Adieu, ma très-chère fille : la vôtre se porte bien, elle est à Paris au milieu de tous les secours, et plus visitée que moi; j'ai eu le bon esprit de la laisser là; je l'aime, cette petite. Voilà madame de Rochebonne; je la baise, et je crois baiser son frère (M. de Grignan); c'est ce qui fait que je ne lui ferai aucune autre amitié. Ah! quelle joie d'aller à vous, ma belle Comtesse!

1. Anne de Longueval, veuve de M. de Senneterre, parente de Bussy-Rabutin.



296. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 1er août 1672.

J'ai reçu vos deux lettres, ma belle; je vous rends mille grâces d'avoir songé à moi dans le lieu où vous êtes. Il fait un chaud mortel; je n'ai d'espérance qu'en sa violence. Je meurs d'envie d'aller à Grignan; ce mois-ci passé, il n'y faudra pas songer: ainsi je vous irai voir assurément, s'il est possible que je puisse arriver en vie; au retour, vous croyez bien que je ne serai pas dans cet embarras. Le marquis de Villeroi passe sa vie à regretter le malheur qui l'a empêché de vous voir. Les violons sont tous les soirs en Bellecour[1]; je m'y trouve peu, par la raison que je quitte peu ma mère: dans l'espérance d'aller à Grignan, je fais mon devoir à merveille; cela m'adoucit l'esprit. Mais quel changement! vous souvient-il de la figure que madame de Solus faisoit dans le temps que vous étiez ici? Elle a fait imprudemment ses délices de madame Carle: celle-ci avoit, dit-on, ses desseins; pour

1. Quartier aristocratique de Lyon, les autres quartiers étant plus spécialement habités par les négociants.

moi, je n'en crois rien; cependant c'est le bruit de Lyon; en un mot, c'est de madame Carle que M. le marquis paroît amoureux. Madame Solus se désespère; mais elle aime mieux voir M. le marquis infidèle que de ne le point voir: cela fait croire qu'elle ne prendra jamais le parti de se jeter dans un couvent. Cette histoire vous paroît-elle avoir la grâce de la nouveauté? Continuez à m'écrire, ma très-belle, vos lettres me touchent le cœur. Madame de Rochebonne est toujours dans le dessein de vous aller voir. Je ne savois point que madame de Grignan eût été malade; si c'est une maladie sans suite, sa beauté n'en souffrira pas longtemps. Vous savez l'intérêt que je prends à tout ce qui pourroit, cet hiver, vous empêcher l'une et l'autre de revenir de bonne heure.

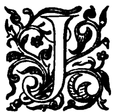
Adieu, ma très-chère amie; j'oubliois de vous dire que le marquis de Villeroi se propose d'aller à Grignan avec votre ami le comte de Rochebonne. Je vous suis très-obligée de vouloir bien de moi : il y a peu de choses que je souhaite davantage que de me rendre au plus vite dans votre château; mon impatience, quoique violente, dure toujours : cela me fait craindre pour le chaud; il doit être insupportable, puisque je ne m'y expose pas. La rapidité du Rhône convient à l'envie que j'ai de vous embrasser: ainsi, Madame, je ne désespère point

du tout de vous aller conter les plaisirs de Bellecour. Vous me promettez de ne me point dire: *Allez, allez, vous êtes une laide;* cela me suffit. J'ai peur que vous ne traitiez mal notre gouverneur[1]; vos manières m'ont toujours paru différentes de celles de madame de Solus. Vous savez bien que l'on dit à Paris que Vardes et lui se sont rencontrés; devinez où?



297. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, 11 septembre 1672.



Je suis ravie de pouvoir croire que vous m'avez un peu regrettée; ce qui me persuade que je le mérite, c'est le chagrin que j'ai eu de ne vous plus voir. J'ai fait vos compliments au *charmant*[2]; il les a reçus comme il le devoit; j'en suis contente : si je prenois autant d'intérêt en lui que M. de Coulanges, je serois plus aise de ce qu'il dit de vous, pour lui que pour vous.

Madame d'Assigny a gagné son procès tout d'une voix. Envoyez-moi M. de Corbinelli, son appartement est tout prêt; je l'attends avec une

1. Le marquis de Villeroi.
2. Le même.

impatience qui mérite qu'il fasse ce petit voyage; toutes nos beautés attendent, et ne veulent point partir pour la campagne qu'il ne soit arrivé; s'il abuse de ma simplicité, et que tout ceci se tourne en projets, je romps pour toujours avec lui. Adieu, ma vraie amie; c'est à madame la comtesse de Grignan que j'en veux.

A MADAME DE GRIGNAN.

Je n'ai plus de goût pour l'ouvrage, Madame; on ne sait travailler qu'à Grignan; le *charmant* et moi, nous en commençâmes un il y a deux jours : vous y aviez beaucoup de part; vous me trouveriez une grande ouvrière à l'heure qu'il est. Il me paroît que le *charmant* vous voudroit bien envoyer des patrons; mais le bruit court que vous ne travaillez point à patrons, et que ceux que vous donnez sont inimitables. Adieu, ma chère Madame; je trouve une grande facilité à me défaire de ma sécheresse, quand je songe que c'est à vous que j'écris.





298. — DE M. DE CORBINELLI AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

A Grignan, ce 18 septembre 1672.

J'ai reçu ici votre lettre, Monsieur, avec d'autant plus de joie, que je l'ai pu montrer à madame de Sévigné, et parler de vous avec elle, comme vous pouvez juger qu'on doit faire. J'ai eu un plaisir extrême d'apprendre d'elle que vous étiez mieux ensemble que jamais; je ne doute pas que vous ne la voyiez en repassant. Le marquis d'Oraison m'a dit vous avoir vu à Dijon, et qu'il étoit fort de vos amis. Au reste, Monsieur, il me semble que nous devrions nous adresser nos lettres en droiture; madame de Sévigné est de mon avis. Je vous prie de me dire comment vous avez digéré le déplaisir de n'être pas témoin des grandes victoires du roi et de la ruine de toute une république en une demi-campagne. Comment persuaderiez-vous ce prodige à la postérité, si vous étiez son historien? *Hoc opus, hic labor est*. Je sais que votre éloquence égale ses hauts faits; mais égalera-t-elle le peu de disposition que cette postérité aura de croire des choses si peu vraisemblables? Mais que

dira-t-elle, cette postérité, pour justifier le roi de vous avoir traité comme il l'a fait, après tant de services considérables ? Et que direz-vous vous-même pour le mettre à couvert du blâme qu'il en pourroit recevoir ? Comment se portent mesdemoiselles de Bussy ? On m'a dit qu'elles apprenoient l'italien, c'est très-bien fait à elles : je meurs d'envie de voir ce qu'elles savent dans le *Pastor fido* et dans l'*Aminte*, car je ne les crois pas encore assez habiles pour entendre le *Tasse*.



299. — DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

A Grignan, ce 18 septembre 1672.

Les oreilles ne vous ont-elles point corné depuis que j'ai ici notre cher Corbinelli, et surtout l'oreille droite, qui corne quand on dit du bien ? Quand nous avons fini de vous louer par tout ce que vous avez de louable, nous pleurons sur votre malheur et sur l'abîme où votre étoile vous a jeté. Mais finissons ce triste chapitre, en attendant que la mort finisse tout. Je vous conseille de vous mettre dans l'italien, c'est une nouveauté qui vous réjouira. Mes nièces vos

filles sont aimables, elles ont bien de l'esprit, mais le moyen d'être auprès de vous sans en avoir? M. et madame de Grignan vous font mille compliments; si Bussy étoit en Provence, ou Grignan en Bourgogne, nous nous en trouverions tous très-bien.



300. — DU COMTE DE BUSSY-RABUTIN A M. DE CORBINELLI.

A Bussy, le 24 octobre 1672.

J'AI eu bien de la joie, Monsieur, de recevoir votre lettre avec celle de ma cousine, c'est-à-dire des deux personnes du monde que j'aime et que j'estime le plus. J'ai été quinze jours à Dijon, où j'ai vu le marquis d'Oraison quatre ou cinq fois à la comédie, et une ou deux fois à une symphonie qui se fait chez un conseiller du parlement tous les dimanches, et nous nous sommes parlé deux ou trois fois. S'il ne faut que cela en Provence pour faire une grande amitié, on y va bien vite, et je vois bien par là qu'il y fait fort chaud.

Vous voulez savoir comment j'ai supporté le chagrin de n'avoir pas été auprès du roi pendant cette campagne : avec toutes les peines du

monde. Ma philosophie, qui me sert fort bien sur l'état de ma fortune, est une bête quand il est question de me consoler de n'avoir pas passé le Rhin à la vue du roi. Vous me demandez comment je ferois, si j'étois son historien, pour persuader à la postérité les merveilles de sa campagne : je dirois la chose uniment, et sans faire tant de façons, qui d'ordinaire sont suspectes de fausseté, ou au moins d'exagération ; et je ne ferois pas comme Despréaux, qui, dans une épître[1] qu'il adresse au roi, fait une fable des actions de sa campagne, parce que, dit-il, elles sont si extraordinaires, qu'elles ont déjà un grand air de fable. Vous me mandez ce que je crois que dira la postérité sur l'état de ma fortune, après les services que j'ai rendus : elle dira que j'étois bien malheureux ; et sachant, comme elle le saura, la droiture du cœur du roi, elle le plaindra de n'avoir pu me connoître et de ne m'avoir vu que par les yeux de gens qui ne m'aimoient pas ; elle dira encore que j'étois sage de parler comme je fais, et que se plaindre de ses disgrâces avec autant de discrétion, est une grande marque qu'on ne les mérite pas.

1. Sur le passage du Rhin, *Épître IV*.





301. — DE MADAME DE COULANGES A MADAME DE SÉVIGNÉ.

Lyon, le 30 octobre 1672.

Je suis très en peine de vous, ma belle; aurez-vous toujours la fantaisie de faire le bon corps? falloit-il vous mettre sur ce pied-là après avoir été saignée? Je meurs d'impatience d'avoir de vos nouvelles, et il se passera des temps infinis avant que j'en puisse recevoir. Hélas! voici un adieu, ma délicieuse amie; je m'en vais faire cent lieues pour m'éloigner de vous! quelle extravagance! depuis que le jour est pris pour m'en aller à Paris, je suis enragée de penser à tout ce que je quitte; je laisse ma famille, une pauvre famille désolée; et cependant je pars le jour même de la Toussaint pour Bagnols, de Bagnols à Roanne, et puis *vogue la galère*.

N'êtes-vous pas ravie du présent que le roi a fait à M. de Marsillac[1]? N'êtes-vous pas charmée de la lettre que le roi lui a écrite?

Je suis au vingtième livre de l'*Arioste;* j'en suis ravie. Je vous dirai, sans prétendre

1. De la charge de grand maître de la garde-robe.

abuser de votre crédulité, que, si j'étois reçue dans votre troupe, à Grignan, je me passerois bien mieux de Paris, que je ne me passerai de vous à Paris. Mais, adieu, ma vraie amie: je garde le *charmant* pour la belle Comtesse.

Écoutez, Madame, le procédé du *charmant :* il y a un mois que je ne l'ai vu, il est à Neufville[1], outré de tristesse, et quand on prend la liberté de lui en parler, il dit que son exil est long; et voilà les seules paroles qu'il a proférées depuis l'infidélité de son *Alcine*[2]; il hait mortellement la chasse, et il ne fait que chasser; il ne lit plus, ou du moins il ne sait ce qu'il lit; plus de Solus[3], plus d'amusement : il a un mépris pour les femmes qui empêche de croire qu'il méprise celle qui outrage son amour et sa gloire; le bruit court qu'il viendra me dire adieu le jour que je partirai. Je vous manderai le changement qui est arrivé en sa personne. Je suis de votre avis, Madame : je ne comprends point qu'un amant ait tort parce qu'il est absent; mais qu'il ait tort étant présent, je le comprends mieux; il me paroît plus aisé de conserver son idée sans défauts pendant

1. Château de la maison de Villeroi, à quatre lieues de Lyon.

2. Peut-être la comtesse de Soissons. Voyez la lettre du 12 février 1672, p. 261.

3. Voyez, sur madame de Solus, la lettre p. 484.

l'absence; *Alcine* n'est pas de ce goût : le *charmant* l'aime de bien bonne foi; c'est là seule personne qui m'ait fait croire à l'inclination naturelle. J'ai été surprise de ce que je lui ai entendu dire là-dessus; mais que deviendra-t-elle, comme vous dites, cette inclination? Peut-être arrivera-t-il un jour que le *charmant* croira s'être mépris, et qu'il contera les appas trompeurs d'*Alcine*.

Le bruit de la reconnoissance que l'on a pour l'amour de mon gros cousin[1], se confirme, je ne crois que médiocrement aux méchantes langues; mais mon cousin, tout gros qu'il est, a été préféré à des tailles plus fines; et puis, après un petit, un grand; pourquoi ne voulez-vous pas qu'un gros trouve sa place? Adieu, Madame; que je hais de m'éloigner de vous!

A M. DE CORBINELLI.

Venez, mon cher confident, que je vous dise adieu; je ne puis me consoler de ne vous avoir point vu; j'ai beau songer au chagrin que j'aurois eu de vous quitter, il n'importe; je préférerois ce chagrin à celui de ne vous avoir point fait connoître les sentiments que j'ai pour vous. Je suis ravie du talent qu'a M. de Grignan pour la

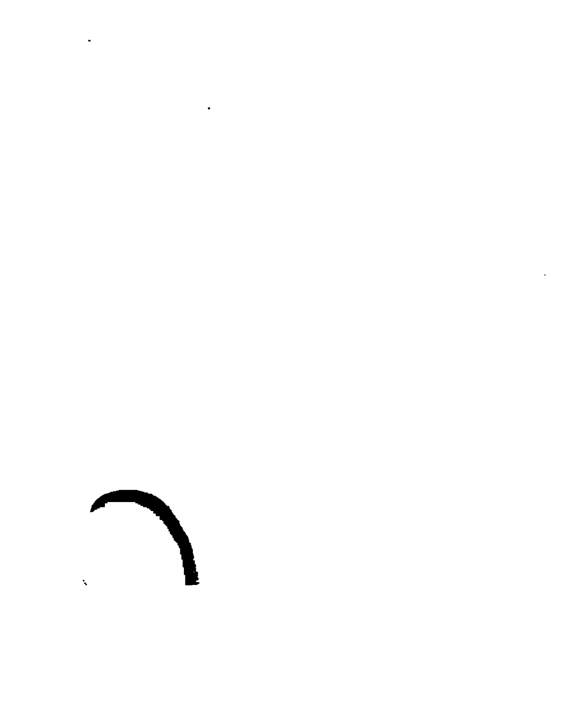
1. M. de Louvois.

friponnerie; ce talent est nécessaire pour représenter le vraisemblable. Adieu, mon cher Monsieur; quand vous me promettez d'être mon confident, je me repens de n'être pas digne d'accepter une pareille offre; mais venez vous faire refuser à Paris. Adieu, mon amie; adieu, Madame la Comtesse; adieu, Monsieur de Corbinelli : je sens le plaisir de ne vous point quitter en m'éloignant; mais je sens bien vivement le chagrin d'être assurée de ne trouver aucun de vous où je vais.

Je ne veux point oublier de vous dire que je suis si aise de l'abbaye que le roi a donnée à M. le Coadjuteur, qu'il me semble qu'il y a de l'incivilité à ne m'en point faire de compliment.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



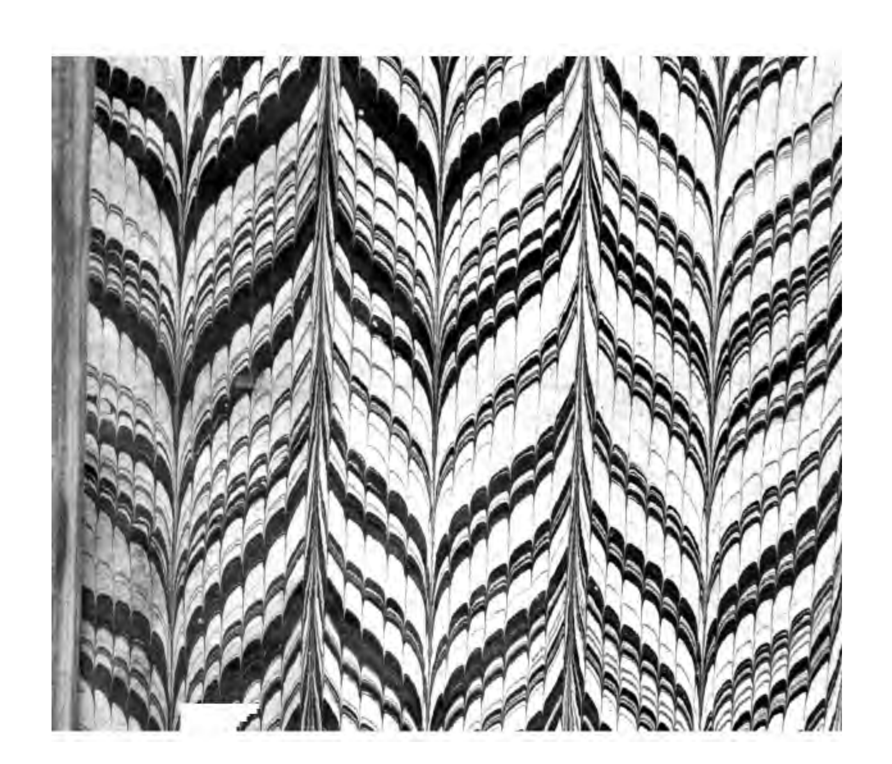




TABLE

DU DEUXIEME VOLUME.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.




3 6105 014 940 154
PQ
1925
.A1
1861
v.2
Date Due

